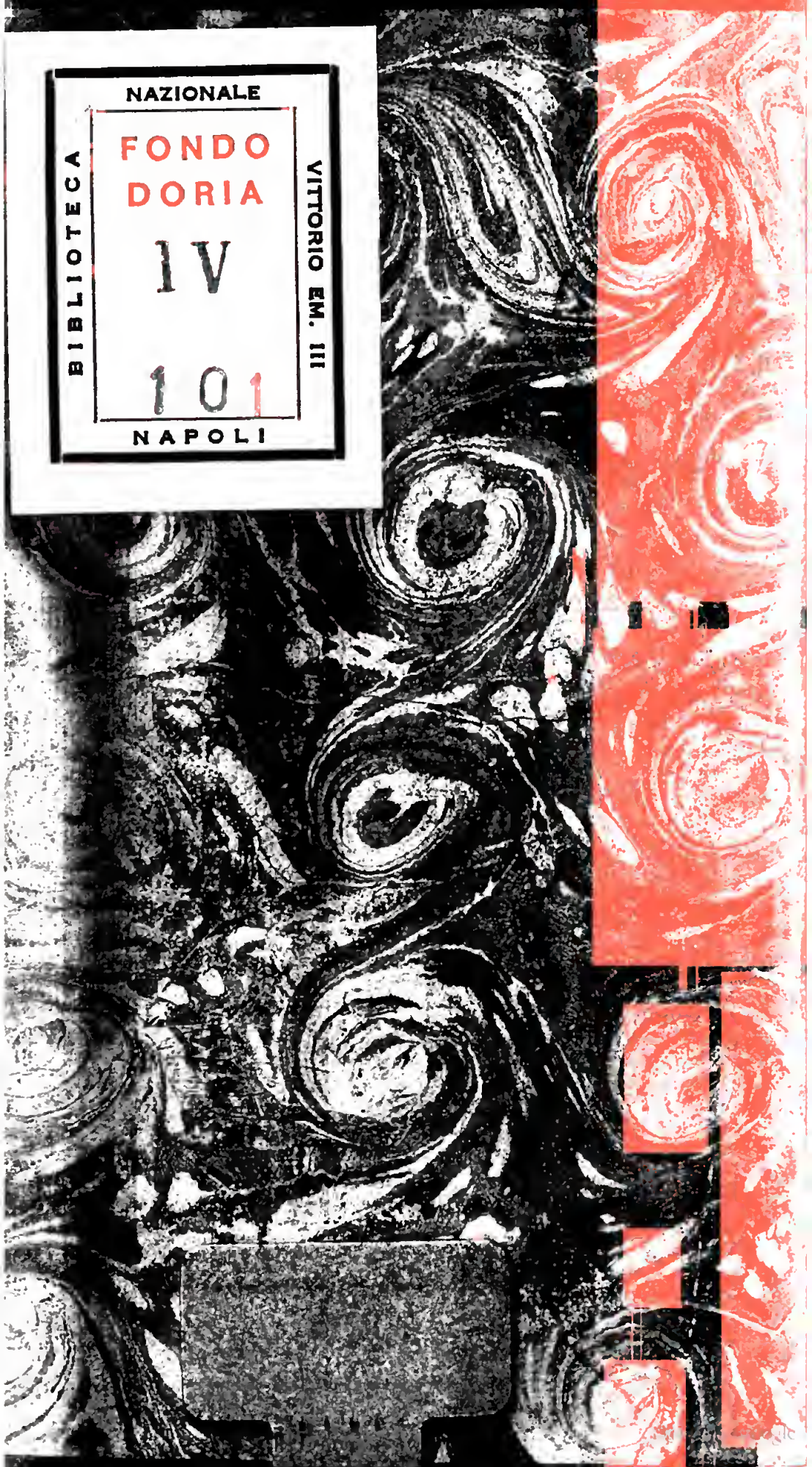
BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
IV
101
VITTORIO EM. III
NAPOLI



NOUVELLE TRADUCTION

DE

ROLAND

L'AMOUREUX,

DE

MATHEO MARIA BOYARDO,

COMTE DI SCANDIANO.

Deux volumes in douze, ornés de Figures.

TOME SECOND.

TROISIEME EDITION.

A PARIS,

Chez { VALLEYRE, rue saint Severin à l'Annonciation.
CLOUSIER, rue saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Fondo Dorso IV 101 2) 862551

TABLE
DES CHAPITRES
du ſecond Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *DU projet ambitieux d'Agramant, & pourquoi il aſſembla à Bizerte tous les Rois d'Afrique ſes vaſſaux.* Pag. 1

CHAP. II. *Du voyage que Roland fit en Altin, & des avantures qui lui arriverent en chemin.* 20

CHAP. III. *Hiſtoire d'Origile.* 24

CHAP. IV. *Comment les fils d'Olivier partirent d'Albraque avec Brandimart, & de leur arrivée en Altin.* 41

CHAP. V. *Comment le Seigneur de Montauban ſecourut deux Demoiſelles, & combattit pour elles un Géant.* 47

CHAP. VI. *Par quel hazard Roland apprit qu'il étoit proche du Jardin de Falerine.* 54

CHAP VII. *Roland rencontre une Demoiſelle qui lui apprend pluſieurs particularitez touchant Falerine & ſon Jardin.* 60

CHAP. VIII. *De l'accident qui arriva dans la Forêt d'Albraque à la Princeſſe du Cathay.* 66

CHAP. IX. *Avanture du Roi Sacripant pendant la Chaſſe, & qui étoit le Nain qui vola l'anneau de la Princeſſe Angelique.* 70

CHAP. X. *De la rencontre que Marphiſe fit de Brunel.* 74

CHAP. XI. *De l'entrée de Roland dans le Jardin de Falerine, & des monſtres qu'il y trouva.* 79

CHAP. XII. *Comment Roland détruiſit l'enchantement du Jardin de Falerine.* 93

CHAP. XIII. *Des merveilles que vit le Comte d'Angers dans la Caverne de la Fée Morgane.* 104

CHAP. XIV. *Roland pourſuit la Fée Morgane.* 113

CHAP. XV. *Comment le fils de Milon, après avoir délivré les priſonniers de Morgane, ſortit de l'Iſle du Lac.* 119

CHAP. XVI. *De l'entrepriſe du Roi d'Alger, & de la deſcente qu'il fit en Italie.* 124

DES CHAPITRES.

CHAP. XVII. *Renaud & ſes Compagnons prennent le chemin de France. Ils arrivent au Pont de Varillard.* 133
CHAP. XVIII. *De la rencontre que fit Roland, après s'être ſéparé des autres Paladins.* 140
CHAP. XIX. *Combat de Roland contre le Géant Varillard.* 145
CHAP. XX. *De la nouvelle trahiſon d'Origile, & de ce qui s'enſuivit.* 151
CHAP. XXI. *Des ſuites qu'eut à la Cour de Monodant l'empriſonnement du Comte d'Angers & de Brandimart.* 158
CHAP. XXII. *Roland retourne à l'Iſle du Lac.* 169
CHAP. XXIII. *De l'avanture qui arriva à ces deux Princes en ſortant de l'Iſle du Lac, & de leur retour à la Cour d'Eluth.* 177
CHAP. XXIV. *Avanture de Renaud & de Dudon, & de quelle maniere ils furent ſéparés du Prince Aſtolphe.* 182

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *DEs mauvaiſes nouvelles qu'apprit le Roi Sacripant, & de ſon départ d'Albraque.* 190
CHAP. II. *Qui étoit la Dame du Château.*

Hiſtoire de la Fontaine de la Roche. 197
CHAP. III. *Suite & fin de l'Hiſtoire de la Fontaine de la Roche.* 211
CHAP. IV. *Retour de Roland & de Brandimart à Albraque.* 224
CHAP. V. *Du grand péril qu'Angelique & Fleur-de-Lys coururent après leur départ d'Albraque.* 229
CHAP. VI. *De la rencontre que fit Brandimart du brigand Barigace, & comment il conquit le bon cheval Batolde.* 234
CHAP. VII. *De l'arrivée de Brandimart & de Fleur-de-Lys au Palais dangereux.* 242
CHAP. VIII. *Hiſtoire de Doriſtelle.* 254
CHAP. IX. *Suite & concluſion de l'Hiſtoire de la Princeſſe Doriſtelle. Nouvelle expédition de Brandimart.* 257
CHAP. X. *Quel étoit l'Armée campée devant Louſachan. Hiſtoire du Prince Cilinx.* 272
CHAP. XI. *Du voyage d'Oriſtelle & de Filatée à Louſachan. De la joie qu'eut Doliſton de retrouver ſa fille dans Fleur-de-Lys. Hiſtoire de Dimar.* 282
CHAP. XII. *De l'arrivée de Varamis & de Brandimart à Eluth; de ce qui s'y paſſa, lorſque Monodant eut reconnu ſon fils Bramador, & des réjouiſſances*

qui s'y firent. 292
CHAP. XIII. *Suite de l'entrepriſe de Rodomon en Italie.* 300
CHAP. XIV. *Nouvelle Bataille de l'armée Lombarde contre les Afriquains.* 306

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I. *DU retour de Brunel à Bizerte.* pag. 312
CHAP. II. *Suite du Tournoy d'Agramant.* 318
CHAP. III. *Du péril que courut le nouveau Roi de Tingitane.* 325
CHAP. IV. *Du retour de Renaud à la Cour de l'Empereur Charles, & de ce qui lui arriva aux Ardennes.* 332
CHAP. V. *Du retour de Roland en France.* 341
CHAP. VI. *Du voyage de Rodomont aux Ardennes.* 352
CHAP. VII. *Comment le combat de Ferragus & de Rodomont fut interrompu. Bataille de Charlemagne & du Roi Marſille.* 357
CHAP. VIII. *Le Roi Agramant arrive au ſecours de l'Armée d'Eſpagne.* 365
CHAP. IX. *Quelle fut la fin de la Bataille.* 374
CHAP. X. *De la glorieuſe entrepriſe de*

l'Empereur Mandricart. 385
CHAP. XI. *Etrange avanture de Grifon & d'Aquilant.* 395
CHAP. XII. *Comment le Prince Roger recouvra ſon bon Cheval Frontin, & de la rencontre qu'il fit après cela.* 402
CHAP. XIII. *De l'origine du Prince Roger.* 409
CHAP. XIV. *Du Combat de Bradamante & de Roger contre cinq Rois Afriquains.* 416
CHAP. XV. *Du départ de Brandimart & de Fleur-de-Lys de Mets, & de la rencontre que fit le Prince Roger de Gradaſſe & de Mandricart.* 420
CHAP. XVI. *Du Combat de Gradaſſe & de Mandricart, & comment il fut interrompu.* 425
CHAP. XVII. *Du Combat de Mandricart & de Roland après leur deſenchantement.* 432
CHAP. XVIII. *Comment la fille d'Aimon arriva à un Hermitage, où elle ſe fit panſer de ſes bleſſures* 438
CHAP. XIX. *De l'avanture qui arriva à Bradamante au ſortir du Bourg.* 444

Fin de la Table des Chapitres du ſecond Tome.

NOUVELLE

ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Du projet ambitieux d'Agramant, & pourquoi il aſſembla à Bizerte tous les Rois d'Afrique ſes vaſſaux.

LEs Annales du fameux Turpin raportent que le Grand Alexandre, après qu'il eut ſoumis toute l'Aſie à ſa puiſſance, voulut paſſer en Egypte, où il devint amoureux d'une belle Dame. Pour témoigner l'amour qu'il lui portoit, il fit bâtir ſur

le bord de la mer, dans le lieu qu'elle habitoit, une grande Ville qu'il nomma Alexandrie ; & cette Ville a été depuis Capitale de l'Afrique.

Ce Conquérant de-là ſe rendit à Babylone où il établit le ſiége de ſon Empire ; & c'eſt-là que parmi les délices auſquelles il s'abandonna, il fut empoiſonné par ceux de ſes courtiſans qui avoient le plus de part à ſa confiance. Sa mort apporta bien du changement dans les Provinces ſoumiſes à ſon Empire ; elles furent démembrées. Les Capitaines qui y commandoient pour lui s'en emparerent, & de tous les Etats qui ne reconnoiſſoient que ſa puiſſance, il ſe forma pluſieurs Royaumes qui furent plus ou moins conſidérables.

Lorſque la belle Elidonie, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Dame Egyptienne qu'Alexandre avoit aimée, apprit la mort de ce Monarque, elle étoit enceinte. Comme elle apprehendoit que celui des ſucceſſeurs de ce Prince qui commençoit à regner en Egypte, ne ſe portât à quelque violente réſolution contre ſon fruit pour affermir ſa domination nouvelle, cette Dame s'enfuit dans une barque qui fut pouſſée par les vents ſur les côtes de Barbarie.

Elle trouva un azile chez un Pêcheur, dont la femme l'aida à mettre au monde trois enfans qui ſe rendirent depuis fort puiſſans dans ces Provinces méridionales; & ce fut en mémoire de leur naiſſance, qu'on bâtit dans la ſuite en ce lieu une Ville que l'on nomme encore à preſent Tripoli.

Ces trois Princes furent toujours fort unis; ils vainquirent Gorgon Roi d'Afrique, dont la défaite les rendit maîtres de tous ſes Etats. Avec la poſſeſſion de tant de Provinces, ils acquirent l'amour & l'eſtime de tous ces Peuples. Ceux mêmes des contrées les plus reculées, charmés de ce que la renommée publioit de la douceur & de la généroſité des trois freres, ſe ſoumirent volontairement à leur Empire; de maniere qu'enfin depuis l'Egypte juſqu'aux extrémitez du Royaume de Maroc, tout reconnut leur puiſſance. Les deux premiers nez moururent ſans laiſſer de poſterité; & le troiſiéme, nommé Attamandre, réunit ſous ſa domination tous les Royaumes qu'ils avoient acquis enſemble par leurs victoires, ou par le bruit de leurs vertus. C'eſt de cet Attamandre que deſcendirent les Princes & les autres grands hommes qui depuis firent tant de maux aux Chrétiens, qui s'emparerent de l'Eſpagne, d'une

partie de l'Italie, & qui ravagerent plus d'une fois la France. De ce Prince ſortirent en ligne directe le puiſſant Roi Brabant que l'Empereur Charles mit à mort en Eſpagne, le Roi Aigolant pere du Roi Trojan, & les vaillans Princes don Clario & Roger de Riſe.

Trojan laiſſa un fils qui recueillit toute la puiſſance de ſes prédéceſſeurs. Ce jeune Prince appellé Agramant fut Empreur de toute l'Afrique, & tous les Rois de cette partie du monde étoient ſes vaſſaux. Ce Monarque ambitieux, non content de voir tant d'Etats ſous ſon Empire, ne fut pas ſi-tôt inſtalé ſur le Trône après la mort de Trojan, qu'il brûla du deſir d'aſſervir les Chrétiens, & de venger ſur eux tant d'illuſtres Guerriers de ſon Sang qui avoient péris ſous le fer de Charles & de ſes Paladins.

Dans cette réſolution, il manda tous les Princes Afriquains qui ſe trouverent au jour marqué dans la fameuſe Ville de Bizerte où cet Empereur tenoit ſa Cour. Il vouloit leur communiquer le glorieux deſſein qu'il avoit formé. Ils étoient au nombre de trente-deux; la ſalle où ils s'aſſemblerent, avoit deux cens pas de longueur & cinquante de largeur. Tout y étoit pom-

peux, les lambris & les ameublemens. Les batailles d'Alexandre le Grand y étoient repréſentées dans d'excellens Tableaux, & dans les ſuperbes tapiſſeries dont les murs étoient parés. A l'approche de ces Princes, Agramant revêtu de ſes habits royaux, ſe leva de ſon Trône tout brillant de pierreries. Il les embraſſa tous d'une maniere engageante, & les fit aſſeoir ſur trente-deux chaiſes d'or placées à côté de lui, & au bas du Trône les autres Seigneurs ſe mirent ſur des ſiéges, chacun ſelon ſon rang. Auſſi-tôt que l'Empereur fit connoître qu'il alloit expliquer ſes intentions, le ſilence regna dans l'aſſemblée, & ce Monarque leur tint ce diſcours.

Nobles Princes, grands Seigneurs & Barons qui êtes ici raſſemblés, vous devez croire que je vous chéris, & que notre commun bonheur fait l'objet de mes ſoins. Vous ſçavez que les cœurs généreux n'ont de véritable amour que pour la gloire, & que cette gloire ne ſe peut trouver que dans les travaux de Mars. C'eſt en nous expoſant aux perils, que nous pouvons vivre encore après nous dans la mémoire des hommes. Malheureux les Princes qui ont negligé d'étendre leur renommée pendant leur regne, puiſque leur vie dure ſi

peu, qu'à peine ſçait-on après leur mort s'ils ont vécu. Suivons, illuſtres Seigneurs, ſuivons le glorieux exemple du grand Alexandre de qui nous tirons tous notre origine. Ce Palais nous en retrace de tous côtez les hauts faits d'armes & les vertus. C'eſt à ſon courage, & non à ſes plaiſirs, qu'il doit l'admiration qu'on a pour ſa mémoire. Marchons donc ſur ſes traces, & montrons à tout l'univers qu'il n'eſt rien de plus mépriſable que les Rois qui menent une vie oiſive & voluptueuſe.

Quand le Roi d'Afrique eut prononcé ces paroles, tous les Princes qui l'avoient écouté avec attention, marquerent par un applaudiſſement général, qu'ils approuvoient ces généreux ſentimens. Alors le Monarque ſatisfait de la diſpoſition où il les voioit, leur communiqua le deſſein qu'il avoit de paſſer en France, & d'étendre la loi de leur Prophete juſques dans les Etats de l'Empire Chrétien. A peine eut-il expoſé ſon projet, que les applaudiſſemens ſe renouvellerent avec plus d'ardeur. Mais Sobrin Roi de Garbe qui avoit acquis une haute expérience dans l'adminiſtration des affaires publiques, & qui pouvoit paſſer pour le plus prudent de tous les Princes de l'aſſemblée, ſe leva, & parla dans ces

termes au Roi Agramant.

Puiſſant Monarque, l'entrepriſe que vous avez formée ne peut avoir été conçûë que par un Prince magnanime, mais je ne dois pas vous cacher que je prévois de grandes difficultez dans ſon exécution. L'Empereur des Chrétiens eſt redoutable, ſes Etats ſont vaſtes & peuplés; ſa Cour eſt toujours remplie de Princes & de Chevaliers qui n'ont jamais exercé d'autre métier que celui des armes, & ſes ſoldats ſont aguerris; au lieu que les levées que nos Princes Africains pourront faire ne ſeront compoſées que d'hommes ſans expérience. Je n'ignore pas que tous nos Princes ſont d'une valeur éprouvée, & qu'ils ne cederont pas à ces Paladins ſi vantés de la Cour de France. Hé pourquoi leur cederions-nous? Le ſang de l'invincible Alexandre coule dans nos veines; mais des ſoldats ramaſſés, que nous aurons emmenez preſque malgré eux, & qui n'ont pas notre origine, ſeconderont-ils nos tranſports généreux? Quoiqu'ils ſoient infinis en nombre, ils ne réſiſteront point à de vieux Guerriers couverts des lauriers de plus d'une victoire. Ce grand Conquerant que je viens de nommer, nous en fournit une preuve éclatante. Il paſſa en Aſie avec de vieilles

troupes, qui mirent en fuite les Perſans plus nombreux que les épics des moiſſons. Carrogier frere du fort Aigolant votre ayeul entra en Italie dans le même deſſein que vous avez ; il y perdit la vie, & ſon armée fut détruite. Aigolant lui-même, & le Roi Trojan votre pere, de qui la triſte deſtinée doit être encore preſente à votre mémoire, virent perir tous ceux qui paſſerent en France avec eux. N'eſperez donc pas, grand Roi, que votre entrepriſe réuſſiſſe. Vous vous imaginerez peut-être que la crainte trouble mon eſprit, & m'oblige à vous tenir ce diſcours pour me diſpenſer de vous ſuivre ; mais je jure par notre grand Prophete, que malgré mes cheveux blancs, je ne me ſens pas moins de courage que j'en avois, lorſque j'allai à Rize trouver le brave Roger. La crainte n'a donc point de part au conſeil que je vous donne ; c'eſt le zele que j'ai pour vous & pour la patrie qui vient de me l'inſpirer.

Quand le Sage Sobrin eut ceſſé de parler, un jeune Prince qui l'avoit impatiemment écouté, prit la parole ; c'étoit l'impétueux Rodomant Roi de Sarſe & d'Alger, fils du fort Ulien, mais beaucoup plus fort & plus courageux que ſon pere. Nul mortel

dans l'univers n'avoit plus d'arrogance ; il mépriſoit tous les humains, & l'orgueilleux Ferragus étoit ſeul comparable à lui : Que les vieillards, dit-il, ſont de mauvais Conſeillers dans de pareilles occaſions ! Le froid des années leur glace le courage. N'écoutez point, grand Prince, ce vieux Roi de Garbe qui n'eſt propre qu'à détourner des hautes entrepriſes les cœurs généreux. Ce n'eſt point ces têtes blanches qu'il faut conſulter ; ce qu'on regarde en eux comme de la prudence, n'eſt le plus ſouvent que foibleſſe. Pourſuivez donc votre deſſein, Seigneur, je ſerai le premier à marcher ſur vos pas, & je ſuis prêt à ſoutenir par les armes que tous ceux qui ne vous conſeillent pas de paſſer en France, ſont des lâches qui ne meritent que vos mépris & votre indignation.

Le ſuperbe Rodomont, dont la valeur ne nous fournira dans la ſuite que trop de matiere à raconter des faits prodigieux, acheva ces paroles en regardant d'un œil furieux toute l'aſſemblée. Perſonne n'oſoit le contredire, parce que tout le monde le craignoit, excepté le Roi des Garamantes qui étoit un Prince âgé d'un ſiecle. Ce vénérable vieillard entreprit de réprimer la fougue de cet audacieux, dont l'arrogance le choqua. Il avoit obſervé les aſtres,

comme grand Aſtrologue qu'il étoit. Nulle choſe dans la conſtitution du ciel & des corps céleſtes ne lui étoit caché. Il connoiſſoit l'avenir comme le preſent, & telles étoient ſes ſupputations aſtronomiques, que le tems juſtifioit toujours la certitude de ſes prédictions. Il s'éleva contre Rodomont avec gravité, & l'apoſtropha dans ces termes :

Jeune homme, parce que tu es fort & courageux, tu t'imagines être en droit de parler en maître, & que l'on doit ſuivre aveuglément tes avis. Apprens à reſpecter les perſonnes que l'âge & l'expérience ont rendu plus ſages & plus habiles que toi. L'impétuoſité de tes paſſions auſquelles tu cedés ſans réſiſtance, empêche pluſieurs Princes de cette aſſemblée de combattre ton ſentiment. Ils ne veulent pas ſe commettre avec un furieux tel que toi, mais ne penſe pas que la même crainte qui les retient, ni tes menaces, me ferment la bouche. Je déclare à notre grand Monarque ce que je ſçai de l'évenement de la guerre contre les Chrétiens. Oüi, noble Agramant, continua-t-il en ſe tournant vers le Roi d'Afrique, j'ai conſulté les aſtres ſur le deſſein que vous formez, & je n'y vois que des préſages ſiniſtres.

Quoi, interrompit le fils de Trojan, les aſtres ne nous promettent que des infortunes? Tant de milliers d'hommes conduits par des Chefs d'une valeur éprouvée, ne pourront nous venger? Seigneur, repartit le ſage vieillard, ils porteront le fer & la flâme chez nos ennemis, & feront de grands ravages; mais la fin de la guerre vous ſera funeſte, & Rodomont lui-même, malgré ſa force & ſon courage, ſervira de pâture aux Vautours des Champs François. Ah Seigneur, s'écria le Roi d'Alger en cet endroit, puiſſant Agramant, n'écoutez point les rêveries de ce vieillard; & toi, ajoûta-t'il, en s'adreſſant au Roi des Garamantes, toi qui devrois plutôt habiter le ſommet d'une montagne déſerte, que porter un ſceptre, ne crois pas m'épouvanter par des prédictions que je mépriſe. Prophétiſe ici, ſi tu veux, mais lorſque nous aurons paſſé la mer, ne viens pas nous débiter tes folles viſions, car je ſerai ſeul Prophete qu'il faudra conſulter. Je ne lis pas dans les aſtres, mais je lis dans les cœurs, & c'eſt dans les cœurs de tous nos Princes que je verrai la fauſſeté de tes oracles que ta lâcheté plutôt que les aſtres te dictent en ce moment.

Tous les jeunes Princes & Seigneurs de

l'assemblée applaudirent au discours de Rodomont; mais les vieillards qui avoient accompagné Aigolant en France se ressouvenant encore de la force des Paladins, laissoient voir sur leurs visages qu'ils n'approuvoient pas le dessein d'Agramant. Ce jeune Monarque lui-même avoit été ébranlé du discours de Sobrin, & des prédictions du Roi des Garamantes; mais son naturel bouillant, & la confiance qu'il avoit en Rodomont, dont il connoissoit l'excessive force, ne lui permirent pas d'en profiter. Prince, dit-il, en se tournant vers les Rois qui venoient de parler, il ne s'agit plus de déliberer: Mon parti est pris, & je vois avec joie que mon entreprise est agréable à la plûpart des Princes de cette assemblée. Je demeure d'accord qu'elle a ses peines & ses dangers, mais les palmes que la gloire promet aux grands hommes ne se peuvent cueillir que dans les perils. Allons donc venger la mort de nos Ancêtres; l'honneur nous le commande, & s'il faut perir, nous perirons du moins en rempliſſant nos devoirs.

Quelle joie pour Rodomont d'entendre parler Agramant dans ces termes: Mon Prince, lui dit-il, votre renommée va voler par tout où le Soleil lance ses raïons, & je

jure que je vous accompagnerai dans tous les endroits où vous voudrez porter vos armes. Le vaillant Roi de Tremiſen, Alizard, les Rois d'Oran & d'Arzille, & la plus grande partie des autres qui compoſoient cette illuſtre aſſemblée, ſe lierent par le même ſerment, & celui qui faiſoit paroître le plus d'ardeur à s'engager, étoit le plus agréable au Roy d'Afrique.

Lorſque le Roi des Garamantes vit Agramant affermi dans ſa réſolution, il ſe leva pour la ſeconde fois, & lui dit : Grand Prince, je ne puis que je n'eſtime le courage que vous faites éclater, & je vois avec douleur que les aſtres ne vous promettent pas un ſuccès favorable. Les malheureux préſages qu'ils me donnent ne me détourneroient pas de vous accompagner en Europe, ſi un obſtacle plus fort ne s'y oppoſoit. Ma mort qui doit arriver avant votre départ fera bien voir que la crainte n'a eu aucune part à ma prédiction. Hé quel ſujet aurois-je de craindre les dangers que vous allez courir dans cette guerre, moi qui n'ai plus que quelques momens à vivre? L'heure où je dois perdre la vie s'approche; mais avant que mon ame quitte la dépouille mortelle de ſon corps, profitez, Seigneur, de l'avis que je vais vous donner.

Vous poſſedez, pourſuivit-il, dans vos Etats un tréſor que vous ne connoiſſez pas ; c'eſt un jeune Prince qui ſurpaſſe tous les mortels de ce ſiecle en valeur & en courtoiſie. Il eſt de votre ſang, puiſqu'il eſt fils du fameux Roger & de Galacielle ſœur de votre pere Trojan. C'eſt un bonheur pour l'Afrique qu'il ſoit né Sarraſin; car ſi ce jeune Heros eût été de la ſecte des Chrétiens, il auroit détruit notre loi & nos armées. Après que ſon pere eut perdu la vie par trahiſon, Galacielle voyant leur ville de Rize brûlée, fut obligée de revenir en ce païs, où dans les pleurs & dans les regrets, elle mit au monde deux rejettons de ſon époux chéri, un garçon & une fille tous deux d'une beauté parfaite chacun dans ſon ſexe. Ces deux illuſtres enfans ſont au pouvoir d'un vieil Enchanteur, nommé Atlant, qui fit ſa demeure ſur une montagne ſituée près de Conſtantine. Là dans un Château qu'il a fait conſtruire par ſes charmes, il prend ſoin de l'éducation du frere & de la ſœur. Comme il a remarqué dès leur enfance leur force & leur courage, il leur a fait apprendre tout ce que des Guerriers peuvent ſçavoir dans le métier des armes. Il ne les a nourris, comme le fut autrefois Achille, que de moëlle de Lions,

J'ignore ce qu'eſt devenu la Princeſſe; mais pour le jeune Prince qui ſe nomme Roger, de même que ſon pere, il eſt déja le plus fort guerrier du monde, quoiqu'il ſoit à peine dans ſon adoleſcence. Si vous pouvez le mener avec vous en France, vous en tirerez plus de ſervice que de cent bataillons. En un mot, c'eſt le ſeul moyen de détourner la funeſte influence de ces aſtres malins qui vous menacent. Mais ne croyez pas qu'il ſoit aiſé de le retirer des mains du Magicien. Le rocher ſur lequel eſt le Château qui le renferme eſt ſi haut & ſi eſcarpé, que l'on ne peut y monter ſans avoir des aîles. D'ailleurs, Atlant pour conſerver ce jeune Prince, dérobe par ſon art la vûe du Château aux perſonnes qui voudroient y monter. Le ſeul anneau de la Princeſſe du Cathay qui préſerve des enchantemens, peut le faire appercevoir.

L'impétueux Roi d'Alger, qui prévit bien que l'avis du Roi des Garamantes alloit retarder l'entrepriſe, ne donna pas le tems au vieillard d'en dire davantage. Que nous ſommes ſimples, interrompit-il, de nous arrêter aux diſcours d'un viſionnaire. Ce vieillard ſe vante de lire dans l'avenir, lorſque le preſent même ne lui eſt pas connu; il nous parle d'un Roger

qui n'a de réalité que dans ſon imagination. Nous ſçavons tous qu'il n'y a point eu d'autre Roger que celui qui mourut à Rize, & nous n'avons pas oüi dire qu'il ait laiſſé aucun enfant. Mais nous devons peu nous étonner de l'artifice de ce vieil Aſtrologue : S'il nous parle d'un jeune Guerrier dont il nous raconte des merveilles, ce n'eſt que pour nous faire chercher une choſe qui n'eſt point, & pour differer la guerre contre Charles. Et qu'eſt-il beſoin d'autres forces & d'autres Guerriers que nous?

Jeune homme, lui repartit froidement le Roi des Garamantes, vous allez voir ſi vous avez raiſon d'attribuer à la crainte ma prédiction, & de donner un mauvais ſens à mes avis. Encore une fois, Seigneur, ajoûta-t'il en regardant le Roi d'Afrique, profitez des conſeils que je vous donne en mourant, ſi vous ne voulez attirer ſur vous & ſur vos peuples d'étranges malheurs. En parlant ainſi, le ſçavant vieillard tomba en foibleſſe, & quelques momens après, il expira dans les bras de ſes amis qui s'empreſſoient en vain de le ſecourir.

Agramant qui l'aimoit & l'eſtimoit, fut frappé de cet accident, qui ſembloit

juſtifier

juſtifier pleinement la verité des prédictions du vieillard. Il n'y eut que Rodomont qui n'en fut point ému. Quoi donc, dit-il alors, la mort de ce vieux Roi doit-elle nous faire concevoir un mauvais préſage ? Eſt-ce une choſe étonnante de voir mourir un vieil homme ? Ainſi parloit le Roi d'Alger pour blâmer ceux qui paroiſſoient ſurpris d'une ſemblable mort. Et ce Prince emporté voyant que malgré ſes dernieres paroles, la plûpart des Princes, & Agramant lui-même ſe déterminoient à ſuivre le conſeil du Roi des Garamantes, il leur dit en colere : Puiſque vous êtes réſolus à perdre tant de tems, demeurez ici dans une honteuſe oiſiveté. Pour moi, je retourne à Alger, d'où je partirai ſans retardement avec l'élite de mes Sujets, & paſſerai chez nos ennemis, pour vous apprendre à ne les pas craindre. Alors il ſe retira effectivement de l'aſſemblée avec quelques Princes Afriquains de ſes amis, qui brûlant comme lui du deſir de combattre, lui promirent de ſuivre ſon exemple.

Après ſon départ, le Roi d'Afrique, de l'avis des autres Princes, envoya les plus habiles de ſes Barons à Conſtantine, avec ordre de s'informer du jeune Roger.

Mais on ne put avoir aucunes nouvelles de ce Prince, ni découvrir le Palais d'Atlant; & l'on jugea bien qu'on n'en feroit qu'une recherche inutile ſans l'anneau d'Angelique. La difficulté étoit d'avoir cet anneau, & la choſe miſe en délibération, paroiſſoit impoſſible dans le Conſeil, lorſque le Roy de Fez prit la parole, & dit: Par quel moyen pourrons-nous obtenir cet anneau merveilleux? La force ouverte n'y peut rien: Si nous l'envoyons demander, la Princeſſe Angelique ne nous l'accordera point pour nous faire réuſſir dans une entrepriſe où elle n'a aucun interêt. Il faut donc que nous ayons recours à l'artifice. Cherchons un homme conſommé dans tous les genres de fourberie, un homme en qui la ſubtilité de la main égale la fécondité du génie. J'ai parmi les Officiers de ma Maiſon un homme de ce caractere. Il s'eſt ſignalé par mille tours de ſoupleſſe qui lui auroient attiré plus d'une fois le dernier ſupplice, ſi, charmé de la nouveauté de ſes inventions & de la fertilité de ſon eſprit, je ne lui euſſe fait grace. Jettons les yeux ſur lui. Je vais le charger de voler la bague d'Angelique. S'il n'en peut venir à bout, il ne faut pas eſperer

qu'aucun autre y puiſſe réuſſir.

Auſſi-tôt que le Roi de Fez eut ceſſé de parler, tous les avis du Conſeil ſe conformerent au ſien. On fit venir dans l'aſſemblée la perſonne qui avoit été propoſée pour dérober l'anneau. C'étoit un petit homme qui, par ſa figure contrefaite, attira tous les regards. Il n'avoit gueres plus de trois coudées de haut. Il étoit boſſu, & des cheveux crêpus & courts couvroient ſa tête qui paroiſſoit beaucoup plus groſſe qu'une tête ordinaire. Il avoit les yeux ſi vifs & ſi perçans, qu'il prévint d'abord tout le monde en faveur de ſon ſçavoir-faire. Brunel, c'eſt ainſi que cet inſigne fourbe ſe nommoit, fut inſtruit de ce qu'on attendoit de lui, & Agramant pour l'encourager à ſe bien acquitter de ſa commiſſion, lui promit un Royaume pour récompenſe.

Brunel treſſaillit de joye à cette ſurprenante nouvelle. Il aſſura le Roi d'Afrique qu'il lui rapporteroit d'Orient l'anneau conſtellé d'Angelique, & que la longueur du voyage ſeroit le plus fort obſtacle qui l'arrêteroit. Dans le tems qu'il faiſoit cette promeſſe au Monarque, il déroba une grande partie des pierreries dont le Trône étoit enrichi, ſans qu'on s'en apperçût dans

l'assemblée, quoique tous les yeux fussent arrêtez sur lui. Dès qu'il fut parti pour le Cathay, Agramant renvoya tous les Princes dans leurs Etats, avec ordre de se mettre en état de passer en France, aussi-tôt que Brunel seroit de retour de son voyage.

CHAPITRE II.

Du voyage que Roland fit en Altin, & des avantures qui lui arriverent en chemin.

LE Comte d'Angers avoit tant d'impatience de rendre à sa Princesse le service important qu'elle exigeoit de lui, qu'il marchoit le jour & la nuit sans s'arrêter. Mais il avoit tant d'Etats à passer, qu'il ne devoit pas compter d'arriver si-tôt en Altin. Pendant un si long voyage, son esprit n'étoit occupé que d'Angelique. S'il avoit de la joye de penser que le Seigneur de Montauban n'étoit plus son rival, il ne laissoit pas d'être accablé de douleur de se voir pour long-tems éloigné de sa Princesse. Le chagrin qu'il en avoit le mettoit dans une telle situation, que malheur à ceux qui avoient l'audace d'attirer son ressentiment.

Il ſortoit du Royaume de Calka pour entrer dans celui de Mugal, lorſqu'un jour ſur la levée d'un Etang, il rencontra deux Demoiſelles qu'un Chevalier avoit arrêtées, & vouloit emmener par force avec lui. Le Paladin n'eut pas ſi-tôt remarqué cette violence, qu'il repréſenta au Chevalier l'injuſtice de ſon procedé ; mais le Chevalier chagrin de ſe voir troublé dans ſon deſſein, ne répondit que par des paroles inſultantes au Comte, qui dédaignant de lui faire l'honneur de le défier en combat régulier, le ſaiſit par le bras, l'arracha des arçons, & le jetta au milieu de l'Etang, où la peſanteur de ſes armes ne tarda guéres à le noyer. A peine Roland eut achevé cet exploit, qu'il ſalua les Dames, & s'éloigna d'elles de toute la vîteſſe de Bridedor, avant qu'elles pûſſent lui rendre graces du ſervice reçu. Elles demeurerent fort ſurpriſes d'un départ ſi ſubit, & de la nouveauté d'un pareil évenement.

Du Royaume de Mugal, Roland paſſa dans celui de Tulent qu'il traverſa tout entier ; puis entrant dans le Royaume de Bizuth, il arriva au pas des deux Roches. C'étoit un chemin creux, qu'on appelloit ainſi, à cauſe qu'il paſſoit entre deux roches. Un grand Chevalier monté ſur

un puiſſant Courſier, gardoit ce paſſage & pouſſé de ſon mauvais deſtin, il voulut obliger le Comte à laiſſer en ce lieu ſes armes & ſon cheval. Ce qu'il avoit fait à beaucoup d'autres Chevaliers qui n'avoient pû lui reſiſter. Le Paladin choqué de ſon arrogance, lui dit: Sçais-tu bien que c'eſt à Roland que tu fais cette propoſition? Et qui eſt ce Roland, repliqua le Chevalier du Pas d'un air mépriſant. Je vais te l'apprendre, repartit le Comte. Alors il deſcendit de deſſus Bridedor, tira Durandal avec lequel il creuſa dans la terre une foſſe de la hauteur d'un homme. Enſuite il arracha de ſa ſelle le Chevalier du Pas, le jetta dans la foſſe, & la couvrit d'une des deux Roches qu'il déracina par la force de ſes bras, & qu'un autre que le Ciclope Poliphême n'eût pû ſeulement ébranler. Il n'y avoit à la foſſe qu'une petite ouverture par où le miſerable pouvoit paſſer un bras. Garde à preſent ce paſſage, lui dit Roland, & ſi l'on te demande qui t'a mis dans cet endroit, tu répondras que c'eſt Roland.

Le fils de Milon remonta ſur Bridedor, & traverſa le chemin creux. Il marcha les jours ſuivans le long d'une grande forêt, au bout de laquelle il ſe trouva dans une

plaine fort étenduë, où bien-tôt un objet qui inſpiroit de la pitié attira ſon attention ; il apperçut à un arbre, qui bordoit le grand chemin, une Demoiſelle pendue par les cheveux, & ſes oreilles furent en même tems frappées des cris douloureux qu'elle pouſſoit, & qu'elle avoit ſoin de rendre plus éclatans à l'arrivée de tous ceux qui ſurvenoient en ce lieu. Aſſez près de cette malheureuſe, on voyoit une riviere qui paſſoit ſous un pont, à l'entrée duquel un Chevalier armé de toutes pieces tenoit une lance à la main, & l'on remarquoit au-delà du pont deux autres Chevaliers dans la même attitude. Le Paladin, ſuivant ſon penchant généreux, ſe diſpoſoit à ſecourir la Demoiſelle, quand le Chevalier du Pont lui cria : Arrête, Chevalier, ne te rends pas protecteur du vice en executant ce que tu te propoſes ; ſçache que les ſiecles paſſés n'ont jamais vû naître une plus dangereuſe femme que celle qui s'offre à tes yeux : tu t'attirerois le blâme & le reproche de tous ceux qui chériſſent la vertu, ſi cedant à ta pitié, tu donnois du ſecours à cette créature. Je ne ſçaurois croire, répondit Roland, que ce ſoit juſtement que cette Dame ſouffre un ſi cruel châtiment. Hé bien, reprit l'autre Cheva-

lier, juges-en toi-même par le recit que je vais te faire, si tu veux m'accorder ton attention. Le Comte lui témoigna qu'il étoit disposé à l'entendre. Alors le Défenseur du Pont parla dans ces termes.

CHAPITRE III.

Histoire d'Origile.

CEtte artificieuse Dame, qui se nomme Origile, a pris comme moi, naissance dans la grande ville de Bizuth, Capitale de ce Royaume. Sa beauté est des plus parfaite, & lui soumet les cœurs des personnes qui ne connoissent pas le fond du sien. C'est un esprit d'artifice & de mensonge. Elle se plaît à repaître de frivoles espérances ses Amans, & à les armer ensuite les uns contre les autres. Je me suis laissé surprendre à ses manieres trompeuses. Tantôt par des refus étudiés, & tantôt par de legeres faveurs qu'elle vouloit me faire prendre pour des preuves assurées de sa tendresse; elle m'enflamma si fortement, que je ne pouvois vivre un moment sans la voir.

Un jeune Chevalier de la Ville, nommé

mé Locrin, n'étoit pas moins épris que moi d'Origile. Elle nous trompoit si bien tous deux, que chacun de nous deux se flattoit de posseder seul toutes les affections de sa Dame. Philax, me dit-elle un jour, je t'aime avec ardeur; mais il n'y a qu'un moyen pour te procurer l'accomplissement de tes souhaits: Tu sçais qu'Oringue ayant pris querelle contre le jeune Corbin mon frere, le tua très-injustement, je dis injustement, parce que mon frere étoit dans une trop grande jeunesse pour pouvoir resister à un homme consommé dans l'exercice des Armes. Mon pere, pour venger la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, a cherché & trouvé un Chevalier auquel il proposa une grande récompense pour lui livrer Oringue mort ou vif. Il faut donc que tu prennes des armes pareilles à celles d'Oringue, avec sa devise & des habits comme les siens. Quand tu te seras armé comme lui, tu te mettras en campagne, & chercheras Ariant, qui est le Chevalier que mon pere a chargé de sa vengeance. Ariant te prendra pour Oringne, vous combattrez tous deux; & après un leger combat, tu feindras de ne pouvoir résister à ses coups, & te rendras son prisonnier. Il te menera au Château

de mon pere où tu ne dois pas craindre d'être maltraité, puiſque je ſerai ta Geoliere. Alors, nous pourrons nous voir, & nous entretenir à tout moment ſans témoins. Si mon pere veut ſe porter à quelque fâcheuſe extrémité contre toi, je ſaurai bien te dérober à ſon reſſentiment.

J'étois ſi perſuadé de la ſincerité d'Origile, que j'aurois crû lui faire une offenſe d'en douter. Je ne ſongeai qu'à me diſpoſer à faire ce qu'elle me propoſoit. J'étois à peine hors de ſa vûë, qu'elle rencontra Locrin, à qui elle tint le diſcours ſuivant: Mon cher Locrin, je voudrois te rendre heureux, mais ne t'attends point à le devenir, ſi tu ne me livres Oringue, qui a tué ſi cruellement mon jeune frere; & il faut pour cet effet que tu faſſes ce que je vais te dire: Comme mon pere m'a promiſe au Chevalier Ariant, à condition qu'il lui mettra Oringue entre les mains, tu ne peux me ravir à Ariant qu'en le prévenant, c'eſt-à-dire, qu'en combattant avant lui Oringue. Prens donc toute la forme d'Ariant, porte des armes ſemblables aux ſiennes, ſa Cotte-d'armes, ſon Cimier, ſa Deviſe, & un Croiſſant en Champ de ſinople dans ſon Ecu. Oringue lui-même y ſera trompé; & ſi tu peux le vaincre, je ferai

en ſorte que mon pere t'accordera la récompenſe qu'il a promiſe à Ariant.

Locrin ſéduit comme moi par la perfide Origile, la remercia de ſes bontez, & la quitta pour aller ſuivre ſon conſeil, pendant que de mon côté je travaillois à ma perte. Je preſſai de telle ſorte les Ouvriers que j'employois, qu'en peu de jours j'eus toutes les choſes néceſſaires pour l'exécution de mon deſſein. Je ſortis de la Ville prêt à combattre pour me laiſſer vaincre; & Locrin qui n'avoit pas moins d'empreſſement à meriter la récompenſe promiſe à ſes feux, ne tarda gueres à ſe mettre en campagne. Nous nous rencontrâmes bientôt, & nous nous trompâmes l'un & l'autre. Il me prit pour Oringue, & je le pris pour Ariant. Nous en vînmes aux mains. Je me battis quelque temps, puis feignant de ne pouvoir ſoûtenir la peſanteur de ſes coups, je me laiſſai tomber comme de foibleſſe, & me rendis ſon priſonnier.

Il ne manqua pas de me mener au Château du pere d'Origile. Cette Dame lui promit de nouveau de lui faire valoir ce ſervice; & quand il l'eut quittée, elle me fit mille carreſſes, & m'aſſura qu'elle étoit au comble de ſes vœux. Enſuite elle m'enferma dans une priſon, en me diſant:

Sans adieu, mon cher Philax, je vais à la Ville chercher mon pere pour l'avertir qu'Oringue eſt en ſon pouvoir. Mais, belle Origile, lui dis-je, quand votre pere me verra, peut-être me ſoupçonnera-t-il de n'être pas Oringue. Soyez là-deſſus ſans inquiétude, répondit-elle, mon pere ne connoît pas plus ce Chevalier que vous; & ſi par malheur quelqu'un venoit le détromper, je trouverois aſſez de raiſons pour vous ſauver de ſa fureur. Cependant nous pourrons toujours à bon compte paſſer enſemble d'heureux momens.

Après avoir achevé ces paroles, elle me pria de prendre patience, & me donna un baiſer pour gage de ſon retour. Helas, que ce baiſer étoit perfide! Dans le même inſtant qu'elle m'accordoit une faveur qui me paroiſſoit la plus précieuſe du monde, la ſcelerate ſe propoſoit de ne me revoir jamais. Elle ferma très-étroitement elle-même les portes de ma priſon, & rendit les clefs à l'Officier qui en avoit la garde, avec ordre de ne me point ouvrir pour quelque cauſe que ce pût être, & de ne me fournir les alimens neceſſaires à la vie que par une petite fenêtre par où ma priſon recevoit un foible jour.

Tandis que j'attendois impatiemment le retour d'Origile, le véritable Ariant ſongeoit à s'aſſurer la poſſeſſion de cette Dame par la défaite d'Oringue. Ces deux Chevaliers s'étoient donné parole de ſe trouver dans un endroit hors de la Ville pour ſe battre. Comme Ariant alloit au rendez-vous, il rencontra Locrin qui s'en retournoit à la Ville après m'avoir remis entre les mains d'Origile, & il ne fut pas peu ſurpris de voir un Chevalier couvert d'armes pareilles aux ſiennes. Il le joignit, & lui demanda la raiſon de cette nouveauté. Locrin qui le regardoit comme un rival d'autant plus dangereux qu'il étoit agréé du pere de ſa Maîtreſſe, lui répondit qu'il n'avoit pas de compte à lui rendre, & qu'il étoit permis à chacun de prendre telles armes qu'il vouloit. Non, non, repliqua bruſquement Ariant, il y a du myſtere là-deſſous; & ſi vous refuſez de m'en inſtruire de gré, je vous y obligerai par la force. A ces mots, ils ſe chargerent, & commencerent un combat, qui, dans la fureur qui les animoit, eût été ſanglant, s'il n'eut pas été interrompu par Oringue. Ce dernier venoit pour ſatisfaire à ſa parole; il fut moins ſurpris de trouver ſon Ennemi engagé dans un

autre combat, que de voir deux Ariant. Ceſſez, Seigneurs Chevaliers, leur dit-il, ceſſez de combattre; & que celui de vous deux qui eſt le véritable Ariant, me diſe pourquoi il s'engage dans un nouveau different, quand le défi qu'il m'a fait ſur la mort de Corbin, le met dans l'obligation de refuſer tout autre combat avant que d'avoir fini le nôtre.

A ce diſcours d'Oringue, les deux Combattans s'arrêterent, & Ariant alloit ſe juſtifier, lorſque Locrin le prévenant, adreſſa lui-même la parole à Oringue, & lui dit : Vous qui faites des reproches aux autres, penſez-vous, Chevalier, qu'il vous ſoit permis, à vous qui êtes mon priſonnier, de diſpoſer de vous, & d'entrer dans de nouveaux combats ſans mon aveu ? Rien n'eſt égal à l'étonnement dont fut frappé Oringue à ces paroles : Quelle fable, s'écria-t'il, nous venez-vous débiter ici ? Locrin ſoûtint que ce n'étoit point une fable, & qu'Origile, entre les mains de qui il venoit de laiſſer Oringue en rendroit témoignage. Oringue voulut tirer raiſon de l'inſulte qui lui étoit faite, & s'avança ſur Locrin l'épée haute; mais Ariant s'y oppoſa, prétendant que c'étoit contre lui qu'Oringue devoit d'abord

combattre. Les deux autres n'en demeurerent pas d'accord, & leur conteſtation ne pouvoit avoir que de triſtes ſuites, lorſqu'une troupe de Chevaliers ſortis de la Ville, les voyant prêts à ſe battre, s'approcherent d'eux. Ils voulurent prendre connoiſſance du differend; mais les faits leurs parurent ſi ſinguliers, qu'ils jugerent que la choſe méritoit d'être portée devant le Roi. Ils obligerent les trois Ennemis à venir au Palais avec eux.

Ariant parla le premier devant notre Monarque. Il ſe plaignit de ce que Locrin avoit pris ſes Armes & ſa Deviſe. Il repréſenta que ce ne pouvoit être que dans un très-mauvais deſſein, & qu'ainſi ce Chevalier lui en devoit faire raiſon. Locrin répondit qu'il ſuffiſoit d'aſſurer Ariant qu'il n'avoit point pris ſes Armes pour lui faire la moindre offenſe: Il ajoûta qu'il avoit un ſujet plus juſte de ſe plaindre d'Oringue, qu'il avoit vaincu en combat ſingulier. Oringue ſe ſouleva contre ce reproche qu'il qualifia d'impoſture.

Le Roi ne pouvant ſur le champ démêler la verité des faits conteſtés, nomma des Commiſſaires pour les examiner. Ils s'y appliquerent avec exactitude le jour

ſuivant ; & jugeant qu'Origile pouvoit plus qu'un autre les aider à parvenir à un éclairciſſement, ils allerent au Château de cette Dame pour l'interroger. Locrin & Oringue les accompagnerent dans l'intention de ſoûtenir ce qu'ils avoient avancé. La ſurpriſe d'Origile fut extrême, lorſqu'elle vit arriver les Commiſſaires avec tout l'appareil de la Juſtice qui a toujours quelque choſe d'effrayant pour les perſonnes qui ſe ſentent coupables. Elle ne s'étoit point attendue à rendre raiſon de ſa conduite, & elle fut étourdie de la ſommation que les Commiſſaires lui firent de la part du Roi, de leur remettre le priſonnier qu'elle avoit entre les mains. Elle nia d'abord qu'elle eut un priſonnier, mais elle ſe troubla quand elle vit paroître Locrin, qui n'avoit pas jugé à propos de ſe montrer d'abord. Madame, lui dit ce Chevalier, le Roi a voulu prendre connoiſſance de l'affaire d'Oringue, & je n'ai pû me diſpenſer de lui avoüer qu'après l'avoir vaincu, je vous l'ai livré ; mais je vois avec étonnement qu'Oringue dans le tems que je le crois en priſon dans votre Château, eſt en liberté. Il ſoûtient même avec audace que je ne l'ai point fait priſonnier. Confondez cet-

te impoſture, Madame, & dites la vérité. Origile ne fut pas peu embarraſſée à cette inſtance. Néanmoins comme elle ne pouvoit ſe diſpenſer de répondre, elle dit que Locrin n'avoit rien avancé qui ne fût vrai; mais qu'elle n'avoit pû conſerver Oringue dans ſon Château; qu'il avoit corrompu l'Officier qui avoit les clefs de ſa priſon, & s'étoit échappé la nuit. Alors, les Commiſſaires firent avertir Oringue de ſe montrer. La confrontation de ce Chevalier fut un nouveau ſujet d'embarras pour Origile, qui ne laiſſa pas de lui ſoûtenir que Locrin l'avoit amené priſonnier dans ſon Château où il avoit paſſé le jour précedent juſqu'à la nuit qu'il s'étoit ſauvé. Oringue s'offrit à juſtifier par la dépoſition de pluſieurs perſonnes dignes de foi, qu'il étoit ailleurs le jour précedent, & dans le tems qu'on le ſuppoſoit priſonnier d'Origile. J'ai ſans doute été trompé dans cette affaire, ajoûta-t'il, de même que Locrin; & comme il a paru deux Ariant, il peut bien y avoir auſſi deux Oringue, dont le faux aura été vaincu par Locrin. Je demande pour l'honneur de ce Chevalier, & pour le mien, que la choſe ſoit approfondie.

Ce ſoupçon d'Oringue parut bien fon-

dé à Locrin, qui dit alors que c'étoit à la perſuaſion d'Origile qu'il avoit pris des Armes pareilles à celles d'Ariant pour combattre contre Oringue, & il demanda, comme ce Chevalier, qu'on approfondit cette affaire. Les Juges ſur leur requiſition qui leur parut juſte, firent ouvrir la priſon où j'étois renfermé. On m'y trouva encore revêtu des mêmes Armes ſous leſquelles j'y étois entré, & cette découverte fut l'éclairciſſement de tout le myſtere. On prit ma dépoſition, qui contenoit tout ce qui s'étoit paſſé entre Origile & moi. Je n'eus garde d'en rien cacher: j'étois trop animé contre cette infidelle pour avoir encore quelqu'envie de la ménager. Ce ne fut pas tout: Elle eut encore une plus grande mortification. On trouva dans un endroit caché de ſon appartement un jeune homme qu'elle aimoit, quoiqu'il fut ſans naiſſance & ſans mérite. Les Commiſſaires l'interrogerent auſſi, & la crainte des châtimens l'obligeant à tout déclarer, il fit connoître par ſon rapport que la Dame nous avoit trompés Oringue, Ariant, Locrin & moi. Que ſon but, en nous armant les uns contre les autres, avoit été de ſe défaire de nos importunitez, & de nous mettre en

défaut ſur le commerce infâme qu'elle avoit avec ce jeune homme.

Les Juges s'aſſurerent de ce malheureux & d'Origile juſqu'à ce qu'il plût au Roi d'ordonner de leur ſort. Quand ce Monarque fut inſtruit de toutes les circonſtances de cette affaire, il jugea que notre artificieuſe maîtreſſe méritoit de ſouffrir un ſupplice qui ôtât aux perſonnes de ſon ſexe l'envie de l'imiter; pour cet effet, il la condamna à être pendue par les cheveux aux branches du Pin de ce Pont, qu'on appelle communément le Pont du Pin. Il fut de plus ordonné que nous nous tiendrions Oringue, Ariant, Locrin & moi armés de toutes pieces à l'entrée du Pont, pour combattre tous ceux qui voudroient entreprendre de détacher Origile. Depuis deux jours que nous nous acquittons de cet emploi, ſept Chevaliers ont déja perdu la vie, & tu peux voir encore leurs écus aux branches de ce Pin. Ceſſe donc de vouloir défendre la plus dangereuſe de toutes les femmes, ſi tu ne veux meriter les reproches du ciel & des hommes.

Quoique le recit de Philax eût un caractere de vérité capable de perſuader, le Comte d'Angers avoit le cœur ſi noble,

qu'il ne pût croire qu'une ſi belle Dame fût auſſi coupable qu'on le diſoit. D'ailleurs, Origile qui voyoit ces deux Chevaliers s'entretenir enſemble, ne doutant pas que celui du Pont ne racontât ſon hiſtoire & ſes artifices à l'autre, ne ceſſoit de crier à Roland, qu'il n'ajoûtât point foi aux diſcours du Chevalier du Pont, qui n'étoit qu'un impoſteur & qu'un barbare. Le généreux Paladin touché de ſes plaintes, réſolut de la délivrer. Allez, dit-il à Philax, délier cette Dame, ou vous préparez à combattre contre moi. Philax avoit trop de valeur pour être effrayé de ces menaces. Sans rien répondre, il prit du champ; & vint fondre ſur le Comte la lance en arrêt; mais malgré la juſtice du parti qu'il ſoûtenoit, Roland le renverſa du premier choc, & traita plus rudement encore Oringue qui ſe préſenta le ſecond, car la forte lance du Guerrier François le perça d'outre en outre, & le jetta mort ſur la pouſſiere; Ariant & Locrin combattirent enſuite, & furent bien-tôt mis hors de combat.

Après cette victoire, le Paladin alla détacher Origile qui lui rendit mille actions de graces dans les termes les plus touchans que l'innocence eût pû inſpirer à une per-

ſonne moins coupable qu'elle. Il admira ſa beauté qui ne cedoit qu'à celle d'Angelique. Il lui demanda où elle vouloit qu'il la conduisît. A cette demande, les yeux de la Dame déja humides de pleurs, verſerent de nouvelles larmes. Madame, lui dit Roland, je croyois avoir tari la ſource de vos pleurs. Helas, Seigneur, lui répondit-elle, je n'ai que trop de raiſon de m'affliger. Telle eſt mon infortune, que mon propre pays ne peut m'offrir un aſile aſſuré. Mes funeſtes appas avoient enflâmé les Chevaliers que vous venez de vaincre; & parce que je n'ai pas voulu ſatisfaire leur ardeur criminelle, leur amour s'eſt tourné en haine; & s'accordant tous trois pour ſe venger, il y a deux jours qu'ils entrerent par ſurpriſe dans notre Château, ils tuerent mon pere & tous nos domeſtiques; enſuite ils me traînerent ici par les cheveux avec une inhumanité ſans exemple, m'attacherent à ce Pin, où je ſerois encore ſans votre généreux ſecours.

Voilà, Seigneur, ajouta t'elle, un recit ſuccinct de ma triſte deſtinée. Jugez, ſi mes perſécuteurs étant les plus puiſſans de ce pays par leurs grands biens & par leur crédit, j'y puis être en ſureté. Après

avoir dit ces paroles, Origile continua de pleurer, & pria ſon Libérateur de l'emmener avec lui, plutôt que de la laiſſer expoſée à la cruauté de ſes ennemis. Comme il parut à la Demoiſelle que ſa priere embarraſſoit le Guerrier, qui voulant aller au Jardin de Falerine, ne pouvoit effectivement ſe charger de la conduite d'une Dame, elle lui dit: Brave Chevalier, pourvû que vous me meniez hors de ce Royaume, il ne m'importe en quel vous me laiſſiez. Cela étant, lui répondit le Comte, je vais vous conduire juſqu'au pays d'Altin. Origile monta derriere lui ſur Bridedor, & Roland, pour réparer le temps perdu, recommença d'aller bon train.

Ils étoient déja près de l'endroit où le Royaume de Bizuth confine à celui d'Altin, lorſque paſſant auprès d'un grand perron de marbre fort élevé où l'on montoit par cent degrez de même matiere, la Dame dit à ſon conducteur: Vous voyez peut-être, Seigneur Chevalier, le plus célebre monument de l'antiquité: au haut de ce perron eſt une fontaine, qu'on appelle la fontaine du ſecret, parce que tous les Amans de l'un & de l'autre ſexe qui regardent dedans, y voyent s'ils ſont

aimez ou haïs des perſonnes qu'ils aiment. Et à quoi le connoiſſent-ils, dit le Paladin? Un Chevalier, dit Origile, y voit ſa Maîtreſſe, qui a un viſage riant ou dédaigneux, & par-là il juge de ſa fortune amoureuſe. Ce que vous m'apprenez, reprit Roland avec agitation, me donne la curioſité de faire cette épreuve. Mettez-moi donc à terre, dit la Demoiſelle, & je garderai votre cheval, pendant que vous monterez au perron.

L'Amoureux Comte d'Angers impatient de voir l'adorable image d'Angelique, & de connoître les ſentimens que cette Princeſſe avoit pour lui, eut bien-tôt monté les cent degrez; mais comme il cherchoit la fontaine qui devoit montrer à ſes yeux avides le cœur de ſa chere Angelique, il s'entendit appeller par Origile, qui montée ſur Bridedor, lui cria: Seigneur Chevalier, ſi vous n'avez pas coûtume d'aller à pied, commencez à vous y accoutumer. Vous ne verrez plus votre bon Courſier. Que cela vous ſerve de leçon. Une autrefois ne ſoyez pas ſi curieux. A ces mots, elle pouſſa Bridedor à toute bride, & s'éloigna comme un trait de ſon Libérateur, qui trop plein de l'eſpoir curieux de s'éclaircir du

ſort de ſon amour, ne fit pas dans le moment grande attention aux paroles de la Dame ; mais lorſqu'après avoir parcouru tout le perron, il ne trouva aucune Fontaine, il s'apperçut bien qu'il avoit eu tort de ne pas croire le Chevalier du Pont.

Le Paladin ſentit vivement la perte de Bridedor, qui lui étoit néceſſaire pour achever l'entrepriſe qui l'avoit attiré du Cathay en Altin. En deſcendant les degrez, il remarqua une inſcription gravée ſur le marbre, par laquelle il apprit que cet Edifice étoit le tombeau de Ninus, qui fut autrefois Roi de toutes ces Provinces. Cette découverte ne le conſola pas d'avoir perdu ſon Courſier. Il ſe mit ſur les traces de cet animal, & marcha trois jours & trois nuits à pied, ſans trouver aucune occaſion de ſe pourvoir d'un autre cheval. Mais mon Auteur laiſſe en cet endroit Roland pour parler de Grifon, d'Aquilant & de Brandimart, qui ſont reſtés à Albraque.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Comment les fils d'Olivier partirent d'Albraque avec Brandimart, & de leur arrivée en Altin.

QUand les deux fils du Marquis Olivier & Brandimart ſçurent que Roland s'étoit éloigné d'Albraque, il ne leur fut pas poſſible d'y demeurer davantage; & comme ils apprirent d'Angelique qu'il étoit allé détruire le Jardin de Falerine, ils jugerent qu'il auroit beſoin de leurs ſecours dans une ſi grande entrepriſe, de quelque valeur qu'il fut doué. Ils ſe déterminerent donc à l'aller trouver en Altin. Ils prirent congé du Roi & de la Princeſſe, qui louerent fort leur réſolution. Pour Fleur-de-Lys, elle ne vit qu'à regret partir Brandimart ſans elle; mais ſur l'aſſurance que ce Chevalier lui donna de venir la retrouver avec Roland, qui ne pourroit vivre long-temps loin d'Albraque, elle demeura auprès d'Angelique qui avoit pris beaucoup d'amitié pour elle.

L'envie que Brandimart & les deux fre-

res avoient de rejoindre Roland, avant qu'il tentât l'avanture du Jardin fatal, leur fit faire tant de diligence, qu'ils arriverent avant lui en Altin; il eſt vrai qu'ils avoient pris un chemin plus court, & qu'aucune choſe ne les retarda ſur la route. Ils ſe trouverent un ſoir à l'entrée d'un Pont qui traverſoit une riviere aſſez rapide. Ils le paſſerent, & entrerent dans une Prairie, au milieu de laquelle il y avoit un Palais magnifique, d'où il ſortit une troupe de Demoiſelles qui ſe mirent à danſer au ſon de pluſieurs inſtrumens. Les Chevaliers demanderent en paſſant à un homme qui avoit un Faucon ſur le poing & menoit des chiens en leſe, à qui ce Palais appartenoit. Il eſt à notre Roi, répondit-il. Le lieu où il eſt bâti étoit autrefois un bois de haute futaye, & ce Pont qui s'appelloit dans ce temps-là le Pont périlleux, ſe nomme à preſent le Pont de la Roſe. Il étoit alors gardé par un cruel Géant qui raviſſoit l'honneur des Demoiſelles, & maſſacroit les Chevaliers qui y paſſoient; mais Marquinot vaillant Guerrier de ce pays, tua ce monſtre en combat ſingulier, & devint Roi d'Altin par cet exploit. Pour monument de ſa reconnoiſſance envers ſon peuple, qui

l'avoit choisi pour Souverain, il fit couper une partie du bois, & bâtir à sa place ce grand Palais que vous voyez, où tous les Chevaliers & les Dames qui passent par ici sont très-bien reçus.

Grifon proposa aussi-tôt à ses Compagnons de s'arrêter dans ce Palais. J'y consens, dit Brandimarr, & moi aussi, dit Aquilant, & nous irons même, si vous le souhaitez, offrir nos services à ces belles Dames qui dansent dans la Prairie. Ils descendirent tous trois de cheval, & s'avancerent vers les Demoiselles, qui témoignerent beaucoup de joye de leur arrivée. Les danses & les chansons se renouvellerent avec plus de vivacité, ce qui dura jusqu'à ce qu'il survint une Dame à cheval. Les Demoiselles la prierent de mettre pied à terre, & d'embellir leur fête de sa presence. Les trois Guerriers admirerent sa beauté. Grifon sur tout en fut frappé; mais imaginez-vous la surprise de ce Chevalier, lorsque tenant la bride du cheval que la Dame montoit, il reconnut Bridedor dans ce Coursier. Il en fremit, & tout troublé, il pria la Dame de lui apprendre comment elle avoit eu ce cheval. Cette question étonna la trompeuse Origile, car c'étoit el-

le ; mais comme ſon eſprit étoit fertile en ruſes & en menſonges, elle ſe remit & répondit à Grifon. J'ai trouvé ce Courſier attaché à un arbre près d'un Pont ſur lequel étoit étendu par terre un Chevalier mort, & auprès de lui dans le même état un grand Géant qui avoit la tête fendue juſqu'à l'eſtomach. Aquilant & Brandimart demanderent quelles armes portoit le Chevalier ? Origile leur déſigna celles de Roland, ce qui fit croire aux trois Guerriers que le Comte avoit perdu la vie.

On ne peut exprimer l'affliction dont ils furent ſaiſis. O grand Paladin, s'écria Brandimart en gémiſſant, qui ſont les lâches qui t'ont trahi ? Je ſçai bien qu'il n'y a point de Géant, ni de Monſtre au monde capable de t'avoir privé de la lumiere. Aquilant & Grifon ne diſoient rien ; mais le ſilence qu'ils gardoient ne marquoit que trop leur douleur. Les Demoiſelles du Palais s'empreſſerent de les conſoler ; & comme la nuit approchoit, elles les entraînerent dans le Château, où elles eſſayerent de bannir leur profonde triſteſſe par de nouveaux divertiſſemens. Un repas ſplendide ſucceda aux danſes & aux concerts. Les mets les plus déli-

cats, & les liqueurs exquiſes n'y manquerent pas. Néanmoins tous les plaiſirs qu'on imagina pour divertir les généreux amis de Roland, ne pûrent exciter le moindre mouvement de joie dans leurs cœurs. Ils penſoient ſans ceſſe à la mort du Comte & aux moyens de la venger. Quand on s'apperçut que rien ne pouvoit vaincre leur affliction, les divertiſſemens ceſſerent, & l'on conduiſit les Chevaliers de même qu'Origile dans des appartemens magnifiques, pour y goûter la douceur du repos.

Les trois amis, malgré la ſituation triſte où ils étoient, ne laiſſoient pas d'admirer la magnificence de ce Palais, & d'être ſurpris des honneurs qu'ils y avoient reçus; mais ils changerent bien de penſée le lendemain, lorſqu'à la pointe du jour, ils virent entrer dans leurs chambres une troupe de gens armés, qui ſe jetterent bruſquement ſur eux, & leurs lierent très-étroitement les mains, ſans leur donner le temps de ſe défendre. Ils en firent autant à Origile. Puis les menant tous quatre à un fort Château ſitué dans une obſcure forêt, ils les y enfermerent dans un profond cachot. Les Chevaliers demeurerent là quelques jours, au bout

desquels une autre troupe de gens de guerre beaucoup plus nombreuse que la premiere vint les retirer d'un si triste séjour. Le Commandant de la troupe s'adressant aux Chevaliers & à la Dame, leur dit : Sortez, malheureux, voici le dernier de vos jours ; nous allons vous conduire au supplice qui vous attend.

Origile ne put entendre cet arrêt sans frémir. La pâleur de la mort se répandit sur son visage. Pour les deux freres qui croyoient Roland sans vie, écoutérent le Commandant sans pâlir, & Brandimart, s'il fut agité, ne sentit que le regret qu'auroit de son trépas sa chere Fleur-de-Lys. Les prisonniers furent conduits dans la cour du Château, où, revêtus de leurs armes, on les fit monter sur leurs propres chevaux, les mains liées derriere le dos. Ils marcherent en cet équipage, & gagnerent une plaine, où ils ne furent pas si-tôt entrés, qu'ils virent venir vers eux un Chevalier à pied, quoiqu'il eut l'écu au bras, & fut armé de toutes pieces.

CHAPITRE V.

Comment le Seigneur de Montauban ſecourut deux Demoiſelles, & combattit pour elles un Géant.

LE Seigneur de Montauban accompagné d'Aſtolphe ſon couſin, & des deux parfaits amis Irolde & Praſilde, avoit pris le chemin de France, croyant ſur le rapport du Prince Anglois que le Comte d'Angers y retournoit. Néanmoins comme ils paſſerent par le Royaume d'Eluth, qui étoit la route la plus commode & la plus belle, ils ne s'écarterent pas beaucoup de celle que Roland avoit ſuivie. Ils évitérent toutes les avantures pour faire plus de diligence. Cependant après avoir traverſé un grand nombre d'Etats, ils rencontrerent un jour au pied d'un arbre une Demoiſelle qui pleuroit amerement, & paroiſſoit avoir une vive douleur.

Le fils d'Othon qui marchoit le premier, lui demanda pourquoi elle s'affligeoit ainſi. Helas, Seigneurs Chevaliers, répondit la Demoiſelle, ſi vous êtes capa-

bles de pitié, vous ne ſçauriez refuſer de ſecourir ma ſœur, & de la venger d'un Géant qui l'a outragée & qui l'outrage encore en ce moment. Nous ſommes ſorties ce matin de notre Château, pour aller voir une de nos parentes. Nous avons pris pour nous y rendre le chemin ordinaire, que nous connoiſſons parfaitement. Et toutefois, ce que je ne puis comprendre encore, c'eſt qu'à trois cens pas d'ici, nous avons trouvé une Riviere, un Pont & une Tour, dans un lieu où nous n'avons jamais vû qu'une plaine des plus unies. Le Géant dont je viens de vous parler garde ce Pont, & loge dans cette Tour. Nous nous ſommes approchés de lui, malgré ſon énorme figure, & nous lui avons demandé la raiſon de cette nouveauté. Une puiſſante Fée, nous a-t'il dit, qu'on appelle Morgane, a produit par ſes enchantemens une Iſle, qui ſe nomme l'Iſle du Tréſor, autrement l'Iſle du Lac. Cette Iſle, à proprement parler, n'eſt dans aucun endroit de la terre, & pourtant elle eſt partout où la Fée veut qu'elle ſoit. Morgane ayant ſçu qu'un Chevalier fameux a eu aſſez de force pour vaincre les deux Taureaux, le Dragon & les Guerriers armés, dont elle ſe ſervoit pour

la garde de ſon Iſle, & qu'il a dédaigné de la voir, lorſque ce haut fait d'armes lui en avoit donné le droit, elle a juré de ſe venger de ce mépris injurieux. En feuilletant ſes livres dans ce deſſein, elle a découvert que ce Chevalier doit paſſer par ici pour mettre fin à une avanture qu'il s'eſt propoſée; c'eſt pourquoi elle a fait ſortir du ſein de la terre, par le pouvoir de ſes charmes, une Riviere, une Tour & un Pont, où j'attends le Guerrier par ordre de la Fée qui m'a choiſi pour le combattre, & à qui j'ai promis de le livrer mort ou vif.

Lorſque le Géant a ceſſé de parler, pourſuivit la Demoiſelle, nous l'avons remercié de ſon recit, & prié le plus civilement qu'il nous a été poſſible, de nous permettre de paſſer le Pont pour continuer notre voyage. Mais le monſtre nous a répondu d'un air à nous faire trembler, qu'il vouloit être payé de ſa peine; & s'adreſſant à ma ſœur qui eſt plus belle que moi, il a eu l'inſolence d'attenter ſur ſon honneur. Ma ſœur l'a repouſſé de toutes ſes forces, ce qui a mis le Géant en fureur. Quoi donc, petite créature, a-t'il dit, vous parois-je un homme à rebuter? Je vais vous punir comme vous le meritez.

Alors changeant en haine ſa brutale ardeur, il a pris ma ſœur par les cheveux, l'a attachée toute nue à un arbre malgré nos cris & nos efforts, & l'a cruellement fouettée à mes yeux.

La Demoiſelle qui racontoit cette triſte avanture, redoubla ces larmes en cet endroit. Les Chevaliers qui l'écoutoient furent touchés de compaſſion : ils lui promirent de délivrer ſa ſœur, & de la venger du Géant. Le Prince d'Angleterre la mit en croupe ſur Rabican, & ils eurent à peine fait trois cens pas, qu'ils apperçurent la Riviere, la Tour & le Pont. En s'en approchant, ils entendirent de grands cris que pouſſoit la Demoiſelle que le Géant fouettoit encore. A ce ſpectacle, les généreux Guerriers piquerent vers le monſtre : Barbare, lui dit Renaud, l'ordre que tu as reçu t'oblige-t'il à faire de pareils traitemens aux Dames ? Si j'y ſuis obligé, ou non, répondit le Géant avec beaucoup de fierté, ce n'eſt point à toi que j'en dois rendre compte. Ne te mêle que de ce qui te regarde, & ſans vouloir ſouſtraire cette créature au châtiment qu'elle n'a que trop merité, crains d'en attirer un plus rude ſur toi-même.

Le Seigneur de Montauban, ſans fai-

re attention aux menaces du monſtre, ſauta legerement à terre, & courut délier la Demoiſelle. Le Géant voulut l'en empêcher, mais Irolde pouſſa dans ce moment ſon cheval contre lui, l'attaqua, & le fit chanceler du choc. Le Monſtre irrité de l'audace du Chevalier Perſan, prit une groſſe barre de fer dont il ſe ſervoit pour arme, & le frappa ſi rudement, qu'il le jetta à terre privé de ſentiment. Ce ne fut pas tout encore : Non-content de l'avoir mis en cet état, il l'emporta dans ſes bras & courut ſur le Pont, d'où il le précipita dans la riviere, avant qu'il pût être ſecouru par ſes Compagnons. Praſilde au déſeſpoir de n'avoir pû prévenir ce malheur, s'avança tout furieux pour venger ſon ami; mais toute ſa valeur ne l'empêcha point d'avoir le même ſort. Renaud qui venoit avec Aſtolphe de délier la Demoiſelle & de la rendre à ſa ſœur, reſſentit vivement la perte des deux amis. Il alla plein de colere au Géant qui étoit ſur le Pont, & l'écu au bras, il lui allongea une eſtocade qui lui auroit percé le ventre de part en part, ſi les armes du monſtre n'euſſent point été enchantées. Malgré la force du coup, le Géant n'en fut pas ſeulement ébranlé. Il leva ſa barre pour ſe ven-

ger, & la fit deſcendre comme un tonnerre ſur Renaud, qui en évita heureuſement l'atteinte en ſautant à quartier, & qui déchargea pluſieurs coups de Flamberge; mais le trenchant de cette bonne épée ne fit pas plus d'effet que ſa pointe. Le fils d'Aimon évita encore par ſa legereté deux ou trois fois la terrible barre, néanmoins il en fut atteint. Elle lui fraſſa ſon bouclier, & le renverſa par terre lui-même. L'intrépide Paladin voulut ſe relever, le Géant ne lui en donna pas le temps: Il ſe jetta ſur lui, le prit entre ſes bras, & entreprit de le jetter dans la riviere comme les autres. Renaud qui connut ſon deſſein, le tint ſerré ſi étroitement, que le monſtre ne pouvant s'en débarraſſer, ſe précipita dans le fleuve avec lui. Ils allerent tous deux au fond, & ne parurent plus ſur l'eau.

Le Prince d'Angleterre paſſa de l'un & de l'autre côté de la riviere, pour tâcher de ſecourir le fils d'Aimon: il ſuivit le cours de l'eau, & les Demoiſelles reconnoiſſantes du ſervice reçu, cherchoient leur libérateur avec autant de zele & d'inquiétude qu'Aſtolphe même. Cependant quelque peine qu'ils ſe donnaſſent tous trois, ils ne pûrent découvrir aucun veſ-

tige de Renaud. Le Prince Anglois étoit si étourdi de ce tragique évenement, qu'il ne se possedoit plus. Il gémissoit, il appelloit la mort à son secours, & dans son desespoir, il fut tenté vingt fois de se jetter dans le fleuve pour rejoindre son cousin. Les Demoiselles touchées de son affliction, n'épargnerent rien pour le consoler, & firent si bien qu'elles l'obligerent à s'éloigner de ce lieu. Elles lui proposerent de le mener à leur Château où elles ne songeoient plus qu'à retourner, mais il s'en excusa civilement sur ce qu'il étoit peu en état de goûter les divertissemens qu'elles n'auroient pas manqué de lui donner. Il les quitta même en pleurant amerement, & reprit le chemin de France, monté sur Bayard. Il préfera ce cheval à Rabican, quoiqu'il commença à connoître l'excellence de cet admirable Coursier, qu'il fut obligé de laisser dans cet endroit. O bon cheval, disoit-il à Bayard! tu as donc perdu ton cher maître sans espoir de le retrouver? Bayard qui ne l'entendoit que trop, exprimoit par hannissement plaintif la douleur que lui causoit la perte du fils d'Aimon.

CHAPITRE VI.

Par quel hazard Roland apprit qu'il étoit proche du Jardin de Falerine.

LE Paladin Roland étoit à pied, comme on l'a dit. Il ſe flattoit de l'eſperance d'acquérir un nouveau cheval par la voye des armes, lorſqu'il vit venir vers lui une troupe de gens de guerre. C'étoit celle des Satellites qui conduiſoient au ſupplice Origile, les deux freres & Brandimart. Il reconnut ces trois perſonnes dès qu'il fut à portée de les démêler. Il diſſimula le reſſentiment qu'il avoit de les voir dans l'indigne état où ils étoient; & s'approchant d'un des ſoldats, il lui demanda où l'on menoit ces priſonniers.

A cette queſtion, répondit le ſoldat, je juge que vous êtes étranger. Vous ne ſçavez pas ſans doute que vous êtes dans le Royaume d'Altin, & qui pis eſt, proche du jardin de Falerine. Fuyez promptement, continua-t'il, ſi vous êtes ſage, ou bien vous aurez le ſort de ces malheureux que nous menons à ce jardin fatal, pour y être dévoré par le grand Dragon

de la Magicienne. Roland eut beaucoup de joie d'apprendre qu'il étoit si près du jardin de Falerine ; & comme il demeura quelques momens à rêver sur cela, l'Altinien crut que ce Chevalier étourdi de la nouvelle qui venoit de lui être annoncée, n'avoit pas la force de prendre une résolution. Qui t'arrête, lui dit-il, insensé que tu es ? Profite vîte de l'avis que je t'ai donné. Si notre Commandant t'apperçoit, tu es perdu. Ami, repartit Roland, je te remercie de la bonne volonté que tu me témoignes, & pour t'en récompenser, profite toi-même du conseil que je te donne de te retirer à l'écart, de peur que je ne te confonde avec tes Compagnons, dont l'injustice & la barbarie m'excitent à les punir.

L'Altinien surpris de ces paroles, s'écarta effectivement de sa troupe par curiosité seulement, & pour voir quel sens l'évenement alloit donner au discours de cet Etranger. Cependant le Commandant de la troupe apperçut le Comte : Oh oh, dit-il, que vient chercher ici ce nouveau venu ? Qu'il porte la peine de son arrivée en ce Royaume. Assurez-vous de lui, cria-t'il à ses gens, qu'il ne vous échappe point : Sept à huit soldats armés de

corcelets & hallebardes, s'approcherent auſſi-tôt du Paladin pour ſe ſaiſir de ſa perſonne; mais le Guerrier qui mépriſoit cette canaille, arracha la hallebarde de l'un de ſes ſoldats, avec quoi faiſant la roue au milieu d'eux, il les eſtropia tous, & les renverſa les uns ſur les autres. Après cette expédition qui fut bruſque, il entra plus avant dans la troupe, où il fit un ſi terrible fracas, que tous les Satellites ſe débanderent & prirent la fuite. Ils abandonnerent les priſonniers, & même leurs propres armes pour fuir plus legeremment. Le Commandant qui auroit dû les retenir & faire plus de réſiſtance, plus effrayé encore que les autres, les encourageoit à ſe ſauver. Fuyons, fuyons, camarades, leur crioit-il, c'eſt ce dangereux homme qui tua Rubicon. En parlant de la ſorte, il couroit de toute la vîteſſe de ſon cheval devant un Chevalier à pied, & craignoit encore de ne lui pouvoir échapper.

Le Comte dédaigna de pourſuivre ces lâches, & ſe preſſa de délier ſes Amis, qui furent tranſportés de joie de le revoir. Pour la Dame, quoique ravie d'être délivrée, elle ſe troubla quand elle reconnut Roland, & baiſſa les yeux de confuſion,

lorſqu'il s'approcha d'elle pour la délier. Malgré ſa hardieſſe naturelle & l'art de diſſimuler qu'elle poſſedoit, elle dit d'une voix mal aſſurée à ſon Libérateur : Que je ſuis juſtement punie, Seigneur, de vous avoir offenſé. La honte que j'ai de vous devoir une ſeconde fois ma délivrance, vous venge aſſez de mon crime. Mais s'il m'eſt permis de vous alleguer quelque foible excuſe, pour diminuer du moins ma faute, je vous dirai que ſur le refus que vous fîtes de m'emmener avec vous, je me troublai de maniere que je crus ne pouvoir éviter de tomber entre les mains de mes ennemis, qu'en me ſervant de votre Courſier pour m'éloigner d'eux. Puniſſez-moi, Seigneur, par une prompte mort. J'avoue que je l'ai meritée. A ces mots, elle ſe jetta aux pieds du Paladin, & les arroſa de tant de larmes, qu'il eut la foibleſſe de ſe laiſſer tromper de nouveau. Il embraſſa Origile pour l'aſſurer qu'il oublioit le paſſé. Il eſt vrai que le jeune Grifon qui étoit déja devenu amoureux de cette Dame, interceda pour elle.

Le ſoldat Altinien que le Comte avoit fait écarter de ſa troupe, avoit été témoin du combat. Il ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Il vint ſe jetter aux genoux

de Roland, & lui dit : Seigneur, je reconnois que je dois la vie à vos bontés. Ami, lui répondit le Guerrier en ſouriant, apprens par ce qui vient de ſe paſſer à tes yeux, que le Ciel punit tôt ou tard les perſonnes qui s'engagent dans le crime, & qui autoriſent les cruautez.

Le généreux fils de Milon, pour témoigner à Origile qu'il n'avoit aucun reſſentiment contre elle, la mit en croupe derriere lui ſur Bridedor, & il ſe remit en chemin avec ſes deux neveux & Brandimart. En marchant, la Dame de Bizuth avoit toujours l'œil ſur le gentil Grifon, qui étoit encore dans ſon printemps, & dont le viſage paroiſſoit vermeil comme une roſe. Ce Chevalier de ſon côté jettoit à tous momens ſur elle des regards paſſionnés qu'il accompagnoit d'ardens ſoupirs. Roland s'en apperçut avec chagrin, & craignant que cette inclination pour une femme dont il connoiſſoit le mauvais caractere n'eut de mauvaiſes ſuites pour ſon neveu, il crut devoir la prévenir en ſéparant ces deux Amans. Dans ce deſſein, il dit aux deux freres & à Brandimart qu'il étoit obligé de les quitter pour une avanture qu'il avoit juré d'achever ſeul. Les trois Chevaliers eurent beau lui

repréſenter qu'ils n'étoient partis d'Albraque que pour partager les perils qu'il alloit courir, il leur parla de maniere qu'ils furent obligés de ſe ſoumettre à ſes volontez.

Grifon ne fut pas peu mortifié de voir que ſon oncle ſe diſpoſoit à emmener Origile, & cette Dame de ſon côté n'en étoit pas plus contente que Grifon; mais ils n'oſerent, ni l'un ni l'autre, témoigner leur déplaiſir à Roland, qui quitta les trois Guerriers après leur avoir dit de l'attendre quinze jours dans la ville de Bizuth, par où il les aſſura qu'il paſſeroit pour retourner au Cathay. Si vous ne me revoyez pas à Bizuth, ajoûta-t'il, dans le terme preſcrit, ne m'y attendez pas davantage, & vous en retournez à Albraque, où je ne manquerai pas de vous aller rejoindre le plutôt qu'il me ſera poſſible.

CHAPITRE VII.

Roland rencontre une Demoiſelle qui lui apprend pluſieurs particularitez touchant Falerine & ſon jardin.

QUelque obligation qu'Origile eût au Comte d'Angers, comme il la ſéparoit de ſon cher Grifon, elle ne le ſuivoit qu'à regret. D'une autre part, Roland avoit de la douleur de s'être défait de ſes amis pour une femme qu'il mépriſoit, & dont il ſe trouvoit embaraſſé. Dans cette diſpoſition, ils alloient tous deux fort triſtement & ſans ſe parler, lorſqu'ils rencontrerent une Dame montée ſur une haquenée blanche. Le Comte la ſalua, elle lui rendit le ſalut, & lui dit : Seigneur Chevalier, quel malheureux deſtin nous a conduit en ce païs ? Ne ſçavez-vous pas qu'il n'y a que deux lieuës d'ici au jardin de Falerine ? Suivez promptement une autre route, & fuyez. Je vous rend graces, belle Dame, répondit en ſoûriant le Paladin, de vous intereſſer à mon ſort ; mais je dois vous dire que bien loin de

retourner ſur mes pas, je me ſuis propoſé de détruire le jardin de l'inhumaine Falerine, & de délivrer du trépas tant d'infortunez qui doivent être la proye de ſon Dragon. L'amour me donne l'aſſurance dont j'ai beſoin pour tenter cette avanture, & me promet que je l'acheverai.

A ce diſcours de Roland, la Dame Altinienne regarda ce Paladin avec ſurpriſe, & lui repliqua dans ces termes : Seigneur Chevalier, le deſſein que vous avez eſt généreux ; que je meriterois les reproches des perſonnes qui ont du courage & de la vertu, ſi je ne contribuois pas à ſon exécution. Heureuſement pour vous, je puis vous inſtruire de la conduite que vous devez tenir dans votre entrepriſe. Une de mes amies qui eſt dans la confidence de la Magicienne, & qui, comme moi, gémit en ſecret de ne lui voir employer le grand art qu'elle poſſede qu'a la deſtruction des Etrangers qui arrivent en Altin, m'a miſe au fait ſur tout ce qui concerne ſon jardin. J'ai écrit ſur ces feuilles aſſemblées, pourſuivit-elle en tirant de deſſous ſa robe un petit Livre, tout ce que mon amie m'a dit là-deſſus, & je ne crois

pas pouvoir faire un meilleur uſage de ce Livre, que de vous le donner. Suivez les conſeils que vous y trouverez, ils vous ſeront ſalutaires. Après ces mots, la Demoiſelle le ſalua civilement & paſſa ſon chemin.

Le Guerrier François deſcendit de cheval, & s'aſſit au pied d'un arbre avec Origile. Il ſatisfit l'impatience qu'il avoit de feuilleter le Livre, & d'apprendre ce qu'il ſouhaitoit de ſçavoir. Il y trouva d'abord une deſcription du jardin; il étoit écrit qu'il y avoit quatre principales entrées par où il faudroit qu'il paſsât; que la premiere étoit gardée par un Dragon qui dévoroit tous les jours des malheureux qu'on lui livroit, & que le Comte en ſeroit la victime comme les autres, s'il ne s'abſtenoit au moins pendant trois jours de la compagnie des femmes. Si je manque à ſurmonter le Dragon, dit alors Roland en ſoûriant, ce ne ſera pas faute d'avoir rempli cette condition. Le Paladin pourſuivant la lecture du livre, lut une choſe qui lui fut plus utile que tout le reſte; il étoit dit qu'après avoir paſſé la premiere entrée, il verroit un beau Palais où Falerine faiſoit ſon ſejour, que cette En-

chantereſſe alors s'y occupoit à forger par ſes charmes, & en y employant le ſuc de certaines racines, une épée qui auroit la vertu de couper toutes les armes & les autres choſes enchantées; qu'elle ne prenoit tant de peine à faire cette épée, que parce qu'elle avoit connu par ſon art qu'un Chevalier d'Occident, nommé Roland, qui étoit Fée de tout ſon corps, devoit détruire ſon jardin; mais que pour achever cette avanture, il faudroit qu'il s'emparât de cette épée, appellée Balizarde, ſans laquelle il ne pourroit tuer la plupart des monſtres qu'il auroit à combattre.

Lorſque le Comte eut tout lû, il referma le livre, & fort ſatisfait d'avoir appris tout cela, il remonta ſur Bridedor avec Origile, & ſe hâra d'arriver au jardin de la Magicienne. Néanmoins quelque impatience qu'il eut d'exécuter l'entrepriſe, il fut obligé d'en remettre au lendemain l'exécution, parce qu'il étoit marqué dans le livre qu'on ne pouvoit entrer dans le jardin que vers le point du jour. Comme le ſoleil étoit déja couché, Roland mit pied à terre, & ſe coucha ſous un arbre où il s'aſſoupit. Pour la Dame, au lieu d'en faire

autant, elle livra ſon eſprit à de noires penſées. Elle ſe repréſenta que le Paladin ne l'avoit amenée avec lui que pour l'abandonner aux monſtres de Falerine ; & cette reflexion la troubla de ſorte, que dépouillant tout ſentiment de reconnoiſſance, elle réſolut de tuer ſon Libérateur, pour ſe délivrer de tout danger.

La Lune & les Etoiles qui brilloient au Ciel, ne lui fourniſſoient que trop de clarté pour exécuter ſon perfide projet. Elle s'approcha de Roland, qui, la tête appuyée ſur ſon bouclier, dormoit d'un profond ſommeil ; elle tira doucement Durandal de ſon fourreau ; mais comme elle ſe diſpoſoit à le plonger dans le ſein du Comte, une réflexion l'arrêta. Elle craignit de ne pouvoir que le bleſſer ſeulement, & cette crainte l'empêcha de le frapper. Elle ſe contenta de ſe réſoudre à fuir vers l'endroit où le Paladin avoit quitté ſes amis. Mais elle emporta Durandal, & vola une ſeconde fois Bridedor. Le Guerrier à qui ſes ennuis & l'abſence d'Angelique ne permettoient pas de joüir d'un long repos, ſe réveilla une heure avant le jour. La Lune qui brilloit quand il s'étoit endormi, venoit de ſe coucher, & il ne pouvoit diſcer-

mer les objets qu'à la ſeule faveur des Etoiles. Il s'apperçut pourtant qu'Origile n'étoit plus auprès de lui. Il crut d'abord que la pudeur, ſi naturelle au ſexe, avoit obligé cette Dame à s'éloigner de lui pour s'abandonner librement au ſommeil. Il ne doutoit pas qu'elle ne fût endormie ſous quelque arbre aux environs. Mais quelle ſurpriſe eſt égale à celle qu'il fit paroître, lorſque le jour venu, il ne retrouva ni Origile, ni Bridedor, ni même Durandal.

Ah, perfide femme, s'écria-t-il, je merite bien cette nouvelle trahiſon. Devois-tu me ſéduire une ſeconde fois, moi, qui connoiſſois ton mauvais cœur? Le Paladin ſentit une vive affliction; il ne perdit pas toutefois courage, & quoique ſans cheval & ſans épée, il conſerva l'envie de tenter l'avanture du jardin. Pour ſuppléer au défaut de Durandal, il arracha par ſa force prodigieuſe une des plus groſſes branches d'arbre, & s'en fit une eſpece de maſſue, capable d'écraſer par ſa peſanteur les armes les plus fortes.

CHAPITRE VIII.

De l'accident qui arriva dans la Forêt d'Albraque à la Princeſſe du Cathay.

PEndant que ces choſes ſe paſſoient en Altin, Angelique dans la ville d'Albraque ne ſongeoit qu'à prendre le chemin de la France, où elle ſçavoit que Renaud s'en retournoit ; mais il lui falloit un prétexte pour entreprendre ce voyage avec bienſéance : d'ailleurs, la Reine Marphiſe étoit encore au Cathay, dont Galafron tâchoit de lui rendre le ſéjour agréable par tous les honneurs qu'il lui faiſoit.

Un jour entr'autres, la Princeſſe Angelique, pour divertir la Guerriere, fit préparer une chaſſe dans la forêt d'Albraque, au retour de laquelle il devoit y avoir un grand feſtin aux flambeaux ſous des cabinets de feuillages qu'on avoit fait faire dans le plus bel endroit du bois. Les chiens lancerent un cerf, les Chaſſeurs ſe mirent ſur les voyes, & la fille de Galafron comme les autres. Ils coururent pendant une partie du jour ; mais

l'ardeur de la chaſſe, & le défaut de quelques chiens qui prirent le change, diſperſerent les Chaſſeurs. Angelique ſe trouva ſeule. La ſolitude réveilla ſon amour. Elle deſcendit de cheval, & s'aſſit auprès d'un arbre, où elle ſe mit à rappeller dans ſa mémoire tout ce qui lui étoit arrivé depuis le jour fatal qu'elle rencontra le fils d'Aimon dans les Ardennes. Quelles cruelles reflexions ne fit-elle point? Helas, diſoit-elle en ſoupirant, ingrate que je ſuis, je donne la mort au fameux Comte d'Angers qui m'adore, & qui m'a rendu de ſi grands ſervices. Et pourquoi lui ai-je fait un ſi injuſte traitement, pour ſauver la vie au cruel Renaud qui me mépriſe? Que, dis-je, qui ne peut me voir ſans horreur.

Tandis qu'elle s'abandonnoit aux differentes penſées qui s'offroient à ſon eſprit, un Nain contrefait, qui paſſoit dans la forêt, l'appercevant au pied de l'arbre, s'approcha reſpectueuſement d'elle. Il avoit un habit de Pelerin avec un roquet de cuir ſur les épaules, & portoit en ſa main un bourdon. Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, puiſque vous avez l'éclat & la beauté des Divinitez qui regnent ſur nos deſtinées, j'eſ-

pere que vous en aurez auſſi la bonté, & que vous voudrez bien accorder quelque aſſiſtance à un malheureux qui en a beſoin. La Princeſſe lui donna pluſieurs pieces d'or qu'elle avoit ſur elle ; il les reçut avec de ſi grandes démonſtrations de joye, que ne paroiſſant pas maître des mouvemens de ſa reconnoiſſance, il prit la main qu'Angelique lui avoit tendue, & la preſſa étroitement entre les ſiennes. Madame, s'écria-t-il, avec tranſport, veuillent les Dieux vous récompenſer pleinement du bien que m'ont fait vos mains liberales. En diſant ces paroles, il ſalua la Princeſſe d'un air ſoumis & reſpectueux, puis il s'éloigna d'elle, la joye peinte dans ſes yeux & ſur tout ſon viſage.

Aprés ſon départ, la fille de Galafron ſe replongea dans ſa rêverie ; mais bientôt s'étant apperçue qu'elle n'avoit plus ſa bague à ſon doigt, il n'eſt pas poſſible d'exprimer quelle fut ſon affliction. Elle ſe laiſſa tomber de foibleſſe ſur l'herbe, & ſes beaux yeux répandirent abondamment des pleurs. Enſuite faiſant reflexion qu'elle perdoit à s'affliger, un temps qu'elle devoit employer à recouvrer ſon anneau, elle fit un effort ſur ſa

douleur, monta promptement à cheval, & ſe mit à courir du côté qu'elle avoit vû marcher le Nain. Cependant elle ne put rencontrer ce voleur, quelque recherche qu'elle én pût faire, & quoi qu'à pied, comme il étoit, il ne dût pas être encore fort éloigné. Voyant qu'elle ne pouvoit le trouver, elle piqua vers la chaſſe, que le bruit du cor & des chiens lui fit bien-tôt rejoindre dans le deſſein d'envoyer après le Nain un grand nombre de gens à cheval. Effectivement, dès que le Roi Galafron, & les principaux Chevaliers de ſa Cour furent inſtruits de la perte de ſa bague, ils abandonnnerent tous le ſoin de la chaſſe, & ne s'occuperent plus que de la recherche du Nain. Marphiſe & Torinde touchés comme les autres des regrets d'Angelique, entreprirent auſſi de le pourſuivre. Ainſi tous les Chaſſeurs, ſur le portrait que la Princeſſe leur fit du voleur, ſe diſperſerent dans la forêt pour le chercher. Le Roi Sacripant n'étoit pas de ce nombre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'intereſsât toujours à tout ce qui regardoit la fille de Galafron, & qu'il ne fut de la chaſſe, mais une avanture l'en avoit ſeparé, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Avanture du Roi Sacripant pendant la Chaſſe, & qui étoit le Nain qui vola l'Anneau de la Princeſſe Angelique.

LE Roi de Circaſſie étoit monté ſur le plus leger Courſier du monde. Ce bon cheval s'appelloit Frontin. Le ſeul Rabican le ſurpaſſoit en vîteſſe. Il chaſſoit le cerf à vûe, & l'auroit bien-tôt devancé, ſi Sacripant qui préferoit le plaiſir des autres au ſien, n'eut rallenti ſa courſe pour remettre ſur les voyes les chiens qui étoient tombés en défaut. Ce Monarque, après avoir par-là donné moyen aux piqueurs de rétablir la chaſſe, revenoit joindre Angelique & Marphiſe, lorſqu'un Nain qui ſe trouva ſur ſon paſſage dans la forêt, ſe jetta à genoux au-devant de ſon cheval, & lui adreſſa ces paroles en pleurant: Ah, Seigneur Chevalier, ſi votre ame eſt ſenſible aux malheurs d'autrui, daignez en détourner un grand qui eſt ſur le point d'arriver. Le Roi demanda ce que c'étoit: Seigneur, reprit le Nain, j'accompagnois une gran-

de Princeſſe que je venois de retirer par adreſſe des priſons de Falerine, & qui s'en retournoit à la Cour du Roi ſon pere, quand près des ruines d'un ancien Palais, qui eſt à l'entrée de cette forêt, nous avons vû ſortir du fond de cet édifice un Chevalier armé de toutes pieces. Il s'eſt approché de nous, & frappé de la beauté de ma Maîtreſſe, il l'a fait entrer par force avec lui ſous ces ruines.

Le Nain voulut ajoûter à ce recit de nouvelles inſtances pour engager Sacripant à donner un prompt ſecours à la Princeſſe dont il parloit; mais ce généreux Roi l'interrompit, en lui diſant de le mener ſans retardement au lieu où ſa maîtreſſe étoit; & pour s'y rendre plutôt, il fit monter le Nain en croupe derriere lui. Le leger Frontin les porta tous deux en peu de temps où ils vouloient aller. Lorſqu'ils y furent arrivés, le Nain dit au Monarque: Seigneur, voici le lieu où je me ſuis chargé de vous conduire. Si vous avez envie de délivrer ma maîtreſſe des mains de ſon raviſſeur, entrez dans cet ancien Palais; vous les y trouverez tous deux, & pendant ce temps-là, je garderai votre cheval. Sacripant mit pied à terre pour aller délivrer la Princeſſe,

& auſſi-tôt le Nain ſe jettant en ſelle avec une extrême légereté, dit au Prince : Seigneur Chevalier, la Princeſſe vous rend graces de votre généroſité. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle n'a plus beſoin de votre ſecours. Ne craignez point que votre cheval tombe en mauvaiſes mains ; je vais le remettre au meilleur Guerrier de l'univers.

En diſant cela, le perfide Nain pouſſa le Courſier dans le plus fort du bois, & s'éloigna comme un trait de Sacripant, qui demeura plus étonné qu'il ne l'avoit été de ſa vie. Ce Monarque ne pouvoit s'imaginer qu'une auſſi vile créature eût pû former un deſſein ſi hardi. Encore, diſoit-il, ſi je ſçavois à quel fameux Guerrier ce voleur deſtine mon cheval, je pourrois me flatter de l'eſperance de le retirer de ſes mains par la force des armes. Agité de cette réflexion, ce Roi rejoignit à pied les Princeſſes, peu diſpoſé à goûter les plaiſirs de la fête.

Le Nain qui vola l'anneau d'Angelique & le cheval de Sacripant, étoit, comme on ſe l'imagine bien, le ruſé Brunel. Ce fourbe, après avoir promis au Roi d'Afrique qu'il s'acquitteroit avec ſuccès de la commiſſion dont il l'avoit chargé, s'étoit

s'étoit mis en chemin, comme on l'a dit, pour cet effet; & pendant le cours d'un ſi long voyage, il avoit eû le temps de rêver à la maniere dont il ſe conduiroit dans ſon entrepriſe. Etant arrivé à la Ville d'Albraque, il s'y étoit tenu caché quelques jours, pour s'informer de la ſituation où ſe trouvoit la Cour du Cathay, & ſe regler enſuite ſur ce qu'il en apprendroit. Outre l'anneau d'Angelique, il avoit réſolu de voler le Cheval du Roi Sacripant dont il avoit oui dire des merveilles, pour en faire preſent au jeune Roger, & il avoit choiſi le jour de la partie de chaſſe pour exécuter ſon projet. Après s'être rendu maître du Courſier, il s'étoit habillé en Pellerin; & d'abord que ſous ce déguiſement il avoit eu l'adreſſe de s'emparer de la bague, il avoit vîte été reprendre ſon premier habit, & rejoindre ſon bon cheval Frontin, qui étoit attaché à un arbre aſſez près de la Princeſſe. Tout cela étant fait, il piqua ſur le chemin de Bizerte, fort ſatisfait de ſon voyage, & perſuadé qu'il alloit en recueillir le fruit à ſon retour, c'eſt-à-dire, gagner le Royaume de Tingitane, qu'Agramant lui avoit promis.

CHAPITRE X.

De la rencontre que Marphiſe fit de Brunel.

LA Reine Marphiſe, touchée de l'affliction qu'Angelique témoignoit de la perte de ſon anneau, pourſuivoit ardemment le Nain. Elle le rencontra par hazard, & trouvant ſa figure aſſez conforme au portrait que la Princeſſe du Cathay en avoit fait, elle s'arrêta pour le conſiderer. Cependant comme il étoit monté ſur un beau Courſier, & couvert d'un habit different de celui ſous lequel il avoit volé la bague, elle ne ſçavoit qu'en penſer; elle s'approcha de lui pour s'en éclaircir. Le fourbe, qui la reconnut pour l'avoir vûe à Albraque, & qui ſe douta bien de ſon deſſein, ne fit pas ſemblant de ſe défier d'elle, & réſolut de lui jouer auſſi d'un tour. Pour y réuſſir, il s'avança vers la Guerriere, & lui dit: Seigneur Chevalier, oſerai-je vous demander ſi vous n'avez point rencontré dans cette forêt une petite figure d'homme à peu près faite comme moi,

& qui eſt à pied, vêtu en Pelerin avec un bourdon à la main?

Non, répondit Marphiſe toute étonnée de cette queſtion. Il faut l'avouer, reprit Brunel, c'eſt le plus adroit & le plus dangereux fourbe qu'il y ait dans ces contrées. Je vais vous conter, Seigneur Chevalier, la tromperie qu'il m'a faite. La Fée Morgane ma maîtreſſe, ayant entendu parler du merite de la Reine Marphiſe, qui eſt à preſent à Albraque, a conçu pour elle une eſtime qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on en peut penſer; & pour lui en donner un témoignage convenable à la profeſſion des armes que cette grande Princeſſe a embraſſée, elle a forgé par ſon art une épée d'une trempe & d'une richeſſe ineſtimable. Elle m'avoit choiſi pour la porter de ſa part à cette Reine, & j'étois heureuſement parvenu juſqu'à ce Royaume, lorſqu'hier je rencontrai ce Nain dont je vous ai parlé. Je fus ſurpris de le voir ſi ſemblable à moi, & en faveur de cette reſſemblance, je liai converſation avec lui. Il me dit le ſujet de ſon voyage, & j'eus de l'indiſcrétion de lui apprendre la cauſe du mien. Notre entretien dura juſqu'à la nuit; & nous trouvant alors à l'entrée de cette Fô-

rêt, nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit sous un arbre. Avant que de m'endormir, je mis l'épée de la Fée sous mon corps, & me livrai sans crainte au sommeil qui commençoit à disposer de moi, ne doutant pas que mon Compagnon n'en fît autant, mais ce matin à mon réveil, au lieu de la précieuse épée, j'ai trouvé une épée de bois que le traître a eu l'adresse de mettre à sa place, sans me réveiller.

A ces paroles de Brunel, la Reine Marphise ne put retenir un grand éclat de rire que la nouveauté de l'évenement lui arracha. L'Africain en parut piqué : Quoi donc, dit-il à la Guerriere d'un air chagrin, vous riez de mon malheur ? On voit bien, Seigneur Chevalier, que la riche épée que je portois n'étoit pas destinée pour vous, puisque sa perte excite vos ris. Mais moi, malheureux, continua-t'il en pleurant, quels reproches n'auront point à me faire la Fée & la Reine Marphise ? Ne t'afflige pas, Nain mon ami, lui répondit la Princesse. Ton malheur emporte avec lui ton excuse. Je ne sçai ce que ta Maîtresse en pensera ; mais pour Marphise elle a la réputation d'être généreuse ; je suis persuadée qu'elle estimera plus la bonne volonté de la Fée que la ri-

cheſſe de ſon preſent. Regarde cette épée, ajoûta la Guerriere, en tirant du fourreau la ſienne & la donnant à Brunel; les pierreries dont elle eſt enrichie valent plus d'un Royaume; cependant je l'eſtime bien davantage pour la trempe de la lame qui eſt d'une bonté parfaite.

Brunel prit l'épée qu'on lui tendoit, & après l'avoir conſiderée en faiſant toutes les démonſtrations d'un homme qui eſt en admiration, il prit ſon temps, pouſſa Frontin dans la Forêt, & s'éloigna de Marphiſe avec la bonne épée qu'elle lui avoit miſe entre les mains. Le Fourbe avoit parlé d'un air ſi naturel, que la Reine juſques-là ne s'étoit nullement défiée de lui; mais quand elle lui vit emporter ſon épée, qu'elle avoit eu l'imprudence de lui donner elle-même, elle demeura ſi étourdie de ce qui venoit de ſe paſſer, qu'elle laiſſoit courir Brunel, comme ſi elle n'eut eû aucun interêt à le pourſuivre.

Quand cet artificieux Afriquain fut à certaine diſtance d'elle, il ſe retourna pour voir ſi elle le ſuivoit, & voyant qu'elle étoit reſtée immobile d'étonnement, il arrêta ſon cheval, & cria de toute ſa force à la Guerriere: Seigneur Chevalier, ſi la Reine Marphiſe eſt de vos amies,

deſſein, puiſqu'elle avoit renvoyé ſon armée en Perſe. D'ailleurs, elle avoit promis à la fille de Galafron de ne point retourner à Albraque ſans ſon anneau.

CHAPITRE XI.

De l'entrée de Roland dans le jardin de Falerine, & des Monſtres qu'il y trouva.

A Peine les premiers rayons du Soleil paroiſſoient ſur l'horiſon, que Roland marcha vers le jardin de Falerine avec la nouvelle arme qu'il s'étoit faite. Le jardin venoit de s'ouvrir, quand il en approcha. Ce n'étoit point une porte, c'étoit le mur qui s'ouvroit de lui-même le matin, & ſe refermoit le ſoir. L'enclos avoit dix lieues de tour, & les murailles étoient élevées de trois cens pieds. La pierre en étoit luiſante & plus dure que le marbre. A n'y voir ni ciment, ni mortier qui fit la liaiſon des pierres, on eût dit que tout ce vaſte mur n'étoit compoſé que d'une ſeule.

L'indomptable Guerrier entra dans la premiere enceinte. Il y trouva le monſtrueux Dragon, qui vint à lui les aîles é-

tendues, & la gueule béante. Roland de peur d'en être englouti, lui lança dedans une fort groſſe pierre qu'il ramaſſa. Cette pierre paſſa juſques dans le goſier du monſtre, & penſa le ſuffoquer. Il fit de grands efforts pour la rejetter, & pendant qu'il ſe débattoit avec violence pour en venir à bout, le Comte eut le tems de lui décharger ſur la tête pluſieurs coups de ſa maſſue, & il les appliqua avec tant de force, qu'à la fin il lui écraſa la cervelle, quelque dur que fût l'os qui la couvroit.

Auſſi-tôt que le Dragon fut privé de vie, le mur qui d'ordinaire étoit ouvert le jour, ſe rejoignit, de ſorte que le Chevalier ſe vit enfermé; mais il n'en prit que plus d'aſſurance, & marcha vers la ſeconde enceinte, qui s'ouvrit à ſon approche. Il ſe trouva dans un agréable verger, rempli de beaux arbres chargés de fruits. En jettant les yeux de tous côtés, il vit à main droite une Statue, du pied de laquelle ſortoit une ſource, dont ſe formoit un ruiſſeau qui couloit dans la prairie, & lavoit le pied des arbres. Sur le pied d'eſtal de la Statue, il lut ces mots écrits en gros caracteres : *C'eſt en marchant le long de ce ruiſſeau que l'on arrive au Palais du beau Jardin.*

Roland réſolut d'aller à ce Palais pour y ſurprendre la Magicienne. Il ſuivit donc le ruiſſeau, & quoiqu'occupé de ſon entrepriſe, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ce beau lieu. On y reſpiroit un air doux ; les oiſeaux y voloient de branche en branche, & joignoient leurs agréables chants au murmure du ruiſſeau. Les Chevreuils & les Dains couroient dans la prairie toute parſemée de fleurs. Enfin le Paladin découvrit le Palais de Falerine, il s'en approcha, & trouvant la porte ouverte, il y entra librement.

La Magicienne étoit alors dans un grand Salon qui donnoit ſur le Veſtibule. Elle tenoit une épée dans laquelle elle ſe miroit. Surpriſe & troublée de voir un Guerrier ſi près d'elle dans ce lieu ſolitaire, elle voulut s'enfuir. Elle paſſa dans le Veſtibule, deſcendit dans la plaine où elle ſe mit à courir ; mais le Comte quoi qu'armé, l'eut bien-tôt atteinte. Il lui ôta l'épée qui tranchoit toutes ſortes d'armes enchantées, & qui n'avoit été forgée que pour le faire mourir. Enſuite, il voulut l'obliger à lui enſeigner les entrées & les ſorties de ſon jardin ; néanmoins quelque menace qu'il pût lui faire, il lui fut impoſſible d'en tirer une ſeule réponſe : mau-

vaiſe femme, lui dit le Chevalier, je devrois par ta mort te punir de tous les maux que tu as faits, mais je ne puis me réſoudre à tremper mes mains dans ton ſang. Ne crois pas pourtant que je te laiſſe en état de t'oppoſer au deſſein que j'ai de détruire ton jardin & tes priſons. Alors Roland fit des bandes des propres vêtemens de Falerine, avec quoi il la lia très-étroitement à un arbre. Elle étoit ſi bien attachée, qu'une perſonne libre de ſes mains auroit eu de la peine à la détacher.

Après avoir pris cette précaution, il quitta la Magicienne. Il ouvrit le petit Livre pour y chercher l'inſtruction que Falerine lui avoit refuſée. Il trouva qu'il lui falloit marcher vers un grand étang ſur ſa gauche, & que pour éviter un peril auquel il ſeroit expoſé ſur ſes bords, il devoit ſe boucher les oreilles juſqu'à s'ôter la faculté d'entendre. Le Guerrier profitant de cet avertiſſement, les remplit d'une grande quantité de roſes, & lorſqu'il crut pouvoir marcher ſans crainte vers l'étang, il en prit le chemin. Dès qu'il y fut arrivé, une Sirene parut ſur la ſurface de l'eau: elle ſe regardoit dans un petit miroir qu'elle tenoit d'une main, & peignoit de l'autre ſes longs cheveux,

en chantant d'un ton de voix si puissant sur les cœurs, que les oiseaux & les bêtes sauvages mêmes accouroient de tous côtés pour l'entendre; mais à peine en avoient-ils ressenti la douceur quelques momens, qu'enyvrez d'un si doux plaisir, ils tomboient sur l'herbe, privés de l'usage de leurs sens. Roland de qui les oreilles n'étoient pas frappées de ces sons enchanteurs, n'avoit point à craindre l'effet qu'ils produisoient. Néanmoins, suivant ce que marquoit son Livre, il fit semblant de s'y laisser surprendre, & tomba sur les bords de l'étang, comme s'il eût été enseveli dans une profonde létargie. La Sirene y fut trompée; elle s'approcha du Chevalier dans le dessein de le tirer dans l'Etang, & de l'y noyer. Mais le Guerrier se relevant soudain, se jetta sur elle, la saisit par les cheveux; & pendant qu'elle continuoit de chanter, pour charmer ses sens, il lui coupa la tête avec Balisarde; ensuite il frotta son casque & le reste de ses armes du sang de la Sirene, parce que cette précaution lui étoit prescrite dans le Livre.

Le Paladin se voyant hors de peril, se déboucha les oreilles, & marcha le long de l'Etang. Il traversa une vaste plai-

ne, au bout de laquelle une haute muraille s'ouvrit à ſon approche. Il parut un Taureau qui avoit des cornes de feu; mais le Comte en coupa une avec Baliſarde. Cependant l'animal le renverſa du choc de l'autre corne, qui compoſée d'un feu plus ſubtile que celui de l'éclair de la foudre, l'auroit conſumé par ſa ſeule atteinte lui & ſes armes, s'il ne les eût pas arroſées du ſang de la Sirene. A peine s'étoit-il relevé & remis en défenſe, que le Taureau revint ſur lui en mugiſſant d'une maniere effroyable, de la douleur qu'il avoit ſentie de ſa corne coupée; mais le Chevalier prit ſi bien ſon temps pour décharger Baliſarde ſur la corne qui reſtoit, qu'il eut le bonheur de la couper auſſi. Alors le Taureau fut englouti par la terre qui s'ouvrit pour le recevoir, & il laiſſa libre au Guerrier François l'entrée de l'enceinte qu'il gardoit.

Le Comte la paſſa & ſuivit une grande allée qui le conduiſit à un grand rond d'arbres, au milieu deſquels on en voyoit un beaucoup plus touffu que les autres. Roland s'en approcha en ſe couvrant ſoigneuſement la tête de ſon Ecu, & baiſſant les yeux. Lorſqu'il en fut près, il en partit un Oiſeau monſtrueux qui s'éleva

dans les nues. Ses aîles avoient plus de vingt pieds d'étendue; ſa tête & ſon bec de Griffon étoient ſurmontés d'une couronne compoſée de plumes incarnates; le plumage de ſon col paroiſſoit d'une couleur mêlée de pourpre & d'or; celui de ſa queue étoit vert & jaune, & ſes aîles comme le reſte de ſon corps, égaloient la noirceur du jais. Ses pattes armées de griffes longues & trenchantes, déchiroient les matieres les plus dures; mais ce qu'il y avoit de plus dangereux, c'eſt qu'il jettoit de ſon goſier une liqueur qui privoit ſoudain de la vûe les yeux ſur leſquels elle tomboit.

L'Oiſeau fondit du haut des airs comme une tempête ſur le Chevalier, en faiſant un ſi grand bruit, qu'il s'en fallut peu que le Paladin ne portât ſa vûe vers le Ciel; mais le livre lui en avoit appris la conſéquence. Il s'en donna bien de garde, & ſe reſſerra tout entier ſous ſon Ecu. Le monſtre tomba ſur lui avec tant de rapidité, qu'il penſa le renverſer; & ſaiſiſſant de ſes griffes l'Ecu dont il ſe couvroit, il le tiroit avec tant de force, qu'il l'enlevoit avec le Chevalier qui étoit déja à dix pieds de terre. Roland fut obligé de ſe laiſſer tomber, & de lâcher ſon

Ecu, que l'Oiſeau mit en pieces ; & ce monſtre deſcendant de nouveau ſur le Paladin qui ſe relevoit, lui lança de ſon eau bouillante. Heureuſement pour le Guerrier, elle ne toucha que ſon caſque & ſa cuiraſſe, qui arroſés du ſang de la Sirene, reſiſterent à la malignité de l'eau. Son viſage en fut préſervé ; il n'avoit donc plus de bouclier, & par conſéquent il mettoit toute ſon attention à ſe tourner de maniere que l'animal ne pût l'attaquer par devant. L'Oiſeau ſe précipita ſur lui, & s'efforça de le traîner vers l'arbre pour le déchirer & le dévorer ; mais Roland, les yeux toujours fermés, ſaiſit le monſtre par une de ſes aîles, & lui coupa la tête avec ſon épée.

Après s'être délivré d'un ſi dangereux ennemi, il ouvrit les yeux, & ce fut alors qu'il eut tout le tems de conſiderer l'Oiſeau, & la grandeur du peril qu'il avoit couru. Il falloit achever l'avanture. Il ſe remit en chemin le long d'un ruiſſeau qui le mena juſqu'à un ſuperbe portail de marbre, enrichi tout autour de Figures bien travaillées. La porte en étoit ouverte, mais une Mule plus redoutable que tous les monſtres du jardin en gardoit l'entrée. Cette terrible Mule avoit les

Tom. 2. P. 86.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

pieds d'airain, & la queue trenchante comme une épée; tout ſon corps étoit couvert d'écailles ſemblables à des lames d'or, & plus dures qu'aucunes armes: mais ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'eſt que ſes oreilles étoient ſi longues, & en même tems ſi pliantes, qu'elles lioient, de même qu'une queüe de ſerpent, les perſonnes qui auroient voulu s'approcher d'elle. Cet animal s'oppoſa au paſſage du Paladin quand il ſe preſenta pour entrer. Le Guerrier lui déchargea Baliſarde ſur l'épaule, & y fit une profonde bleſſure. La Mule en fureur tourna la croupe vers le Comte, & lui lança une ſi terrible ruade de ſon pied d'airain, qu'elle le jetta tout étourdi à quelque pas de là; puis ſans lui donner le tems de ſe relever, elle l'entortilla de ſes deux oreilles ſi fortement, qu'elle auroit étouffé Roland, ſi le ſang qui ſortoit en abondance de la playe de l'animal n'eut diminué une partie de ſes forces. Le Chevalier ne fut jamais dans un plus grand peril. Il ſe dégagea pourtant par ſes efforts; & dans le tems que le monſtre ſe rejettoit ſur lui pour le ſaiſir de nouveau, il lui coupa de Baliſarde les deux oreilles. Auſſi-tôt la Mule ſe mit à braire d'une maniere à cauſer de l'épou-

vante ; puis d'un coup de ſa queue, elle coupa les armes du Paladin, qui lui trencha la queue, & en même tems un de ſes pieds d'airain qu'elle lançoit une ſeconde fois au Guerrier pour l'écraſer.

Dans le moment la Mule diſparut, & Roland entra ſans obſtacle dans la troiſiéme enceinte. Il conſulta ſon livre pour ſçavoir de quel côté il devoit porter ſes pas. Il lut qu'il n'avoit qu'à marcher vers le Septentrion, juſqu'à ce qu'il trouvât une porte d'argent, & qu'il entreroit par-là dans la quatriéme enceinte, qui étoit la derniere. Suivant cette inſtruction, il prit le chemin d'un petit bois, au-delà duquel il rencontra un agréable Valon. Un ruiſſeau y couloit en ſerpentant ſur les fleurs, & ce ruiſſeau venoit d'une ſource autour de laquelle on avoit dreſſé pluſieurs tables couvertes de viandes bien apprêtées, & de riches coupes d'or pleines de vins excellens. Il ne paroiſſoit perſonne qui les gardât, & cependant ces viandes fumoient, & les vins petilloient dans les vaſes d'or.

A la vûe de ces mets, le Comte d'Angers ſe ſentit preſſé du deſir de manger, mais il n'oſa ſe ſatisfaire, ſans avoir auparavant appris dans ſon livre ce qu'il en pouvoit arriver. Et certes il fit ſagement :

Il

Il étoit marqué dans le livre qu'il devoit s'abſtenir de ces viandes, s'il vouloit éviter le piége qui lui étoit tendu ſous leur appas; qu'elles lui cauſeroient des vapeurs qui le plongeroient dans un profond ſommeil, & que pendant ce temps-là un Ogre caché derriere un buiſſon de roſes près de-là, ne manqueroit pas de l'enchaîner. Le Guerrier inſtruit de ces choſes, prit la réſolution d'attirer l'Ogre lui-même dans le piége qu'il tendoit aux autres. Pour y réuſſir, il s'aſſit à une des tables, & fit ſemblant de manger des viandes qui étoient deſſus. Après cela, comme ſi les mets euſſent commencé à produire leur effet, il ſe laiſſa tomber ſur l'herbe, & feignit de s'endormir. L'Ogre accourut auſſi-tôt, traînant après lui la chaîne dont il prétendoit bien charger le Chevalier; & ſe flattant de pouvoir bien-tôt aſſouvir la ſoif qu'il avoit du ſang humain, il s'approcha du Paladin avec toute la confiance que lui donnoit la force du charme; mais Roland ſe relevant bruſquement, le ſaiſit par le bras, & le coupa de ſon épée par le milieu du ventre, bien qu'il fut d'une groſſeur monſtrueuſe.

Ce cruel Antropofage puni, le fils de Milon ſe remit en marche. Au ſortir du

Valon, il lui fallut monter un côteau par où l'on deſcendoit dans la plaine où étoit la derniere enceinte. Il ne tarda guere à découvrir la porte d'argent; mais avant que de s'en approcher, il ouvrit le livre où il trouva des choſes qui l'embaraſſerent. *La Porte d'argent*, diſoit le livre, *eſt celle de la derniere enceinte: Elle eſt gardée par un grand Géant armé de toutes pieces; & s'il arrive que le Chevalier Roland prive de vie ce monſtre, il verra naître de ſon ſang deux autres Géants, & de ces deux-la quatre; de ces quatre huit, de ces huit ſeize, & ainſi juſqu'à l'infini. Si le Chevalier eſt aſſez heureux pour ſurmonter cet obſtacle, il aura la ſortie du jardin libre; mais qu'il ne s'imagine pas pour cela, que l'enchantement du jardin ſera détruit. Pour mettre cette avanture à fin, il faut arracher de l'arbre une branche qui eſt Fée. Il eſt aiſé de reconnoître cet arbre à ſa hauteur exceſſive, & aux vives couleurs de ſes fruits. Le plus fort archet ne ſçauroit pouſſer une fléche juſqu'à ſon ſommet. Le tronc en eſt ſi gros, ſi élevé & ſi gliſſant, qu'aucun mortel n'y peut monter pour cueillir de ſes fruits, ni par conſéquent en arracher la branche Fée.*

Comme le livre n'enſeignoit pas la conduite que Roland devoit tenir pour voir finir la reproduction des Géants, & pour avoir la branche Fée de l'arbre, le Paladin ſe trouvoit embarraſſé. Il y rêva longtems, puis s'abandonnant à ce que le Ciel ordonneroit de lui, il marcha vers la porte d'argent qui étoit fermée, & qui ne devoit s'ouvrir qu'après que le Chevalier auroit vaincu le Géant qui la gardoit. Ce monſtre s'avança vers Roland le cimeterre levé. Ils commencerent un horrible combat. Le bouclier du Géant, quoiqu'enchanté ainſi que le reſte de ſes armes, ne pût réſiſter à la fatale Baliſarde qui le fendit en deux; & cette bonne épée deſcendant de-là ſur la cuiſſe du monſtre, y fit une profonde bleſſure. Pour s'en venger, le Géant prit ſon cimeterre à deux mains, & le déchargea rapidement ſur la tête du Chevalier; mais celui-ci en parant le coup du trenchant de Baliſarde, coupa le cimeterre qui tomboit ſur lui. Par cet évenement, le coup porta à faux, & le Géant ne put s'empêcher de tomber ſur ſes mains. Le Guerrier profitant de ce tems là, fit voler le caſque & la tête de ſon ennemi, avant qu'il put ſe relever.

Le vaſte tronc de ce Coloſſe fit retentir la plaine du bruit de ſa chûte ; mais à peine le ſang qui couloit à grands flots de ce vaſte corps, eut-il touché la terre, qu'il en ſortit une flâme, qui laiſſa voir en ſe diſſipant deux Géants armés de même que celui dont le ſang venoit de les produire. Ils ſe jetterent tous deux en même tems ſur le Comte, qui n'eut pas peu d'affaires à ſe défendre de ces deux adverſaires. Il les frappa du trenchant de Baliſarde, & il les avoit déja bleſſés en pluſieurs endroits, lorſque conſiderant que s'il continuoit ce genre de combat, il ne feroit que voir renaître une fois plus d'ennemis qu'il n'en détruiroit, il ne s'attacha plus qu'à les mettre hors de combat, en leur donnant du plat de ſon épée. Il eſperoit par-là les étourdir & leur faire perdre haleine. Cependant le combat ſe maintint long-tems de cette ſorte, & Roland ennuyé d'avoir toujours ſur les bras l'un ou l'autre de ces Géants, changea de deſſein. Il tâcha de les attirer auprès de la fontaine, ſe flattant que la vûe & l'odeur des viandes exciteroient en eux le même deſir qu'il avoit eu, & que par l'artifice de l'Ogre, il les auroit en ſon pouvoir, ſans répandre leur ſang. Il fei-

gnit donc de s'enfuir; mais les Géants, ſans ſe ſoucier de ſa fuite, reſterent auprès de la porte d'argent.

Le Chevalier eut recours à un autre expédient: Il prit les chaînes dont l'Ogre vouloit le lier, & les traîna juſqu'à ces deux monſtres, qui revinrent ſur lui & le chargerent furieuſement. Le Guerrier ſe gliſſa ſous l'un des deux, l'embraſſa par la cuiſſe, & le ſecoua ſi rudement, qu'il le renverſa de tout ſon long. Il courut à l'autre dans le moment, le ſaiſit par le bras; & l'ayant culbuté ſur ſon Compagnon, il jetta ſur eux les chaînes, & les lia tous deux enſemble ſi fortement, qu'ils ne pouvoient ſe remuer. Alors la porte d'argent s'ouvrit d'elle-même, & rien n'empêchoit plus le Paladin de ſortir de ce lieu dangereux.

CHAPITRE XII.

Comment Roland détruiſit l'enchantement du jardin de Falerine.

LE fils de Milon, après avoir enchaîné les deux Géants, pouvoit ſortir avec gloire du jardin de Falerine. Mais

faiſant réflexion qu'il ne rempliroit pas l'attente de ſa Princeſſe, ni celle de l'Univers, s'il abandonnoit l'entrepriſe, avant que d'avoir détruit le jardin, & obligé la Magicienne à mettre en liberté tous ſes priſonniers, il chercha l'arbre dont il falloit arracher la fatale branche, & il eut peu de peine à le démêler. Il s'élevoit au-deſſus des autres, & ſe faiſoit aſſez reconnoître par la groſſeur des pommes d'or dont il étoit chargé.

A l'approche du Guerrier, les rameaux de l'arbre commencerent à s'agiter, & cette agitation fit tomber pluſieurs pommes, dont quelques-unes roulerent juſqu'aux pieds du Paladin. Il en ramaſſa une, & la trouva ſi peſante, qu'il jugea bien que pour s'approcher de l'arbre ſans danger, il falloit uſer de précaution. Il coupa pluſieurs branches d'arbriſſeaux qu'il entrelaſſa. Il en fit une eſpece de hotte, dont le fonds ſe terminoit en pointe, & qu'il couvrit par dehors d'une terre graſſe. Il la mit enſuite ſur ſa tête, la pointe en haut, de ſorte que les pommes en tombant ne pouvoient lui être funeſtes. Ce qui faiſoit le plus grand embarras du Comte, c'eſt que le livre ne lui apprenoit point à quoi il pourroit recon-

noître la branche Fée parmi les autres. Il ſe couvrit de ſa hotte à tout hazard, & s'approcha de l'arbre. Lorſqu'il fut ſous ſon feuillage, les rameaux commencerent à s'agiter de nouveau, mais plus violemment que la premiere fois, & les pommes d'or tomberent en plus grande abondance que la grêle. Néanmoins comme celles qui tomboient ſur lui ne faiſoient que gliſſer en rencontrant la pointe de la hotte, il n'en étoit preſque point incommodé. Il s'avança juſqu'au tronc, qu'il frappa de pluſieurs coups de Baliſarde. L'arbre tomba, & par ce moyen Roland s'étant diſpenſé d'y monter, acheva ce qui lui reſtoit à faire. Il ôta de deſſus ſa tête la hotte dont il n'avoit plus beſoin, & ſe mit à couper toutes les branches l'une après l'autre avec une patience admirable.

Lorſque ſon épée eut rencontré & tranché la branche Fée qui renfermoit l'enchantement, la terre auſſi-tôt trembla, le Soleil perdit ſa lumiere, une épaiſſe fumée couvrit tout le jardin; & du milieu de cette fumée, il ſortit un tourbillon de feu qui conſuma toutes les choſes enchantées du jardin en un moment, & diſparut. C'étoit ſans doute quelque eſ-

prit infernal ; car un inſtant après, le flambeau du jour reprit ſa clarté, & le Ciel redevint ſerein. Le Comte ne vit plus de murailles, plus de Palais, plus de verger ; il ne retrouva que la Magicienne dans l'état où il l'avoit miſe ; c'eſt-à-dire, attachée au tronc d'un arbre. Elle gémiſſoit quand il l'aborda. Elle pleuroit amerement la perte de ſon jardin qu'elle venoit de voir détruire à ſes yeux. Noble Chevalier, dit-elle au Paladin, fleur des plus vaillans guerriers, tu me vois réduite à ſubir le ſort que tu voudras me faire éprouver. Je confeſſe que j'ai mérité la mort, mais ſçaches que ſi tu me la donnes, tu feras perir en même tems les Dames & les Chevaliers qui ſont dans mes priſons ; au lieu que je les mettrai tous en liberté, ſi tu me laiſſes la vie.

Le Guerrier François étoit trop généreux pour balancer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Tu n'as rien à craindre, dit-il à la Magicienne, pourvû que tu tiennes ta promeſſe. Mene-moi donc tout à l'heure à tes priſons. Je ſuis prête à vous y conduire, Seigneur, repliqua Falerine, mais je dois vous avertir auparavant que nous n'y pouvons aller d'ici ſans nous expoſer au plus grand peril que vous ayez jamais

jamais couru. En quoi consiste ce danger, dit Roland? C'est repartit-elle, qu'il nous faudra traverser un Fleuve sur un Pont qui est gardé par le plus terrible Géant de l'Univers. Vous me direz peut-être, qu'il ne vous est pas nouveau de combattre de pareils monstres, & qu'après avoir vaincu les deux qui défendoient la quatriéme enceinte de mon jardin, il n'en est point qui puisse vous resister; mais apprenez qu'Haridan, qui est le Géant dont il s'agit, a des armes enchantées, comme tout son corps; qu'il a de plus obtenu de Morgane sa Maîtresse par don de Féerie l'avantage d'être six fois plus fort que tous ceux qui oseront le combattre. Ainsi, la valeur & la force ne servent de rien contre lui. Ce n'est pas tout encore: Il nâge tout armé dans le Fleuve, ce qu'il a coûtume de faire, quand il s'y est précipité avec ceux qu'il combat, il s'y abîme avec eux, & l'on est tout surpris de le revoir le lendemain à la garde du Pont.

La Magicienne lui dit aussi pourquoi Morgane avoit établi l'avanture du Pont. Le Comte fut étonné d'apprendre que c'étoit pour se venger de lui, que la Fée faisoit garder ce passage par Haridan; ce qui ne servit qu'à l'animer davantage à

pourſuivre cette entrepriſe. Enfin, après quelques jours de marche, Roland & Falerine arriverent au Pont. Le Paladin y vit avec une extrême ſurpriſe un arbre, aux branches duquel étoient pendues les armes de Renaud avec celle de pluſieurs autres Chevaliers qui avoient tous ſuccombé ſous l'effort du fier Haridan.

A ce ſpectacle, ne doutant point que Renaud n'eut perdu la vie : Hélas, s'écria-t'il, les larmes aux yeux ! cher couſin, tu as donc été la victime du reſſentiment de la Fée Morgane contre moi ? C'eſt moi qui ſuis cauſe de ta mort. Ah ! brave Chevalier, écoute du haut de l'Empirée où tu fais ſans doute ta demeure, les plaintes que ton ſort m'arrache, & le regret que j'ai de ta perte. Aveuglé d'une injuſte jalouſie, je t'ai offenſé, j'ai cherché moi-même à trancher tes jours : j'ai reconnu ma faute, & j'eſperois t'en demander pardon, mais un barbare monſtre ſuſcité par une Fée encore plus cruelle que lui, t'a donné la mort avant que nous puſſions nous reconcilier. Si je puis jouir de cette ſatisfaction, j'aurai du moins celle de te venger. En prononçant ces dernieres paroles, il tira Baliſarde du fourreau, prit un des boucliers qui étoient pendus

aux branches de l'arbre, & marcha vers le Géant qui paroiſſoit l'attendre d'un air tranquille.

Le Paladin avoit tant d'impatience de combattre, qu'il ſauta par-deſſus la barriere qui fermoit l'entrée du Pont. Alors Haridan ſe mit en état de recevoir ce nouvel ennemi ; & s'imaginant le traiter comme il avoit fait les autres : Malheureux, lui dit-il, ſi le Prophete & le Ciel même avoient entrepris de t'arracher de mes mains, je les défierois de te ſauver la vie. Le Chevalier, au lieu de s'arrêter à lui répondre, lui déchargea Baliſarde ſur la cuiſſe. Cette redoutable épée trencha les armes, pénetra dans la chair, & en fit couler beaucoup de ſang. Le monſtre étonné de ſe voir bleſſé, malgré le don qu'il avoit reçu de la Fée d'être invulnérable, ſe lança plein de fureur ſur le Comte, & le frappa ſur l'épaule de ſa barre de fer avec tant de force, qu'il le jetta loin de lui. Le Guerrier ſe releve, & ſe remet : il donne un ſecond coup, & fait une nouvelle bleſſure à ſon ennemi, qui pratiquant ce qu'il faiſoit d'ordinaire, quand un Chevalier lui réſiſtoit, vint à Roland les bras ouverts, le ſaiſit & l'emporta ſur les rebords du Pont, d'où il ſe précipita dans

le Fleuve avec lui. La peſanteur de leurs armes les entraîna au fonds de l'eau ; mais ils furent quelque tems à y deſcendre, puiſque le Fleuve avoit près de trois cens pas de profondeur.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'ils ſe trouverent dans un grand pré, dont l'herbe verdoyante n'étoit nullement mouillée. Les eaux ſuſpendues en l'air par art de Féerie, couloient au-deſſus. Comme Roland avoit perdu connoiſſance, le Géant crut qu'il avoit été étouffé par les ondes ; & dans cette penſée, il voulut lui ôter ſes armes pour les aller attacher aux branches de l'arbre où étoient celles des autres Chevaliers vaincus. Pendant qu'il le tournoit & retournoit en le deſarmant, cette agitation faiſoit rendre au Comte la plus grande partie de l'eau qu'il avoit bûe, & le rappelloit à la vie. Cependant le monſtre l'ayant dépouillé de ſes armes, s'éloigna de lui de quelque pas pour les mettre en un monceau. Le Guerrier reprit dans ce moment ſes eſprits, & profitant de l'éloignement de ſon ennemi, il ſe releva & ramaſſa Baliſarde qu'il retrouva auprès de lui.

Haridan fut extrêmement ſurpris de voir revenir ſur lui tout à coup un hom-

me qu'il avoit cru mort. Il ſe jetta lui-même tout furieux ſur le Chevalier, qui dans l'état où il étoit ne lui paroiſſoit pas pouvoir faire une longue réſiſtance. Néanmoins il en reçut au côté une eſtocade qui lui tira beaucoup de ſang; mais il n'en pouvoit devenir plus foible, puiſqu'il étoit toujours ſix fois plus fort que celui qui le combattoit. Auſſi Roland ne chercha plus qu'à le frapper ſur le jaret, & il fut aſſez heureux pour lui couper une jambe. Dès ce moment, le monſtre ne pouvant plus ſe ſoûtenir, ſe laiſſa tomber à terre; & dans cette ſituation n'étant plus redoutable, malgré toute ſa force, il ne fut pas difficile à Roland de lui couper la tête. Ce Chevalier rendit graces au Ciel d'une ſi grande victoire, puis il rêva à ce qu'il feroit.

Comme il ne ſçavoit dans quel lieu il étoit, ni de quelle façon il pourroit rejoindre Falerine, dont il avoit beſoin pour délivrer les Priſonniers, il apprehendoit qu'il ne fut ſorti de ce dernier peril que pour retomber dans un autre. Tantôt il conſideroit le Fleuve qu'il voyoit couler au-deſſus de ſa tête, tantôt il portoit la vûe dans la prairie pour chercher une iſſue à ſortir de ce beau ſéjour, qu'il ne

laiſſoit pas d'admirer, & qui lui ſembloit tel que les Payens nous ont peint les Champs Eliſées. Effectivement, cette prairie délicieuſe avoit toutes les beautés que la fable donne à la tranquille demeure des Ombres heureuſes, & il ne paroiſſoit pas moins difficile d'en ſortir. Elle avoit quatre lieues de tour; & ce qui en faiſoit l'enceinte, n'étoit qu'une toile de fin lin, qui ſembloit tendue d'elle-même tout autour ſans être attachée à rien. Néanmoins elle étoit ſi dure, que Durandal déchargé deſſus par le bras de Roland n'auroit pû la percer. Avec cela, elle étoit ſi déliée, qu'on voyoit à travers les objets extérieurs, qui conſiſtoient en des deſerts arides & des rochers couverts de neige. Climat bien different de celui dont on ſentoit en dedans la température. Le Soleil éclairoit la charmante prairie; mais ſes rayons paſſant au travers du Fleuve étoient temperés par la fraîcheur de l'eau, & en même-tems réflechis de mille manieres differentes, qui prêtoient aux objets les plus riantes couleurs.

Vers le milieu de la prairie, il s'élevoit une montagne juſqu'aux nuës. Le Comte fut d'abord tenté d'y porter ſes pas. Cependant, comme il jugea que ſi la

prairie avoit quelque iſſue, elle devoit être aux extrémités, il marcha juſqu'à ce que parvenu à l'enceinte, la toile de fin lin lui cauſa un nouvel étonnement. Il crut que pour ſortir de ce lieu, il n'avoit qu'à rompre la toile; il la frappa de la main : il donna même un coup de pied de toute ſa force, & ſentant qu'elle étoit plus dure qu'un mur d'airain, quoique ſi déliée, il tira Baliſarde, & en perça la toile enchantée fort facilement. Mais il s'apperçut bien-tôt que cette ouverture ne lui ſerviroit de rien, puiſqu'un grand Fleuve, avec des rochers eſcarpés & couverts de neige, lui fermoit le paſſage de toutes parts. Il fut obligé de rentrer dans la prairie, & il s'avança vers la montagne où il avoit eu d'abord envie d'aller.

Il la trouva environnée d'un large & profond foſſé d'eau vive, ſur lequel il n'y avoit ni pont ni bateau pour le traverſer. Le Paladin, tout armé qu'il étoit, entreprit de le ſauter. Dans ce deſſein, il s'en éloigna de quelque pas, puis revenant en courant, il le franchit avec une vigueur étonnante, enſuite il monta ſans peine la montagne; le penchant en étoit aiſé & le chemin très-agréable, bordé de pluſieurs beaux arbres, & tout parſe-

mé de fleurs. Quand il eut fait environ trois cens pas, il arriva à un grand portail de marbre blanc, enrichi de bas reliefs d'or qui repréſentoient des hiſtoires de l'antiquité. On entroit par ce portail ſous une longue voûte qui paroiſſoit conduite fort avant ſous la terre. L'intrépide Guerrier jugeant que ce ſouterrain devoit contenir des choſes merveilleuſes, ou peut-être une ſortie de ce beau lieu, il y deſcendit ſans balancer.

CHAPITRE XIII.

Des merveilles que vit le Comte d'Angers dans la Caverne de la Fée Morgane.

ROland marcha plus d'une heure le long de la voûte en deſcendant toujours, & dans une obſcurité affreuſe. Enfin, il commença d'appercevoir une foible lueur qui s'augmentoit à meſure qu'il avançoit. Cette lueur provenoit d'un grand verger auquel la voûte aboutiſſoit, & qui étoit peut-être le lieu de l'univers le plus merveilleux. On y voyoit des arbres nains qui portoient pour fruits des rubis, des émeraudes, des topazes, & d'autres

pierres précieuſes. Mais ce que ce verger avoit de plus ſingulier, c'eſt qu'il tiroit ſa lumiere d'un Ciel formé pour lui. Le Soleil ni les Aſtres de la nuit n'y paroiſſoient point. Des eſcarboucles, dont le nombre étoit infini, avec mille & mille diamans éclairoient ce ſéjour charmant. Ils avoient été cloués par art de Féerie au ſein fluide du firmament de ce Ciel. Les benignes influences de ces beaux aſtres donnoient aux buiſſons du verger la vertu de pouſſer des fruits ſi précieux.

Le jour que formoient ces pierreries étoit ſi brillant, que les plus beaux jours de l'année ne lui ſont pas comparables. Toute l'inquiétude qu'avoit Roland de ſe voir renfermé dans ce lieu ſouterrain, ne pouvoit l'empêcher de le regarder avec admiration. Il traverſa le verger, & trouva au bout une voûte que quelques eſcarboucles incruſtées dans le roc de diſtance en diſtance rendoient auſſi lumineuſes que la premiere étoit obſcure. Le Comte s'étoit trop engagé pour en demeurer-là. Il paſſa la voûte qui le conduiſit à un grand lac, au milieu duquel il y avoit un ſuperbe Salon de marbre, dont les pilaſtres, corniches & autres ornemens étoient du lapis le plus écla-

tant. On alloit à l'Isle par un pont qui n'avoit qu'un pied de large, & l'on appercevoit à l'entrée de ce pont deux Statues d'or, chacune armée d'une massue de même métal. L'eau qui passoit sous le pont paroissoit brûlante : on la voyoit bouillir à gros bouillons, & de tems en tems des flâmes s'élevoient sur sa surface.

A la vûe du Salon, le Guerrier François pensa que la Fée y pourroit être, & il résolut de l'aller surprendre, comme il avoit surpris Falerine. Mais à peine eut-il mis le pied sur le pont, que les deux Statues d'or lui déchargerent leur massue sur le casque si rudement, qu'ils le renverserent. Peu s'en fallut qu'il ne tomba dans l'eau bouillante. Il se traîna sans se relever vers le Salon, jusqu'à ce qu'il n'eut plus à craindre la massue des Statues. Alors se relevant, il acheva de passer le pont, & entra dans le Salon dont la porte étoit ouverte. Quelles richesses n'y vit-il point ? C'étoit le trésor de la Fée ; les murs étoient couverts de perles, de diamans & de rubis enchassez dans de l'or, & une grosse escarboucle attachée au plafond, y répandoit une grande lumiere. Une Figure d'or massif, qui par son manteau royal & par une cou-

ronne de pierreries qu'elle avoit sur la tête, représentoit un Roi, étoit assise à une table composée d'une seule agathe onix. On eut dit que ce Prince, tout occupé d'une infinité de choses précieuses qu'il y avoit devant lui sur la table, craignoit de les perdre, tandis qu'au-dessus de sa tête une autre Figure suspendue en l'air pour marquer ce qu'il falloit penser de ces richesses, tenoit une petite table de marbre noir, sur laquelle ces paroles étoient écrites en caracteres d'or: *Les grandeurs, les richesses & les Empires ne sont que des choses frivoles, qu'on possede avec crainte, & ce qu'on possede de cette façon ne sçauroit faire le parfait bonheur.*

Le généreux Comte d'Angers n'étoit que trop persuadé de la vérité de cette Inscription, & le mépris des richesses n'étoit pas une de ses moindres vertus. Il sortit du salon par une porte opposée à celle par où il y étoit venu, & qui donnoit sur un pont semblable au premier qu'il avoit passé, à la réserve que les deux Statues d'or qui défendoient la sortie de celui-ci, avoient chacune un arc & une fleche dont la pointe étoit d'acier. Lorsque le Chevalier fut au milieu du pont, les Figures tirerent sur lui leurs fleches,

qui percerent ſes armes, mais qui ne pûrent bleſſer ſa chair invulnérable. Après avoir paſſé le pont, il entra dans un valon plus charmant mille fois que la fameuſe vallée de Tempé. Une agréable riviere y rouloit en ſerpentant ſon onde pure ſur un ſable d'or. Ici s'offroient aux yeux du fils de Milon des caſcades admirables, des grottes de criſtal de roche, garnies de nacres de perles, & de coquillages de figures & de couleurs differentes. Là c'étoient des fontaines jaillissantes, qui pouſſoient dans les airs de l'argent liquide.

Mais ce qu'il y avoit encore de plus capable de charmer la vûe, c'étoit de voir Morgane endormie ſur les bords d une de ces fontaines. Ce valon délicieux étoit ſon ſéjour favori. Elle y paſſoit tout le tems qu'elle ne pouvoit être avec un jeune Prince qu'elle aimoit éperdûment. Elle avoit le viſage tourné vers Roland quand il paſſa près d'elle. Il falloit être autant épris d'Angelique qu'il l'étoit, pour réſiſter à cette Fée. Ses cheveux plus beaux que ceux du blond Phebus, flottoient en boucles ſur ſes épaules au gré d'un doux zephire qui ſembloit ne les agiter que pour prêter à la Fée de nou-

velles graces. Sa robe couleur de roſe btodée d'argent, étoit ouverte pardevant, & laiſſoit voir toute la beauté de ſa taille. Le fidel Amant de la Princeſſe du Cathay ne pût s'empêcher de s'arrêter pour conſiderer tant d'attraits. Il ſe reſſouvint alors de ce qu'il avoit entendu dire à la Demoiſelle du Cor enchanté ; & dans ſon cœur, il pardonnoit à Morgane le deſir qu'elle avoit de ſe venger de lui.

il fut tenté de la réveiller pour l'obliger à le faire ſortir de ce lieu ſoûterrain, qui, tout délicieux qu'il lui paroiſſoit, étoit toujours une priſon pour lui ; mais ſe ſentant émû de ſa vûe, & craignant de ſe laiſſer ſéduire aux charmes de ſes diſcours, malgré tout l'amour dont il brûloit pour Angelique, il continua ſon chemin le long du valon. Ce n'eſt pas ſans raiſon, diſoit-il en lui-même, que la Demoiſelle du Cor enchanté appelloit Morgane la ſource de toute beauté. Le Chevalier s'applaudiſſoit de ne s'être pas expoſé au peril de parler à la Fée, lorſqu'au bout du valon il rencontra une autre merveille. C'étoit un Palais de criſtal, au travers duquel on voyoit clairement les objets ; & ce qui ne cauſa pas moins de joye que

d'étonnement au Comte, c'eſt qu'il reconnut parmi plus de ſoixante Chevaliers qui y étoient priſonniers, ſon couſin Renaud, le Paladin Dudon, fils d'Oger le Danois, Irolde & Praſilde, ſes deux neveux, Aquilant & Griffon, & ſon cher Brandimart.

il auroit bien voulu les embraſſer; mais il ne le pouvoit, quoiqu'il ne fût éloigné d'eux que de deux ou trois pieds. Il leur demanda par quelle avanture ils avoient été enfermés dans ce lieu. L'Amant de Fleur-Delys prit la parole: il lui conta tout ce qui leur étoit arrivé juſqu'à leur combat contre Haridan, & il finit en diſant que ce monſtre les avoit jettés dans le Fleuve l'un après l'autre; qu'ils avoient tous perdu connoiſſance, & qu'en reprenant le ſentiment, ils s'étoient trouvés deſarmés dans ce Palais de criſtal, ſans ſçavoir comment ils y avoient été tranſportés. J'ai, comme vous, été entraîné dans le Fleuve par le fort Haridan, dit le Comte, mais je m'en ſuis vengé par ſa mort, & rien ne m'empêchera de vous délivrer tous. Je vais briſer en mille pieces ce mur de criſtal qui nous ſépare. Fut-il compoſé de diamans, il ne réſiſtera point à mes coups.

Alors levant Baliſarde, il alloit la décharger ſur le mur de criſtal, quand un jeune Prince, beau comme le jour, lui cria de s'arrêter : Noble Guerrier, lui dit-il, ce que tu projettes en notre faveur, ne peut réuſſir. Si tu briſois le criſtal qui eſt entre nous, la terre qui nous ſoutient s'ouvriroit dans le moment pour nous engloutir, ſans que l'art même de la Fée nous en pût garantir. Il n'y a qu'un ſeul moyen de nous délivrer. Regarde cette émeraude, qui eſt comme enchaſſée dans le criſtal ; c'eſt la porte de ce Palais. Morgane ſeul en a la clef ; mais ne crois pas pouvoir l'obliger ni par prieres ni par menaces à te l'accorder. Il faut pour l'obtenir que tu courres après cette Fée par où elle portera ſes pas, & que tu la joignes. Si les buiſſons & les rochers qu'elle te fera traverſer ne te rebutent point, & que tu puiſſes l'atteindre en courant, ſaiſis-la par ſes longs cheveux, & tu te couvriras d'une gloire immortelle. Tu as déja ſurmonté de grands obſtacles ; & de tous ceux qui ont été précipitez par Haridan au fonds du Fleuve, nul autre avant toi ne ſe peut vanter d'être venu juſqu'ici tout armé. Cela me fait

bien augurer de ton entrepriſe, & je crois que la gloire de notre délivrance t'eſt réſervée.

Je viens de rencontrer Morgane, répondit Roland au beau Chevalier. Elle dormoit au bord d'une fontaine, & je vous l'avoüerai, je l'ai trouvée ſi belle, que je n'ai oſé la réveiller, de peur de m'en laiſſer ſéduire. Vous avez fait une grande faute, repliqua le jeune Prince Ziliant, c'eſt ainſi que ſe nommoit le beau Chevalier. Retournez au bord de cette fontaine; & ſi vous retrouvez la Fée endormie, ne laiſſez plus échapper une occaſion ſi favorable. Ziliant n'étoit que trop inſtruit de toutes ces choſes; il les tenoit de la propre bouche de Morgane qui l'aimoit avec ardeur. Quoiqu'il ne fût pas inſenſible à la poſſeſſion d'une beauté ſi parfaite, tout le bonheur dont il jouiſſoit ne pouvoit le conſoler d'avoir perdu ſa liberté.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Roland pourſuit la Fée Morgane.

LE Paladin Roland qui brûloit d'envie de délivrer ſes Compagnons, & de ſortir avec eux de l'Empire de Morgane, retourna vers la fontaine, réſolu de défendre ſon cœur des attraits de la Fée. Il la retrouva au même endroit, mais elle n'y dormoit plus. Elle danſoit autour de la fontaine en chantant ces paroles : *Quiconque veut acquerir des richeſſes, des honneurs, des Empires & des plaiſirs, qu'il s'efforce de me ſaiſir par ces beaux cheveux que je laiſſe flotter dans les airs : mais s'il me laiſſe échapper, il ne me rattrapera plus, & il ne lui reſtera que le regret de n'avoir pû me conſerver.*

C'eſt ce que contenoit en ſubſtance la chanſon de Morgane. Cette belle Fée en danſant faiſoit paroître tant de grace & de legereté, qu'on l'auroit priſe pour une Driade du tems des Anciens. Auſſitôt qu'elle apperçut Roland, elle ceſſa de danſer, & ſe mit à fuir par le valon avec plus de vîteſſe qu'une biche qui ſe

voit pourſuivie par un Leopard affamé. Elle prit le chemin d'une montagne, qui d'un côté bornoit le valon délicieux. Le Paladin la pourſuit, bien réſolu de la joindre, quelques obſtacles qu'il y rencontre. Il courut après elle aſſez long-tems, ſans rien trouver qui rallentît l'ardeur de ſa courſe; mais quand il fut au pied de la montagne, il s'éleva un vent furieux, accompagné de grêle & de pluye. Le tonnerre gronda, les foudres éclaterent. Un déluge d'eau couvre la campagne en peu de momens, & entraîne tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Des rochers & des arbres en ſont emportés. Roland penſa l'être plus d'une fois. Cependant ſans s'étonner de ces obſtacles, il ſuivoit toujours la Fée à travers les roches & les précipices. Tantôt un ſable mouvant fondoit ſous ſes pieds, & tantôt il avoit à traverſer des lieux embaraſſés de ronces & d'épines. Outre cela, la tempête ne ceſſoit point; & elle répandoit ſur la terre une obſcurité ſemblable à celle de la nuit. A peine pouvoit-on diſtinguer les objets les plus proches. Ce n'étoit qu'à la faveur des éclairs que le Chevalier revoyoit la Fée qu'il perdoit ſouvent de vûe.

Un nouvel obſtacle vint encore traverſer la pourſuite du Guerrier. Un Spectre dont la chair livide, les cheveux heriſſés, & les vêtemens déchirés par lambeaux, étoient couverts de cendres, ſortit d'une caverne. Il tenoit à la main un fouet plein de nœuds & de pointes de fer, avec lequel il ſe frappoit ſur les épaules. Il joignit le Comte, qui lui demanda ce qu'il étoit. On me nomme le Repentir, répondit le Spectre. Je ſuis privé de tout contentement, & je ne m'occupe qu'à pourſuivre ceux qui, comme toi, ont laiſſé échapper l'occaſion. Ainſi, je ne ceſſerai point de te frapper, ni de t'accabler d'injures, que tu n'ayes recouvré l'avantage que tu as perdu. Ta force & ton courage te ſeront inutiles, ſi tu n'es armé de patience. En diſant ces paroles, le Spectre ſuivoit le Chevalier, & lui appliquoit ſans relâche ſur les épaules des coups de ſon fouet, qu'il accompagnoit de termes injurieux.

Quoique le fils de Milon fut armé de toutes pieces, par une merveille qu'il ne concevoit pas, il ſentoit auſſi vivement les coups, que s'ils euſſent porté ſur ſa chair nue. Il ſouffrit patiemment tous ces outrages pendant un aſſez long-

tems, parce qu'il craignoit de perdre à s'en venger des momens qui lui étoient précieux. Néanmoins un mouvement de colere, qu'il ne pût retenir, l'obligea de se retourner vers le Spectre, & de lui donner sur sa joue décharnée un furieux coup de poing, mais le coup ne fit aucune impression sur le Spectre, & ne trouva pas plus de résistance, que s'il eut frappé un nuage. Le Paladin, qui connut par cette épreuve, qu'il ne pourroit tirer aucune vengeance d'un pareil ennemi, lui dit : Vain fantôme, si l'indigne traitement que tu me fais m'a causé un mouvement d'impatience, assure-toi que desormais rien ne lassera ma persévérance, ni ne m'empêchera de poursuivre Morgane.

Ce n'est point ce que je me propose, lui repartit le Spectre. Au contraire, si tu es assez heureux pour l'atteindre, je prétens que tu m'en ayes toute l'obligation. En parlant de cette sorte, le fantôme redoubla ses coups, & le Chevalier fit de si violens efforts pour joindre la Fée, qu'il en vint enfin à bout. Il la saisit par ses cheveux, que le vent & sa course faisoient voltiger. Dès cet instant, le Spectre cessa de frapper, &

tom 2 p. 116

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

diſparut ; la tempête & l'obſcurité ceſſerent, le Ciel reprit toute ſa clarté, les précipices redevinrent un chemin uni, & le Comte, au lieu d'épines & de buiſſons, ne vit plus que des fleurs & des fruits.

Morgane fut inconſolable de ſe voir ainſi arrêtée en dépit d'elle ; car malgré ſon grand art de Féerie, elle demeuroit ſans force & ſans pouvoir dès qu'elle étoit ſaiſie par ſes cheveux. Elle n'épargna rien pour engager le Paladin à ſe déſaiſir d'elle. Prieres, promeſſes, airs engageans, tout y fut employé. Elle lui offrit toutes les richeſſes & les grandeurs du monde, & lui fit même eſperer ſa poſſeſſion ; mais le fidele Amant d'Angelique ſe mit ſi bien en garde contre les attraits de la Fée, qu'elle ne pût le ſéduire. Il lui declara qu'il ne la quitteroit point qu'elle ne lui eût donné la clef du Palais de criſtal pour délivrer les priſonniers qu'elle y retenoit, & qu'il falloit encore qu'elle lui enſeignat le moyen de ſortir de ces lieux inconnus aux mortels.

La Fée voyant qu'il perſiſtoit fortement dans cette réſolution, lui répondit : Il faut bien que je te ſatisfaſſe, puiſque le

Ciel a voulu que tu achevaſſes cette aventure. Je ne te demande qu'une grace que tu peux m'accorder, c'eſt de me laiſſer le fils du Roi Monodant. Emmene avec toi tous les autres. J'aime ce jeune Prince, je ne puis vivre ſans lui. Ne l'arrache donc point à ma tendreſſe, je t'en conjure par le Dieu vivant, & par la Dame que tu aimes. Je te l'abandonne, dit Roland, mais je crains que tu ne me trompes, & je ne veux pas m'expoſer encore à la néceſſité de te pourſuivre. Non, non; repliqua Morgane: la foi des Fées eſt ſacrée, & je jure par le Roi Salomon, ce qui eſt notre plus fort ſerment, que je tiendrai parole. En prononçant ces derniers mors, elle tira de deſſous ſa robe une clef d'argent qu'elle donna au Paladin, en lui diſant: Tenez, Chevalier, voici la clef que vous demandez. Allez délivrer vos Compagnons; mais en ouvrant la porte du Palais, prenez garde de rompre la clef ou la ſerrure; car ſi ce malheur arrivoit, comptez que vous & tous les priſonniers vous tomberiez dans des abîmes dont tout mon pouvoir ne pourroit vous retirer. Roland remercia la Fée, & dans l'impatience où il étoit de délivrer les priſonniers, il courut au Palais de chriſtal.

CHAPITRE XV.

Comment le fils de Milon, après avoir délivré les prisonniers de Morgane, sortit de l'Isle du Lac.

AUssi-tôt que les prisonniers apperçûrent Roland, & qu'ils virent que ce généreux Chevalier mettoit la clef d'argent dans la serrure d'émeraude, leurs cœurs tressaillirent de joie. Et quand leur illustre Libérateur, sans avoir rien rompu, eut heureusement ouvert la porte, ils vinrent tous à l'envi le remercier. Mais ceux qui firent le plus éclater leur reconnoissance, furent ses deux neveux, son cousin Renaud, Brandimart & Dudon.

Ils paroissoient charmés de le revoir; Renaud sur tout l'embrassa plus de cent fois, & Roland se prêtoit à ses caresses avec autant d'ardeur que lui. Ces deux fameux Guerriers n'avoient plus de ressentiment l'un contre l'autre. Le Comte d'Angers fit des excuses à son cousin de tout ce que la jalousie lui avoit fait entreprendre contre lui, & le Seigneur de

Montauban de ſon côté lui proteſta qu'il ne le troubleroit jamais dans la recherche d'Angelique, dont il l'aſſura que ſon cœur étoit entierement détaché. Après cela, Roland demanda aux autres Chevaliers, qui d'entr'eux étoit le jeune Prince que Morgane aimoit, leur déclarant à quelle condition il avoit obtenu de la Fée la clef du Palais de criſtal. Le fils du Roi Monodant qui s'étoit attendu à recouvrer ſa liberté comme ſes Compagnons, fut vivement touché d'apprendre qu'il lui faudroit demeurer encore au pouvoir de Morgane. Ce n'eſt pas qu'il n'aimât cette Fée, mais il ſouffroit impatiemment que ſon courage languit dans l oiſiveté. Le Comte fut d'autant plus ſenſible à la douleur du jeune Ziliant, que c'étoit ce Prince qui lui avoit conſeillé de pourſuivre Morgane. Il lui témoigna combien il étoit mortifié d'avoir promis de le laiſſer à la Fée. Il fit plus : il le prit en particulier, & l'aſſura qu'il reviendroit le délivrer.

Sur cette aſſurance, Ziliant modera ſon affliction. Sur ces entrefaites, Morgane arriva. Elle dit au Comte de la ſuivre avec tous les autres Chevaliers, excepté le fils du Roi Monodant. Elle les fit paſſer

ſer un grand parterre coupé de pluſieurs canaux, & garni tout autour de Statues d'or maſſif. Elle les conduiſit de-là à un magnifique portail de même matiere que le Palais. La porte étoit alors ouverte, mais le paſſage n'en étoit pas plus libre; & perſonne, ſans le conſentement de la Fée, ne pouvoit paſſer. D'ailleurs un large fleuve qui tournoit tout autour de l'Iſle, & qui la faiſoit nommer l'Iſle du Lac, lavoit le ſeuil du portail, & s'oppoſoit au deſir de tous ceux qui auroient voulu ſortir du jardin malgré Morgane. Là, cette Fée dit au fils de Milon, Seigneur Chevalier, il n'eſt pas neceſſaire que j'aille plus loin. Je vous accorde le pouvoir de paſſer cette porte avec vos compagnons, & de traverſer le fleuve dont vous verrez les flots ſe durcir ſous vos pieds. A ces mots, elle quitta ſes priſonniers ſans donner même au Comte le tems de la remercier.

Après ſon départ, les Chevaliers qui n'avoient rien vû de toutes les richeſſes de l'Iſle que le palais de criſtal, parce qu'ils y avoient été tranſportés pendant leur évanouiſſement, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la beauté du parterre & des Statues dont il étoit orné. Renaud mê-

me ne ſe contenta pas d'une infructueuſe admiration : Il prit une des Statues qui repréſentoit Morgane, & dit à ſes compagnons : Je veux emporter ceci en France ; je n'ai jamais fait un ſi riche butin. Cette action déplût à Roland, qui repréſenta au fils d'Aimon, qu'un Guerrier comme lui qui avoit porté la gloire des armes à ſon plus haut point, devoit mépriſer ces richeſſes frivoles ; qu'il ne répondoit pas que les Mayençois le voyant revenir chargé comme un animal de voiture, ne priſſent de-là occaſion de l'accuſer d'avarice. Seigneur Comte, lui répondit Renaud, vous pouvez ſans peine mépriſer les richeſſes, vous qui poſſedez tant de terres, & qui diſpoſez à votre gré des tréſors de Charlemagne ; mais moi qui n'ai pour tout bien qu'un ſeul Château, je crois qu'il m'eſt permis de prendre ce que la fortune ſemble me preſenter. Outre cela, Morgane en ſera-t'elle moins riche & moins puiſſante, elle qui eſt la ſource de toutes les richeſſes de la terre. A l'égard des Mayençois, on ſçait aſſez de quoi ils ſont capables, & ils ne peuvent donner atteinte à ma gloire. Ne vous oppoſez donc plus à mon deſſein. Je ne prétens point porter en

France cette Statue ; je la porterai ſeulement au premier lieu habité, d'où je la ferai conduire au port de mer le plus proche, & de-là ſur un Vaiſſeau elle ſera tranſportée à Montauban, & poſée dans la grande Place de cette Fortereſſe, comme un monument de votre gloire & de votre valeur.

Le Comte d'Angers ſoûrit à ce diſcours, & n'y repliqua point. Il marcha vers le fleuve, le traverſa ; & l'onde, ainſi que la Fée le lui avoit dit, devint dure ſous ſes pas. La plus grande partie des Chevaliers paſſerent de même ; mais lorſque le Seigneur de Montauban chargé de la Statue, mit le pied ſur le fleuve, l'eau s'agita, & ſi le Paladin ne ſe fut retiré legerement en arriere, il ſe ſeroit noyé. Il voulut tenter une ſeconde fois, mais elle ne lui réuſſit pas mieux que la premieré. Alors Roland lui cria de laiſſer la Statue ; Renaud qui vouloit l'emporter, la lança d'une force inconcevable de l'autre côté du fleuve, ce qui ne tourna pourtant encore qu'à ſa confuſion ; car un vent impétueux qui s'éleva tout à coup, repouſſa la Statue avec tant de violence contre Renaud même, qu'elle le renverſa tout étourdi ſur le gazon. Tous

les Chevaliers craignirent pour ſa vie. Ils repaſſerent en diligence le fleuve pour l'aller ſecourir. Ils le firent revenir de ſon étourdiſſement, & ils eurent peu de peine alors à lui faire renoncer à la Statue d'or. Il ne ſongea plus qu'à ſortir avec eux de l'Iſle du Lac. L'eau ceſſa d'être fluide, & devint pour lui comme pour les autres, un terrein ſolide. Ils entrerent tous dans une plaine, au bout de laquelle ils trouverent le pont de Haridan & leurs armes encore pendues à l'arbre, ainſi que la Fée le leur avoit dit.

CHAPITRE XVI.

De l'entrepriſe du Roi d'Alger, & de la deſcente qu'il fit en Italie.

LE ſujet de mon hiſtoire m'oblige de retourner au ſuperbe Rodomont. Il étoit parti de la Cour de Bizerte dans la réſolution de porter la guerre en France avant le paſſage du Roi Agramant: Dès qu'il fut de retour dans ſes Etats, il apporta tant de diligence à faire faire ſes levées, & preſſa de telle ſorte les Prin-

ces ſes amis de ſe joindre à lui, qu'en peu de tems il forma une groſſe armée aux environs d'Alger. Des vaiſſeaux préparés par ſes ſoins, & munis de toutes les choſes neceſſaires, n'attendoient qu'un vent favorable pour mettre à la voile avec ces troupes.

Une tempête qui duroit déja depuis pluſieurs jours retardoit l'embarquement. Rodomont plein de fureur maudiſſoit les vents & blaſphêmoit contre le Ciel. Son impatience ne lui permit pas d'attendre la fin de la tempête; il voulut partir : la flotte leva l'ancre par ſon ordre. Elle étoit compoſée de deux cens ſoixante voiles de diverſes grandeurs.

Tandis que cette flotte étoit en mer, il y avoit beaucoup d'agitation dans la France. L'Empereur Charles informé du grand armement que faiſoit le Roi d'Afrique pour venir attaquer l'Empire Romain, ſongeoit à la ſureté de ſes frontieres & de ſes places. Il commit au Duc Aimon, en l'abſence de Renaud, le ſoin de veiller avec ſes autres fils à la garde du Languedoc, d'y faire fortifier Agde & Beziers, de répandre des troupes & des milices le long des côtes, depuis Narbonne juſqu'à Montpellier, & d'envoyer

en mer des Barques d'avis, pour être averti de tout ce qui s'y découvriroit. De plus, il lui donna Yvon ſon couſin & Angelier avec un gros corps de troupes pour agir ſous ſes ordres. Il chargea Anichard de Perpignan & le Comte de Rouſſillon de veiller ſur la côte d'Eſpagne & du côté des Pyrenées. Il ſe repoſa ſur le ſage Duc de Baviere & ſur ſes quatre fils, du ſoin de garder la Provence depuis la grande Ville d'Arles juſqu'à Antibe, de pourvoir Marſeille, Toulon & Frejus de tout ce qui pourroit empêcher les Afriquains d'y faire la deſcente ; & comme cette Province, à cauſe du nombre de ſes Ports, étoit la plus expoſée, l'Empereur choiſit pour le ſoulager & ſe charger de l'exécution de ſes ordres, Guy de Bourgogne, & la Guerriere Bradamante digne ſœur de Renaud. Le Roi Didier de Lombardie, les Comtes de Loraine & de Savoye eurent pour partage la défenſe de toute la côte de Ligurie & de Toſcane. Enfin, Charles n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la ſureté de l'Empire & de ſes peuples.

Cependant la flotte Afriquaine luttoit contre les flots & les vents. Malgré l'experience des Matelots, la tempête, qui,

comme il a été dit, duroit encore, tantôt disperſoit les vaiſſeaux, & tantôt les pouſſant les uns ſur les autres, les faiſoit briſer par leur choc. Ils furent obligés de jetter dans la mer la plus grande partie de leurs Chevaux, & même de leurs proviſions pour éviter un entier naufrage. Que dirai-je? L'indomptable Rodomont & ſon armée eſſuyerent pendant huit jours de navigation, tout ce que le vent & l'orage peuvent avoir de plus rigoureux. Enfin, ils apperçurent les côtes de l'Italie, & leurs vaiſſeaux fort endommagés vinrent ſurgir à celle de Gênes. Les peuples de cette Côte, dès qu'ils reconnurent les Sarraſins, deſcendirent des montagnes, en criant: *Amis, donnons ſur ces Barbares, ſur ces Mécréans.* En même tems ils lançoient ſur eux, pierres, fleches, dards & pot-à-feux pour les empêcher de prendre terre.

L'orgueilleux Rodomont oppoſant ſon corps à leurs traits, comme un bouclier impénétrable, donnoit ſes ordres fierement de la proue de ſon vaiſſeau où il étoit. Bien-tôt les chaloupes & les autres bâtimens plats faits pour la deſcente, furent remplis de ſoldats qui s'approcherent de la terre; & ce Prince ſe mettant

à leur tête, se jetta le premier dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il gagna le rivage avec eux, malgré les pierres & les fleches qu'on leur lançoit; aussi-tôt il rangea son armée, & dès ce moment les Italiens qui défendoient la Côte, ne songerent plus qu'à se mettre en sureté. Les uns se refugierent dans Gênes dont ils fermerent les portes: d'autres s'enfuirent vers les montagnes, & la plus grande partie se retira du côté de Savone, où ils semerent l'épouvante.

Le Comte Archambault qui y commandoit avec un corps de troupes que le Roi Didier son pere lui avoit confié, accourut au secours des Gênois, mais en partant, il n'oublia pas de faire donner avis à Didier de la descente des Sarrasins: Il lui mandoit qu'il alloit les harceler, en attendant qu'il pût s'avancer avec son armée pour achever de les chasser du pays, & dégager la Ville de Gênes du côté opposé à celui où les Afriquains avoient pris leurs quartiers. Il fit entrer une partie de ses gens dans la Place pour la munir d'une forte garnison, & encourager les Habitans à la bien défendre, en cas que les ennemis en formassent le siége, & il se posta avec le reste de sa petite armée dans

des lieux coupés où il étoit difficile de le forcer. De ce camp, il faiſoit des courſes ſur les Algeriens. Tantôt il leur enlevoit leurs convois, & tantôt il les ſurprenoit au fourage, où ils n'alloient pourtant que rarement, à cauſe du peu de chevaux qu'ils avoient.

Le violent Roi d'Alger étoit dans une colere inconcevable de ſe voir ainſi harceler impunément par un ſi petit nombre d'ennemis. Il réſolut de les aller attaquer dans leur Camp, quelqu'inacceſſible qu'il fût, & il auroit exécuté ſa réſolution, ſi le Roi Didier avec ſon armée n'eût joint ſon fils; mais ces deux Princes, Enſeignes déployées, marcherent aux Africains. Le Comte de Crémone qui étoit à l'avant-garde baiſſa ſa lance, & fondit ſur Rodomont qui s'élevoit autant au-deſſus des autres Sarraſins, que le donjeon d'une tour s'éleve au-deſſus de ſes crénaux. Archambault l'atteignit au milieu de l'écu qu'il perça ſans ébranler le Roi d'Alger, qui le frappa de ſon côté avec tant de force, qu'il lui fendit ſon bouclier; & trenchant mailles & plaſtrons, lui fit une profonde playe au côté. Le Prince Lombard tomba de ce coup, & fut emporté demi-mort à Gênes.

Après ſon départ, Rodomont ſe jetta ſur les Crémonois qui ne firent qu'une foible réſiſtance. Des premiers coups qu'il déchargea ſur eux, il renverſa les premiers rangs. Les autres plierent bien-tôt, & par leur prompte fuite éviterent une mort qui auroit été inévitable pour eux, s'ils euſſent oſé ſoutenir l'effort du Roi d'Alger. Ils allerent ſe réfugier dans l'armée du Roi Didier, qui marchoit à leur ſecours, comme s'il eût fallu une armée entiere pour les mettre à couvert de la furie d'un ſeul homme. Le Prince de Piémont, Robert d'Aſt & le fort Parmezan Rigozon venoient à la tête des Lombards. Ils firent une irruption ſi vive ſur les Algeriens qui leur étoient oppoſés, qu'ils les enfoncerent du premier choc. Ils pouſſerent leur avantage, & ſi quelques Princes amis de Rodomont n'euſſent arrêtés leurs progrès, ils aſſuroient la victoire à leur parti. Le combat ſe renouvella de ce côté-là pendant que de l'autre le Roi d'Alger faiſoit un horrible carnage de ceux qu'il avoit en tête. Il enfonçoit les eſcadrons les plus épais, fendoit les caſques & les cuiraſſes, & faiſoit voler des têtes & des bras. Tout fuyoit devant lui, envain les Comtes de Lorraine & de Sa-

voye, & le Roi Didier même avec ſes principaux Barons entreprirent d'oppoſer une digue à ce torrent. Il fit perdre les arçons à la plûpart d'entr'eux; & les autres pour éviter le même ſort, allerent combattre ailleurs.

Ils ſe vengerent ſur les ſujets de Rodomont du mal qu'il faiſoit aux Chrétiens. Ils mirent en fuite tous les Sarraſins qui voulurent leur réſiſter; mais le Roi d'Alger ne trouvant plus d'ennemis qui oſaſſent attendre ſes coups, revint ſur eux couvert de ſang & de ſueur. Il étoit ſuivi d'un grand corps d'Algeriens qui s'efforçoient de le ſeconder. Il mit d'abord hors de combat trois des principaux chefs de Didier; enſuite ſe faiſant jour juſqu'à ce Roi, il le porta par terre; il bleſſa auſſi Robert d'Aſt, & fendit la tête au Parmezan Rigozon. Les Comtes de Savoye & de Lorraine jugeant bien qu'en voulant s'oppoſer à ce furieux, c'étoit livrer à ſa rage une infinité de Chrétiens, remonterent le Roi Lombard, raſſemblerent le reſte de leurs ſoldats, & ſe retirerent vers les montagnes de Gênes, en aſſez bon ordre.

Les Sarraſins les pourſuivirent quelque tems, & Rodomont en maſſacra un grand

nombre dans leur retraite ; mais comme les Afriquains avoient perdu preſque tous leurs chevaux ſur mer, ils ne purent empêcher les Chrétiens de regagner les montagnes, & de ſe refugier dans leurs bois. L'armée du Roi d'Alger revint ſur le champ de bataille, & tenra de s'emparer de la Ville de Gênes. Heureuſement les Habitans y étoient ſur leurs gardes, & le Comte Archambault, tout bleſſé qu'il étoit, n'avoit rien négligé pour la mettre en état de faire une longue réſiſtance. Rodomont voyoit bien qu'il étoit important pour lui d'avoir une place d'armes, pour aſſurer la ſubſiſtance de ſes troupes dans un pays ennemi ; cependant comme toutes les choſes neceſſaires pour faire un ſiége lui manquoient, il n'entreprit pas celui de Gênes, qu'il ſçavoit être forte, bien munie, & défendue par de braves gens. Il appréhenda même que ſes ſoldats ne ſe rebutaſſent : & pour les encourager, mes amis, leur dit-il, ne regrettez point votre patrie ; la gloire vous en offre une plus heureuſe. C'eſt des belles campagnes de France & de ſes riches Villes qu'il faut faire la conquête. Rodomont, vous n'avez qu'à le ſuivre, vous en ouvrira le chemin.

CHAPITRE XVII.

Renaud & ſes compagnons prennent le chemin de France. Ils arrivent au Pont de Varillard.

LEs priſonniers de Morgane ayant repris leurs armes, ſongerent à ce qu'ils avoient à faire. Les Chevaliers Payens, parmi leſquels il y avoit plus d'un Prince, s'en retournerent chacun dans ſa patrie, après avoir rendu de nouvelles graces à Roland de leur délivrance. A l'égard des Paladins François, Dudon fit ſçavoir au Comte les grands préparatifs que faiſoit le Roi Agramant pour porter la guerre en France, & l'ordre qu'il avoit reçu de Charles d'aller chercher ſes Paladins, pour les rappeller à la défenſe de l'Empire, dont ils étoient les plus fermes colomnes.

Renaud & les autres Paladins parurent diſpoſez à ſatisfaire leur Empereur; mais Roland, partagé entre ſon devoir & ſon amour, ne ſçavoit quel parti prendre. D'un côté, s'il ſentoit vivement ce qu'il

devoit à ſon Prince & à ſa Religion, de l'autre, il ſouhaitoit de rendre compte à ſa belle Angelique de la commiſſion dont elle l'avoit chargé, ou pour mieux dire, il vouloit revoir ſa Princeſſe avant que de s'en retourner en France. Il ſe flatta qu'il auroit aſſez de tems pour arriver au ſecours de ſa patrie, avant que le Roi d'Afrique y eût fait des progrès conſidérables. Prévenu de cette penſée, il dit à ſes compagnons qu'ils n'avoient qu'à partir, & qu'il iroit les rejoindre dès qu'il auroit mis à fin certaine avanture à quoi il s'étoit engagé par ſerment, & qu'il ne vouloit avec lui que ſon cher Brandimart. Le Seigneur de Montauban & les autres Paladins l'embraſſerent, & le laiſſerent marcher vers le Cathay. Pour eux, ils prirent le chemin de France, ſe propoſant, comme ils étoient à pied, de ſe pourvoir de chevaux à la premiere occaſion qu'ils en trouveroient.

Ils tâchoient en marchant d'adoucir la rigueur du chemin par des diſcours réjouiſſans, mais Renaud & le jeune Grifon n'étoient gueres diſpoſés à fournir de leur part à un entretien plein de gayeté. L'un ſoupiroit ſans ceſſe pour Origile qu'il ne pouvoit oublier, quoiqu'il ſe fût

bien apperçu que le Comte d'Angers ſon oncle deſaprouvoit ſon attachement ; & l'autre ne pouvoit ſe conſoler de la perte de ſon fidele Bayard qu'il deſeſperoit de revoir jamais. Tous ces Chevaliers marcherent cinq jours ſans trouver d'avanture ; mais le ſixiéme, ils entendirent retentir le ſon d'un Cor du haut d'un Château qu'ils voyoient ſitué ſur la cime d'un rocher. On voyoit tout autour de ce rocher une vaſte prairie, au travers de laquelle il paſſoit un fleuve, dont l'eau étoit très-claire, & ſi rapide, qu'on ne pouvoit le paſſer à gué. Les Paladins en approcherent ; & quand ils furent ſur la rive, une Demoiſelle qui étoit dans un bateau de l'autre côté, leur dit : Chevaliers, ſi vous voulez traverſer ce fleuve, je vais vous prendre dans mon bateau. Les Guerriers qui crûrent que c'étoit leur chemin, accepterent l'offre avec joie, & remercierent la Demoiſelle, qui leur dit lorſqu'elle les eût paſſés : Vous êtes dans une Iſle, & vous n'en pouvez ſortir que par un pont qui eſt au-delà de ce Château ; mais on ne vous laiſſera point paſſer le pont, ſi vous ne promettez de rendre un ſervice au Roi Monodant à qui ce Château appartient.

A peine la Demoiſelle eût-elle achevé ces paroles, que les Paladins apperçurent le Châtelain qui deſcendoit de la roche pour venir à eux. C'étoit un vieillard ſans armes, mais une troupe de gens de guerre le ſuivoit. Seigneurs Chevaliers, leur dit-il en les abordant, nous ſommes portés à vous faire plaiſir, & nous vous conduirons, ſi vous le ſouhaitez, au pont qui eſt de l'autre côté de ce rocher; mais je vous avertis que vous ne pourrez le paſſer ſans être obligé de combattre un Géant qui en garde le paſſage. Si vous le pouvez vaincre, vous rendriez un grand ſervice à notre Roi, qui gémit de tous les meurtres que ce monſtre commet impunément dans ce pays.

Quand le vieillard eut ceſſé de parler, le Seigneur de Montauban lui répondit : Quoique nous ayons ſujet de nous plaindre de votre Demoiſelle qui nous a fait entrer dans cette Iſle, ce que nous pouvions nons diſpenſer de faire, nous n'avons jamais refuſé d'atteſter une injuſtice, ni de punir la cruauté; menez-nous donc à ce Géant, nous le combattrons, & il ne tiendra pas à nous que nous ne rendions ce pont libre à vos peuples. Le Châtelain le remercia de ſa bonne volonté, puis il conduiſit

conduisit les Paladins jusqu'au pont, qui n'étoit éloigné que d'une lieue du Château. Varillard, ainsi se nommoit le Géant, étoit alors au milieu de ce pont : on eût dit que c'étoit une grosse Tour qui y avoit été posée. Ce Colosse, armé de toutes pieces, portoit une longue barbe, & avoit le regard furieux. Son arme offensive étoit une massue, sa voix un tonnerre, & ses coups une tempête.

Irolde obtint de Renaud la permission de combattre le premier. Il s'avança vers le Géant avec beaucoup de courage, mais il ne put lui résister long-tems ; il fut pris. Prasilde courut au secours de son ami, & fit plus de peine au monstre qu'Irolde ; néanmoins après un long combat, il tomba sur le pont d'un coup de massue. Varillard le saisissant aussi-tôt de ses bras nerveux, pendant qu'il étoit encore tout étourdi, l'emporta dans une Tour située sur la rive au-delà du pont, & le livra à ses Satellites qui le mirent dans la même prison qu'Irolde. Le jeune Paladin Dudon, vaillant fils d'Oger le Danois, vouloit se presenter pour combattre, quand le fils d'Aimon, que la prise des deux amis avoit animé de colere, le prévint. Il attaqua le Géant avec la derniere vi-

gueur : Varillard se défendit de même. Le fleuve & la campagne retentissoient des coups pesans qu'ils se portoient. Le casque de Membrin sauva plus d'une fois la vie à Renaud, en résistant à la terrible massue ; si cette massue faisoit chanceler quelquefois le Guerrier, Flamberge en récompense brisoit les armes du Géant, qui déja blessé en plusieurs endroits, prit tout-à-coup l'épouvante, & s'enfuit vers la Tour, pour y chercher sa sureté. Le Paladin qui n'avoit pas envie de le laisser échapper, le suivit en courant, entra dans la Tour après lui, en traversa la cour, monta jusques sur le perron du Bâtiment. Varillard sur les pas duquel il marchoit, entra dans un petit vestibule, tira une corde qui pendoit du platfon, & dans le moment des chaînes de fer très-pesantes, tombèrent sur le Seigneur de Montauban, qui en fut enveloppé & lié si fortement par le corps, qu'il demeura privé de l'usage de ses jambes & de ses bras. Le Géant hors de peril par cette trahison, fit prendre & enfermer par ses gens le fils d'Aimon dans la prison de la Tour avec les deux Chevaliers de Balc, & plusieurs autres qu'il avoit fait prisonniers avant l'arrivée des Paladins. Enfuite il revint sur le pont.

Le fils d'Oger voyant ce monſtre revenir ſeul, lui demanda tout ſurpris ce que Renaud étoit devenu. Je l'épargnois, répondit Varillard, mais ſon imprudence & ſon obſtination m'ont obligé de me ſervir de toutes mes forces contre lui. Je l'ai vaincu, & je le tiens à preſent dans mes priſons. Ah ! je vais le venger, s'écria Dudon en colere. En diſant cela il attaqua le monſtre, & le chargea ſi vivement, que Varillard affoibli d'ailleurs par le ſang qu'il avoit perdu, fut obligé de recourir au même artifice qu'il venoit d'employer ; & par ce moyen, il s'en rendit maître comme de Renaud. Les deux fils du Marquis de Vienne eurent auſſi le même ſort. Ainſi tous ces Paladins que la valeur de Roland avoit ſauvés de l'Iſle enchantée de Morgane, ne ſortirent du Palais de criſtal, que pour tomber dans les priſons de Varillard qui les envoya au Roi Monodant pour la raiſon que l'on dira dans la ſuite.

CHAPITRE XVIII.

De la rencontre que fit Roland après s'être séparé des autres Paladins.

LE Comte d'Angers, accompagné de son ami, marchoit vers la Tour du vieillard, dont Falerine lui avoit appris le chemin ; il espéroit y trouver cette Magicienne, ou qu'en tout cas, il s'y pourroit introduire par sa valeur, & en délivrer les prisonniers. Effectivement, il y rencontra Falerine, qui fut surprise de le revoir, après l'avoir crû suffoqué par les eaux du fleuve où Haridan l'avoit entraîné avec lui. Falerine avoit continué son chemin, & elle s'étoit arrêtée dans la Tour du vieillard.

Elle ne manqua pas de demander à Roland de quelle maniere il avoit pû sortir de l'Isle du Lac. Le Comte satisfit sa curiosité, après quoi il pria cette Magicienne de mettre en liberté les prisonniers de la Tour, comme elle s'y étoit engagée par serment. Elle y consentit, & sur le champ, par son ordre, le vieillard fit sortir des prisons les Da-

mes & les Chevaliers qui les rempliſſoient. Dès que ces infortunés furent libres, ils vinrent rendre graces à leur libérateur, qui s'informa d'eux ſi parmi les Dames il n'y en avoit pas quelqu'une qui fût parente de la Princeſſe du Cathay. On lui répondit que non, & il en parut conſterné. Il craignit que la Dame qu'il cherchoit n'eût déja ſervi de pâture avec ſon amant au Dragon de Falerine; mais cette Magicienne l'aſſura qu'elle n'avoit jamais eû dans ſes priſons de Princes ni de Princeſſes qui fuſſent du ſang de Galafron. Cependant, lui dit le Paladin, Angelique, à mon départ d'Albraque, m'a dit qu'elle avoit appris qu'une de ſes parentes étoit en votre pouvoir. Seigneur Chevalier, repliqua Falerine, je vous jure que je n'ai jamais eu deſſein de nuire à la Maiſon Royale du Cathay. Au contraire, Marquinor Roy d'Altin, & mon parent, a marché avec une groſſe armée au ſecours d'Angelique contre les Tartares; par conſequent vous devez être perſuadé qu'on a fait un faux rapport à cette Princeſſe. Roland ſatisfait de cette aſſurance, quitta la Magicienne & ſe remit en chemin avec Braudimart qui n'avoit

pas moins d'envie que lui de retourner à Albraque.

Comme ils étoient à pied, & que cela ſecondoit mal leur impatience, ils ſe munirent de chevaux au premier lieu habité. Un jour qu'ils étoient tous deux dans une grande plaine au lever du Soleil, ils apperçurent deux perſonnes, dont l'une pourſuivoit l'autre. Celle qui pourſuivoit étoit un grand Guerrier à pied, armé de toutes pieces, & l'homme qui fuyoit paroiſſoit être un nain. Il avoit un habit fort propre, & il montoit un des meilleurs chevaux du monde. Le Chevalier à pied faiſoit des efforts étonnans pour le joindre, & le menaçoit en courant de le pendre à un arbre, s'il pouvoit l'atteindre; mais le petit homme avoit la malice de le laiſſer approcher, puis tout à coup il s'en éloignoit en lâchant la bride à ſon Courſier, & trompoit l'eſperance que le Guerrier avoit de ſe venger de lui. C'étoit la Reine Marphiſe qui pourſuivoit Brunel depuis trois mois. Elle avoit crevé pluſieurs chevaux dans ſa pourſuite, & le dernier qu'elle montoit venoit de tomber ſous elle de laſſitude.

Le Comte d'Angers & Brandimart

étoient si éloignés de penser que cette Princesse fût dans ces Provinces d'Eluth & d'Altin, qu'ils ne la reconnurent pas. Brunel passa près d'eux, & en passant, il regarda fort attentivement le Paladin François. Ce n'étoit pas sans raison qu'il le considéroit. Dans tous les lieux de ce Royaume où il s'étoit arrêté pour prendre de la nourriture, il avoit oüi raconter avec surprise qu'un Chevalier étranger, nommé Roland, avoit détruit par sa valeur les monstres & les jardins de Falerine, & avoit acquis dans cette entreprise une épée qui coupoit toutes choses enchantées. L'Afriquain avoit résolu de voler cette arme merveilleuse, pour en faire don au jeune Roger, s'il pouvoit rencontrer sur la route le Chevalier qui l'avoit conquise; & sur le portrait qu'on lui avoit fait de Roland, il jugea que c'étoit lui qu'il voyoit. Prévenu de cette opinion, il s'arrêta, & dit au Guerrier François: Seigneur Chevalier, vous êtes étonné sans doute de me voir ainsi poursuivi par un homme à pied, mais votre surprise sera bien plus grande encore, quand vous sçaurez que ce n'est pas un Chevalier, c'est la Reine de Perse, la Guer-

riere Marphiſe elle-même. J'emporte ſon épée pour la donner au meilleur Chevalier de l'Univers, & elle court après moi pour me forcer de la lui rendre.

Ce que vous faites eſt ſi criminel, répondit le Paladin, que j'en ſnis indigné. Au lieu de vous vanter d'une pareille action, craignez que je ne vous ôte l'épée dont vous me parlez, & que je ne vous livre même au juſte courroux de cette Princeſſe. Comme il achevoit ces paroles, le Naïn s'éloigna de lui, & levant en l'air Baliſarde qu'il avoit eu l'adreſſe de lui voler: Seigneur Chevalier, s'écria-t'il, ſongez plutôt à conſerver ce que vous avez, qu'à vouloir faire des reſtitutions qui ne vous regardent point. Adieu, ſouvenez-vous de Brunel, c'eſt mon nom, & faites ſçavoir à la Reine Maaphiſe quel ſuccès a eu le zele que vous témoignez pour ſes interêts. Alors l'Afriquain lâcha la bride à ſon Courſier, & diſparut comme un éclair.

Rien n'eſt égal à la ſurpriſe où ſe trouva Roland, qui ne pouvoit concevoir comme Baliſarde avoit paſſé dans les mains de Brunel. Il pouſſa ſon cheval

val après ce Nain, mais il s'apperçut bien-tôt qu'il le pourſuivroit vainement. C'eſt pourquoi il ceſſa de le ſuivre, & reprit avec ſon ami le chemin d'Albraque.

CHAPITRE XIX.

Combat de Roland contre le Géant Varillard.

ROland eut tant de chagin de cette avanture, que Brandimart ne pouvoit le conſoler. Ils marcherent le reſte du jour, & le lendemain ils ſe trouverent au bord du Fleuve que Renaud & ſes compagnons avoient paſſé. Ils donnerent dans le même piege ; ils entrerent dans le bateau de la perfide Demoiſelle ; mais imaginez-vous quelle fut leur ſurpriſe d'y rencontrer Origile qui vouloit auſſi traverſer le Fleuve. Elle ne fut pas moins étonnée qu'eux de cette rencontre, & la vûe d'un Chevalier qu'elle avoit tant offenſé la remplit de frayeur. Elle avoit encore Bridedor & Durandal, ce qui ne cauſa pas peu de joye au Comte. L'artificieuſe Origile baiſſa les yeux de confuſion, dès qu'elle

le reconnut ; & ne pouvant prendre la fuite, elle eut recours aux larmes. Seigneur, lui dit-elle, jugez par mes pleurs du regret que j'ai de vous avoir donné lieu de me ſoupçonner de trahiſon. Je n'ignore pas que la reconnoiſſance & le devoir m'obligeoient à ne vous point abandonner, mais c'eſt une faute que vous devez pardonner à la foibleſſe d'une fille qui n'a pû ſe réſoudre à ſoûtenir la vûe des perils où vous alliez l'engager avec vous dans les jardins de Falerine. J'ai cherché, je l'avoue, à m'en garantir ; & pour vous ôter les moyens de m'en punir, j'emmenai votre cheval & vous pris votre épée.

Généreux Guerrier, ajouta-t-elle ; voilà mon crime ; je le confeſſe. J'avois crû en éviter le châtiment par ma fuite ; cependant le ciel, le juſte ciel a voulu vous venger, puiſqu'il me livre à votre reſſentiment. Ordonnez de mon ſort, & puniſſez une infortunée qui n'oſe plus eſperer de pardon, après vous avoir outragé tant de fois. A ces mots, Origile, pour mieux toucher le Paladin, fondit en pleurs. Elle parut ſaiſie de douleur, & marqua un ſi grand repentir de ſa faute, que tout autre qu'un

homme qu'elle avoit déja trompé, s'y ſeroit laiſſé ſurprendre. Perfide femme, lui dit Roland, je connois la fauſſeté de ton cœur; ne te flatte pas que je tombe de nouveau dans tes piéges. Si je ne te fais pas ſubir le châtiment que meriteroient tes trahiſons, c'eſt que je ne puis me réſoudre à deshonorer mes armes & ma main en répandant ton ſang.

Comme le Comte d'Angers achevoit de parler, ils arriverent à l'autre bord du Fleuve. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il ſe vit aborder par le Châtelain de la fortereſſe qui lui tint le même diſcours qu'il avoit tenu à Renaud. Roland & Brandimart étoient trop accoûtumez aux grandes entrepriſes, pour n'oſer tenter celle-ci. Ils preſſerent eux-memes le Châtelain de leur enſeigner le chemin du pont. Le vieillard les y mena. Ils apperçurent le Géant, qui avoit pris tant de braves Chevaliers par ſa force ou par ſon artifice. Le Comte marcha droit à lui, & après l'avoir défié, l'attaqua ſans lui tenir un long diſcours. Le combat fut dangereux; mais Varillard remarquant bien-tôt qu'il ne reſiſteroit plus long-tems aux coups terri-

bles d'un ennemi dont l'épée tranchoit ſes armes facilement, & lui faiſoit de profondes bleſſures, il eut recours à ſon artifice ordinaire. Jamais, à la vérité, il n'en avoit eu plus grand beſoin. Il fuit vers la tour, & Roland l'ayant pourſuivi juſques ſur le veſtibule, le Paladin y fut enveloppé comme le fils d'Aimon par les filets d'acier qui tomberent du platfonds. Les gens du Géant ſe jetterent promptement ſur lui, lierent ſes mains & ſes pieds avec des cordes, & trois de ces ſatellites ſe préparoient à le dépouiller de ſes armes, pour le porter enſuite dans un cachot, lorſque Brandimart, qui avoit ſuivi ſon ami juſques dans la tour, arriva dans cet endroit. Il ſe jetta plein de fureur ſur ces traîtres; il en fendit un juſqu'à la ceinture, coupa l'autre par le milieu du corps, & mit en fuite tout le reſte, Varillard même tomba ſous ſes coups.

Brandimart ayant enſuite débaraſſé Roland des filets qui l'enveloppoient, ces deux Chevaliers chercherent les priſons, & obligerent le Geolier à les ouvrir. Il y avoit dedans ſi peu de priſonniers, que le Comte ne put s'empêcher d'en demander la raiſon. N'en-

ſoyez pas ſurpris, Seigneur, lui dit le Geolier; quand ces priſons étoient remplies, Varillard avoit coûtume d'envoyer les priſonniers au Roi Monodant. Ainſi, vous ne voyez que ceux qui ſont ici depuis trois jours. Si vous exigez de moi, continua le Geolier, un plus grand éclairciſſement, je vous dirai que Monodant eſt un des plus puiſſans Princes de l'Aſie. La fortune toutesfois n'a pas voulu le rendre entierement heureux. Elle lui a fait perdre ſes deux fils, dont l'un fut ravi dès l'enfance par des voleurs Tartares qui vinrent faire des courſes juſques dans ſa Capitale, & l'autre eſt au pouvoir de la Fée Morgane qui l'aime & le retient dans l'Iſle du Lac. Le Roy met tout en uſage pour le ravoir; il a conſulté un Magicien qui lui a répondu que le ſeul Roland, Chevalier Chrétien, pouvoit lui rendre Ziliant. Que ce fameux Guerrier étoit preſentement en Aſie, & devoit paſſer par le pont de cette Iſle. Monodant ſur cette réponſe, a réſolu de faire arrêter ce Roland; & comme Varillard s'étoit un jour vanté en preſence de toute la Cour de livrer au Roi ce Paladin, le Monarque commit ce Géant à la garde

du pont. Cependant ce Chevalier n'a point encore passé par ici ; une infinité d'autres y ont été arrêtés. On a pris le Prince Astolphe, & quelques jours après le célebre Renaud de Montauban, avec deux braves freres nommés Aquilant & Grifon, & le vaillant Dudon. Tous ces Guerriers & un très-grand nombre d'autres sont actuellement dans les prisons du Roi Monodant, à qui Varillard les a envoyés.

Pendant que le Geolier parloit de cette sorte, le Comte d'Angers l'écoutoit attentivement. Le Paladin touché du malheur de ses plus chers amis, forma le dessein de les délivrer. Il demanda au Geolier le chemin d'Eluth où le Roi Monodant faisoit son séjour, & partit sur le champ pour s'y rendre avec Brandimart, qui aimoit trop l'honneur & la satisfaction de son ami, pour ne pas l'accompagner dans cette expédition, malgré l'impatience qu'il avoit de retourner à Albraque.

CHAPITRE XX.

De la nouvelle trahiſon d'Origile, & de ce qui s'en ſuivit.

ORigile qui par la fuite des ſatellites de Varillard avoit jugé de ce qui s'étoit paſſé dans la tour, y entra & arriva dans le temps que Roland & Brandimart faiſoient mettre les priſonniers en liberté. Elle avoit été preſente à tout le recit du Geolier, & agréablement ſurpriſe d'avoir entendu parler de Grifon, qu'elle aimoit toujours éperdûment. Après le vol de Bridedor, elle avoit couru à toute bride ſur le chemin de Bizuth, croyant y rencontrer encore ce jeune Chevalier. Comme elle n'oſoit paroître dans cette Ville, elle y fit faire une exacte perquiſition des deux fils d'Olivier, par une femme chez qui elle ſe tint cachée, & qui l'avoit ſervie dans ſes amours; mais elle eut beau demeurer à Bizuth pendant les quinze jours que Roland avoit preſcrits à ſes amis, elle n'apprit aucunes nouvelles de Grifon. Elle perdit toute eſperance de le

revoir ; & ſortant de Bizuth où elle avoit tout à craindre, ſi elle y étoit reconnue, elle prit par hazard la route de l'Iſle, où le Comte d'Angers & Brandimart la rencontrerent. Sur le recit du Geolier, l'eſperance étoit rentrée dans ſon cœur, & changeant le deſſein qu'elle avoit pris de s'éloigner de Roland en celui de le ſuivre à la Cour d'Eluth, elle monta ſur le cheval de ce Paladin, qui reprit Bridedor & l'accompagna de même que Brandimart.

Après quelques jours de marche, ils arriverent tous trois à Eluth. Les deux Chevaliers ne jugerent point à propos de ſe preſenter d'abord devant le Roi Monodant. Ils voulurent auparavant concerter enſemble de quelle maniere ils ſe conduiroient dans leur entrepriſe. Ils allerent loger à la premiere Hôtellerie, où ils ſe garderent bien de dire leurs noms, de peur que le Roi ne ſçût leur arrivée, mais la perfide Origile les trahit. Elle ſe déroba d'eux le lendemain, & ſe rendit au Palais, où elle fit tant d'inſtance pour parler au Roi, qu'elle fut introduite dans la Sale où ce Monarque tenoit ſes audiences. Elle s'approcha de ſon Trône, & ſe mettant à genoux :

Seigneur, dit-elle, comme je m'intereſſe au bonheur de votre regne, & à la ſatisfaction de votre Majeſté, je crois devoir vous donner un avis important : Je ſuis venue à Eluth avec deux Chevaliers qui ont privé de vie le Géant Varillard que vous aviez commis à la garde du pont de l'Iſle ; mais, grand Roi, pour recompenſer mon zele, ayez la bonté d'ordonner qu'on me rende deux Chevaliers qui ſont dans vos priſons. Ils n'ont jamais eu le malheur de vous offenſer, & vous ferez une action de juſtice, ſi vous les accordez à mes prieres. D'ailleurs, vous acquererez deux vaillans Guerriers pour fideles ſerviteurs. Commandez donc, Seigneur, pourſuivit-elle, qu'on remette en liberté le jeune Grifon & ſon frere Aquilant. J'aime un de ces deux Chevaliers. Ayez compaſſion d'une Amante infortunée qui ſe voit ſéparée de l'objet de ſon amour. Origile accompagna ces dernieres paroles d'un déluge de larmes, & fit paroître tant d'affliction, que le Roi Monodant en fut attendri. Il lui promit la liberté des deux freres, ſi l'avis qu'elle venoit de lui donner ſe trouvoit véritable.

Cette perfide femme avoit un moyen plus sûr d'obtenir la délivrance de Grison ; c'étoit d'apprendre au Roi d'Eluth qu'un des Chevaliers qui venoient d'arriver dans sa Capitale, étoit le fameux Roland ; mais elle n'auroit pû se servir de cet expédient, sans donner connoissance aux deux freres de l'arrivée de leur oncle à Eluth ; c'est ce qu'elle ne vouloit pas qu'ils sçussent, de peur qu'ils n'accompagnassent le Comte, dont elle avoit dessein de les séparer.

Elle étoit encore en presence du Roi, lorsqu'un Courier dépêché par le Châtelain de la forteresse de l'Isle, vint confirmer à ce Prince le rapport d'Origile. Monodant fut affligé de la mort de Varillard, parce qu'il avoit espéré que ce Géant lui remettroit entre les mains le Chevalier qui seul pouvoit retirer le Prince Ziliant de l'Isle du Lac. Dans son ressentiment, il voulut d'abord faire mourir les meurtriers de Varillard ; mais faisant réflexion que leur trépas ne lui feroit pas recouvrer son fils, il changea de dessein. Il résolut d'obliger ces deux Guerriers à garder le pont de l'Isle à la place du Géant. Dans cette vûe, il envoya le Capitaine de ses Gardes à l'Hô-

tellerie où Roland & Brandimart étoient logez, avec ordre de ſe ſaiſir d'eux. Le Capitaine s'acquitta de ſa commiſſion avec tant d'adreſſe & de prudence, qu'il les ſurprit tous deux deſarmez avant qu'ils euſſent le temps de ſe mettre en défenſe, il leur fit lier les mains, & les conduiſit dans une priſon particuliere, où ils furent étroitement reſerrez.

Le Capitaine des Gardes alla rendre compte au Roi du ſuccès de ſa commiſſion; ce Prince en eut de la joye, & par reconnoiſſance fit rendre à la traîtreſſe Origile les deux Chevaliers qu'elle reclamoit. Auſſi-tôt qu'elle les vit, elle leur témoigna par de vives expreſſions de tendreſſe juſqu'à quel point elle étoit ſenſible au plaiſir de les retrouver. Elle leur propoſa de partir au plutôt, dans la crainte qu'elle avoit qu'ils n'appriſſent la priſon de leur oncle; néanmoins ils ne lui parurent pas diſpoſez à faire ce qu'elle ſouhaitoit. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſortir d'Eluth, ſans avoir fait du moins tous leurs efforts pour délivrer le Prince Aſtolphe, Renaud & Dudon avec leſquels ils avoient été pris. Elle leur repréſenta vainement qu'il

étoit impoſſible de faire ce qu'ils ſe propoſoient, & que ce ſeroit s'expoſer ſans fruit au peril de retomber dans les fers, s'ils entreprenoient de délivrer par force leurs amis : elle n'auroit pû les détourner de leur réſolution, ſi elle ne leur eut dit que ce qu'ils pouvoient faire de mieux étoit d'aller apprendre à leur oncle Roland le beſoin que leurs compagnons avoient de ſon ſecours, & de prendre avec lui des meſures pour leur délivrance. Par cet artifice, qu'elle imagina ſur le champ, elle les perſuada. Mais le moyen, lui dit Grifon, d'aller trouver Roland au Cathay, lorſque notre devoir nous rappelle en France ? Il eſt vrai, répondit Origile, que le Comte avoit envie de retourner à Albraque, mais l'idée du peril où l'entrepriſe d'Agramant Roi d'Afrique met votre patrie & votre Empereur, l'a fait changer de ſentiment. Enfin, continua-t'elle, il eſt parti pour la France, & moi je ſuis revenue ici pour implorer l'appui du Roi Monodant, & tâcher d'obtenir par ſon entremiſe mon retour à Bizuth, dont je ne ſuis éloignée que par les artifices de mes ennemis. En arrivant à Eluth, j'ai appris qu'on vous y retenoit priſonniers. Cette nouvelle m'a touchée,

& dès ce moment j'ai borné tout mon crédit en cette Cour a vous procurer la liberté. J'en ſuis venue à bout, & je benis le ciel de cet heureux évenement.

La Dame n'avoit pas achevé ce diſcours, que les deux freres, à l'envi, lui rendirent graces de nouveau de ce ſervice important. Apres cela, le Chevalier Aquilant lui dit : belle Origile, puiſque le Comte d'Angers a repris comme vous le dites le chemin de France, il ne ſçauroit encore être fort éloigné. Hâtons-nous de marcher ſur ſes traces, & tâchons de le rejoindre. Volontiers, repondit la Dame. Alors ils ſe mirent en marche & allerent le plus vîte qu'il leur fut poſſible le reſte du jour ; mais Origile avoit en cela un but bien different du leur. Les deux freres ne penſoient qu'à rejoindre leur oncle, au lieu que la Dame ſongeoit à les éloigner de lui. Ils avancerent beaucoup ; néanmoins, quelques momens devant la nuit, il ſurvint tout-à-coup un orage qui les obligea de s'arrêter dans un village pour faire ſecher leurs habits que la pluye avoit mouillez. Tandis que pour garder les bienſéances, Origile ſe chauffoit dans une chambre ſéparée, elle s'aviſa d'écrire au Roi Monodant, qu'elle venoit d'ap-

prendre qu'un des deux Chevaliers qu'il avoit fait arrêter, étoit Roland. Elle ne doutoit pas que cet avertissement n'obligeât ce Monarque a faire garder soigneusement ce Paladin, & par-là elle achevoit de se mettre l'esprit en repos sur ce Guerrier. Après avoir écrit sa Lettre, elle la cacheta, & la donna au Maître de la maison, à l'insçu des deux freres, en le chargeant de la faire tenir en diligence au Roi, comme une chose où le service du Prince étoit intereſſé, puis elle alla retrouver les Chevaliers. Ils mangerent ensemble un morceau ; ils se reposerent ensuite quelques heures, & l'orage ayant cessé, ils se remirent en chemin le lendemain dès la pointe du jour.

CHAPITRE XXI.

Des suites qu'eut à la Cour de Monodant l'emprisonnement du Comte d'Angers & de Braidimart.

TAndis que les fils d'Olivier conduits par la trompeuse Origile s'éloignoient de leur oncle, en cherchant à le rejoindre, le Roi d'Eluth étoit sans cesse

occupé du ſoin de recouvrer ſon cher Ziliant. Ce Monarque s'entretint avec le Capitaine de ſes Gardes des deux Chevaliers qui avoient été empriſonnés ; & comme l'Officier lui vantoit leur haute apparence, mon cher Thiamis, lui dit Monodant, il me vient un ſoupçon que je veux te communiquer. Je m'imagine que l'un de ces deux Guerriers eſt ce fameux Roland, qui ſeul peut retirer mon fils des mains de Morgane. En effet, quel autre que ce Paladin eût pû vaincre le Géant Varillard ? Tu vois l'interêt que j'ai d'éclaircir cela ; & comme je crains que ces Chevaliers ne cachent ſoigneuſement leurs noms, je charge ton adreſſe du ſoin de découvrir lequel des deux eſt Roland. N'oublie donc rien pour me donner cette ſatisfaction, & ſi tu peux y réuſſir, il n'eſt rien que tu n'obtiennes de ma reconnoiſſance.

Thiamis, fin & adroit Courtiſan, ne manqua pas d'entrer dans les ſentimens de ſon Maître ; il le confirma dans ſa conjecture qu'il appuya même de raiſons aſſez ſolides, & lui promit de faire tous ſes efforts pour arracher ce ſecret des deux Chevaliers. Il alla donc trouver Roland & Brandimart. Il commença par leur témoi-

gner ſon déplaiſir de n'avoir pû ſe diſpenſer d'exécuter l'ordre de leur empriſonnement ; enſuite il leur dit, comme en confidence, que le Roi étoit fort en colere contr'eux de ce qu'ils avoient tué le Géant Varillard, qu'il avoit commis lui-même à la garde du pont de l'Iſle. Je n'étonne de ce que vous nous dites, lui répondit Roland ; mon compagnon & moi nous n'avons combattu Varillard que ſur l'aſſurance que le Châtelain de la forteresſe nous a donné que nous rendrions un grand ſervice au Roi Monodant & à ſes Sujets d'affranchir le pont de la ſervitude que le Géant avoit établie, & d'arrêter le cours des deſordres qu'il cauſoit dans tout le Pays. L'Officier parut ſatisfait de cette réponſe, & promit aux Chevaliers de faire valoir au Roi les raiſons qu'ils alleguoient pour leur juſtification.

Après quelques diſcours, Thiamis tira Roland à part, & ſous prétexte d'avoir conçu de l'affection pour lui particulierement, il l'aſſura qu'il alloit s'employer à lui procurer la liberté préferablement à ſon compagnon. Le Paladin le remercia de la bonne volonté qu'il lui marquoit ; mais il lui fit connoître en même tems qu'il ne pouvoit en profiter ; que devant

la vie & la liberté à ſon compagnon, l'honneur & la reconnoiſſance ne lui permettoient pas de ſortir ſans lui de priſon. J'ai combattu le premier contre Varillard, ajoûte-t'il, & j'allois être ſon priſonnier, ſi mon ami ne fût venu à mon ſecours, & ne m'eût délivré en tuant le Géant. Le Capitaine des Gardes après ce diſcours, ſe tourna vers Brandimart & le prenant auſſi en particulier pour gagner ſa confiance, il lui dit : Brave Chevalier, je ſçai bien que c'eſt vous qui avez ôté la vie à Varillard, mais ſoyez perſuadé que par eſtime pour vous, je ne le dirai point au Roi. Je vous avouerai même confidemment que je ne ſuis point fâché de la mort de ce Géant, qui depuis qu'il garde ce pont, m'a privé d'un Chevalier à qui le ſang me lioit, & que j'aimois tendrement.

L'Officier s'attendoit à un compliment de la part de Brandimart. Il s'imaginoit que ce Chevalier le remercieroit du ménagement qu'il témoignoit avoir pour lui dans une conjoncture ſi délicate, mais il fut fort ſurpris quand Brandimart lui répondit en ces termes : Seigneur Chevalier, je ne ſouhaite point que vous cachiez au Roi votre Maître, que c'eſt moi qui ai tué Varillard. Apprenez-lui même

une choſe qui lui eſt bien plus importante de ſçavoir : dites-lui que je ſuis Roland ; & je vous demande pour gage de l'amitié que vous faites paroître pour moi, que vous me faſſiez parler à ce Monarque. Je voudrois l'aſſurer moi-même que malgré le traitement injurieux qu'il nous a fait, je n'aſpire qu'à lui rendre ſervice. Le Capitaine fut bien-aiſe d'avoir fait ſi facilement cette découverte. Il s'étoit attendu qu'elle lui coûteroit beaucoup plus de peine & de tems. Il en eut tant de joye, qu'il fit mille careſſes au Guerrier qui venoit de lui faire cet aveu, en lui proteſtant qu'il alloit travailler à lui faire obtenir du Roi la ſatisfaction qu'il demandoit.

Il courut en effet porter à Monodant cette importante nouvelle, & il ſe promettoit bien d'exciter par ſon rapport dans l'ame de ſon Maître les mêmes mouvemens dont la ſienne étoit agitée, mais il ſe trompa dans ſon attente ; le Roi avoit déja reçu la Lettre d'Origile ; & venant au-devant de lui les bras ouverts : Mon cher Thiamis, lui dit-il, vous venez ſans doute me confirmer ce que la belle Origile me mande. Le Comte Roland eſt un de deux Chevaliers que vous avez arrêtez par mon ordre. Oui, Seigneur, ré-

pondit l'Officier fort mortifié d'avoir été prévenu : Ce Paladin eſt dans vos priſons; mais ce que je puis vous dire de plus, & ce que la Dame n'a pû vous mander, c'eſt que Roland a tué Varillard, & qu'il eſt tout diſpoſé à vous rendre ſervice. Cela ſeroit-il poſſible, repliqua le Roi, tout tranſporté de joie ? Vous n'en devez pas douter, Seigneur, repartit Thiamis, & pour vous le perſuader, il demande avec inſtance l'honneur de vous en aſſurer lui-même. Ha ! faites-le venir, s'écria Monodant, & ſi ma ſatisfaction vous eſt chere, ne retardez pas d'un moment ce plaiſir.

Cet ordre n'eût pas ſi-tôt été donné, que le Capitaine des Gardes retourna dans les priſons d'où il tira Brandimart avec empreſſement pour le mener au Palais, ſans lui laiſſer le tems de rien dire au Comte, qui demeura fort agité ſur le ſort qu'on préparoit à ſon ami. Dès que l'amant de Fleur-de-Lys parut devant le Roi d'Eluth, ce Monarque lui dit d'un air ouvert & plein de douceur : C'eſt donc vous qui eſt ce grand Guerrier, dont tout l'univers vante les hauts faits. Seigneur, lui répondit Brandimart, je ſuis Roland & je viens témoigner à votre Majeſté que nous n'avons jamais eu, mon compa-

gnon ni moi, deſſein de vous offenſer. Fameux Comte, reprit Monodant, je ſuis fâché d'avoir été obligé d'uſer de ſéverité à ton égard, mais j'ignorois ton nom; pardonne à cette ignorance le traitement que tu as reçu. Tout Chrétien que tu es, ta vertu merite d'être honorée des plus grands Princes de la terre. Eſt-il vrai, pourſuivit-il, que malgré le juſte ſujet que tu as de te plaindre de moi, tu es prêt à me rendre ſervice? Thiamis m'auroit-il fait un fidel rapport? Il ne vous a point impoſé, Seigneur, repartit le feint Roland; & je ſuis diſpoſé à tenir tout ce qu'il vous aura promis de ma part.

Noble Chevalier, dit alors le Roi d'Eluth, vous ne ſçavez pas à quoi vous vous engagés; il eſt un ſervice que vous pouvez me rendre, pour me procurer le repos que j'ai perdu; mais telle eſt la nature de ce ſervice, que je n'oſe l'attendre de vous; quelque prévenu que je ſois de la grandeur de vos forces & de votre courage; je crains que la difficulté de l'entrepriſe ne vous rebute. Seigneur, lui répondit Brandimart, augurez mieux du zele qui me porte à vous ſervir. Si vous m'accordez une grace que j'attends de votre généroſité & de votre juſtice, il n'eſt rien

de si difficile, rien de si dangereux que je n'entreprenne pour vous satisfaire. Vous êtes en droit de me tout demander repliqua Monodant : mais vous Roland, ajoûta-t'il, s'il vous faut pénetrer pour moi jusques dans les entrailles de la terre, affronter les puissances qui y dominent, détruire les charmes des Fées ; en un mot, retirer le Prince Ziliant mon fils des mains de Morgane, votre zele ne se rallentira-t'il point ?

Non, Seigneur, répondit le Guerrier. Hé bien, reprit le Monarque, demandez-moi donc ce que vous voudrez, généreux & charmant Chevalier ; quelque prix que vous mettiez à ce grand service, soyez sûr de l'obtenir, fust-ce ma propre Couronne ? Alors Brandimart déclara que ce qu'il souhaitoit, étoit la liberté de son compagnon. Monodant la lui accorda, & donna ordre qu'on amenât en sa présence le Chevalier qui étoit en prison. Les Gardes allerent vîte chercher Roland qui leur demanda d'abord avec agitation ce que son compagnon étoit devenu. Ne soyez point en peine de lui, répondirent-ils ; Il est en ce moment avec le Roi qui lui fait mille caresses, & c'est pour vous en rendre vous-même le témoin, que nous

avons ordre de vous mener au Palais. Le Comte s'y laiſſa conduire ; il s'approcha reſpectueuſement du Roi, qui vint à lui d'un air affable, & qui lui dit : Chevalier, le Comte Roland votre ami me promet ſon ſecours & ſa valeur pour retirer le Prince mon fils de l'Iſle du Lac ; & il ne veut (voyez juſqu'à quel point il vous aime) que votre liberté pour prix d'un ſi grand ſervice.

A ce diſcours, le Paladin comprit que Brandimart avoit feint d'être Roland, pour le rendre libre & pour avoir l'honneur de délivrer le Prince Ziliant, c'eſt pourquoi il répondit de cette ſorte au Roi d'Eluth : Seigneur, je ne dois point abuſer de votre erreur, ni de la généroſité de mon ami. Je ſuis le vrai Roland, & je m'engage à vous ramener ici le Prince Ziliant. J'ai pour y réuſſir des facilités que mon cher Brandimart n'a pas l'avantage d'avoir. Il périroit dans cette entrepriſe, malgré toute ſa valeur. D'ailleurs, je dois vous dire qu'indépendamment des interêts de votre Majeſté, que je n'avois pas l'honneur de connoître, je me ſuis engagé à retirer le Prince Ziliant d'un lieu où ſon courage languit dans l'oiſiveté.

Rien n'égale la ſurpriſe où ces paroles

du Comte jetterent Monodant, qui jugea bien à l'embarras de Brandimart, lequel des deux Chevaliers étoit Roland. Il fit à ce Paladin le même accueil qu'il avoit fait à ſon compagnon. Il lui demanda comment il étoit poſſible qu'il eût vû le Prince Ziliant, & ſe fût engagé à le délivrer. Le fils de Milon ſatisfit pleinement ſa curioſité par un recit qui l'étonna. Mais, grand Roi, lui dit enſuite le Guerrier, je vous ſupplie très-humblement de m'accorder la liberté de Brandimart pour récompenſe de ce que je vais faire pour vous. C'eſt à regret, répondit le Roi, que je vous refuſe ce que vous me demandez. Excuſez un pere qui ne veut rien oublier de tout ce qui peut vous engager à lui rendre ſon fils. Permettez que je garde ici votre ami comme un gage de votre retour. Je me perſuade que l'envie de le revoir animera votre courage, & vous fera exécuter des choſes impoſſibles non-ſeulement à tous les mortels, mais au grand Roland lui-même. Si je vous laiſſois partir tous deux, & que pour mon malheur vous ne puſſiez venir à bout de votre entrepriſe, je ne vous reverrois ni l'un ni l'autre. Laiſſez-moi donc, de grace, Brandimart, auſſi-bien je ſens pour lui cer-

tains mouvemens d'affection dont j'ignore la cauſe. Partez, Comte, avec l'aſſurance que je vous donne qu'il ſera ici chéri & honoré, de même que tous les autres Paladins François que je promets de vous rendre à votre retour. Je vous dirai plus. Si j'ai le malheur de ne pouvoir recouvrer le Prince Ziliant, mon deſſein eſt d'aſſurer mes Etats après ma mort au généreux Brandimart, en l'adoptant pour fils.

Les deux Guerriers furent fort touchez du diſcours & des ſentimens de ce bon Roi; mais ils employerent des expreſſions differentes à lui en marquer leur reconnoiſſance. Le Comte ſe contenta d'aſſurer ce Monarque qu'il alloit faire tous ſes efforts pour meriter ſes bontés; & Brandimart ſe jetta aux pieds du Roi, & les lui embraſſa avec un ſaiſiſſement qui venoit moins de l'eſperance d'être un jour héritier de ce Prince, que d'une tendre affection qu'il ſe ſentoit pour lui, ſans ſçavoir pourquoi.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Roland retourne à l'Iſle du Lac.

LE Paladin Roland prit ſur le champ congé du Roi d'Eluth & de ſon ami Brandimart, & ne tarda guere à ſe rendre au pont que le Géant Haridan avoit long-tems gardé. Il attacha ſon cheval à un arbre, & ſe précipita dans le Fleuve ſans balancer. C'étoit effectivement le ſeul moyen d'entrer dans l'Iſle du Lac. Il ménagea ſi bien ſa reſpiration, qu'il ſe trouva dans la prairie délicieuſe qui étoit au fond de l'eau, ſans avoir perdu le ſentiment. Auſſi-tôt qu'il ſe vit ſur l'herbe fleurie, il marcha vers la montagne, d'où il entra ſous la premiere voûte; il paſſa le pont du Lac brûlant, malgré les Statues enchantées qui en gardoient le paſſage; & après avoir traverſé le ſalon du tréſor, il arriva dans le valon ſi chéri de Morgane, il prit le chemin de la fontaine où il avoit vû cette Fée la premiere fois. Il ſe flattoit qu'il la rencontreroit encore.

Mais s'il fut trompé dans cette eſpe-

rance, du moins il eut la ſatisfaction d'y trouver le beau Ziliant. Ce jeune Prince enſeveli dans une profonde rêverie, avoit les yeux couverts de larmes. Quelle joie ne ſucceda point à ſes triſtes penſées, lorſqu'il apperçut le Paladin : Il ſe leva bruſquement, & courut à lui avec tranſport. Prince, lui dit Roland, je viens dégager ma parole. Fameux Guerrier, lui répondit le fils de Monodant en l'embraſſant, que ne vous dois-je point ? Il s'agit de votre liberté, reprit le Comte, ne perdons point un tems qui nous eſt cher. Je ſuis bien-aiſe de vous avoir rencontré ſeul, pour concerter enſemble les moyens de vous retirer de cette Iſle, car vous ſçavez qu'on n'en peut ſortir qu'avec le conſentement de la *Fée*. Par quel expédient pourrons-nous l'obtenir ? Depuis quelques jours, repartit Ziliant, j'ai fait une découverte qui pourra nous le fournir. J'ai remarqué plus d'une fois que Morgane, quelqu'empreſſement qu'elle ait pour moi, a grand ſoin de me quitter à certaine heure le dernier jour de la ſemaine, & que je ne la revois qu'à certaine autre heure le jour ſuivant.

Cette remarque, continua-t'il, excita un jour ma curioſité : je demandai à la

Fée la raiſon de cette conduite : elle rougit à cette queſtion ; & comme il falloit qu'elle répondit, elle me fit une réponſe qui me perſuada qu'elle n'avoit pas envie de ſatisfaire mon deſir curieux : mais je n'en eus que plus d'envie d'éclaircir ce myſtere. Dès que le premier jour où elle devoit me quitter fut venu, & qu'elle en eût rejetté la cauſe ſur quelques cérémonies magiques qu'exigeoient d'elle ſon art & ſa nature de Fée, je la ſuivis de loin avec toutes les précautions poſſibles pour qu'elle ne s'apperçut point que je l'épiois. Elle s'enfonça dans un petit bois qui eſt à l'un des coins de ce valon, & gagna un bocage où j'arrivai ſans être vû. Je me cachai ſoigneuſement derriere quelques arbriſſeaux qui me donnoient moyen de l'entrevoir, en écartant quelques branches touffues qui me couvroient.

Il y a dans le fonds de ce bocage une fontaine d'une eau très-claire. Auſſi-tôt que la Fée fut ſur ſes bords, elle ſe deſhabilla, & ſe jetta dedans ; mais à peine ſon beau corps en eut touché l'eau, que je vis avec étonnement ſes jambes ſe tranſformer en une queue de ſerpent, avec laquelle fendant l'onde, elle ſe mit à nâger tout autour de la fontaine. Je demeu-

rai quelque tems dans l'endroit où j'étois fort attentif, comme vous pouvez penſer, à ce ſpectacle. Néanmoins, de peur d'être apperçu, & croyant avoir aſſez contenté ma curioſité, je me retirai fort occupé de ce prodigieux évenement. Je jugeai qu'une néceſſité fatale forçoit la Fée à cette transformation le dernier jour de la ſemaine, & c'eſt pourquoi vous m'avez trouvé ſeul aujourd'hui; car les autres jours Morgane n'a guere coûtume de me quitter pour ſi long-tems. Ce que je m'imagine de tout ceci, c'eſt que cette connoiſſance peut vous faciliter le moyen de ſurprendre la Fée. Elle reſtera tout ce jour dans ſa transformation, & demain dès que l'aurore paroîtra, je la verrai revenir à moi avec tout l'empreſſement que l'amour inſpire aux tendres amans. Mon deſſein eſt de me trouver alors ſur le bord d'une autre fontaine qui joint un petit bois où vous ſerez caché. Je me placerai de ſorte que Morgane ſera obligée d'avoir le dos tourné vers le bois. Vous profiterez de cette ſituation, pour vous jetter à l'improviſte ſur la Fée, que vous ſaiſirez par les cheveux avant qu'elle ait le tems de s'échapper.

Rien n'eſt mieux penſé, s'écria Ro-

ſand, & je ſuis réſolu à m'arrêter à cet expédient. Alors le Prince d Eluth conduiſit le Paladin dans un petit verger dont les arbres portoient des fruits délicieux. Les deux Princes mangerent de ces fruits, & s'entretinrent dans ce lieu juſqu'à la nuit; puis ſortant du verger, ils prirent le chemin du bois & de la fontaine où leur entrepriſe devoit s'exécuter. Quand ils y furent arrivés, Ziliant ſe mit ſur le bord de la fontaine, & le Comte entra dans le bois où il ſe cacha, réſolu de ne ſe montrer que bien à propos. Ils dormirent peu toute cette nuit. L'inquiétude qu'ils avoient l'un & l'autre écartoit de leurs yeux le ſommeil.

A peine le jour commençoit à diſſiper les ténebres, que le fils de Monodant apperçut Morgane qui venoit à lui avec plus d'empreſſement qu'il ne lui en avoit jamais vû. Il affecta une joie extrême de la revoir, & répondit aux marques de tendreſſe qu'elle lui donna par des expreſſions auſſi vives que les ſiennes. La Fée charmée de ce jeune Prince, admiroit ſa bonne grace & ſa beauté. Dans les tranſports qui l'agitoient, elle entrelaſſoit ſes doigts délicats avec les beaux cheveux de ſon amant, & l'embraſſoit avec une ar-

deur qui faiſoit voir l'excès de ſa paſſion. Jamais le plus habile pinceau n'a offert aux yeux deux amans ſi parfaits. Morgane trop occupée de ſes plaiſirs, fournit à Roland un moyen aiſé de la ſurprendre. Il la tenoit déja par les cheveux, qu'elle ne s'en appercevoit point encore; elle croyoit que c'étoit la main de Ziliant qui cherchoit dans ſes cheveux le même plaiſir qu'elle trouvoit dans les ſiens.

Mais lorſque s'étant retournée, elle eût reconnu le Paladin, elle comprit toute l'étendue de ſon malheur. Elle ne douta pas un moment que le Comte ne fût venu pour lui arracher l'objet de ſon amour. De quelle affliction ne fut-elle pas ſaiſie? Un trouble affreux parut dans tous ſes mouvemens; les pleurs innonderent ſon beau viſage; & dans cet état touchant, elle ſe jetta aux genoux du fils de Milon pour le fléchir; mais ce Guerrier s'étoit préparé à tout. Quoiqu'il fût émû des larmes & de la tendreſſe de cette belle Fée, il avoit pris ſon parti. Charmante Nymphe, dit-il à Morgane, ceſſez de vous deſeſperer: je viens moins ici pour vous faire de la peine, que pour vous procurer plus de repos & de ſatisfaction que vous n'en avez.

Ah, cela ne peut être, s'écria la Fée! Car enfin, vous venez m'enlever mon cher Prince; & me le ravir, c'eſt m'ôter le repos, c'eſt m'arracher la vie. Je vous l'avoue, répondit le Comte, la liberté du Prince d'Eluth eſt le but que je me ſuis propoſé. Mon deſſein toutefois n'eſt pas de vous priver pour jamais de la vûe de Ziliant. Quand vous lui permettrez de revoir ſon pere & ſa patrie, vous ne le perdrez point pour cela. N'avez-vous pas le pouvoir de vous offrir à ſes yeux, quand il vous plaira? D'ailleurs, je m'étonne que vous trouviez de la ſatisfaction à le tenir renfermé dans ce lieu ſoûterrain. En voulez-vous faire un eſclave plutôt qu'un amant? Et votre délicateſſe n'eſt-elle pas bleſſée de la violence que vous lui faites? ſongez que la liberté eſt naturelle à tous les hommes, & que ce n'eſt point par force qu'on doit ſe faire aimer. Il m'a juré lui-même que la contrainte où vous le retenez corrompt la douceur de ſes plaiſirs. Croyez-moi, ne devez ſon cœur qu'à ſon inclination; laiſſez-le libre, & vous verrez qu'il vous en aimera davantage.

Dans cet endroit de ſon diſcours, Roland remarqua que Morgane paroiſſoit entendre raiſon, ce qui encouragea le Pa-

ladin à pourſuivre. Il continua donc de parler avec tant de force, qu'il vint à bout de perſuader la Fée. Il eſt vrai que le beau Ziliant acheva de la déterminer par les ſermens qu'il lui fit de l'aimer toujours, & de la venir ſouvent retrouver dans ſon Iſle. Il la pria même de ſe tranſporter à la Cour d'Eluth toutes les fois qu'elle daigneroit lui accorder le bonheur de ſa vûe, puiſque ſon art de Féerie lui donnoit le pouvoir de ſe rendre en un inſtant dans tous les lieux du monde. Enfin, Morgane conſentit au départ de ſon amant. Ils ſe ſéparerent en bonne intelligence, & les deux Princes ſortirent de l'Iſle du Lac par le même endroit, & de la même maniere que Roland en étoit ſorti la premiere fois avec les Chevaliers qu'il avoit délivrés.

CHAPITRE XXIII.

De l'avanture qui arriva à ces deux Princes en ſortant de l'Iſle du Lac, & de leur retour à la Cour d'Eluth.

LOrſque le Comte d'Angers accompagné du Prince d'Eluth, fut au pont du Géant Haridan, il n'y retrouva plus Bridedor qu'il avoit attaché à un arbre avant que de ſe jetter dans le Fleuve. La perte de ce bon cheval obligea les deux Princes de marcher à pied le reſte de ce jour. Ils paſſerent la nuit dans un petit bois qu'ils trouverent ſur leur route; & le lendemain s'étant remis en marche, ils rencontrerent à l'entrée d'un petit vallon deux Chevaliers qui combattoient à pied l'un contre l'autre avec beaucoup d'animoſité, pendant que leurs chevaux, dont Roland reconnut l'un pour Bridedor, étoient attachés à un arbre.

Le Paladin eût de la joie de cette rencontre; il s'approcha des combattans, & leur dit: Seigneurs Chevaliers ſuſpendez de grace votre combat pour m'en appren-

dre le ſujet. Peut-être y aura-t'il lieu de finir votre different & de vous rendre amis. Les combattans s'arrêterent à ces paroles, & le moins emporté des deux répondit, qui vous porte à interrompre notre combat ? Il y a bien de l'imprudence à vous de vouloir entrer dans des choſes où vous n'êtes point appellé ; vous pourriez bien vous en repentir. Sçachez que ce beau cheval ſi richement enharnaché, que vous voyez attaché à cet arbre, eſt la cauſe de notre démêlé. Mon ennemi m'ayant vû monté deſſus, en a ſouhaité la poſſeſſion. Il m'a ſommé de la lui ceder ; & ſur mon refus, il m'a défié. Nous en ſommes venus aux mains. Je ſuis plus digne que vous de monter ce beau Courſier, interrompit impatiemment l'autre combattant, & ſans vous amuſer plus long-temps à ſatisfaire la curioſité de cet importun, ſongez à vous défendre ; c'eſt ce que je vais faire, repartit le premier, & j'eſpere que vous perdrez bien-tôt la folle eſperance d'avoir mon cheval.

Alors ces deux Chevaliers alloient ſe jetter l'un ſur l'autre avec plus de fureur qu'auparavant, ſi le Comte ne ſe fût lancé entr'eux deux, en oppoſant ſon bouclier à l'épée de l'un, & Durandal à celle de

l'autre. Arrêtez, Chevaliers, leur cria-t'il, je puis terminer votre differend, en vous apprenant que le cheval pour lequel vous combattez eſt à moi. Je vous prie donc de me le rendre, & de ceſſer de vous diſputer un bien qui ne vous appartient pas. Ah, ah, s'écria l'un des deux combattans, ceci eſt merveilleux. Cet homme-ci n'étoit tout-à-l'heure qu'un faiſeur de queſtions, c'eſt-à-préſent un Juriſconſulte. Dites plutôt un extravagant, reprit bruſquement ſon ennemi, & nous ſerions auſſi foux que lui, ſi nous nous arrêtions plus long-tems à ſes ſots diſcours. Vous n'êtes qu'un extravagant vous-même, dit Roland avec hauteur au Chevalier qui venoit de parler: Fuyez, dérobez-vous à ma colere, gens vils & mépriſables, qui deshonorez la noble profeſſion des armes par vos procedez. Je vais reprendre mon cheval, & malheur à celui qui oſera s'y oppoſer.

Il prononça ces derniers mots d'un air ſi terrible, que les deux Chevaliers en frémirent. Néanmoins le plus orgueilleux des deux ne laiſſa pas de s'avancer pour troubler le Comte dans ſon deſſein; mais le fier Paladin choqué de ſon action, lui fit voler le bras & la tête d'un ſeul revers.

de Durandal. L'autre Chevalier épouvanté de ce châtiment, & craignant d'avoir le même ſort, ſe jetta aux pieds du Comte, & lui demanda pardon dans les termes les plus reſpectueux. Roland moins touché de ſon repentir que de ſa lâcheté, ne lui pardonna qu'à condition qu'il cederoit ſon propre cheval & ſes armes au Prince Ziliant. Le Chevalier y conſentit, trop heureux de conſerver ſa vie à ce prix.

Les deux Princes s'étant mis en état par cette avanture de faire plus de diligence, arriverent en peu de jours à Eluth. Lorſqu'ils y entrerent, le beau Ziliant qui avoit la viſiere de ſon caſque levée à cauſe de la chaleur de la ſaiſon, fut reconnu des Habitans. Ils pouſſerent dans les airs mille cris de joie, dont le bruit ſe fit entendre du Palais. Monodant averti du retour de ſon fils, courut tout tranſporté au devant de ce jeune Prince; & dans les mouvemens tumultueux qui l'agitoient, il l'embraſſa ſans pouvoir prononcer une parole. Ziliant ſenſible à la tendreſſe d'un ſi bon pere, répondit à ſes careſſes avec tout le reſſentiment poſſible. Après que le ſang eut rempli ſes devoirs, le Roi d'Eluth ſe reprochant tout le tems qu'il demeuroit

ſans rendre graces à Roland, lui en fit des excuſes ; & ce Monarque lui témoigna tant de reconnoiſſance du ſervice qu'il en avoit reçu, que le Comte eut ſujet d'en être content.

Les Paladins qui étoient reſtez à la Cour d'Eluth ſur leur parole, & qui pendant l'abſence de Roland avoient été traités avec diſtinction, prirent part à la joie qu'y cauſoit le retour de ce fameux Guerrier. Brandimart ne pouvoit moderer la ſienne. On fit des feſtins & des réjouiſſances durant trois jours ; mais tous ces plaiſirs ne pouvoient toucher l'amoureux Roland ; le ſouvenir de ſa Princeſſe ne lui laiſſoit pas l'eſprit tranquile ; & ſi la bienſéance le lui eut permis, il ſeroit parti d'Eluth dès le même ſoir qu'il y arriva. Il accorda trois jours aux inſtances que Monodant & le Prince ſon fils lui firent pour demeurer quelque tems à la Cour ; enſuite il prit le chemin d'Albraque avec Brandimart. Les autres Paladins, de leur côté, partirent pour s'en retourner en France, après en avoir obtenu la permiſſion du Roi d'Eluth, qui fit preſent d'un des meilleurs chevaux de ſes écuries au Prince d'Angleterre.

CHAPITRE XXIV.

Avanture de Renaud & de Dudon, & de quelle maniere ils furent ſéparez du Prince Aſtolphe.

LEs Paladins Renaud, Aſtolphe & Dudon s'étant mis en chemin avec Irolde & Praſilde, le Seigneur de Montauban repréſenta aux deux Chevaliers de Balc, qu'il ne pouvoit ſouffrir, ſans abuſer de leur amitié, qu'ils l'accompagnaſſent plus long-tems : qu'ils laiſſoient par leur abſence la belle Thiſbine en proye aux ennuis les plus cuiſans ; & qu'enfin, puiſqu'il étoit avec les Paladins Aſtolphe & Dudon, il n'avoit plus beſoin de leur ſecours. Irolde & Praſilde perſiſtoient à vouloir aller avec lui juſqu'à la Cour de Charles, mais il s'y oppoſa. L'Anglois & Dudon ſe joignirent à Renaud, & firent ſi bien que les Chevaliers Perſans s'en retournerent à Balc.

Après cette ſéparation, les Paladins ſuivirent la grande route d'Aſtracan. Le troiſiéme jour de leur marche, ils virent

venir vers eux un Chevalier armé de toutes pieces. A meſure qu'il s'approchoit, le fils d'Aimon, qui le conſideroit attentivement, crut reconnoître Rabican dans le cheval qu'il montoit. Aſtolphe s'imagina la même choſe, & lorſqu'ils virent de plus près le Courſier, ils s'apperçurent qu'ils ne s'étoient pas trompez. Qu'avez-vous réſolu de faire, dit Renaud au Prince Anglois? Je veux reclamer Rabican, répondit Aſtolphe, puiſque vous m'en avez fait preſent, & ſi le Chevalier qui le monte refuſe de l'accorder à ma priere, je l'obligerai par force à me le ceder. Allez donc exécuter votre réſolution, réprit en riant Renaud, car ce ſeroit dommage de perdre une ſeconde fois cet excellent cheval, puiſque nous trouvons une occaſion ſi favorable de le recouvrer.

Le fils d'Othon avoit trop bonne opinion de ſa valeur, pour ſe le faire dire deux fois. Il s'adreſſa au Chevalier qui paſſoit alors auprès d'eux, & lui dit: Seigneur Chevalier, l'honneur m'engage à vous apprendre que le Courſier ſur lequel vous êtes m'appartient. Je vous prie de me le rendre, & par cette action de juſtice vous nous épargnerez un combat que je ſerois fâché d'avoir contre vous. Je pour-

rois vous ſatisfaire, répondit le Chevalier, ſi quelqu'autre que vous m'aſſuroit ce que vous me dites ; mais que ſur votre ſeul témoignage j'aye la facilité de vous ceder le meilleur cheval de l'univers, je n'en ferai rien. Ce ſeroit une crédulité qu'on pourroit me reprocher. Voyons donc par les armes, repliqua l'Anglois, à qui de nous deux ce bon cheval reſtera ; car je ne ſuis pas d'humeur à vous le laiſſer tranquillement, après vous avoir fait connoître qu'il eſt à moi.

Les deux Chevaliers s'éloignerent pour prendre du champ, & revinrent l'un ſur l'autre les lances baiſſées. L'Inconnu, qui montoit Rabican, étoit un des plus redoutables Guerriers de l'Aſie, mais ni ſon extrême force, ni la vîteſſe du Courſier ne pûrent le garantir du ſort qu'avoient tous ceux que touchoit la lance d'or. Elle le jetta par terre, & Rabican fournit ſa carriere à ſelle vuide. Comme le fils d'Aimon craignit que ce merveilleux animal ne prît la fuite, il courut après, & l'ayant rejoint, il le ramena à ſon couſin qui ſauta legerement deſſus. Cependant le Chevalier démonté ſe releva, & d'autant plus honteux de ſa chute, que ce malheur ne lui étoit jamais arrivé, il

s'avança

s'avança vers Aſtolphe, & lui adreſſa ce diſcours : Brave Chevalier, ſi vous m'avez abattu à la lance, ne vous imaginez pas pour cela que je me tienne pour vaincu, ni que je ſouffre paiſiblement que vous poſſediez le cheval que vous venez de m'ôter. Je veux le regagner par mon épée, & laver dans votre ſang l'affront que vous m'avez fait.

Le Prince d'Angleterre alloit lui répondre ſur le même ton, ſi Renaud ne l'eut prévenu. Ce dernier ſe mit entr'eux deux, & dit à l'inconnu : Seigneur Chevalier, le cheval qui fait le ſujet de votre querelle m'appartenoit, & j'en ai fait preſent à mon compagnon : ainſi, tournez vos armes contre moi, car je ne permettrai point que vous le troubliez dans la poſſeſſion de ce Courſier. Dans le reſſentiment que j'ai, repartit le Chevalier inconnu, je tournerois mes armes contre tous les Guerriers de l'Aſie qui voudroient s'oppoſer à ma vengeance. En parlant de cette ſorte il s'avança le fer à la main ſur le fils d'Aimon, qui le voyant à pied, deſcendit de Bayard pour le recevoir. Aſtolphe voulut interrompre leur combat, prétendant que c'étoit à lui de punir ce temeraire, que le châtiment me-

me ne pouvoit corriger, mais Renaud le pria de s'écarter, & l'Anglois le voyant déja aux mains avec l'inconnu, n'osa se mettre de la partie, de peur d'offenser son cousin.

Ce fut un bonheur pour le fils d'Othon, car ses forces n'étoient pas comparables à celles du Chevalier qu'il venoit d'abattre à la lance. Et le Seigneur de Montaubarr trouva dans cet inconnu un ennemi digne de sa valeur. Il eut besoin de toutes ses forces pour le vaincre. Cependant il l'affoiblit par un grand nombre de blessures qu'il lui fit, & il le vit tomber à ses pieds de foiblesse & de lassitude. Dès ce moment le fils d'Aimon cessa de le frapper; il s'approcha de lui pour le secourir, & les deux Paladins firent la même chose. Ils banderent ses playes avec quelques linges, & comme l'abondance du sang qu'il avoit perdu l'avoit privé de sentiment, ils le transporterent sur le cheval du Roi d'Eluth au premier lieu habité, où ils le laisserent entre les mains de quelques personnes charitables qui se chargerent d'en avoir soin.

Ils reprirent ensuite leur chemin, & après avoir été plus de deux mois à traverser le vaste pays des Calmouques,

ils parvinrent enfin au bord de la mer Caſpienne. Ils rencontrerent une Nymphe d'une éclatante beauté, qui par la ſeule puiſſance de ſa voix attiroit autour d'elle les plus beaux poiſſons de toute cette mer. Ils virent des Thons, des Dauphins, des Thiburons, & entre autres une Baléne d'une grandeur ſi prodigieuſe, que l'on n'y diſtinguoit aucune forme de corps animés. Comme cette Baléne étoit alors immobile par le pouvoir de la Nymphe, & qu'elle touchoit le rivage, elle ne paroiſſoit que comme une langue de terre qui s'avançoit dans la mer. La Nymphe étoit la Fée Alcine, ſœur de Morgane, & elle n'avoit pas moins d'habileté qu'elle dans l'art de Féerie. Auſſi-tôt qu'elle apperçut les Paladins, elle les conſidera fort attentivement. La beauté du Prince Aſtolphe la charma. Elle ſe ſentit enflammer d'amour pour lui, & forma le deſſein d'en faire ſon amant. Seigneurs Chevaliers, leur dit-elle, ſi vous voulez vous donner le divertiſſement de ma peſche, avancez-vous avec moi juſqu'à cette pointe qui entre plus avant dans la mer qu'aucun autre endroit de ce rivage, vous y verrez des poiſſons admirables.

En disant cela, la Fée passa sur le dos de la Baléne. Astolphe, qui étoit le plus curieux de tous les hommes, & qui peut-être se sentoit autant épris de la Nymphe, qu'elle l'étoit de lui, la suivit, malgré tout ce que ses compagnons lui purent dire pour l'en détourner. D'abord que le Prince Anglois fut sur la Baléne, ce monstre, dont le mouvement naturel avoit été suspendu jusques-là par le charme magique, s'éloigna du rivage avec rapidité. Dans le moment la Fée disparut, & Astolphe alors se crut perdu. Le Seigneur de Montauban poussa Bayard dans la mer pour tâcher de tirer son cousin du peril où il le voyoit, & Dudon en fit autant. Le cheval de ce dernier Paladin, déja fatigué d'une longue traite, perdit bien-tôt ses forces dans l'eau, & il se seroit noyé avec son maître, si Renaud n'eut tourné les yeux par hazard vers Dudon, & ne fut venu à son secours. Heureusement le fils d'Aimon arriva dans le tems que le Coursier de son compagnon s'abîmoit. Il saisit Dudon d'une main vigoureuse, & le mettant sur le col de Bayard, il le porta sur le rivage. Après cela, Renaud eut quelque envie de se

rejetter dans l'eau, pour continuer ſon premier deſſein, mais il ne vit plus la Baléne; & d'ailleurs, il s'éleva ſubitement un orage mêlé de grêle & de pluye; des vents impétueux commencerent à ſouffler, & la mer à pouſſer ſes flots juſqu'aux nues. Cette tempête, qui ſembloit vouloir détruire le monde entier, étoit un enchantement qu'Alcine formoit pour ôter toute eſperance au fils d'Aimon de pouvoir ſecourir le Prince Aſtolphe.

Effectivement, Renaud arrêté par cet obſtacle invincible, demeura conſterné ſur le rivage. Il pleura ſon couſin, comme un Prince qu'il croyoit au fonds de la mer prêt à devenir la proye des poiſſons. Lorſque le Paladin Dudon eut repris ſes forces, ils monterent tous deux ſur Bayard, car il ne leur reſtoit plus que ce cheval, & ſe remirent en chemin, malgré la pluye & la grêle qui tomboient ſur leurs armes.

Fin du quatriéme Livre.

ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Des mauvaiſes nouvelles qu'apprit le Roy Sacripant, & de ſon départ d'Albraque.

LE fameux Turpin en cette endroit retourne au Roi Sacripant, & dit que ce Prince, après avoir perdu ſon bon cheval Frontin, de la maniere qu'on l'a raconté, alla retrouver Angelique, fort touché de la perte qu'il venoit de faire. Ce fut un nouveau ſujet de chagrin pour

lui, lors qu'ayant rejoint cette Princeſſe, il apprit qu'elle n'avoit plus ſa bague, & que le même Nain qui s'étoit rendu maître de ſon Courſier, l'avoit ſubtilement volée. Il fut pénetré de la vive affliction dont elle paroiſſoit ſaiſie, & véritablement elle ne pouvoit trop regretter un anneau ſi précieux. Pour ſurcroît de douleur, Galafron lui fit part d'une mauvaiſe nouvelle qu'il venoit de recevoir. Prince, lui dit-il, on me mande que Mandricart fils d'Agrican & ſon ſucceſſeur à l'Empire de Tartarie eſt dans le Royaume d'Aſtracan, qu'il ſaccage les meilleures Villes, qu'il a tué de ſa propre main le brave Prince Liſca votre frere, & qu'il a juré de venir mettre tous mes Etats en cendres pour venger la mort de ſon pere, qu'il ſurpaſſe en force & en valeur.

Courageux Sacripant, continua-t-il, nos malheurs & nos interêts ſont communs. Vous ſçavez que nous ne ſçaurions réſiſter l'un & l'autre à la puiſſance formidable de Mandricart. La ſeule reſſource qui nous reſte, eſt d'implorer le ſecours du Roi Gradaſſe. Ce grand Monarque, qui a joint à ſon vaſte Empire de la Serique ſoixante & douze

Royaumes, dont il a rendu les Rois tributaires, eſt un des plus vaillans Guerriers de l'Univers. Son grand cœur ne cherche que la gloire ; auſſi le bruit de ſon nom eſt parvenu juſqu'aux extrémitez de la terre. Il eſt depuis peu de retour de ſon expédition d'Occident, où il a vaincu les Rois Marſille & Charlemagne. Il n'a pas encore licentié ſa nombreuſe Armée, & je ne doute pas qu'il ne la fît marcher à notre défenſe, s'il étoit inſtruit de l'embarras où nous ſommes. Allez demander vous-même ſon aſſiſtance. Ajoûtez ce nouveau ſervice à ceux que vous nous avez rendus juſqu'ici, & ſoyez ſûr que ma fille & moi nous les reconnoîtrons.

Le Roi de Circaſſie, à cette nouvelle, fût agité de divers mouvemens. La mort de ſon frere Liſca l'excite à la vengeance ; le beſoin que ſa Princeſſe a de ſecours ne lui permet pas de l'abandonner à la fureur de ſes ennmis. Il prit le parti de ſuivre l'avis de Galafron ; il choiſit le meilleur Courſier des écuries de ce vieux Roi, & partit pour la Cour de Sericane. Comme il ſe propoſoit de faire le plus de diligence qu'il pourroit, il évita toutes les avantures qui auroient pû l'arrêter ;

de

de ſorte qu'après pluſieurs jours de marche, il ſe trouva dans le Royaume d'Ortus. Il parvint au grand Fleuve jaune qu'il lui falloit traverſer pour continuer ſon voyage vers la célebre Ville de Camoul, où le Roy Gradaſſe faiſoit alors ſa réſidence. En le remontant le long de ſon rivage, il rencontra un Pont, au-delà duquel, ſur l'autre rive du Fleuve, s'élevoit un aſſez beau Château bâti ſur le grand chemin qui aboutiſſoit au Pont, entre une Forêt & un Rocher.

Un Chevalier bien armé défendoit le paſſage du Pont. Sacripant ſe preſenta pour le paſſer : Seigneur, lui dit le Chevalier, je ne puis vous permettre de paſſer par ici, ſi vous ne me jurez que vous ne regarderez point dans la Fontaine qui lave le pied de cette Roche que vous voyez au-delà du Pont. Quoique j'aye des raiſons aſſez fortes, répondit Sacripant, pour ne me point engager dans un combat qui peut m'arrêter, je ne ſçaurois faire ce ſerment qui me paroît contraire à l'honneur d'un Chevalier. Ne vous offenſez pas de ce que je vous propoſe, repliqua le Défenſeur du Pont; je ne le fais que pour votre avantage, & je n'exige rien de vous que je n'aye pra-

tiqué moi-même. Que ce ſoit un avantage ou non, repartit le Roi de Circaſſie, je ne puis me réſoudre à faire un ſerment qu'on exige de moi, & vous voulez bien que je ne ſuive point votre exemple. Parlons ſans déguiſement, lui dit le Guerrier du Pont, un peu piqué de ſa réponſe, vous êtes curieux. Je n'en diſconviens pas, reprit Sacripant; & je vous avouerai que ma curioſité ſeule ſuffiroit pour m'exciter à combattre contre vous. Je ſuis curieux de ſçavoir ce qu'il y a dans cette Fontaine qui vous oblige d'en dérober la vûe aux paſſans. Hé bien, repliqua l'autre Chevalier, voyons ce que le ſort des armes en décidera.

En même tems, ils s'attaquerent l'un l'autre avec ardeur. Ils étoient tous deux égaux en courage, & leurs forces étoient peu differentes. Ils combattirent longtems ſans avantage, quoiqu'ils ſe portaſſent des coups peſans & capables de faire de profondes bleſſures. Pendant ce combat, deux autres Chevaliers arriverent en ce lieu, & s'arrêterent pour regarder les combattans. Le Défenſeur du Pont parut s'affoiblir; ſes coups commencerent à ſe rallentir, auſſi étoit-il déja bleſſé en pluſieurs endroits. Son ennemi qui con-

ſervoit encore toutes ſes forces, le chargeoit à coups redoublez, & l'alloit bientôt réduire à ne pouvoir plus ſe défendre, ſi la Dame du Château qui juſques-là les avoit obſervés des fenêtres, ne fut venue ſur le Pont pour interrompre leur combat. Elle adreſſa ces paroles au Roi de Circaſſie : Seigneur Chevalier, aucun differend particulier ne vous anime l'un contre l'autre, c'eſt moi qui ai engagé ce Guerrier à s'oppoſer à votre paſſage, dans le ſeul deſſein de détourner de deſſus vous le malheur qui arrive à la plupart des Chevaliers qui paſſent par ici. Bien-loin de lui en ſçavoir mauvais gré, j'eſpere que vous voudrez bien, à ma priere, ceſſer d'être ennemis. Le paſſage du Pont, que vous n'avez que trop merité par votre valeur, ne vous ſera plus fermé, mais prenez garde qu'il ne vous ſoit funeſte.

Le Roi Sacripant, le Prince de l'Aſie le plus courtois, avoit ſuſpendu ſes coups à l'approche de la Dame pour l'écouter ; & lorſqu'elle eut ceſſé de parler, il lui répondit dans ces termes : Belle Dame, je ne puis vous rien refuſer ; je vous ſacrifie mon reſſentiment. Je ne veux plus me ſouvenir que du courage de ce Guer-

tier, & je lui demande ſon amitié. A ces mots, le Roi de Circaſſie embraſſa le Défenſeur du Pont, qui ſe livra avec la même franchiſe à ſes embraſſemens. Mais la Dame s'appercevant que ſon Chevalier étoit foible & bleſſé, le fit tranſporter au Château pour rétablir ſes forces, & panſer ſes playes. Les deux Chevaliers qui avoient été ſpectateurs du combat reconnurent Sacripant, qui de ſon côté reconnut en eux le Comte Roland & Brandimart. Ils s'embraſſerent tous trois à pluſieurs repriſes, après quoi le Paladin & ſon ami ſaluerent très-profondément la Dame du Château, de qui toute la perſonne avoit de quoi s'attirer de l'attention & des reſpects. Elle répondit civilement à leur courtoiſie, & les invita de ſi bonne grace à s'arrêter dans ſon Château, qu'ils ne pûrent s'en défendre. Lorſqu'ils y furent entrés, & que Roland eut bien conſideré le Chevalier bleſſé, il le reconnut pour le brave Iſolier, frere de Ferragus. Iſolier, après l'accommodement procuré par Aſtolphe entre l'Empereur Charles & le Roi Gradaſſe, n'avoit pas voulu retourner en Eſpagne avec le Roi Marſille ſon pere, & il étoit venu en Aſie pour y occuper ſon courage dans

les avantures de Chevalerie. Il en avoit achevé plusieurs avec gloire, & il étoit enfin devenu amoureux de la Dame de ce Château, qui l'engageoit à garder le passage du Pont.

CHAPITRE II.

Qui étoit la Dame du Château. Histoire de la Fontaine de la Roche.

LA Dame du Château se nommoit Calidore. C'étoit une Princesse de la Cour d'Ortus. Son premier soin fut de faire panser Isolier par des Demoiselles très-expertes en cet art. Elle obligea le Roi Sacripant à souffrir aussi qu'elles pansassent ses blessures. Quoiqu'il fut moins blessé que le Prince Espagnol, il ne laissoit pas de perdre beaucoup de sang; ensuite la belle Calidore voyant tous ces Chevaliers assis autour du lit du fils de Marsille, elle leur parla de cette sorte: Nobles Princes, je fais trop de cas de votre estime, pour vous laisser dans une opinion qui pourroit m'être desavantageuse. Les apparences sont contre moi,

je l'avoue, & vous croyez peut-être que c'eſt par caprice ou par cruauté que je fais garder ce pont ; mais je vais vous apprendre quel en eſt le motif, & vous faire en même-tems le recit d'une avanture qui a de quoi étonner tous les ſiecles.

Hiſtoire de la Fontaine de la Roche.

LE Royaume d'Ortus, continua-t'elle, eſt compoſé de deux Provinces très-fertiles, que le grand fleuve jaune qui paſſe ſous ce pont arroſe de ſes eaux. Chacune de ces Provinces pouvoit autrefois ſe vanter de poſſeder une choſe merveilleuſe. L'une avoit vû naître Floris, & l'autre Adamanthe. C'eſt le nom d'un jeune homme & d'une jeune fille d'une beauté raviſſante. Jamais la nature n'a rien produit de ſi parfait que ces deux perſonnes. Dès qu'ils furent hors de l'enfance, ces deux objets charmans, chacun dans ſa Province, enflâmerent mille cœurs. Adamanthe faiſoit l'admiration de tous les hommes qui la voyoient. Les peuples des Etats voiſins, attirés par le bruit de ſa beauté, accouroient en foule pour la voir, mais le plaiſir qu'ils prenoient à la regarder leur coûtoit cher ; ils

ſe ſentoient embraſer d'une flâme que la mort ſeule étoit capable d'éteindre ; auſſi n'étoit-ce que funérailles dans les lieux qu'elle habitoit. Tout y retentiſſoit des plaintes des Amans deſeſperés.

Les cruautez d'Adamanthe ; dans le cœur de qui nul de ſes Amans ne pût exciter le moindre mouvement de pitié, furent cauſe qu'on ne l'appella plus que l'inexorable Anaxarette. Elle n'étoit pas, en effet, moins inſenſible que cette fille inhumaine qui réduiſit l'aimable Iphis à ſe pendre de deſeſpoir. Ce n'étoit donc plus Adamanthe qu'on la nommoit, & cette orgueilleuſe beauté avoit en horreur le nom d'Amant. Elle ne ſe plaiſoit que dans les bois, & les exercices de la ſœur d'Apollon faiſoient tous les ſiens. Elle négligeoit le ſoin de ſe parer. Ses habits étoient ſimples, & ſes cheveux n'avoient point d'autre ornement qu'un ruban qui les tenoit attachés. Les plus conſidérables perſonnes du Royaume la demanderent en mariage ; mais déteſtant l'hymenée comme l'Amour, & ſous prétexte de ſe conſacrer entierement à Diane, elle obtint de ſon pere la permiſſion de n'habiter que les bois.

Elle n'avoit jamais vû Floris, qui de

ſon côté, dans les lieux où il avoit pris naiſſance, vivoit ainſi qu'Anaxarette dans les bois. Il avoit eu recours à ce moyen pour ſe dérober aux importunes ardeurs des plus belles Dames de ſa Province. Il établit ſon ſéjour dans une Forêt, & la chaſſe devint ſon unique occupation. La Reine d'Ortus avoit un Château ſitué ſur le bord de cette Forêt, & elle y alloit ordinairement paſſer la plus belle ſaiſon de l'année dans les plaiſirs de Diane. Toute ſa Cour ſuivoit ſon exemple, & chaque jour les Dames du Palais s'enfonçoient dans le plus épais du bois, le carquois ſur l'épaule, & le javelot à la main. Quelques-unes d'entr'elles rencontrerent le beau Chaſſeur, & s'enflâmerent à ſa vûe. Elles parlerent de cette rencontre à leurs compagnes, qui chercherent par curioſité Floris, & qui éprouverent le même ſort. Le trouble regna dès ce moment dans le Palais, & l'avanture qui le cauſoit vint à la connoiſſance de la Reine.

Cette Princeſſe eut la même curioſité que ces Filles d'Honneur. Elle parcourt la Forêt, jette les yeux de toutes parts, & brûle d'impatience de voir le nouvel Adonis qu'on lui a peint avec de ſi belles cou-

leurs ; elle l'apperçoit, & à peine l'a-t'elle enviſagé, qu'il fait ſur elle une amoureuſe impreſſion. Plus elle le conſidere, & plus le trait que l'amour lui a lancé s'enfonce dans ſon cœur. La majeſté de ſon rang, & ſa modeſtie naturelle l'obligerent à cacher ſa nouvelle paſſion ; mais la violence qu'elle ſe fit en cela ne fit qu'en augmenter l'ardeur. Enfin elle n'en fut plus la maîtreſſe, elle s'ouvrit à une de ſes Dames. Foible ſoulagement ! Cette confidence ne pouvant la ſatisfaire long-tems, il fallut prendre le parti de découvrir au charmant Chaſſeur le mal qu'il avoit cauſé. La Confidente, quoique rivale de la Reine, s'offrit à lui rendre ce ſervice. Elle chercha l'occaſion de rencontrer Floris ; & l'ayant trouvée par ſon adreſſe, elle l'inſtruiſit des ſentimens qu'il avoit inſpiré à ſa Maîtreſſe. L'inſenſible Chaſſeur écouta la Dame impatiemment. Elle s'en apperçut, & s'imaginant que ſi elle parloit pour ſon compte, il s'intereſſeroit peut-être davantage à ſon entretien, elle lui déclara ſa tendreſſe avec encore plus de vivacité que celle de la Reine ; mais tout le fruit qu'elle tira de ſes diſcours, fut d'avoir fait connoître au jeune homme les flâmes qu'il avoit allumées.

Le malheureux ſuccès de cette négociation affligea vivement la Reine, ſans la détacher de l'ingrat qui la mépriſoit. Comme il avoit toute la beauté de l'Amour enfant, avec toute la grace du Chaſſeur Adonis, les bleſſures qu'il faiſoit étoient telles qu'on n'en pouvoit guérir ; auſſi les Dames du Palais abandonnées à l'ardeur qui les conſumoit, paſſoient leurs jours à chaſſer, non pour épuiſer les fleches de leurs carquois ſur les bêtes de la Forêt, mais les traits de leurs yeux ſur le cœur de Floris. Chaque jour l'écho des valons & des bois retentiſſoit des plaintes amoureuſes de ces Amantes infortunées. L'agitation de la Reine étoit encore plus grande que celle de ſes Femmes. Cette Princeſſe gênée par ce qu'elle devoit à ſon rang, n'avoit fait juſques-là aucune démarche pour rendre le jeune homme ſenſible à ſa paſſion. Sa contrainte lui devint inſupportable ; elle réſolut de parler elle-même, ſe flattant qu'elle réuſſiroit mieux que ſa Confidente à perſuader le Chaſſeur. Dès qu'elle en pût trouver l'occaſion, elle ne manqua pas de lui déclarer ſon amour, & elle accompagna cet aveu de toutes les offres qui pouvoient contribuer à le faire bien recevoir. Néan-

moins cette Princeſſe, toute Reine, toute jeune & charmante qu'elle étoit, eut la mortification de voir dédaigner ſes feux & ſes empreſſemens. Le cruel Floris préfera ſa liberté à la Couronne même d'Ortus, que la Reine, qui étoit fille, lui offrit, & les plaiſirs de la chaſſe à ceux de l'amour.

La Princeſſe ne pût ſoûtenir les rigueurs de cet ingrat, & l'excès de ſes tourmens lui cauſa une maladie de langueur qui l'emporta malgré tous les efforts de ſes Medecins. Oüi, cette Reine qui faiſoit les délices de ſes Peuples, & avoit été recherchée des plus grands Princes de l'Orient, perdit la vie, pour avoir trop aimé Floris. Une grande partie des Dames du Palais eurent la même deſtinée; & depuis ce funeſte évenement, on n'appella plus ce jeune homme dans tout le Royaume d'Ortus, que l'inſenſible Narciſſe, tant on lui trouvoit de rapport avec le Narciſſe des Anciens.

Peu de tems après ce malheur la Fée Silvanelle, qui habitoit la Forêt où chaſſoit le jeune Floris, le rencontra un jour. Cette Fée avoit peu de commerce avec les humains, & ſe laiſſoit voir rarement. Elle ne l'avoit point encore vû. Elle jetta les yeux

ſur lui ; & il ſeroit mal-aiſé de dire, ſi elle le regarda plutôt qu'elle n'en devint amoureuſe. Dès ce moment, elle ſouhaita de le poſſeder. Elle le ſuivit, & à meſure qu'elle s'en approchoit, ſon cœur s'enflâmoit davantage. Elle éleva la voix pour lui faire entendre ces paroles : Attends jeune homme, & ceſſe de pourſuivre les bêtes de la Forêt ; une priſe plus conſidérable ſe preſente à toi, je t'offre mon cœur & ma main. Tu dois eſtimer le bonheur que ta beauté te procure aujourd'hui : je ſuis la Fée Silvanelle : cette Forêt m'appartient, & mon Empire s'étend juſques ſur les Génies.

Lorſque Narciſſe apprit par ces paroles la qualité de la Fée, il s'arrêta par reſpect ; mais Silvanelle n'en fut pas plus ſoulagée. L'habitude que le Chaſſeur avoit de faire le cruel, ne lui permit pas de traiter la Fée plus favorablement que les autres femmes. Beau Chaſſeur, lui dit-elle vainement, j'ai mépriſé juſqu'ici l'amour & ſes plaiſirs ; je ne jugeois aucun mortel digne de mes regards, cependant dès que je t'ai vû, j'ai perdu mon orgueil & mon indifference, tu m'as inſpiré des ſentimens inconnus. O que tes parens ſont heureux d'avoir un fils ſi parfait !

Plus heureuſe encore mille fois la perſonne qui ſera ta femme. Pour jouir de ce bonheur, je veux t'élever juſqu'à moi. Conſens donc, aimable jeune homme, que les doux nœuds de l'Hymenée nous uniſſent, & commençons dès ce jour à n'avoir qu'un cœur & qu'un lit. En achevant ces mots, la Fée, emportée par ſa paſſion, ouvrit les bras & s'approcha de Narciſſe pour lui ravir des baiſers qu'il n'avoit aucune envie de lui donner. Il rougit pour elle de cette action trop libre, & s'éloigna de quelques pas d'un air dédaigneux. Silvanelle ne ſe rebuta point; elle le ſuivit & l'embraſſa malgré la répugnance qu'il avoit à le ſouffrir. La honte qu'il en eut ne fit qu'ajouter à ſa beauté naturelle de nouvelles graces, qui n'inſpirerent pas plus de retenue à la Fée. Madame, lui dit-il, fatigué de ſes importunitez, laiſſez-moi, je vous conjure, ou bien vous m'obligerez à fuir ces lieux que vous me faites haïr par vos emportemens. Non, charmant jeune homme, reprit-elle d'un air tendre; non, demeurez dans ces lieux; j'aime mieux les quitter moi-même que de vous les rendre odieux par ma preſence: jouiſſez-y d'une entiere liberté, mais ne m'ôtez point celle de vous y voir quel-

quefois, & au nom des Dieux, ne me haïſſez pas.

Après avoir parlé de cette ſorte, Silvanelle ſe retira un peu mortifiée de l'air dont il avoit reçu les témoignages de ſon affection; néanmoins elle ne deſeſperoit pas de pouvoir le fléchir par ſes promeſſes & par les avantages qu'il tireroit de l'union conjugale qu'elle lui propoſoit. Depuis ce jour-là, cette Fée vit Floris pluſieurs fois; mais l'eſperance dont elle s'étoit flattée ne ſe rempliſſoit point. Elle avoit beau ſe plaindre, ſes plaintes ne faiſoient que frapper l'air, ſans toucher le cœur qu'elle vouloit rendre ſenſible. N'es-tu pas content, diſoit-elle à Narciſſe, d'avoir mis au tombeau par tes duretez la Reine d'Ortus & les plus belles Dames de ſa ſuite? Veux-tu faire mourir toutes les femmes de ce Royaume, comme la cruelle Anaxarette fait perir tous les hommes dans la Province de Campion? Enfin, la Fée laſſe de ſe voir mépriſée, ſe retira dans ſa grotte, réſolue d'y paſſer quelque tems à déliberer ſi elle ſuivroit les mouvemens de ſon reſſentiment qui la portoient à la vengeance, ou ſi elle continueroit à vouloir gagner Floris par la patience & la douceur.

Le jeune Chaſſeur, après que Silvanelle l'eut quitté, rappella ce qu'elle venoit de lui dire de cette Anaxarette, qui faiſoit ſur les hommes la même impreſſion qu'il faiſoit ſur les femmes. Il ſentit naître en lui un deſir curieux de connoître une ſi merveilleuſe perſonne, & de voir ſi elle étoit d'une beauté à devoir produire des effets ſi ſurprenans. Il réſolut de ſatisfaire ſa curioſité, & de partir ſur le champ pour la Province de Campion; puiſqu'auſſi-bien le ſéjour de la Forêt d'Youlin qu'il habitoit, commençoit à lui paroître haïſſable. Effectivement, il n'en pouvoit plus parcourir les routes, ſans y rencontrer des Dames de la Cour qui venoient ſe plaindre de ſon inſenſibilité. Il ſe mit donc en chemin, & ſe rendit en diligence au pays d'Anaxarette. D'abord qu'il y fut, il s'informa de cette dangereuſe perſonne, & il ſe hâta d'arriver à la Forêt de Campion où il apprit qu'elle étoit toujours.

Comme cette Forêt avoit une grande étendue, il la parcourut pluſieurs jours ſans rencontrer ce qu'il cherchoit. Un jour ſe ſentant très-fatigué, il ſe coucha au bord d'un ruiſſeau qui couloit ſous le plus agréable ombrage de tout le bois; &

là le ſommeil vint inſenſiblement ſurprendre ſes ſens. Pendant qu'il dormoit, Adamanthe attirée par la ſoif arriva dans ce lieu. Elle s'y deſaltera, & lorſqu'après avoir rafraîchi ſes poulmons, elle voulut s'éloigner du ruiſſeau, elle apperçut par hazard le beau Narciſſe qui repoſoit à quelques pas de l'endroit où elle venoit de boire. Peu s'en fallut d'abord qu'elle ne ſe retirât avec précipitation, dans la penſée que ce pouvoit être quelqu'un de ſes perſécuteurs, c'eſt-à-dire, un de ſes Amans; mais la beauté de Floris, dont le viſage étoit tourné de ſon côté, la retint malgré elle. Pour la premiere fois, elle attache ſa vûe ſur un homme; & bien loin de le regarder avec horreur, elle s'approche de lui pour le conſiderer à ſon aiſe. Que vois-je, dit-elle, après l'avoir attentivement regardé? Seroit-ce l'Amour qui ſe preſenteroit lui-même à mes yeux, pour me punir d'avoir mépriſé ſa puiſſance? Elle étoit encore incertaine de ce qu'elle en devoit penſer, quand le jeune homme ſe réveilla.

Il ſe réveilloit en ſurſaut. Comme il avoit l'imagination remplie de l'image de la beauté qu'il ſouhaitoit de voir, il venoit de rêver qu'il la voyoit, & dans l'admiration,

miration que lui cauſoit les traits que ſa fantaiſie agitée lui peignoit encore, il cherchoit en ouvrant les yeux cette image charmante qui captivoit déja ſon cœur. Que devint-il, lorſqu'il vit paroître en effet devant lui cette raviſſante beauté, mille fois plus touchante encore que ſon idée ne la lui avoit repréſentée pendant ſon ſommeil? Il ne douta pas un moment que ce ne fût la perſonne qu'il cherchoit. Ah! Madame, s'écria-t'il tout tranſporté, vous êtes ſans doute Anaxarette? Hé! quelle autre Dame pourroit offrir aux yeux tant de charmes? Adamanthe étonnée elle-même de la beauté de ce jeune Inconnu, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de conſiderer, héſita quelques momens à lui répondre, néanmoins ne conſultant que ſa fierté: qui t'oblige, lui dit-elle, à me tenir ce diſcours? quel interêt as-tu de ſçavoir ſi je ſuis Anaxarette, ou non? Celui que mon cœur m'oblige d'y prendre, reprit-il. Un ſeul moment de votre vûe vous a ſoumis pour jamais un cœur qui fut toujours rebelle à l'amour; & je viens vous en apporter l'hommage avec toute l'ardeur que vous meritez.

L'amoureux Floris, après ces paroles, ſe jetta aux genoux d'Adamanthe, &

dans ſon tranſport lui ſaiſit la main avec tant de promptitude, qu'il eut le tems de la baiſer avant que la Dame pût la retirer. Quelque prévention favorable où elle fût pour le jeune Inconnu, ſon action, qu'elle trouva trop libre, l'irrita. Témeraire, lui dit-elle d'un ton fier mêlé de colere, peux-tu bien me connoître & me tenir ce diſcours ? Crains que pour punir ton inſolence, je ne tourne contre ton ſein les fleches de mon carquois. Alors, ſans le regarder davantage, elle s'éloigna de ce lieu, moins irritée toutesfois qu'elle n'affectoit de le paroître, & chercha le plus épais du bois pour rêver en liberté à cet évenement.

La Dame du Château, l'aimable Calidore s'arrêta dans cet endroit de ſon recit pour prendre haleine; puis remarquant que le Comte d'Angers, Brandimart & Sacripant l'écoutoient avec d'autant plus d'attention, qu'elle n'avoit point encore parlé de la Fontaine de la Roche, ni de la garde du pont, ce qu'ils étoient plus curieux de ſçavoir que tout le reſte, elle continua dans ces termes.

CHAPITRE III.

Suite & fin de l'Hiſtoire de la Fontaine de la Roche.

NArciſſe reſta ſur le bord du ruiſſeau, n'oſant ſuivre la fiere beauté qui le fuyoit. Il craignoit de l'irriter encore davantage. Quel changement, ô ciel! Cet inſenſible Chaſſeur devant qui les Dames les plus orgueilleuſes s'humilioient, ſoupire maintenant, & gémit à ſon tour des rigueurs qu'on a pour lui. La chaſſe qui faiſoit ſes délices commence à l'ennuyer, il ne peut plus s'occuper que du ſoin de trouver le moyen de revoir & d'appaiſer Adamanthe, ou de ſe percer à ſes yeux, s'il ne peut y réuſſir.

D'une autre part, cette fille n'étoit pas moins agitée que lui. Qui eſt ce jeune homme, diſoit-elle, qui s'attire malgré moi mon attention? J'ai beau vouloir en détourner ma penſée, il s'y preſente ſans ceſſe. C'eſt peut-être mon reſſentiment qui m'y fait penſer. Ma fierté qui s'eſt offenſée de ſon emportement me re-

long-tems. Un jour que fatigué de ſa chaſſe, elle s'aſſit ſous un arbre pour s'y repoſer, Narciſſe la ſurprit, & fut plutôt à ſes pieds qu'elle ne l'eut apperçû. Elle ſe leva bruſquement, & voulut s'éloigner comme elle avoit coûtume de faire, mais il la retint par ſa robe. Il lui parla ſi reſpectueuſement, mais avec tant de tranſport, qu'elle ne put ſe défendre de l'entendre. Le moment étoit favorable; l'Amant plus beau que l'amour même, elle s'attendrit. Il redoubla ſes inſtances, & fut aſſez heureux pour faire agréer ſa paſſion. Ils eurent enſuite pluſieurs entretiens, où charmés l'un de l'autre, ils ſe promirent de s'aimer toujours; la fiere Anaxarette n'avoit plus des yeux que pour ſon cher Narciſſe. Enfin, elle étoit diſpoſée à ſe rendre aux vœux d'un jeune homme ſi digne d'elle, quand la fortune qui ſe plaît à détruire le bonheur des humains, vint mettre un obſtacle éternel à la félicité de deux Amans ſi parfaits, par des moyens qu'ils ne prévoyoient pas.

La Fée Silvanelle avoit demeuré quelques jours dans ſa grotte à déliberer ſur les interêts de ſon amour, & elle s'étoit enfin arrêtée au deſſein de faire un dernier effort pour toucher le cœur de Narciſſe,

ou bien à s'en venger, s'il continuoit à la mépriſer. Elle le chercha dans la Forêt d'Youlin; & ne l'y trouvant pas, elle eut recours à ſon art par lequel elle apprit qu'il étoit allé habiter la Forêt de Campion. Cette découverte lui donna un nouveau dépit contre Floris, car elle ne jugea que trop que fatigué de ſes empreſſemens, il n'avoit quitté la Forêt d'Youlin que pour la fuir elle-même. Pleine de reſſentiment, elle ſe tranſporta dans la Forêt de Campion où elle le ſurprit aux genoux d'Adamanthe, qui répondoit en Maîtreſſe attendrie aux vives expreſſions de ſa tendreſſe.

Quel ſpectacle pour une Amante déja irritée! Ah cruel, s'écria-t'elle, outrée de douleur & de jalouſie, ce n'eſt donc que pour Silvanelle que tu as des rigueurs? Mais ne crois pas pouvoir outrager une Fée impunément; ſi je n'ai pû me faire aimer, je ſçaurai du moins troubler tes amours; l'objet qui t'a charmé ne jouira pas long-tems de ſa victoire, & les mêmes choſes ſur quoi tu fondes ton bonheur, vont devenir les inſtrumens de ton ſupplice. Alors la Fée exerça ſur ces Amans la plus cruelle vengeance dont on ait jamais oüi parler. Elle ſçut par ſon art

de Féerie, mettre un obſtacle éternel à l'accompliſſement de leurs plus doux deſirs.

Auſſi-tôt que Floris avoit apperçu Silvanelle, il s'étoit éloigné d'Adamanthe de quelques pas, pour épargner à la Fée la douleur de le voir aux pieds d'une rivale, mais lorſque Silvanelle ſe fut retirée, après avoir diſpoſé de leur ſort & préparé ſa vengeance, il voulut ſe rapprocher de ſon Amante chérie, il ſe ſentit arrêté par une force plus qu'humaine qui l'empêchoit d'avancer vers elle. Etonné de ce prodige, il fit tous ſes efforts pour ſurmonter l'obſtacle inviſible qui le retenoit, mais le charme de la Fée étoit au-deſſus de ſes forces. Ah, s'écria-t'il douloureuſement, quelle vengeance j'éprouve en ce jour! En diſant ces dernieres paroles, il ſe laiſſa tomber par terre, où il demeura comme un homme plongé dans le dernier accablement. Adamanthe vit ſa peine, & ne ſçachant point encore de quelle eſpece elle étoit, elle voulut aller à lui pour le ſoulager, mais le charme agit ſur la Maîtreſſe comme ſur l'Amant. Anaxarette n'eut pas moins beſoin de ſecours que Narciſſe. Rien n'eſt ſi touchant que l'état où ils ſe trouverent tous deux. Ils ſe regardoient tendrement l'un l'autre,

& leurs regards pleins de la plus vive affliction, portoient le deſeſpoir dans leurs cœurs.

Dans cette cruelle ſituation, Floris apprit à ſa chere Adamanthe l'amour que Silvanelle avoit eu pour lui, & le mépris dont il avoit toujours payé cet amour. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre à la Dame toute l'étendue de leur malheur. Après avoir éprouvé par de nouveaux efforts que le pouvoir de la Fée étoit au-deſſus du leur, ils ne firent plus que gémir en ſe regardant. La nuit les ſurprit dans cette occupation, & l'accablement où ils étoient, attira ſur leurs yeux appeſantis les vapeurs du ſommeil. Heureux ſi ce ſommeil favorable eût duré toujours, mais le jour renaiſſant leur rendant le ſentiment, renouvella leurs ſouffrances avec plus de vivacité. Ils paſſerent près d'une année à ſe voir à tous momens ſans pouvoir approcher l'un de l'autre; & plus ils ſe voyoient, plus ils en ſouffroient.

Silvanelle qui connoiſſoit la force de ſon charme, n'étoit que trop inſtruite des maux qu'elle cauſoit aux deux Amans; & quelquefois pour aſſouvir ſa vengeance, elle ſe donnoit le barbare plaiſir d'inſulter

ſulter à leurs peines par ſa préſence & par ſes reproches. Ils n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit la fléchir. Ils y employerent en vain les prieres & les ſoumiſſions; elle ſe croyoit trop outragée pour s'appaiſer en leur faveur : ainſi puiſſes-tu aimer, dit-elle à Narciſſe, & ne jouir jamais de tes amours. Ingrat, apprens à ton tour ce que c'eſt que le ſupplice de brûler d'un ardent amour, ſans pouvoir jamais le ſoulager. Souffre les tourmens que tu m'as fait ſouffrir, & ſois aſſuré que je n'aurai pas plus de pitié de toi, que tu en as eu de Silvanelle. Et toi, rivale odieuſe, pourſuivit-elle en ſe tournant vers Adamanthe, tu ne profiteras pas de mon malheur; ſi tes attraits ont ſçu engager Floris, ils n'auront pas le pouvoir de te faire trouver dans un doux hymenée l'accompliſſement de tes deſirs. Non, inhumaine, non, lui répondit Adamanthe avec dépit; mais toute infortunée que je ſuis par ta jalouſie, je ſerai encore plus contente que toi, puiſque j'ai du moins la conſolation d'être autant aimée que tu es haïe de mon Amant.

Telle étoit la ſituation de ces cœurs agités de paſſions contraires. Enfin Narciſſe & ſon Amante ſuccombant à leurs pei-

mes, prirent la courageuſe réſolution de finir enſemble une vie ſi déplorable, dans l'eſperance que du moins leurs ombres ſeroient réunies dans ces lieux tranquilles que les Enfers deſtinent aux perſonnes qui paſſent leurs vies dans l'innocence.

Sur le bord du grand chemin qui côtoye la Forêt que vous voyez de ces fenêtres, pourſuivit Calidore en continuant de parler aux Chevaliers qui l'écoutoient, il y a une Fontaine qui forme un grand carré d'eau fort profond. L'eau en eſt ſi claire & ſi tranquille, qu'on la prendroit pour une glace de miroir. Il regne tout autour un tapis d'herbe verte, & le bel ombrage des arbres qui la couvrent ne permet pas au Soleil d'en ôter la fraîcheur. Adamanthe & Floris choiſirent ce lieu pour exécuter leur triſte deſſein. Ils vinrent à cette Fontaine, & ſe jetterent dedans, après s'être dit l'un à l'autre les choſes les plus touchantes. Voilà quelle fut la fin de ces deux Amans, dont la beauté étoit l'admiration de tous les yeux. Peut-être que leur mort fut un châtiment du Dieu d'Amour, qui voulut les punir d'avoir ſi long-tems mépriſé ſes loix. Du moins les peuples de ces contrées ſe l'imaginent, & c'eſt une choſe reçûe ici par tradition.

Lorſque Silvanelle eut apprit le trépas du beau Floris, elle ſentit expirer ce vif reſſentiment qui l'animoit contre ce jeune homme; elle ne put même s'empêcher de le regretter; & dans la ſuite, elle devint ſi ſenſible à ſa perte, qu'elle ne pouvoit ſe conſoler de ne le plus voir. Elle voulut s'accorder la ſatisfaction de conſerver ſes traits, & de laiſſer à la poſterité un monument de ſa beauté. Pour cet effet, elle compoſa un enchantement, qui eſt tel, que tous ceux qui regardent dans la Fontaine, y voyent l'image de Floris & celle d'Adamanthe. Ces images y paroiſſent avec toute la vivacité de leurs charmes, & ſi pleines de vie, que toutes les perſonnes qui ont le plaiſir de les voir ne peuvent ſe défendre de concevoir pour l'une des deux une paſſion dont ils ne peuvent ſe défaire. Combien d'hommes & de femmes, tant voyageurs que gens du pays, ſe ſont perdus pour avoir eu la curioſité de regarder dans la Fontaine. Tous les Chevaliers qui ont apperçu l'image d'Adamanthe, ſe ſont ſenti embraſez d'amour pour elle, & toutes les Dames qui ont jetté les yeux ſur l'image de Floris, ont conçu le même amour dont Silvanelle s'étoit laiſſé enflammer. Et quelles ſui-

tes penſez-vous qu'ayent ces paſſions malheureuſes? Dès le moment que les Dames ou les Chevaliers ſont épris, ils ne ſçauroient plus s'éloigner de la Fontaine, & ne pouvant ſatisfaire leurs deſirs, ils ſe conſument miſérablement de langueur & perdent la vie par l'excès de leurs ſouffrances. Quelques-uns même eſperant ſe ſoulager en quelque ſorte en embraſſant ces images qu'ils voyoient briller au fonds de l'eau, s'y ſont précipités, & y ont éteint leurs flammes & leurs vies.

Les Rois d'Ortus, ſur les plaintes qui leur ont été faites des effets funeſtes de cette Fontaine, ont vainement donné des ordres pour en deſſecher la ſource, tout l'art des hommes n'en a pû venir à bout. Il faut un pouvoir plus fort que celui de la Fée Silvanelle pour détruire cet enchantement, & c'eſt ce qu'on voit écrit en caracteres d'or ſur une colomne de marbre noir, que la Magicience a fait élever ſur le bord de la Fontaine. J'ai eû le malheur d'être la victime de ce charme comme mille autres. Je ſuis une Princeſſe de la Cour d'Ortus. J'étois tendrement aimée d'Arimin Souverain de ce Royaume, & mon parent. Il me devoit

épouſer en préſence de tous les Grands, & les préparatifs de notre mariage étoient déja faits, lorſqu'une imprudente curioſité nous porta mon Amant & moi à vérifier nous-mêmes ce qu'on diſoit d'une Fontaine ſi merveilleuſe. Nous ne pouvions penſer que les traits d'Anaxarette & de Narciſſe fuſſent capables de produire des effets ſi étonnans, & nous comptions du moins que notre tendreſſe mutuelle nous préſerveroit de la force du charme, mais nous nous trompâmes. Nous n'eûmes pas plutôt regardé dans la Fontaine, (l'effet de la foudre n'eſt pas ſi prompt,) que nous perdîmes Arimin & moi tout l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Nous nous trouvâmes embrâſés tout d'un coup d'une violente ardeur, lui pour Adamanthe & moi pour Floris; & notre paſſion devint ſi vive dès ſa naiſſance, qu'elle nous ôta toute autre envie que celle d'être ſans ceſſe attachés à conſiderer les images qui nous charmoient.

L'infortuné Roi d'Ortus a fini ſon deſtin ſur les bords de cette dangereuſe Fontaine dans des langueurs continuelles, & je traîne en ce lieu, ſans eſpoir de ſoulagement, une pénible vie, juſqu'à ce que

la mort vienne la terminer. Le charme qui m'arrête, ne me permettant pas de m'éloigner d'ici, j'ai fait bâtir ce Château pour y faire ma demeure. Enſuite déplorant le ſort de tant de malheureux qui venoient ſe livrer tous les jours au charme de la Fontaine, je réſolus d'en ſauver ceux que le hazard ou la curioſité feroient paſſer ſur ce pont. Dans le tems que je formois cette réſolution, le généreux Iſolier arriva. Il s'approcha de la Fontaine auprès de laquelle j'étois. Il me ſalua, je m'informai du ſujet de ſon voyage; & dans notre entretien, je lui appris l'enchantement de la Fontaine. Il me fit bien-tôt connoître que j'aurois peu de peine à l'empêcher de regarder dedans; il me parut touché de ma vûe. Je voulus qu'il me promit de ne point porter ſes regards ſur l'image d'Anaxarette. Il me le jura, en me diſant, avec plus de galanterie que de vérité, qu'il ne ſeroit nullement tenté de violer ſon ſerment, & qu'il ne pouvoit voir dans l'onde enchantée rien de ſi beau que moi. De plus, j'ai engagé ce Prince à défendre le pont, c'eſt-à-dire à ne laiſſer paſſer perſonne, ſans l'obliger de force ou de gré à jurer qu'il ne regardera point dans la Fontai-

ne. Il y a plus d'une année que ce Prince Eſpagnol garde ce paſſage à ma priere, & depuis ce tems-là aucun homme n'a groſſi le nombre des Amans malheureux d'Anaxarette. Iſolier a vaincu par ſa valeur tous ceux qui ont refuſé de faire le ſerment.

Seigneurs Chevaliers, ajoûta la Dame lorſqu'elle eut achevé ſon recit, voilà l'hiſtoire de la Fontaine de la Roche; vous voyez que je vis triſtement dans ce Château. L'attachement du Prince d'Eſpagne ne ſçauroit me détacher de l'image du beau Floris; & je vous avouerai que ma paſſion eſt ſi ardente, que je paſſe la plus grande partie du jour à repaître mes yeux de la fatale vûe du jeune Chaſſeur. La Princeſſe Calidore ſe tût en cet endroit, ſe ſentant comme ſuffoquée des larmes qu'elle répandoit en abondance, & des ſanglots qui s'exhaloient de ſa poitrine en penſant à ſes malheurs. Les Princes qui l'avoient écoutée, furent vivement touchés de ſon ſort: Roland entr'autres en étoit tout attendri. Il trouvoit quelque choſe de ſi beau dans le caractere de la Dame, qu'il crut devoir tâcher de la conſoler. Madame, lui dit-il, vos peines, quelques cruelles qu'elles ſoient,

peuvent recevoir du ſoulagement. Seigneur, répondit Calidore, la mort ſeule peut les finir. Je ſçai bien, reprit le Paladin, que vous avez ſujet de le penſer; mais le Ciel eſt trop juſte pour n'avoir pas preſcrit un terme à votre infortune. Il doit récompenſer des intentions auſſi louables que les vôtres. D'ailleurs, je ne parle point ſans avoir quelque connoiſſance des choſes qui peuvent vous procurer plus de tranquillité. J'en ſçais un moyen que je vous promets d'employer à mon retour d'un voyage que ma gloire & mon amour ne me permettent pas de retarder. La Princeſſe remercia le Comte de la maniere généreuſe dont il entroit dans ſes interêts; mais il étoit aiſé de voir qu'elle faiſoit peu de fond ſur ſes promeſſes.

CHAPITRE IV.

Retour de Roland & de Brandimart à Albraque.

LE Comte d'Angers brûloit d'impatience d'entretenir le Roi de Cir-

eaſſie, pour lui demander des nouvelles d'Angelique, & ne manqua pas de le queſtionner là-deſſus, dès qu'il le pût faire avec bienſéance. Le courtois Sacripant l'inſtruiſit de tout, & ne lui cacha point la cauſe de ſon voyage vers le Roi Gradaſſe. L'amoureux Roland fut ſaiſi d'une douleur mortelle en apprenant le nouveau peril où ſe trouvoit ſa Princeſſe. Il appréhenda d'avoir trop tardé à voler à ſon ſecours. Il prit auſſitôt congé de Calidore, de Sacripant & d'Iſolier, & pouſſa vers Albraque avec ſon ami Brandimart.

Ils eurent en peu de tems traverſé le Royaume d'Ortus. Quand ils furent arrivés à Youlin ſur la frontiere de cet Etat, ils laiſſerent la Chine à main droite, & tournerent vers le Nord Oriental, qui étoit le plus droit chemin du Cathay. Il ne leur arriva point d'avantures ſur la route; mais ce qui donna plus de joie à Roland que le ſuccès de la plus haute entrepriſe, c'eſt que ce Paladin ſoutenant ce grand nom qui lui avoit été donné par tout l'Empire Romain d'être la colomne de la Foi, eut le bonheur de convertir à la Religion Chrétienne ſon cher ami Brandimart.

Il eſt vray que Fleur-de-Lys depuis ſa propre converſion, l'y avoit déja diſpoſé par pluſieurs converſations qu'elle avoit eues avec lui ſur cette matiere.

Les deux amis trouverent la Ville d'Albraque troublée par la terreur qu'y répandoit le bruit des préparatifs de guerre du fier Mandricart. Angelique ſur tout en étoit d'autant plus allarmée, qu'elle ne comptoit plus ſur Roland, qu'elle ſe repentoit d'avoir elle-même livré aux monſtres de Falerine. Elle fut auſſi ravie que ſurpriſe de recevoir ce Prince dont elle eſpera que le ſecours pourroit lui être utile. Elle lui fit un accueil très-gracieux, & cet Amant ſoûmis lui rendit compte de l'expédition dont elle l'avoit chargée. Il lui dit qu'il n'avoit pû délivrer des priſons de Falerine la Princeſſe qu'il y étoit allé chercher. Il lui en allegua la raiſon. Etrange effet d'une paſſion impérieuſe ! Il n'oublioit rien pour s'excuſer auprès d'Angelique d'une choſe dont elle auroit dû plutôt ſe juſtifier elle-même. Auſſi cette Princeſſe ne pût ſe défendre d'en avoir une ſecrette confuſion, mais elle en rejetta la cauſe ſur la violence de ſon amour pour Renaud. Le Comte lui apprit encore que le fils

d'Aimon l'avoit quitté à Eluth pour s'en retourner à la Cour de Charlemagne avec Aſtolphe & Dudon. Il ne falloit plus que ce rapport pour achever de déterminer la fille de Galafron à partir pour la France avec Roland.

Tout l'embarras de cette Princeſſe conſiſtoit à trouver un prétexte plauſible pour en faire la propoſition au Paladin. Elle craignoit de lui redonner de la défiance, & de lui faire ſoupçonner que Renaud pouvoit avoir quelque part à ſon deſſein ; mais Roland lui fournit lui-même occaſion d'entrer en matiere, en lui parlant du peril où l'entrepriſe d'Agramant jettoit l'Empereur ſon Maître, & de l'obligation où il étoit de voler à ſon ſecours. Angelique ſaiſit ce moment. Je ne ſuis pas aſſez injuſte, lui dit-elle, pour vouloir que vous reſtiez à Albraque, tandis que vous vous devez à votre païs. Vous ne ſçauriez vous diſpenſer d'aller où votre devoir vous appelle ; mais comme la Ville d'Albraque ſera bientôt aſſiégée par un monde d'ennemis, je ne m'y crois point en ſûreté. J'aime mieux partir avec vous, & demeurer ſous votre conduite, que d'être dans ma propre patrie, puiſqu'une malheureuſe beau-

té m'y ſuſcite tant de perſécuteurs. Pour déguiſer encore mieux le véritable motif qui lui faiſoit propoſer ce voyage, elle lui raconta en pleurant comment elle avoit perdu ſon anneau, & elle ajoûta qu'elle ſçavoit que le voleur avoit pris le chemin de France.

A cette propoſition d'Angelique, l'amoureux Paladin fut tranſporté de joye. La confiance qne cette Princeſſe lui marquoit en voulant quitter ſa patrie & ſon pere même, pour l'accompagner juſqu'en France, lui paroiſſoit l'effet d'une parfaite eſtime, & peut-être ſe flattoit-il de quelques mouvemens plus favorables. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui peignit la violence de ſes feux avec des expreſſions ſi touchantes, qu'Angelique, ſans ſon injuſte prévention pour Renaud, n'auroit pû ſe défendre d'y être ſenſible.

L'entrevûë de Brandimart fut plus ſincere, & encore plus tendre. Ces deux Amans, unis par la plus vive paſſion qu'un parfait merite ſoûtenu d'une forte ſympathie peut inſpirer à deux cœurs ſenſibles, étoient charmés de ſe revoir après une ſi longue abſence. Les deux Chevaliers, quand ils eurent quitté leurs Da-

mes, allerent ſaluer le Roi Galafron, qui, dans le beſoin qu'il avoit de leur valeur, leur témoigna une joye extrême de leur retour. Cependant quelque agréable réception qu'il leur pût faire, ils partirent dès la même nuit avec Angelique & Fleur-de-Lys.

CHAPITRE V.

Du grand peril qu'Angelique & Fleur-de-Lys coururent après leur départ d'Albraque.

CEs quatre Amans marcherent le reſte de la nuit. Ils firent le plus de diligence qu'il leur fut poſſible, & prirent des chemins détournés. Ils arriverent au bout de huit jours à Cocothan, grande Ville fort peuplée, & ſituée à l'entrée des Deſerts ſabloneux de Chamo, qu'il leur fallut traverſer. Ils y eurent beaucoup à ſouffrir. Les vivres leurs manquerent; & après avoir paſſé de grandes Landes, ils gagnerent des côteaux couverts d'arbres, où d'eſpace en eſpace on voyoit des Chévres qui broutoient les bourgeons. Cette rençontre fit eſperer aux

Chevaliers qu'ils trouveroient dans ces Valons quelque habitation, ou que du moins les arbres leurs fourniroient des fruits pour appaiſer leur faim.

Ils s'avancerent dans cette eſperance, & découvrirent effectivement quelques cabanes répandues par-ci par-là. Ils apperçurent auſſi des hommes ſauvages de la nature des Leſtrigons. Ces monſtres étoient aſſis autour de pluſieurs tables dreſſées ſur le bord d'un ruiſſeau, qui deſcendant du haut de la montagne, couloit dans les Valons. Elles étoient couvertes de Chevreuils rôtis, au défaut de chair humaine dont les Leſtrigons ſont fort friands. Les deux Dames ne pûrent les regarder ſans frayeur. Il eſt vray qu'ils ſont horribles. Ils ont des dents & des ongles de lion, avec une face d'homme, mais ils ont le nez long & crochu, & les yeux perçans. Les Chevaliers raſſurerent les Dames, en leur diſant qu'elles n'avoient rien à craindre des Leſtrigons en leur compagnie; qu'elles devoient ſurmonter la répugnance qu'elles avoient à s'approcher d'eux, & qu'une faim preſſante étoit encore plus hideuſe, qu'ils n'étoient horribles à voir.

Roland qui parloit ainſi, s'approcha

des Leſtrigons, & leur dit : Mes amis, nous nous flattons que vous voudrez bien ſoulager la faim dévorante qui nous travaille ces Dames & nous. Comptez que nous avons de quoi reconnoître le plaiſir que vous nous ferez. Le Chef de ces monſtres comprit l'intention du Comte, quoiqu'il n'eût pas entendu ſon langage, & lui répondit dans des termes que le Paladin n'entendoit pas mieux ; puis le regardant avec des yeux qui reſſembloient à des charbons ardens, il lui fit ſigne de venir s'aſſeoir parmi eux. Roland deſcendit de cheval, mais il attendit pour ſe mettre à table que les Dames & ſon ami l'euſſent joint.

Les Leſtrigons, bien-loin de ſonger à ſatisfaire la faim de leurs nouveaux hôtes, ne penſoient qu'à les ſurprendre, pour les tuer & pour ſe repaître enſuite de leurs corps, ſurtout de celui des Dames, qu'ils regardoient comme une chair plus délicate ; de ſorte que dans le tems que le Comte avoit la tête tournée vers les Dames & ſon ami, & qu'il leur diſoit de s'avancer, le Chef des Leſtrigons lui déchargea par derriere à deux mains un coup d'un levier de fer qu'il portoit pour arme, & le jetta à terre privé de ſenti-

ment. A la vûe de cette trahiſon, Brandimart tranſporté de fureur, vola au ſecours de Roland, ſur qui pluſieurs Leſtrigons s'étoient déja jettés pour le dépouiller de ſes armes. Il en renverſa deux du poitrail de ſon Courſier, & choiſiſſant au milieu d'eux leur traître Chef, il le perça de ſa lance de part en part. Il s'abandonna enſuite ſur les autres, qu'il maſſacra ou diſperſa bien-tôt; puis il mit pied à terre, pour aller ſecourir le Comte, qui n'étant ſimplement qu'étourdi, eut peu de peine à reprendre ſes eſprits. Mais pendant ce temps-là, des Leſtrigons qui n'oſerent réſiſter à Brandimart paſſant en fuyant auprès des Dames, voulurent les emmener avec eux, moins touchés de leur beauté que de la délicateſſe de leur chair. Angelique & Fleur-de-Lys jugerent de leur deſſein, & s'enfuirent toutes épouvantées le long des Valons, & les Leſtrigons qui ne faiſoient en les ſuivant que s'éloigner de Brandimart qu'ils craignoient, ſe mirent à courir après elles.

Les deux Guerriers qui avoient toujours leurs Dames preſentes à la penſé, en quelque peril qu'ils fuſſent, ne s'apperçurent pas plutôt du danger où elles

ſe

ſe trouvoient, qu'ils en fremirent. Roland fut auſſi-tôt ſur ſon cheval, qu'il pouſſa du côté qu'il voyoit fuir ſa Princeſſe. Brandimart le ſuivit. Mais comme les Dames environnées de Leſtrigons, avoient été obligées de ſe ſéparer l'une de l'autre, les Amans furent obligés d'en faire autant pour voler au ſecours de leurs Maîtreſſes. Dans l'inquiétude où étoit le Comte qu'Angelique ne reçût quelque outrage, il fit un effort ſi prodigieux pour la joindre, qu'il ſembloit que Bridedor ſentît comme lui le peril où elle ſe trouvoit. Il arriva fort à propos un des Leſtrigons avoit déja ſaiſi la bride du cheval de la Princeſſe qu'il entraînoit vers un bois, quand le Paladin fondant ſur lui avec la derniere furie, lui coupa la main prophane du trenchant de Durandal; puis il chargea les autres Leſtrigons qui environnoient Angelique, & fit une étrange boucherie de ceux qui ne ſe déroberent pas à ſes coups par une fuite aſſez prompte.

D'abord que Roland eut tiré la Princeſſe d'un ſi grand danger, il ſuivit avec elle la route qu'il avoit vû prendre à Brandimart, dans le deſſein de l'aider à délivrer auſſi Fleur-de-Lys des mains de

ce Peuple barbare ; mais la faim qui les preſſoit depuis long-tems, commençoit à leur ôter les forces dont ils avoient beſoin pour cela. Heureuſement le ciel, pour récompenſer ſans doute leur généreuſe intention, leur fit trouver ſur le chemin des fruits ſauvages dont ils mangerent. Enſuite ils en prirent autant qu'ils en pouvoient emporter pour leur ſervir d'alimens, tandis qu'ils ſeroient dans ces lieux incultes.

CHAPITRE VI.

De la rencontre que fit Brandimart du brigand Barigace, & comment il conquit le bon cheval Batolde.

L'Amoureux Brandimart fit tant de diligence pour arriver aſſez à tems au ſecours de ſa Dame, qu'il atteignit les Leſtrigons qui la pourſuivoient. Il fendit juſqu'à la ceinture le premier qu'il rencontra ſur ſon paſſage ; il coupa l'épaule d'un autre avec le bras, & les deux cuiſſes à un troiſiéme. Le reſte de ces monſtres, qui étoient au nombre de trente, voyant une telle expédition, quit-

terent Fleur-de-Lys pour ſe raſſembler autour du Guerrier. Ils l'aſſaillirent tous enſemble, les uns avec des bâtons, & les autres en lui lançant des pierres, mais il leur donna la chaſſe ; & quand il n'eut plus rien à craindre pour ſa Dame, il courut à elle les bras ouverts, & la tint long-tems embraſſée ſans pouvoir proferer une ſeule parole, tant il étoit encore ſaiſi d'effroi du peril qu'elle avoit couru. La tendre Fleur-de-Lys lui témoigna ſa joye par les tranſports les plus vifs. Mais quelque ſujet qu'ils euſſent de ſe réjouir de cet heureux évenement, le ſouvenir d'Angelique & de Roland, dont ils ignoroient la deſtinée, ne leur permettoit pas de s'abandonner à la joie.

Ils déliberoient ſur le parti qu'ils prendroient, lorſqu'ils virent venir vers eux le long du valon une Caravane de Voyageurs ſuivis d'un grand nombre de bêtes de ſomme ; qui portoient leurs marchandiſes & leurs proviſions. Cette Caravane étoit partie du Royaume de Mugal, dans le deſſein de paſſer dans celui de Tangut, & elle étoit aſſez nombreuſe, & aſſez bien armée pour n'avoir rien à craindre des Leſtrigons. Quand ces Voyageurs furent près des deux Amans, Bran-

dimart s'adreſſant aux principaux d'entr'eux, les pria fort civilement d'accorder à ſa Dame & à lui quelques rafraîchiſſemens, pour ſoulager la faim qui les avoit ſurpris dans ce deſert. La perſonne de Brandimart & celle de Fleur-de-Lys avoient tellement de quoi mériter l'attention des honnêtes gens, que les Chefs de la Caravane, qui étoient gens d'eſprit & de diſcernement, furent merveilleuſement prévenus en leur faveur ; tout ce que le Chevalier & la Dame voulurent avoir de vivres leur fut fort humainement accordé. On leur enſeigna même le chemin le plus court pour ſortir de ce deſert. Après leur ſéparation, qui ne ſe fit point ſans de grands remercimens de la part de Brandimart, ce Chevalier & ſa Maîtreſſe, au lieu de vouloir gagner des lieux habitez, ne ſongerent qu'à chercher Roland & Angelique dans ces Valons ; mais ils ne les y trouverent point. Alors faiſant reflexion que s'ils s'opiniâtroient à parcourir encore ce deſert, ils conſumeroient inutilement leurs proviſions, ils réſolurent d'en ſortir par le chemin qui leur avoit été enſeigné.

Ils executerent heureuſement leur réſolution, & entrerent dans le païs de

Nayada. Ils y prirent le chemin d'Eluth, où Brandimart ſçavoit que Roland devoit paſſer pour un deſſein qu'il lui avoit communiqué. Après quelques jours de marche, ils apperçûrent ſur le haut d'un arbre qui bordoit le grand chemin, un brigand qui, à leur approche, ſe mit à ſonner d'un Cor, au ſon duquel il ſortit auſſi-tôt d'un petit Boſquet près de-là trente à quarante voleurs tant à pied qu'à cheval. Ils envelopperent Brandimart & ſa Dame, & aſſaillirent de tous côtés le Chevalier. Il en perça un de ſa lance; mais comme il tiroit ſon épée, les autres, pour l'empêcher d'échapper de leurs mains, lui tuerent ſon cheval. Tout ce qu'il pût faire dans cette conjoncture; fut de ſe jetter legerement à terre, avant que ſon cheval fut tombé ſous lui. Il étoit dans une ſi grande colere contre cette canaille, que ſa force naturelle en redoubla. Il ſe jetta ſur eux bruſquement; fendit la tête aux uns, ouvrit l'eſtomach aux autres; enfin il en fit un tel carnage, bien qu'ils fuſſent armés pour la plûpart de Capelines de fer & de Corcelets, qu'en peu de tems il leur fit prendre la fuite.

Le châtiment de ces malheureux n'empêcha pas que Brandimart ne fût très-

mortifié de la perte de ſon Courſier, qui lui avoit été donné par Aſtolphe en échange de Bayard. Dans l'impatience qu'il avoit de s'éclaircir de la deſtinée du Comte & d'Angelique, & d'arriver à Eluth, tout ce qui pouvoit le retarder, lui étoit inſupportable. Ne pouvant toutefois aller contre l'ordre des deſtinées, il monta ſur le cheval de Fleur-de-Lys, & prit cette Dame en croupe. A peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils entendirent courir après eux avec grand bruit. Ils ſe retournerent pour voir ce que c'étoit, & ils apperçûrent un Chevalier de taille preſque giganteſque qui venoit à eux en les menaçant. C'étoit le Chef des brigands que Brandimart avoit mis en fuite. Il s'appelloit Barigace. Il s'étoit rendu ſi redoutable dans tout ce païs, que la Juſtice ni les Peuples de la campagne n'avoient jamais pû l'en chaſſer; il montoit le plus puiſſant Courſier de l'Aſie, qu'il avoit élevé lui-même dans les bois, & nommé Batolde. Bayard ſeul avoit plus de force & de vigueur que ce bon cheval.

Le furieux Barigace parut aux yeux de Brandimart comme un Guerrier de la plus haute apparence. Il étoit armé de

pied en cap, mais ſon épée & ſon caſque ſe diſtinguoient du reſte de ſes armes. L'épée brilloit des pierreries les plus éclatantes, & l'armet étoit entouré d'une couronne d'or maſſif. L'un & l'autre avoient appartenu à l'Empereur Agrican. Lorſque ce vaillant Monarque eut été tué par Roland dans la Forêt d'Albraque, un Chevalier Tartare s'en retournant dans ſa patrie, après la déroute de ceux de ſa nation, paſſa par hazard près du corps de ſon Empereur, qu'il reconnut. A ce triſte ſpectacle, le cœur émû de compaſſion, il ſe jetta à terre; & ſe proſternant aux pieds d'Agrican, il lui prit les mains, les baiſa & les moüilla de ſes larmes. Enſuite ſe croyant obligé de lui rendre les honneurs funebres, autant qu'il le pouvoit, il le dépouilla de ſes armes & le couvrit de terre & de feuilles pour l'empêcher d'être la proye des bêtes ſauvages. D'abord il eut deſſein d'emporter ſes armes, mais les voyant toutes fracaſſées, il ſe contenta de prendre l'épée, qu'on appelloit Trenchère pour ſa bonté, avec le Caſque qui s'étoit conſervé en ſon entier, parce qu'il avoit été forgé par art magique. Le Chevalier Tartare ſe propoſoit de les préſenter à Mandri-

cart, comme l'objet le plus propre à l'animer à la vengeance de ſon pere; mais en traverſant le pays de Nayada, il tomba au pouvoir de Barigace qui le priva de vie, lui ôta la bonne épée, & ſe revêtit du Caſque.

Ce qui excitoit le plus la colere de ce Brigand, c'eſt qu'un de ſes gens, à qui Brandimart avoit coupé le bras, ayant couru lui annoncer le maſſacre de ſes compagnons, ce Chef de voleurs avoit été ſi irrité de cette nouvelle, que ne ſe poſſedant plus, il avoit crevé le ventre d'un coup de pied à ce malheureux; & ſans perdre de tems à raſſembler le reſte des Brigands qui lui obéiſſoient, il s'étoit mis ſur les traces de Brandimart, qu'il eut bien-tôt joint. Tu m'as fait plaiſir, dit-il à ce Guerrier en l'abordant, de m'avoir défait de tous ces gens de néant que tu as tués ou mis en fuite, & je vais te montrer combien je ſuis reconnoiſſant des plaiſirs qu'on me fait. Je t'en quitte, lui répondit le Chevalier; & pourvû qu'en échange du cheval que tes gens m'ont tué, tu me laiſſes celui que tu montes, rien n'empêchera que nous ne reſtions bons amis. Tu me laiſſeras plutôt le tien, repliqua Barigace avec

avec un ſouris amer, car j'en ai beſoin pour emmener avec moi cette Dame dont je veux t'ôter la garde. Alors Brandimart choqué de l'inſolence du Brigand, poſa Fleur-de-Lys à terre, & ſe mit en état de combattre. Ces deux fiers ennemis ſe jetterent impétueuſement l'un ſur l'autre, & ſe frapperent en même temps. Trenchere fendit par la moitié l'Ecu de Brandimart, & celle de ce Chevalier fit plier juſques ſur l'arçon l'orgueilleuſe tête de Barigace; mais elle ne put entamer ſon Caſque enchanté. Le Guerrier redoubla avec auſſi peu de ſuccès; ce qui lui fit connoître la bonté de l'armet, & l'obligea de tourner ſes coups d'un autre côté. Pendant ce temps-là, il reçut une bleſſure à la cuiſſe. Cette bleſſure, quoique legere, l'anima ſi fort, que ſerrant ſon épée de toute ſa force, il la déchargea ſur le Brigand entre le Caſque & la cuirace avec tant de vigueur, que coupant le Gorgerin, qui ſeul couvroit cet endroit, il lui fit voler à terre la tête & le Caſque.

La joye que Brandimart reſſentit de cette heureuſe expedition, avoit pour fondement la conqueſte du puiſſant Courſier Batolde, avec lequel il comp-

toit d'arriver bien-tôt à Eluth, & d'y rejoindre le Comte d'Angers ; mais la fortune ne vouloit pas qu'il revît ſi-tôt cet ami, & avoit réſolu, pour ſon interêt & pour celui de Fleur-de-Lys, de l'engager dans les avantures qui ne lui permettroient pas de ſe rendre à la Cour du Roi Monodant dans le temps qu'il ſe le propoſoit.

CHAPITRE VII.

De l'arrivée de Brandimart & de Fleur-de-Lys au Palais dangereux.

BRandimart monté ſur Batolde, & Fleur de-Lys ſur la Haquenée, ſe remirent en chemin. Ils marcherent tout le jour ; & le lendemain de fort bonne heure, ils arriverent à la grande Ville de Kunithki, Capitale du Royaume de Nayada, ce qui leur donna d'autant plus de joye, qu'ils n'avoient plus que des lieux fréquentez à traverſer pour aller juſqu'à Eluth. Le Chevalier fit pancer la bleſſure qu'il avoit reçûë à la cuiſſe, & cela ne les retint que peu de jours.

A deux journées de Kunithki, ils rencontrerent un grand Palais. La richeſſe du portail, qui étoit d'un marbre noir orné de bas reliefs blancs, piqua leur curioſité pour le reſte : Ils entrerent dans une grande cour entourée de beaux arbres touffus qui s'élevoient juſqu'aux nuës ; & de chaque côté dans le mur, on voyoit deux ſuperbes grilles d'or maſſif, par leſquelles on entroit dans les jardins. Il y avoit au fonds de la cour un Château d'une riche architecture, il occupoit toute la face du fonds, & tout y paroiſſoit d'une magnificence étonnante. Brandimart & ſon Amante deſcendirent de cheval, marcherent vers l'édifice, & ſe préparoient à monter ſix marches de marbre noir qui conduiſoient ſous un veſtibule ſoûtenu par un rang de colomnes torſes, lorſqu'il virent paroître ſur un balcon du premier étage une belle Dame, qui leur dit : Quelle fatale curioſité vous conduit ici tous deux ? Vous cherchez votre perte. Il faut que vous ignoriez que ce Palais s'appelle le Palais dangereux. Fuyez, s'il en eſt temps encore. Eloignez-vous de ce lieu funeſte.

Comme les deux Amans, frappez de ces paroles, balançoient à ſe déterminer,

une des deux grilles s'ouvrit avec fracas. Il ſortit du jardin un Géant d'une grandeur énorme. Il n'étoit armé d'aucune arme offenſive ni défenſive. Il tenoit ſeulement par la queuë un Dragon couvert d'écailles d'or, qui ſembloit vouloir lui nuire en tournant ſans ceſſe autour de ſa tête, & en ſe débattant. Il eſt vrai qu'il ne pouvoit faire autrement, puiſque le Géant le tenoit étroitement ſerré dans ſa main. Ce Coloſſe s'approcha de Brandimart, & lui déchargea ſon Dragon ſur ſon Caſque. Le coup fut ſi peſant, qu'il renverſa le Guerrier tout étourdi & jettant le ſang par le nez & par les oreilles. Le Chevalier reprit ſes ſens, & plus animé qu'effrayée du péril, il leva la riche épée d'Agrican; car il s'en étoit ſaiſi après la mort de Barigace. Il en frappa le Géant ſur l'épaule, & le fendit juſqu'à la ceinture: mais à peine le cadavre de ce Monſtre eut touché la terre, ô prodige étonnant! qu'il devint un Dragon ſemblable au premier, & que ce premier parut un Géant tout pareil à celui qui venoit d'être terraſſé. Le nouveau Géant prit dans ſa main le nouveau Dragon par la queuë, & s'en ſervit pour attaquer le Chevalier, qu'il renverſa d'un

coup terrible qu'il lui déchargea ſur l'épaule gauche. Brandimart ſe hâta de ſe relever, de peur d'être accablée d'un ſecond coup, & reprenant Trenchere qui pendoit de ſon bras à une chaîne, il allongea une eſtocade au Géant, & lui perça le ventre de part en part. Il n'en fut pas néanmoins plus avancé : ce qui étoit arrivé, arriva une ſeconde fois ; le Géant redevint Dragon, & le Dragon ſe changea en Géant. Que n'eut point à ſouffrir le courageux Guerrier dans ce genre de combat ? Il tua juſqu'à ſix fois le Géant, & ſix fois il le vit renaître Dragon.

Ces réproductions, qui ne finiſſoient point, lui donnerent à penſer. Il fit réflexion que le Géant n'avoit pour toute arme que le Dragon qu'il tenoit par la queuë, & que s'il pouvoit lui rendre cette arme inutile, peut-être il le mettroit hors d'état de lui nuire. Dans cette penſée, au lieu de frapper ſur le Géant, il ſe mit à frapper ſur le Dragon ſeul, & l'effet en alla plus loin qu'il ne l'avoit eſperé ; car la bonne épée d'Agrican ayant coupé le Dragon par la moitié, dès ce moment le Géant qui n'eut plus rien pour attaquer ni pour ſe défendre,

jetta par terre le reſte du Dragon qu'il avoit à la main, & s'enfuit vers une des grilles d'or : mais le Guerrier le pourſuivit ſi vivement, qu'il le joignit avant qu'il pût gagner le jardin, & lui fit voler la tête d'un coup de Trenchere.

Cet évenement cauſa bien du déſordre ; un vent impétueux s'éleva tout à coup, le Tonnerre gronda, & la Terre trembla ſous les pieds des deux Amans. Brandimart fut obligé de s'appuyer contre le mur du Bâtiment, & Fleur-de-Lys ſe laiſſa tomber ſur les degrez du portique. L'orage dura l'eſpace d'une heure. Quand il eut ceſſé, le Chevalier alla relever ſa Dame, qui étoit encore toute étourdie d'avoir ſenti la terre manquer ſous ſes pieds. Elle le preſſa de ſortir d'un lieu où elle ne pouvoit ſe croire en ſûreté. Brandimart qui croyoit ſon honneur intereſſé à ne point fuir les avantures qui ſe préſentoient, & que l'eſprit de curioſité poſſedoit toûjours, la pria d'entrer avec lui dans le Palais. Il voulut lui repréſenter que le péril étoit paſſé ; mais Fleur-de-Lys, au lieu de ſe laiſſer perſuader, le détourna de ſon deſſein, en lui diſant, qu'ils devoient plûtôt aller rejoindre à Eluth Angeli-

que & le Comte d'Angers, que de s'arrêter plus long-temps dans ce Château. Le Chevalier ſe rendit à cette raiſon, & fut le premier à marcher vers le grand portail par où ils étoient entrez.

Mais quel fut leur étonnement, quand ils ne le retrouverent plus ? Ils parcoururent envain toute la cour ; ils n'y remarquerent aucune autre ouverture que les deux grilles d'or, qui même leur parurent alors fermées. Ne ſçachant plus comment ils pourroient ſortir, ils furent obligés de retourner vers le Palais, dans l'eſperance de pouvoir parler à la Dame qu'ils avoient vûë, & d'apprendre d'elle par quel moyen ils pourroient ſe tirer d'embarras. Ils monterent les degrez du Portique, & entrerent dans le Veſtibule, qui les conduiſit à un grand Salon, au milieu duquel étoit un ſépulchre de marbre noir. Comme ils voulurent s'en approcher, un grand Chevalier armé de toutes pieces, qui en défendoit l'approche, aſſaillit ſi bruſquement Brandimart, qu'à peine lui donna-t-il le temps de ſe mettre en défenſe. Ils combattirent une partie du jour, ſans qu'il parût qu'aucun des deux eût le moindre avantage ſur l'autre. Le Che-

valier du Château, quoique bleſſé en pluſieurs endroits, loin de s'affoiblir ſembloit reprendre de nouvelles forces.

Pendant le combat, la Dame du balcon parut ; & après avoir conſideré Brandimart, elle lui dit : Seigneur Chevalier étranger, votre ennemi ne ſçauroit être vaincu dans le Salon, vous êtes mort, ſi vous ne l'en tirez par force ou par artifice. A ce diſcours de la Dame, le Chevalier du Château la regardant d'un œil furieux, s'écria : Perfide, tu fais bien voir par ces paroles l'horreur que tu as pour moi ; mais tu en ſeras punie. A ces mots, il courut vers elle, pour l'immoler à ſon reſſentiment. Brandimart s'y oppoſa en ſe mettant entre eux. Son ennemi outré de ne pouvoir ſe vanger de la Dame, tourna toute ſa rage contre lui. Ils recommencerent à ſe frapper ; & Brandimart s'appercevant que ſes coups, qui auroient fendu une roche, ne pouvoient abbattre le Chevalier, profita de l'avis qu'il venoit de recevoir : Il s abandonna ſur lui, & le ſaiſiſſant par deſſous les bras, malgré qu'il en eût, il l'emporta d'une force inconcevable hors du Salon : Il traverſa même le Veſtibule, & le jetta

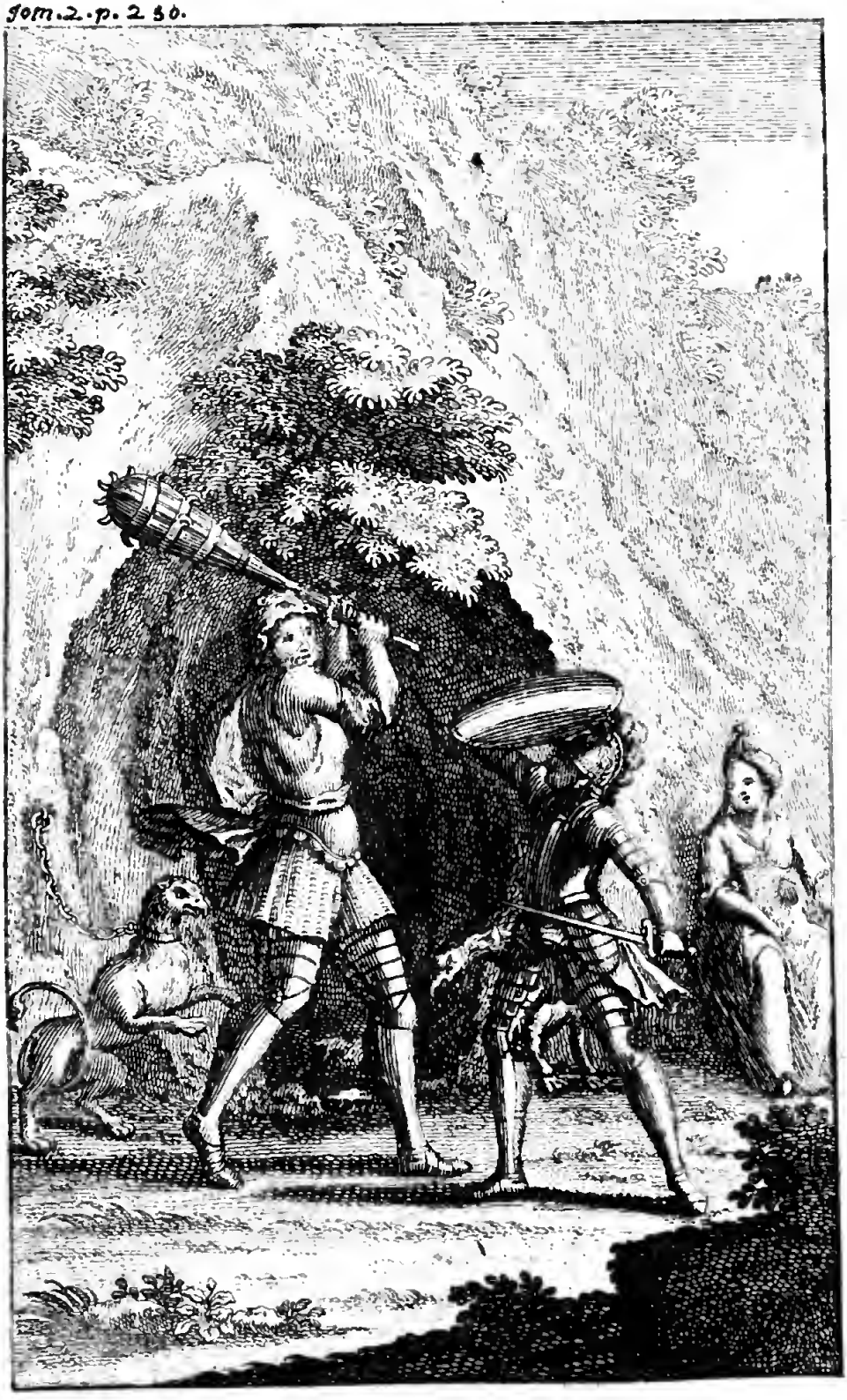
ſur les degrez du Portique, pour l'éloigner davantage du Tombeau, d'où il jugea bien qu'il tiroit toute ſa force. Effectivement, à peine le Chevalier du Château fut hors du Salon, que ſes playes s'ouvrirent, & que ſon ſang qui avoit été retenu juſques-là par le charme, commença de couler en ſi grande abondance, qu'en peu de momens il le laiſſa ſans vie.

Après ſa mort, l'Amant de Fleur-de-Lys s'avança vers la Dame du Palais, & la remercia de la victoire qu'il venoit de remporter. Elle lui répondit gracieuſement: Seigneur Chevalier, quand votre courage ſeul ne m'eût pas portée à vous rendre le ſervice que vous avez reçû de moi, mon propre intereſt m'y auroit déterminée. Je vous dirai même pour votre avantage & pour le mien, que le plus difficile de l'avanture vous reſte encore à faire. Il faut abſolument que vous ouvriez le ſepulchre du Salon, & que vous faſſiez une choſe pour laquelle ſans doute vous vous ſentirez de la repugnance; néanmoins elle nous importe à tous trois à un point, que ſi vous refuſſiez de la faire, vous nous verriez périr cette Dame & moi, & vous-

même avec nous. De quoi s'agit-il, dit Brandimart ? Il s'agit, repartit-elle, de baiſer le premier objet que vous trouverez à l'ouverture du Tombeau. S'il ne faut que cela, s'écria le Chevalier, ne craignez rien. Il n'eſt rien de ſi hideux dans les Enfers que je ne baiſe, s'il eſt neceſſaire. Achevons donc cette avanture, puiſque la fin ne dépend plus que de cette circonſtance.

En parlant ainſi, Brandimart retourna dans le Salon avec les Dames. Il s'approcha du ſépulchre dont une table de marbre couvroit l'ouverture. Il lut deſſus ces paroles gravées en caracteres d'or : *Ni ſcience, ni tréſor ni béauté n'ont pû empêcher que je n'aye été réduite en ce funeſte ét-t.* Voyons quel eſt ce myſtere, dit le Chevalier avec une impatience mêlée de curioſité. Alors empoignant un gros anneau d'or, qui ſervoit à lever la table, il découvrit le Tombeau. Il en ſortit à l'inſtant un horrible Dragon, qu'on ne pouvoit regarder ſans frayeur. Il ouvroit une gueule épouvantable, qui pouſſoit un long ſiflement, & montroit des dents à dévorer des Chevaliers. Brandimart à ſa vûë, ſe retira bruſquement avec émotion, & tirant

Tom. 2. p. 230.



Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ſon épée, il ſe diſpoſoit à l'attaquer. Mais la Dame du Château fremiſſant de ſon action, s'écria : Brave Chevalïer, au nom des Dieux, ne faites point ce que vous voulez faire ; ſi vous tuez ce Dragon, vous verrez dans le moment ce Palais s'abîmer ; & nous ſerons tous écraſez ſous ſes ruines. Eſt-ce là ce que vous m'avez promis ? Il eſt vray, répondit Brandimart, que je me ſuis engagé à embraſſer le premier objet qui ſortiroit du ſepulchre ; je ne puis toutefois me réſoudre à baiſer cette horrible animal, je ſuis ſûr qu'il me dévorera ſi je tiens ma promeſſe. Surmontez cette crainte, reprit la Dame, le Ciel, protecteur de l'innocence, couronnera d'un heureux ſuccès votre entrepriſe ; outre que c'eſt le ſeul moyen de ſortir de ce Château, vous devez cet effort à l'interêt de votre Maîtreſſe, que vous livrez par votre peu d'aſſurance à une mort certaine. Cette derniere raiſon détermina le Chevalier à faire ce qu'on exigeoit de lui, bien qu'il y ſentît une extrême répugnance : S'il faut, diſoit-il en lui-même, que je meure une fois, il vaut autant que ce ſoit à cette heure que dans un autre temps ; du moins ma chere Fleur-de-Lys ſortira du danger.

Alors d'un visage pâle & d'une contenance mal assurée, il se rapproche du Tombeau : la crainte le retient d'un côté, le courage le pousse de l'autre, & l'amour seul le détermine. Enfin il joint le Dragon ; & se penchant sur lui, il lui donne le baiser qu'il croit lui devoir être funeste. Il lui sembla qu'il baisoit une chair de glace ; mais un moment après, le Monstre se dépoüillant de ses écailles, changea peu à peu de figure, & prit celle d'une fort belle Dame. Aussi c'étoit la Fée Feboſille. Cette Nymphe avoit édifié ce Palais. Elle parut toute habillée de blanc ; ses cheveux étoient blonds, ses yeux noirs, & les roses & les lys éclatoient sur son visage. Tandis que Brandimart étonnée d'une si charmante métamorphose en paroissoit dans l'admiration, la Nymphe lui rendit graces de sa délivrance, & se montra fort sensible à ce grand service. Le Chevalier qui croyoit lui devoir encore davantage de ce qu'elle n'étoit pas restée Dragon, la remercia dans les termes les plus touchans, de l'avoir rétirée du plus grand peril qu'il eût jamais couru. Il se fit entr'eux un combat de reconnoissance qui avoit quelque chose de noble ; la

Dame du Château eût part auſſi à leurs remerciemens, & Fleur-de-Lys ſe joignit à leurs entretiens avec une joye encore plus vive que la leur.

Après bien des complimens de part & d'autre, la Fée pour reconnoîttre l'obligation qu'elle avoit à Brandimart, enchanta ſon cheval & ſes armes, de ſorte que le plus tranchant acier n'auroit pû les entamer. Enſuite elle lui fit voir, comme à ſon Amante, toutes les merveilles du Palais. Quand ils les eurent admirées, ils prirent congé de Feboſille. Elle vouloit les retenir pour les régaler pendant quelques jours; mais ils s'en excuſerent ſur la néceſſité où ils étoient de ſe rendre à Eluth. Elle les pria de remener la belle Doriſtelle, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Dame inconnuë, au Roi de Louſachan ſon pere, qui étoit incertain de ſa deſtinée. Quand ce n'auroit pas été leur chemin de paſſer par-là, Brandimart s'en ſeroit chargé avec plaiſir.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Doriſtelle.

LOrſque les deux Amans ſe furent remis en chemin avec Doriſtelle, ils prierent cette Dame de leur apprendre ce qui l'avoit éloignée de la Cour du Roi ſon pere. Doriſtelle qui ne cherchoit qu'à les contenter, ſatisfit leur curioſité dans ces termes.

Doliſton mon pere eut deux filles, dont je ſuis la cadette. Ma ſœur aînée fut promiſe dès ſa premiere enfance au Prince de ce païs de Nayada, dont le pere étoit lié d'une amitié trés étroite avec le mien. Pour mon malheur, ce mariage concerté ne s'acheva pas, comme ſi le Ciel eût voulu punir notre famille du deſſein d'unir deux cœurs dont il n'avoit pas réſolu l'union. Ma ſœur fut perduë peu de temps après cet accord, & voici comme la choſe arriva.

Un jour de la belle ſaiſon, toute la Cour de mon pere alla prendre le divertiſſement de la chaſſe dans un bois, à quelques milles de la ville. Pendant que le Roi accompagné de ſes principaux Cour-

tiſans, pourſuivoit quelques bêtes que les chiens avoient lancées, la Reine préferant les plaiſirs tranquilles aux tumultueux, avoit fait tendre des pavillons ſur le bord d'un agréable ruiſſeau, qui couloit à l'entrée du bois dans une prairie toute parſemée de fleurs. L'air étoit ſerain, & un doux zephire moderoit l'ardeur du Soleil. Ma ſœur, qui faiſoit tout l'attachement de la Reine, étoit avec elle, & avoit, dit-on, une beauté ſi merveilleuſe, qu'elle charmoit déja tous les yeux, bien qu'elle eût à peine un luſtre accompli. Dans le temps que toutes les Dames de la Cour étoient autour d'elle à admirer avec ſa mere ſes manieres enfantines, & à la faire joüer le long du ruiſſeau, il ſortit tout à-coup d'entre les arbres une troupe de gens armées, qui ſe mêlant parmi elle, arracherent la petite Princeſſe de leurs bras, & l'emporterent dans le plus épais du bois, avant que quelques ſoldats qui avoient été commis à la garde de la Reine, & qui par reſpect ſe tenoient un peu éloignés, puſſent accourir au ſecours de ma ſœur. Tous ces Gardes ſe mirent auſſi-tôt ſur les traces des Raviſſeurs, & ne tarderent pas à ſemer l'allarme par tout

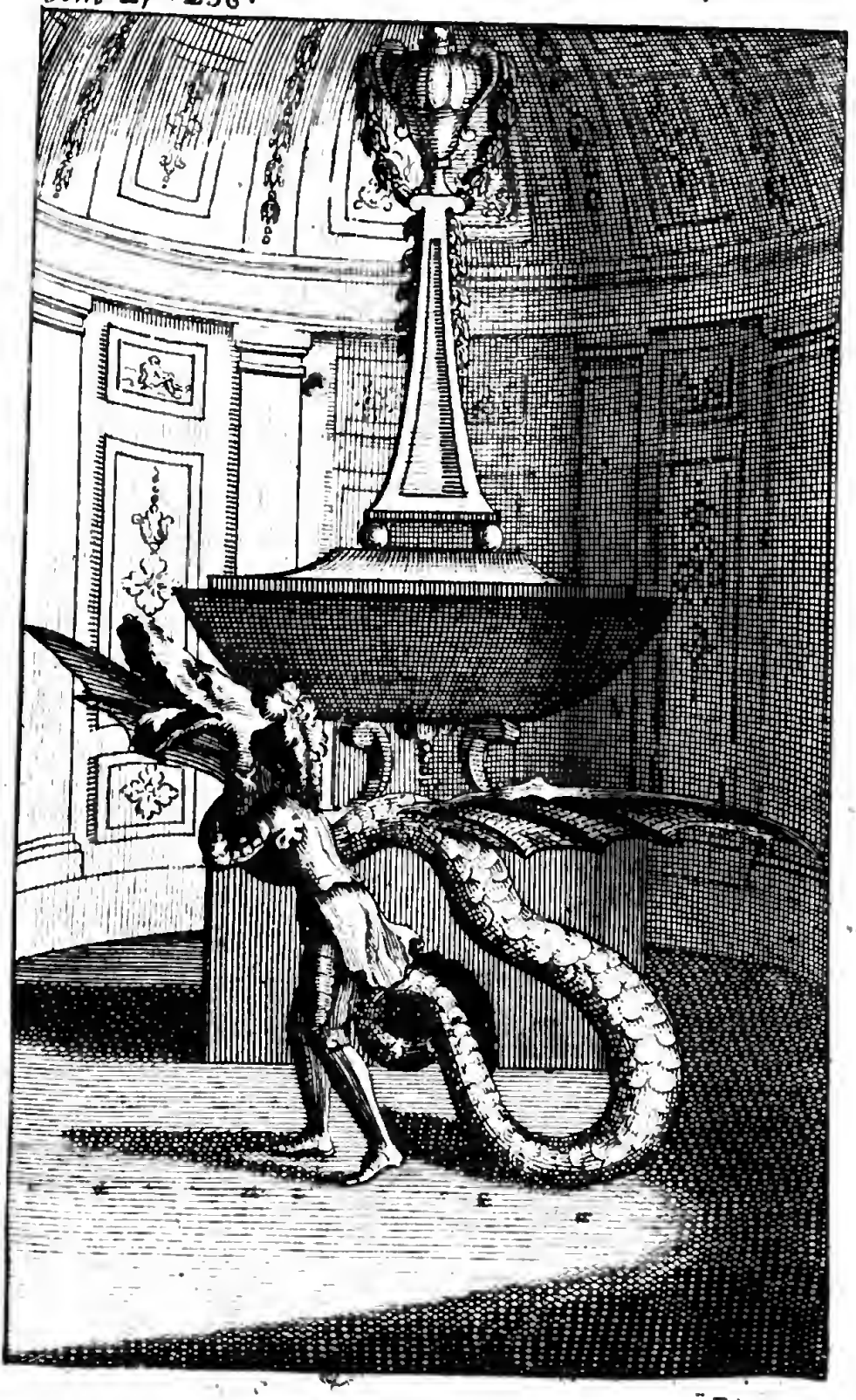
le bois ; un grand nombre de Chaſſeurs ſe joignirent à eux pour faire la recherche de la Princeſſe, mais ils ne purent rien découvrir ; & quelques perquiſitions qu'on ait fait dans la ſuite, on n'en a pû apprendre aucunes nouvelles.

Fleur-de-Lys, qui étoit fort attentive au récit de la Dame, lui demanda le nom de la Princeſſe enlevée. On l'appelloit Amathirſe, répondit Doriſtelle, & la Reine ma mere ſe nommoit Philantie. Tout ce qu'on put juger de ce rapt, continua-t-elle, c'eſt qu'on en accuſa un certain Fugiforque, Chef de Brigands, fort renommé dans le Païs pour avoir fait des coups d'une adreſſe & d'une ſubtilité ſans exemple. On conjectura, & ce n'étoit pas ſans fondement, que les pierreries dont ma ſœur étoit parée avoient tenté Fugiforque ; mais de ſçavoir ce qu'il a fait de la Princeſſe, c'eſt ce qui n'eſt point venu à notre connoiſſance.

La perte d'Amathirſe me rendit ſeule Princeſſe heritiere de Louſachan. Auſſi Doliſton me deſtina, à la place de ma ſœur, pour être l'épouſe du jeune Rentig, Prince de Nayada. Lorſque je fus

en

tom. 2 p. 256.



Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III

en âge de former cette union, le Roi ſon pere l'envoya dans notre Cour pour me rendre des ſoins, & me diſpoſer par ſes galanteries à lui donner ma main ſans répugnance. Mais hélas, qu'il étoit peu fait pour gagner les affections d'une jeune Princeſſe, qui vouloit être priſe par les yeux ! Il avoit dans ſon air quelque choſe de ſi rébutant, qu'il étoit difficile de s'y accoûtumer. Malgré la paſſion violente qu'il conçut pour moi, il avoit des manieres ſi feroces, que ſes complaiſances mêmes paroiſſoient des commandemens. J'avois pour ſa perſonne un dégoût qui ne ſe peut exprimer ; & ce n'étoit pas pour le faire ceſſer, que le Ciel conduiſit alors à notre Cour un autre jeune Prince qui étoit tout charmant.

C'étoit le fils du Roy de Mugal. L'attachement qu'il eut pour moi, attira ſur lui mon attention ; & la prodigieuſe difference que je remarquai entre lui & Rentig, augmenta l'averſion que j'avois déja pour l'un, & mit mon cœur dans toute la diſpoſition poſſible à recevoir les ſoins de l'autre. Une Dame naturellement tendre ne réſiſte pas long-temps à la paſſion d'un Amant aimable & empreſſé. Le jeune Cilinx, ainſi ſe nom-

moit le Prince de Mugal, me parla plus d'une fois de ſes peines, & j'en ſentis plus vivement la néceſſité qu'on m'impoſoit d'épouſer ſon rival. Enfin, ce cruel jour arriva où je devins femme de Rentig, qui n'eut plus d'autre empreſſement que de m'arracher d'une Cour où tout lui faiſoit ombrage. Il avoit ſurtout remarqué la paſſion que Cilinx avoit pour moi, & la jalouſie qu'il en avoit conçûë ne lui permettoit de prendre aucun repos qu'il ne m'en eût ſéparée. Il prit congé de Doliſton, ſous prétexte de faire voir ſa nouvelle épouſe au Roi ſon pere. Que mon départ me fit de peine! Je ne partis pourtant qu'après m'être ménagé un ſecret entretien avec Cilinx, ſans que mon jaloux en pût être inſtruit, malgré tous les ſoins qu'il prit pour nous ravir cette conſolation.

Le Roi de Nayada me reçut aſſez bien; & quoiqu'il ſoit naturellement d'une humeur fort auſtere, je n'eus point à me plaindre de ſes manieres pendant ſix mois. Ceux mêmes qui connoiſſoient ſon eſprit à fonds, me dirent qu'il n'avoit jamais eu pour aucune Dame autant d'égard & de complaiſance qu'il en témoignoit pour moi. Rentig, le plus

défiant de tous les hommes, en fut inquiet. Il trouva que la condeſcendance du Roi me faiſoit joüir d'une trop grande liberté. Il crut même appercevoir dans les manieres de ſon pere pour moi, quelque choſe de plus vif que l'affection paternelle ; & pour en prévenir les ſuites qu'il craignoit, il me retira de la Cour pour me confiner dans un Château où il n'entroit que des perſonnes qui lui étoient affidées. Le Roi condamna hautement ſon procedé ; mais il n'oſa ſe ſervir de ſon autorité pour me rendre moins malheureuſe, il appréhendoit Rentig, qu'il connoiſſoit pour le Prince du monde le plus dangereux & le plus capable d'une mauvaiſe action.

Mon barbare Epoux parut plus tranquile, lorſqu'il me vit dans une priſon qui lui répondoit de moi. Quelle triſte vie pour une jeune Princeſſe ! Une ſeule choſe, qui peut-être n'auroit pas été une conſolation pour beaucoup d'autres femmes, faiſoit toute la mienne. Rentig, quoiqu'il fût un des plus vaillans Princes de l'Aſie, n'avoit pas reçû de la nature ce que le Dieu d'Hymen exige des hommes qui s'engagent ſous ſes loix. J'avois tant de répugnance pour ſa perſonne, que

c'étoit un ſoulagement pour moi qu'il n'eût rien à me demander. Parmi mes filles d'honneur j'avois amené à Kunitki une Dame de notre Cour que j'aimois infiniment. Je ne lui cachois rien de tous les ſecrets de mon cœur. Je ne lui avois pas ſeulement découvert l'averſion que j'avois pour Rentig ; je lui avois fait connoître même mes plus tendres ſentimens pour le Prince de Mugal.

Filatée, c'étoit le nom de ma confidente, avoit une beauté ſinguliere. Elle étoit tendrement aimée d'Oriſtal, brave Chevalier de Kunitki ; il lui avoit rendu des ſoins, auſquels, de mon conſentement, elle avoit répondu. Un bon eſprit, une tendreſſe ſincere & une complaiſance réciproque leur faiſoient une deſtinée des plus heureuſes, lorſque les jalouſes défiances de Rentig interrompirent le cours d'une ſi parfaite intelligence en me confinant dans ma priſon. Le devoir & l'inclination obligerent Filatée à s'y renfermer avec moi. Oriſtal fut ſi ſenſible à cette dure ſéparation, qu'il tenta juſqu'à l'impoſſible pour ſe rejoindre à l'objet de ſon amour. Il partit une nuit en ſecret, & prit le chemin de la Tour qui renfermoit Filatée, dans le deſſein

de s'y introduire en corrompant quelqu'un des Gardes, ou par quelque ingenieux artifice. Il n'en étoit pas loin, lorſqu'en paſſant ſur le bord d'un étang, il y rencontra une bonne vieille qui cherchoit en pleurant quelque choſe dans l'eau, & qui paroiſſoit atteinte d'une vive douleur. Oriſtal lui en demanda le ſujet. Hélas, Seigneur, répondit-elle, je portois dans un paquet ce que j'avois de plus précieux; je me ſuis arrêtée ſur le bord de l'étang pour m'y repoſer, & mon paquet malheureuſement eſt tombé dans l'eau. J'ai beau le chercher, je ne le retrouve point.

Le Chevalier fut touché du chagrin que cette bonne femme marquoit de la perte de ſon paquet: Je compâtis, lui dit-il, à votre peine; & je veux vous aider à cherche ce que vous avez perdu. En même temps il deſcendit de Cheval, & entra dans l'eau effectivement pour y chercher le paquet, qu'il retrouva, non ſans peine & ſans danger. La vieille embraſſa les genoux d'Oriſtal, quand il fut ſorti de l'étang, & lui dit: Je ſuis une pauvre femme, & je ne puis reconnoître que par des remerciemens le ſervice que vous venez de me rendre, mais ſouve-

nez vous qu'un bienfait n'eſt jamais perdu. Oriſtal ſe ſçut bon gré de cette action charitable ; & ſans en attendre d'autre récompenſe que le plaiſir de l'avoir faite, il continua ſon chemin vers la Tour de Rentig, où il ariva le même jour.

La ſeule vûë de cet édifice le fit preſque deſeſperer du ſuccès de ſon entrepriſe ; les murs en étoient ſi hauts, les portes ſi ſolides & ſi bien fermées, enfin l'accès en paroiſſoit ſi difficile, que perdant l'eſperance dont il s'étoit flatté, il ſe diſpoſoit à s'en retourner à Kunitki, lorſqu'il vit tout à coup paroître devant lui une Dame magnifiquement vêtuë & parfaitement belle. Vous êtes triſte, Chevalier, lui dit-elle, d'un air gracieux, mais on pourroit ſoulager votre affliction, ſi vous vouliez emprunter le ſecours de vos amis. Oriſtal fut merveilleuſement étonné de l'abord, & plus encore du diſcours de cette Dame, dont les traits lui étoient inconnus. Je vous avouë, Madame, lui répondit-il, que je ſuis accablé d'une douleur mortelle, & je doute fort que quelqu'un puiſſe la ſoulager. Mais, ajoûta-t-il, je ne ſçai ce qui peut obliger une perſonne comme vous à s'intereſſer dans ma deſtinée. La reconnoiſ-

ſance qui eſt dûë à un bienfait, repartit la Dame. Vous voyez en moi la bonne vieille à qui vous avez rendu un grand ſervice. Je ſuis la Fée Feboſille qui prit cette forme pour vous éprouver.

Le Chevalier, à ces paroles, fut tranſporté de joye; il ſe mit à genoux devant la Fée, & lui demanda pardon des fautes qu'il pouvoit avoir commiſe envers elle par ignorance. Laiſſons ces vains complimens, interrompit la Nymphe, & voyons ce que je puis faire pour vous. Je voudrois, reprit le Chevalier, m'introduire dans cette Tour pour y voir la belle Filatée, mais il faudroit que ce fût ſi ſecretement que le cruel Prince de Nayada ne s'en apperçût point. Vous allez être content, repartit la Fée. Alors ramaſſant une petite coquille qui ſe trouva par hazard à terre, elle prononça deſſus quelques mots barbares; puis elle la donna au Chevalier, en lui diſant: Toutes les fois que vous tiendrez cette Coquille dans votre main gauche, vous vous rendrez inviſible à tous les mortels, & quand vous aurez beſoin de mon ſecours, mettez-la dans votre bouche, vous me verrez auprès de vous dans le moment. Il ne s'agit plus, pourſuivit-elle, que de vous introduire

dans la Tour, & c'eſt ce que je vais faire tout à l'heure. A ces mots, Feboſille enleva Oriſtal, le porta dans la chambre où étoit Filatée, & diſparut à l'inſtant.

Jugez de la ſurpriſe où nous fumes, ma Confidente & moi, de voir ſubitement paroître à nos yeux ce Chevalier; car ma fenêtre étoit grillée, & depuis une année que j'étois enfermée dans ma priſon, je n'avois vû aucun mortel que mon perſecuteur. Oriſtal nous mit au fait ſur les moyens qu'il avoit employez pour s'ouvrir un accès juſqu'à nous, & me jura un attachement inviolable. Filatée ſçut très bon gré à ſon Amant de ce qu'il venoit de faire pour elle; & la préſence de ce Chevalier lui donnant quelque enjoüement: Malgré l'habitude que nos malheurs nous avoient fait former d'être triſtes, Madame, s'écria-t-elle, ſecoüons le joug qu'on nous a impoſé avec tant de barbarie; puiſque nous pouvons compter ſur la protection de la bienfaiſante Feboſille, affranchiſſons-nous par ſon ſecours de la tyrannie du Prince.

Il eſt ſi naturel de chercher la fin de ſes peines, que je me réſolus ſans ſcrupule à ſuivre le conſeil de ma confidente, qu'Oriſtal appuya fortement. Auſſi-tôt ce-

ce Chevalier mit dans ſa bouche la Coquille que la Fée lui avoit donnée, & tout à coup Feboſille parut à nos yeux: Qu'y a-t-il, mes enfans, nous dit-elle? Grande Nymphe, lui répondit Oriſtal, protegez l'innocence, & delivrez d'un cruel eſclavage une Princeſſe toute charmante qu'opprime ſon barbare Epoux. Rien n'eſt plus juſte, reprit la fée, & Doriſtelle ſera bien-tôt ſatisfaite. Venez avec moi, Princeſſe, ajoûta-t-elle en me regardant, je vais vous conduire dans un lieu plus digne de vous poſſeder. Alors, elle nous enleva tous trois & nous tranſporta dans ſon Palais, qui eſt celui que nous venons de quitter. Lorſque j'y fus, je repris, pour ainſi dire, une nouvelle vie: les plaiſirs d'un ſi beau ſéjour, & plus encore la joye de me voir délivrée de la tyrannie d'un odieux Epoux, étoit un ſoulagement pour moi. Deux choſes pourtant me donnoient quelque inquiétude; je craignois que Rentig ne découvrît mon aſile, & ne m'y vint enlever; mais Feboſille me raſſura, en me diſant qu'on ne pourroit me retirer de ſon Palais que par un pouvoir magique plus fort que le ſien. Ce qui m'inquiétoit encore, c'étoit Cilinx qui ne ſortoit point de ma

mémoire, malgré le peu d'apparence qu'il y avoit que je puſſe jamais ſoulager ſes feux.

Un jour je conſultai la Fée ſur les interêts de ma tendreſſe. La Nymphe me conſeilla de me retirer à Louſachan, d'informer le Roi mon pere de la manie dont j'avois été traitée, & de le conjurer de rompre des nœuds que la nature elle-même deſavoüoit ; mais je lui repréſentai que ce conſeil étoit dangereux à ſuivre : Que dans la liaiſon où vivoit mon pere avec le Roi de Nayada, il étoit à craindre qu'il ne me remît lui-même entre les mains de Rentig. Hé bien, reprit la Fée, envoyez donc Oriſtal & Filatée ſecrettement à la Cour de Doliſton : Qu'ils y obſervent bien ce qui s'y paſſe, & vous vous reglerez ſur le rapport qu'ils vous en feront. J'approuvai l'avis de Feboſille. Ma Confidente partit pour Louſachan avec ſon Chevalier ; après avoir reçû une ample inſtruction que la Nymphe elle-même voulut bien leur donner. Mais pendant qu'ils ſongeoient à s'acquitter de cette importante commiſſion, le ſort ennemi rompit toutes nos meſures.

CHAPITRE IX.

Suite & concluſion de l'hiſtoire de la Princeſſe Doriſtelle Nouvelle expedition de Brandimart.

QUelles furent la ſurpriſe & la rage de Rentig, quand il ne me trouva plus dans la Tour. Il en penſa perdre l'eſprit ſur tout quand il vit qu'il ne pouvoit découvrir où j'étois, quelque recherche qu'il fit de moi. Comme il rêvoit ſans ceſſe au moyen de me déterrer, il ſe ſouvint un jour de Margafer, Magicien redouté dans tout le Païs, & deſcendu, diſoit-on du fameux Zoroaſtre. Ce Margafer avoit toute la malignité des Enfers, avec une ſcience où jamais aucun autre avant lui n'étoit parvenu. Il habitoit au fonds d'une Forêt obſcure, ſituée ſur les confins de ce Royaume, & il avoit rendu cette Forêt ſi funeſte aux Voyageurs qui entreprenoient d'y entrer, que perſonne n'oſoit plus en courir le riſque. Cependant Rentig, dans la fureur qui le poſſedoit, y alla ſans balancer. Il eſt

vrai qu'il avoit moins à craindre qu'un autre, car l'Enchanteur l'aimoit à cauſe de la conformité de leurs inclinations.

Rentig chercha la grotte de ce Magicien. Je n'ai point ſçû de quelle maniere il s'ouvrit un accès auprès de lui ; je ſçai ſeulement que pour mon malheur, Margafer lui promit ſon aſſiſtance. Ils vinrent tous deux un jour au Palais de Feboſille. Le Magicien fit en entrant des conjurations ſi fortes, que tous les enchantemens de la Fée, quand elle voulut ſe ſervir de ſon art pour réſiſter à Margafer, devinrent inutiles. Pour moi, ſaiſie de frayeur, je demeurai immobile. Le Prince m'accabla de reproches & d'injures ; mais au lieu d'y répondre, lorſque je fus revenuë de mon ſaiſiſſement, je voulus prendre la fuite : & comme mon Epoux couroit après moi pour me retenir, l'Enchanteur lui dit : Vous pouvez ſans crainte la laiſſer aller, le Charme que j'ai employé eſt ſi fort, qu'elle ne ſçauroit ſortir du Palais contre ma volonté.

Effectivement, je parcourus en vain tout le Palais, & les Jardins mêmes ſans y trouver de ſortie. La cruauté de Margafer fut telle, qu'entrant dans le reſſenti-

ment de Rentig, il nous attira Feboſille & moi dans le Salon du Palais par ſes Charmes ; & là il prononça quelque mots barbares accompagnez de geſtes fort extraordinaires. En même temps il s'éleva du fonds du plancher un ſuperbe Mauſolée. Enſuite il adreſſa ces paroles à la Nymphe : Puiſque mon art & ta nature de Fée ne me permettent pas de te faire mourir, du moins tu vas ſentir juſqu'à quel point mon pouvoir eſt au-deſſus du tien. Alors il la toucha de ſa Verge, & par cet attouchement, il la transforma en un difforme Dragon, qu'il obligea d'entrer dans le Mauſolée, en lui diſant : Fais déſormais ta demeure dans ce tombeau ; tu y reſteras juſqu'à ce qu'un Chevalier ait l'aſſurance de te baiſer ſous ta monſtrueuſe figure. Margafer, aprés avoir achevé ces paroles, couvrit le Mauſolée d'une peſante Table de Marbre; il en commit la garde au Prince de Nayada, & lui dit: Tant que vous ſerez dans le Salon, ſoyez ſûr que des Armées entieres ne pourroient vous vaincre.

A mon égard, le Magicien me condamna ſeulement à ne pouvoir ſortir du Palais ; ce qui fut pour moi le dernier des ſupplices, puiſque j'y devois voir ſans

ceſſe l'objet de toute ma haine. L'Enchanteur enſuite forma l'enchantement du Dragon que vous avez tué, & à la conſervation duquel il avoit attaché ſa propre vie ; car vous ſçaurez, Seigneur Chevalier, que le Géant qui a ſuccombé ſous l'effort de vos coups étoit Margafer lui-même. Comme le Chevalier du tombeau étoit mon cruel Epoux, le Magicien par ces charmes croyoit avoir aſſuré le repos de Rentig ; mais le Ciel qui ſe jouë des projets humains, vous a fait venir dans ce Palais pour finir ma peine & celle de l'obligeante Feboſille. Vous ſçavez le reſte, genereux Guerrier ; il eſt inutile de vous en faire le recit.

A peine Doriſtelle avoit raconté ſon Hiſtoire, qu'il ſortit tout à coup d'entre les arbres d'un bois que Brandimart & les deux Dames traverſoient alors, vingt à trente voleurs, tant à pied qu'à cheval ; quelques uns commencerent par ſe ſaiſir de Fleur-de-Lys & de Doriſtelle, le reſte ſe jetta ſur le Chevalier ; mais ſes armes enchantées réſiſterent à leurs coups, au lieu que ces Brigands étoient découpés d'une étrange ſorte par Trenchere maniée par un bras auſſi vigoureux que celui de Brandimart ; & ſi l'un d'entre eux ne ſe fût le-

gerement jetté ſur la croupe de Batolde pour aſſaillir par derriere le Guerrier, ils n'auroient pas tenu long-temps contre lui. Ce voleur l'incommodoit beaucoup, car en l'embraſſant étroitement par les épaules, il lui ôtoit la liberté de ſe ſervir de ſes bras, tandis que les autres Brigands l'attaquoient par devant tous enſemble. Cependant Brandimart fit tant d'efforts pour dégager ſon bras droit, qu'il en vint enfin à bout.

Alors chargeant à ſon tour les malheureux qu'il avoit en tête, il en tua la plus grande partie, & donna la chaſſe aux autres. Néanmoins il ne laiſſoit pas d'être toûjours tourmenté par celui qui le tenoit embraſſé par derriere, & ne pouvant autrement s'en débarraſſer, il prit le parti de ſe laiſſer tomber à terre. Il entraîna le voleur avec lui, & l'obligea par ce moyen à lâcher priſe. Quand ce Brigand vit que le Chevalier étoit libre, & qu'il ſe diſpoſoit à ſe venger, il eut recours à ſa clemence: Seigneur, lui dit il, en ſe jettant à ſes pieds, je ſçai que j'ai merité la mort, & ce n'eſt point pour l'éviter que je vous ſupplie de me faire conduire à Louſachan; c'eſt pour l'acquit de ma conſcience qui m'oblige à déclarer au Roi Doliſton une

offenſe que je lui ai faite, & que je puis réparer, en lui revelant un ſecret dont je voudrois lui donner connoiſſance. Brandimart lui promit cette ſatisfaction, & pour cet effet il le lia ſur un des chevaux des voleurs qui avoient été tués. Il le mena dans cet état juſqu'à la vûë de Louſachan. Mais Doriſtelle ne fut pas peu ſurpriſe de trouver cette Ville aſſiegée par une Armée formidable qui l'environnoit. Helas, s'écria cette Princeſſe à ce ſpectacle, quels ſont les malheurs de notre Maiſon? La perte des deux Princeſſes ſes filles ne ſuffiſoit pas au Roi mon pere pour l'accabler, il falloit encore qu'il ſe vît aſſiegé dans ſa Capitale.

CHAPITRE X.

Quelle étoit l'Armée campée devant Louſachan. Hiſtoire du Prince Cilinx.

COmme Brandimart & les Dames qu'il conduiſoit s'approchoient de la Ville, ils virent venir au-devant d'eux un Chevalier qui par la richeſſe de ſes armes, & par ſa haute apparence paroiſ-

soit être un des principaux Officiers de l'Armée. Il considera les Dames avec attention ; quand il fut auprès d'elles, & touché de leur beauté, il souhaita de les posseder. Seigneur Chevalier, dit-il à l'Amant de Fleur-de-Lys, je suis faché d'avoir à vous apprendre que la conduitte de ces Dames est un bonheur que je vous envie ; & si vous n'êtes pas d'humeur à me la ceder, sur la priere que je vous en fais, je vous avertis que je vous y forcerai par la voye des armes.

Le bonheur que vous m'enviez, répondit Brandimart, est certainement au-dessus de mon merite ; mais quel que soit le motif qui me l'a procuré, je ne crois pas que ces Dames veuillent vous l'accorder à mon préjudice. L'évenement de notre combat, repliqua le premier, leur fera peut-être changer de sentiment. A ces mots, ce Chevalier tirant son épée, parce que Brandimart n'avoit point de lance, l'attaqua sans lui donner le tems de répondre. L'amant de Fleur-de-Lys vivement piqué du discours de son ennemi, dédaigna de se servir de Trenchere pour punir plus manifestement son orgueil par un juste mépris ; il poussa Batolde avec impétuosité sur lui, & dans le tems que cet Of-

ficier levoit le bras pour lui décharger un pesant coup sur la tête, il lui saisit la garde de son épée, & la lui arracha, en culbutant homme & cheval. Un corps de Cavalerie qui survint sur ces entrefaites fondit sur Brandimart pour venger un de leurs Chefs qu'ils voyoient traiter de la sorte; mais Barolde & le brave Guerrier qui le montoit les mirent bien-tôt en desordre. Ceux qui s'enfuirent vers le Camp y semerent la nouvelle de cette action, & plus de deux mille Cavaliers, curieux de voir le Guerrier dont on leur vantoit le courage, piquerent vers lui, ne pouvant croire ce qu'on venoit de leur en rapporter.

Leur étonnement augmenta lorsqu'ils virent de leurs propres yeux le carnage qu'il avoit fait de leurs compagnons, mais ils voulurent les venger : les uns se saisirent des Dames & du voleur lié; les autres en plus grand nombre se jetterent sur Brandimart, qui dans la fureur où il étoit de l'enlevement des Dames, faisoit tête à tous les ennemis qui l'environnoient. Néanmoins faisant réflexion que ce combat, pour peu qu'il durât, donneroit le tems aux ravisseurs de Fleur-de-Lys & de Doristele de s'éloigner avec leur proye, il dit à ceux des combattans qui étoient

les plus proches de lui, qu'il vouloit bien ceſſer de combattre, pourvû qu'on lui laiſsât ſes armes, & qu'on le menât au Chef de l'Armée auquel il prétendoit ſe plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite. On lui accorda ce qu'il demandoit, & ſur le champ il fut conduit à la tente de Varamis Roi de Mugal, qui faiſoit le ſiege de Louſachan.

Ce Prince étoit alors entouré des principaux Officiers de ſes Troupes dont quelques-uns lui faiſoient le recit ſurprenant des exploits de Brandimart. Ce Chevalier s'avança vers le Roi avec un air de fierté qui n'avoit rien de farouche ni d'inſultant; & le ſaluant avec reſpect : Seigneur, lui dit-il, ce n'eſt point comme priſonnier que je me préſente à vous, je ſuis libre, & n'ayant pas l'avantage d'être votre Sujet, je vous demande raiſon de l'offenſe que j'ai reçûe ; vos Troupes m'ont enlevé par violence deux Dames qui m'avoient chargé de leur conduite. Varamis frappé de ces paroles, conſidera pendant quelque tems le noble maintien du Chevalier qui ſoûtenoit merveilleuſement par ſa preſence le rapport qu'on avoit fait de ſes actions. Le Roi après l'avoir regardé, crut l'avoir vû quelque part, mais il n'en avoit

qu'une idée confuſe. Brave Guerrier, lui dit-il, je conviens qu'un Chevalier de votre courage ne ſe peut trop eſtimer, & je ſuis prêt à vous faire raiſon de l'inſulte dont vous vous plaignez, quoique je puſſe vous dire, pour juſtifier mes Soldats, qu'on ne ſçauroit leur faire un crime d'avoir voulu venger un de leurs Généraux. Les Dames qu'ils ont amenées dans ce Camp, n'y courent aucun peril; je vous dirai même que nous avons peut-être plus d'interêt à les avoir ici, que vous n'en avez à le accompagner. Ne craignez donc rien pour elles, & ſoyez perſuadé qu'elles ſont ſervies & honorées comme elles le meritent.

A peine Varamis eut prononcé ces paroles, que la Reine Leodile ſon épouſe arriva ſous la tente. Elle reconnut Brandimart dès qu'elle eut jetté les yeux ſur lui, & malgré la préſence du Roi, elle courut l'embraſſer avec tranſport. Ah mon cher Libérateur, lui dit-elle, que je tiens ce jour heureux pour moi, puiſqu'il m'accorde le plaiſir de vous offrir à ma vûe. Seigneur, continua-t-elle en ſe tournant vers Varamis, vous voyez dans ce Chevalier la perſonne du monde à qui Votre Majeſté a le plus d'obligation; c'eſt lui qui

m'a conſervée à vous en me délivrant des mains des trois Géants Tartares que le Grand Comte d'Angers & lui mirent à mort par leur courage. Alors le Roi ſe reſſouvint d'avoir vû Brandimart avec Roland, lorſque ce Paladin lui rendit Leodile. Il lui fit mille careſſes. Seigneur, dit la Reine au Prince ſon époux, ſi vous voulez faire au genereux Brandimart une reception digne de lui, il faut le rejoindre au plûtôt à ſa chere Fleur-de-Lys. Cela ſeul peut le ſatisfaire, & déja je lis dans ſes yeux qu'il languit de s'en voir ſéparée ſi long-temps. Comme elle achevoit ces mots, on vit entrer Doriſtelle & Fleur-de-Lys, conduites par Cilinx frere du Roi Varamis. Brave Chevalier, dit Leodile en préſentant à Brandimart ſa Maîtreſſe, on vous rend votre Dame. Vous voulez bien la recevoir de ma main en reconnoiſſance de ce que je vous dois. Je crains même ſi fort, ajoûta-t-elle, de demeurer en reſte avec vous, que je veux encore vous reſtituer la Princeſſe de Louſachan, qui s'eſt aſſociée au ſort du Prince Cilinx ſon Amant. Brandimart répondit ſur le même ton au diſcours de la Reine; après quoi Cilinx le vint embraſſer comme le Liberateur de Doriſtelle.

Quand ces Princes ſe furent témoigné réciproquement leur reconnoiſſance, Cilinx dit au Roi de Mugal ſon frere : Seigneur, puiſque le ſiege de Louſachan n'a été entrepris qu'à ma priere, & que pour les interêts de mon amour, je vous ſupplie de faire ſçavoir au Roi Doliſton que vous avez ſa fille entre vos mains, que vous êtes prêt à la lui remettre, & que vous lui demandez ſon amitié. Varamis, à qui le Prince ſon frere étoit cher, fit partir ſur le champ le Seigneur de ſa Cour en qui il avoit le plus de confiance, pour aller trouver Doliſton avec les inſtructions qu'il lui donna. En attendant le retour de l'Officier, la Reine Leodile apprit à Brandimart qu'elle avoit épouſé Varamis, & que ce Prince étoit devenu Roi de Mugal par la mort de Pandragon ſon pere qui avoit été tué devant Albraque. Enſuite Cilinx prit la parole, & raconta dans ces termes le ſujet du ſiege de Louſachan.

Hiſtoire du Prince Cilinx.

LOrſque Rentig eut emmené Doriſtelle, je reſtai dans la Cour du Roi Doliſton comme un corps ſans ame, ou plûtôt en proye à l'amour & à la jalouſie. Comme

cette Princeſſe m'avoit défendu de diſparoître, depeur qu'on ne ſoupçonnât notre intelligence, je demeurai quinze jours à Louſachan ; mais quelque contrainte que je m'impoſaſſe, on ne s'apperçut que trop du déſordre de mon ame. Le Roi touché de mes peines, dont il ne pouvoit ignorer la cauſe, fit envain tous ſes efforts pour diſſiper mes ennuis par toutes ſortes de divertiſſemens. Enfin, je pris congé de ce Prince, qui me dit obligeamment qu'il avoit bien remarquée mon amour pour ſa fille, qu'il me l'auroit accordée avec joie ſans les engagemens où il étoit avec le Roi de Nayada ſon ancien ami, & que ſi jamais Amathirſe ſa fille ainée, qui lui avoit été ravie dans ſon enfance, pouvoit ſe retrouver, il me l'offriroit, tant il eſtimoit ma perſonne & mon alliance.

Quoique j'euſſe entendu dire que la Princeſſe Amathirſe, quand elle fut enlevée, étoit pourvûë de tous les attraits qui pouvoient préſager une beauté parfaite dans une âge plus avancé, je fus peu ſenſible à cette promeſſe de Doliſton. Je ſortis de ſa Cour, & ſans ſçavoir où je porterois mes pas, je parcourus pluſieurs Provinces des environs, en amant qui ne peut trouver de repos loin de ce qu'il

aime. Je voulus du moins voir les lieux que vous habitiez ; je pris la route de Kunitki, & je demeurai caché dans cette ville pendant l'eſpace d'un mois. Là j'appris tous les traitemens injurieux que Doriſtelle avoit reçûs,& queRentig pour conſommer ſa barbarie avoit renfermé cette Princeſſe dans une affreuſe priſon, où elle n'avoit pas même la liberté de voir la clarté du jour.

L'interêt que je prenois à votre ſort, belle Doriſtelle, pourſuivit-il en s'adreſſant à la Princeſſe de Louſachan, me fit former le deſſein de vous délivrer de l'oppreſſion de votre cruel Tyran. J'aurois bien voulu obtenir votre aveu avant que d'en venir à l'éxecution, & pour cet effet j'épiai toutes les occaſions de vous pouvoir parler, mais je n'y pus réüſſir. Dans mon déſeſpoir, je retournai â Mugal où j'implorai le ſecours du Roi moîn frere, qui me promit ſon aſſiſtance dès qu'il fut inſtruit des procedez de Rentig à votre égard. Compatiſſant à mes peines & aux vôtres, il fit aſſembler ſon armée. Nous avions réſolu d'aller aſſiéger la Tour de Rentig, & de la forcer pour vous procurer la liberté. Comme il nous falloit paſſer par les terres de Louſachan, Varamis mon frere

frere envoya prier le Roi Doliſton de nous donner paſſage, en offrant de payer le dégât que nos troupes pourroient faire dans ſon pays. Doliſton ne voulut pas nous le permettrre à cauſe que notre armement étoit deſtiné contre Rentig, quoiqu'il fût en votre faveur. Varamis piqué de ſes refus, marcha contre lui, & vint mettre le ſiége devant ſa Capitale, pour l'obliger ſeulement à nous laiſſer le paſſage libre. Le Ciel, Madame, a prévenu les ſuites de ce ſiége, en procurant votre délivrance par la valeur du genereux Brandimar, & nous exempte de la triſte néceſſité de faire la guerre au Roi votre pere.

Après que Cilinx eut achevé ce recit, la Princeſſe de Louſachan le remercia de tout ce qu'il avoit fait pour elle. La Reine Leodile mena enſuite toute cette illuſtre Compagnie ſous ſa Tente, où elle les regala d'un magnifique feſtin. Le lendemain l'Officier que Varamis avoit envoyé à Doliſton, revint accompagné d'Oriſtal & de Filatée, dont le viſage riant annonçoit par avance l'heureuſe diſpoſition des choſes. Seigneur, dit l'Officier au Roi de Mugal, Doliſton accepte avec joie les offres de votre Majeſté. Il m'a chargé même de vous faire des excuſes de l'injuſtice

de ſes refus. Si vous ſouhaitez d'en ſçavoir davantage, ce Chevalier & cette Dame qui ſont avec moi pourront vous inſtruire de ce qui a produit un changement ſi prompt dans l'eſprit du Roi de Louſachan. Doriſtelle qui étoit préſente à ce rapport, pria Varamis de permettre que Filatée parlât. Le Roi de Mugal y conſentit ; & la confidente adreſſant la parole à ſa Maîtreſſe, commença de cette ſorte ſon recit.

CHAPITRE XI.

Du voyage d'Oriſtal & de Filatée à Louſachan. De la joye qu'eut Doliſton de retrouver ſa fille dans Fleur-de-Lys. Hiſtoire de Dimar.

AUſſi-tôt que nous fumes arrivez à Louſachan, où vos ordres, Madame, nous envoyoient, nous nous y cachâmes, bien réſolus de ne nous montrer que fort à propos. Cependant comme Oriſtal n'y étoit pas connu, il prit moins de précautions que moi. Il alloit aux enquêtes, ſur la connoiſſance que je lui donnois

des perſonnes les plus inſtruites des choſes de la Cour. Il ſe paſſa un temps aſſez conſidérable, ſans qu'il me rapportât rien qui nous parût favorable au ſuccès de notre commiſſion. Le Roi de Louſachan, quoique peu content des manieres de Rentig, les ſouffroit ſans impatience & preſque ſans reſſentiment. Auſſi lorſqu'il apprit que les Princes de Mugal marchoient contre ſon gendre, il leur refuſa le paſſage ſans balancer, & le ſiége de Louſachan qu'ils vinrent faire bien-tôt après l'aigrit contre eux. Mais un coup du Ciel a changé ſon cœur dans le tems que nous l'eſperions le moins.

Il y a quelques jours qu'une lettre lui apprit la mort de Rentig; le Roi de Nayada lui a mandé qu'il a perdu ſon fils qui s'eſt, à la verité, attiré lui-même ſon malheur par les cruautés inoüies qu'il a exercés ſur vous; Que tout pere qu'il eſt, il ne peut s'empêcher de blâmer la conduite de votre Epoux, & de loüer la patience avec laquelle vous avez ſouffert ſes injuſtices; Que vous n'avez aucune part à la mort de Rentig dont vous n'êtes que la cauſe innocente, & qu'enfin ce témoignage eſt une juſtice qu'il ſe croit obligé de rendre à votre vertu; Qu'il ſent même

des remords d'avoir contribué à l'union de deux perſonnes ſi mal aſſorties.

Cette lettre du Roi de Nayada, pourſuivit Filatée, a touché Doliſton qui eſt entré dans les mouvemens d'un ami ſi cher, il s'eſt repenti comme lui de vous avoir rendu malheureuſe, & il a ſenti qu'il eſt veritablement pere. Il a pris ſi peu de ſoin de cacher ſa douleur, que le bruit qui s'en eſt repandu dans Louſachan, eſt venu juſqu'à nous. Alors nous avons paru devant le Roi, & par le rapport que nous lui avons fait de l'état où nous vous avions laiſſée au Palais de Feboſille, nous avons augmenté ſa peine. L'Officier du Roi de Mugal eſt arrivé dans ce moment-là, & lui a expoſé les offres de ſon Maître. Doliſton ravi de trouver l'occaſion de ſe raccommoder avec les Princes de Mugal, & d'apprendre que vous êtes dans leur Camp, m'a chargé de vous dire de ſa part de hâter le plaiſir qu'il ſe fait de vous voir, & de prier les Princes Varamis & Cilinx de venir honorer ſa Cour de leur préſence.

Le Roi de Mugal, impatient de procurer le bonheur de ſon frere, donna ſes ordres pour aller ſur-le-champ à la Ville avec toute cette noble Compagnie. Doliſton averti de leur marche, vint au de-

vant d'eux ; Varamis & lui s'embraſſerent, ils ſe promirent une conſtante amitié. Le Roi de Louſachan offrit la Princeſſe ſa fille à Ciliinx, qui ſe jetta plein de reconnoiſſance aux pieds de ce Monarque pour le remercier d'une ſi grande faveur. Après cela Doriſtelle préſenta ſon Liberateur & la charmante Fleur-de-lys à ſon pere, qui les conduiſit avec les Princes de Mugal dans ſon Palais, où il leur donna les plus galantes fêtes. Au milieu de tous ces plaiſirs Doriſtelle ſe ſouvint du Brigand qu'ils avoient amené avec eux, & qui devoit déclarer au Roi Doliſton un ſecret important. Elle le fit venir au Palais. Il avoit plus l'air d'un homme répentant, que d'un malheureux endurci dans le crime. Quand il fut devant Doliſton, il lui parla dans ces termes : Seigneur, vous voyez un homme noirci de mille forfaits ; je ſuis ce fameux Fugiforque, qui fut autrefois la terreur de vos campagnes & de vos bois. De tous mes crimes celui dont le répentir agite le plus mon cœur, eſt l'offenſe que j'ai faite à votre Majeſté. C'eſt moi, qui ébloüi des pierreries dont la Princeſſe Amathirſe votre fille étoit parée, vous l'ai ravie dans ſon enfance.... Et qu'en as-tu fait, malheureux, reprit impatiemment le Roi ?

Seigneur, repartit Fugiforque, l'avidité du gain me la fit vendre au Comte de la Roche-Sauvage, & j'ai ſçu depuis qu'elle a été élevée dans ſon Château ſous le nom de Fleur-de-Lys, au défaut de ſon veritable nom qu'on ignoroit.

L'amoureux Brandimart fut tranſporté de joye à ces paroles du Voleur; il prit par la main ſa Dame, & ſe jettant avec elle aux genoux de Doliſton : La voici, Seigneur, dit-il à ce Prince, la voici cette adorable Princeſſe : Eh quelle autre qu'elle pourroit avoir l'honneur d'être votre fille. Ah je n'ai pas de peine à vous croire, s'écria le Roi avec des mouvemens de joye qui ſe liſoient dans ſes yeux ! Oüi, noble Guerrier, mon cœur me parle pour elle, & m'en aſſure aſſez. C'eſt elle-même, ſans doute reprit le Chevalier, c'eſt cette charmante Fleur-de-Lys avec qui j'ai été élevé par le Comte de la Roche-Sauvage dans ſon Château. Je ne veux point d'autre témoignage que le vôtre, interrompit Doliſton, & je reçois de vos mains volontiers cette Princeſſe. Alors ce Monarque embraſſa tendrement ſa fille, qu'il tint dans ſes bras juſqu'à ce que la Reine Philantie, qui étoit préſente, vint l'en retirer pour la recevoir dans les ſiens : Ma chere Ama-

thirſe, lui dit-elle en la baiſant avec tous les tranſports d'une tendre mere, que n'ai-je point ſouffert depuis que le cruel Fugiforque te ravit à mon amour ? Fleur-de-Lys étoit ſi ſaiſie de joie & de ſenſibilité, qu'elle ne put répondre que par des ſoûpirs.

Toute la Cour de Louſachan prit tant de part à cette heureuſe reconnoiſſance, que le bruit en fut bien-tôt répandu dans la Ville. Le peuple voulut voir ſa Princeſſe, & les fêtes redoublerent par tout.

Un jour pendant que tous les Princes étoient occupés d'un divertiſſement que Doliſton avoit fait préparer, un vieux Chevalier d'un air venerable ſe fit préſenter au Roi de Mugal. Il ſe proſterna devant ce Prince, & lui dit ces paroles : Seigneur la joie que je vois regner dans votre famille Royale & dans toute cette Cour me donne l'aſſurance d'implorer votre protection auprès du Roi Monodant votre beau-pere; mais avant que votre Majeſté s'engage à me la promettre, je ſuis prêt à lui dire le ſujet qui m'oblige à la demander, ſi vous m'en donnez la permiſſion. Varamis la lui accorda par un ſigne de tête. Auſſi-tôt le Vieillard continua de parler de cette ſorte.

Hiſtoire de Dimar.

MOn nom eſt Dimar ; je ſuis né à Eluth. J'ai été un des principaux Officiers du Roi Monodant, & je puis dire ſans orgueil, que dans ma jeuneſſe je lui ai rendu de grands ſervices dans ſes Armées. J'étois amoureux d'une Dame du Palais, elle répondoit à mon amour ; mais Sianor, favori du Roi, s'étant déclaré mon rival, le pere d'Argenie, c'eſt ainſi que ma Maîtreſſe ſe nommoit, eſclave du crédit & de l'ambition, foible ordinaire des vieux Courtiſans, lui donna la préference ſur moi. Il eſt vrai qu'il ne trouva point ſa fille diſpoſée à lui obéir, & qu'il fut obligé d'emploïer toute l'autorité qu'il avoit ſur elle pour l'y contraindre. La rigueur de ce procedé excita une querelle d'éclat entre Sianor & moi. Monodant en fut inſtruit ; & ſous peine de ſa colere, il me défendit de troubler mon rival dans ſa recherche. Un Amant au déſeſpoir ne ſuit point d'autres loix que celles de ſon amour : J'attaquai Sianor, malgré la défenſe du Roi, & le bleſſai dangereuſement. Monodant qui l'aimoit, craignant pour ſa vie, & d'ailleurs irrité du mépris que j'avois

vois fait de ſon autorité, m'ôta mes emplois & mes biens, me chaſſa de ſa Cour, & fit lui-même le mariage d'Argenie avec mon Rival encore convaleſcent. Outré de cet Hymen, qui me fut plus ſenſible que la perte de mes biens, & que l'oubli de mes ſervices, je ne ſongeai plus qu'à me venger. Je me rendis Chef des Coureurs Tartares qui ravageoient les Provinces voiſines de leurs habitations; j'en raſſemblai mille ou douze cens, & fis avec eux une irruption dans la Ville d'Eluth. J'y entrai par ſurpriſe; je ſaccageai, je pillai par tout; & pour faire plus de peine au Roi Monodant, j'enlevai ſon fils le Prince Bramador qui étoit encore au berceau.

Comme je ne pouvois élever moi-même cet enfant, à cauſe du genre de vie que j'avois embraſſé, je le confiai au Comte de la Roche-Sauvage ſous le nom de Brandimart que je lui donnai pour déguiſer le ſien. J'ai ſçu depuis que ce jeune Prince eſt devenu un grand Guerrier; & charmé des belles qualités dont on m'a dit qu'il étoit doué, preſſé d'ailleurs par les remords qu'excite en moi la vie criminelle que j'ai menée, j'ai réſolu de m'aller jetter aux

pieds du Roi d'Eluth, pour lui avoüer mon crime, & ſubir tous les châtimens qu'il voudra m'impoſer.

Pendant que ce vieux Chevalier faiſoit ce recit, il n'eſt pas concevable avec quelle attention toute l'aſſemblée l'écoutoit. Il n'y avoit perſonne qui ne prît interêt à la reconnoiſſance du Prince d'Eluth. Auſſi l'on voyoit éclater la joye dans les yeux de toute l'aſſiſtance. Fleur-de-Lys & Brandimart, comme les plus intereſſez, ne pouvoient contenir les mouvemens dont leurs cœurs étoient agités. Lorſque Dimar eut ceſſé de parler, le Roi de Mugal ravi de ce qu'il venoit d'apprendre, ne pût s'empêcher d'embraſſer ce Chevalier. Mon cher Dimart, lui dit-il, ſi le Roi Monodant étoit aſſez dur pour n'être pas ſenſible à la joye que vous lui préparez, je renoncerois à ſon amitié, malgré l'honneur que j'ai d'être ſon gendre. Et moi, qui ai celui d'être ſa fille, dit alors la Reine Leodile au Chevalier, je vous promets de ne rien épargner auprès de lui pour vous faire accorder des récompenſes au lieu des châtimens que vous en attendez.

Dimart reçut avec reſpect des offres ſi obligeantes, & à peine achevoit-il d'exprimer les ſentimens de ſa reconnoiſſance,

que Brandimart & Fleur-de-Lys vinrent par les embraſſemens qu'ils lui prodiguerent avec vivacité, lui fournir une nouvelle matiere de ſe répandre en diſcours reconnoiſſans. Les deux Rois témoignerent au fils du Roi d'Eluth la joie qu'ils avoient de cet heureux évenement ; & Doliſton ſur tout qui regardoit Brandimart comme ſon fils, le preſſoit entre ſes bras avec une extrême tendreſſe. Enfin, pour rendre encore plus célebre ce jour fortuné, le mariage des deux Princes, Brandimart & Cilinx, avec les deux charmantes ſœurs, fût fait avec toute la pompe poſſible. Huit jours ſe paſſerent dans les réjouiſſances publiques, après quoi le Prince d'Eluth ſupplia le Roi de Louſachan de lui permettre d'aller avec la Princeſſe ſon épouſe trouver Monodant pour l'inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé. Doliſton y conſentit. Le Roi & la Reine de Mugal s'offrirent à les accompagner, ſe faiſant un plaiſir d'être préſens à la reconnoiſſance du Prince d'Eluth. L'envie de rejoindre Roland avoit beaucoup de part à l'impatience que Brandimart avoit de ſe rendre à la Cour de ſon pere ; il ne pouvoit oublier ce Paladin dans le plus vif reſſentiment de ſon bonheur, tant un cœur

généreux eſt fidele à ſes engagemens.

Le jour du départ de ces Princes arrivé, le Roi de Mugal congédia ſon Armée, qu'il renvoya dans ſes Etats, & retint ſeulement ſes principaux Courtiſans pour le ſuivre à Eluth ; après quoi il partit avec Brandimart & les Princeſſes leurs femmes, laiſſant Doliſton & Phillantie fort affligés de leur départ. Heureuſement le Prince Cilinx & Doriſtele ne furent point du voyage. Ils reſterent à Louſachan pour conſoler le Roi & la Reine de la perte qu'ils venoient de faire.

CHAPITRE XII.

De l'arrivée de Varamis & de Brandimart à Eluth ; de ce qui s'y paſſa, lorſque Monodant eut reconnu ſon fils Bramador, & des réjouiſſances qui s'y firent.

ON ne ſçavoit rien encore à la Cour d'Eluth de tout ce qui s'étoit paſſé à celle de Doliſton, le ſiége de Louſachan étoit la ſeule choſe qu'on n'y avoit pû ignorer. Monodant inquiet du ſuccès de cette entrepriſe dont il ne ſçavoit pas la cauſe, ſe préparoit à envoyer au Roi de

Mugal ſon gendre un Corps d'armée pour l'aider à réuſſir dans les deſſeins qu'il pouvoit avoir, lorſqu'il le vit arriver avec ſon illuſtre Compagnie. La joye fut réciproque de part & d'autre; mais ſi elle fut grande d'abord, elle le devint bien davantage, quand le Roi d'Eluth, le Prince Ziliant, le Comte d'Angers & Angelique furent éclaircis de tout. Rien n'eſt égal au raviſſement que ces Princes firent éclater. Monodant embraſſa Dimar avec tranſport, & lui dit: Si je vous ai fait des injuſtices, vous vous en êtes bien vengé par les chagrins que vous m'avez cauſé. Quel fils, hélas, vous m'aviez enlevé! Mais auſſi que vous me le rendez parfait! Un ſervice ſi conſidérable efface tout mon reſſentiment. Je vous donne même auprès de moi la place qu'y occupoit autrefois Sianor, peut-être moins dignement que vous. Dimar étoit ſi charmé d'entendre ce diſcours de la bouche de ſon Roi, qu'il ſe contentoit d'embraſſer ſes genoux, ne pouvant proferer une parole.

Le vaillant Brandimart n'eut pas ſeul tous les embraſſemens du Roi ſon pere, il eut à les partager avec Dimar, & ſur tout avec Fleur-de-Lys que le bon Roi ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. Il diſoit au

milieu des transports qu'il ressentoit d'avoir une belle-fille si parfaite, que la seule Angelique dans l'Univers la surpassoit en beauté. Le Prince Ziliant ravi de retrouver son frere dans un Chevalier à qui déja il avoit voué une éternelle amitié, le pressoit tendrement entre ses bras, & lui disoit : Venez m'enlever une Couronne que vous meritez mieux que moi. Je n'en serai point jaloux, & je ferai gloire de montrer à tous vos Sujets l'exemple d'une fidelité inébranlable. Aimable Prince, lui répondoit Brandimart en lui rendant caresses pour caresses, je partagerai toujours ma fortune avec vous ; mais vous avez dans la personne de votre charmante Fée de quoi vous consoler de toutes les Couronnes du monde.

Dans les premiers transports de joye que toute la Maison Royale d'Eluth avoit fait paroître à la reconnoissance de son nouveau Prince, les deux parfaits amis & leurs Dames n'avoient pû trouver encore le moment de s'embrasser ; mais dès que l'occasion s'en présenta, ils s'accorderent cette satisfaction. Ils se raconterent de part & d'autre leurs avantures depuis leur derniere séparation. Il y a déja long-tems, dit Roland à Brandimart, que je suis à Eluth.

Quelque impatience que j'aye de courir au ſecours de mon Empereur, je n'ai pû me réſoudre à partir ſans vous. Je n'ai pas pourtant, ajoûta-t-il, voulu demeurer ici dans l'oiſiveté. J'ai laiſſé ma Princeſſe à la Cour pour aller dégager la parole que j'ai donnée à la belle Callidore. J'ai retourné à l'Iſle du Lac, où j'ai obtenu de Morgane qu'elle détruira l'enchantement de la Roche, en faveur de la Princeſſe d'Ortus & de tant d'infortunées qui languiſſent ſur ſes bords. Il n'y a que quelques jours que j'en ſuis revenu.

Auſſi-tôt qu'on apprit dans la Ville d'Eluth, ce qui venoit de ſe paſſer au Palais, tous les habitans, les femmes & les filles en danſerent d'allegreſſe en jettant des fleurs à pleines mains. Tout retentit de cris de joye. On ne voyoit ſur le toit des maiſons que des feux, & le ſon des Cimbales avec celui des Luts rempliſſoit de leurs harmonies toutes les rues. Le Roi Monodant donna aux Princes & aux Princeſſes un grand feſtin dans les Jardins de ſon Palais. Pendant qu'ils ſe livroient tous comme à l'envi à la joye, ils virent tout à coup ſortir de la terre à cent pas d'eux une ſombre vapeur qui s'élevant en l'air forma un nuage, qui s'éclaircit peu à peu, & fit éclore de ſon ſein

une lumiere éclatante, au fonds de laquelle il parut un Palais d'or massif de la plus sçavante architecture. Ce superbe Palais s'avança de l'enfoncement sur le bord de la nûe, & descendit lentement sur son assiette dans la Prairie.

Les Assistans étonnés de cette merveille, se regardoient l'un l'autre, sans sçavoir ce qu'ils en devoient penser. Les seuls Roland & Ziliant furent au fait. Le Palais ne fut pas si-tôt sur la terre, que la porte, qui étoit à deux battans, s'ouvrit, & les Princes en virent sortir deux Dames avec un Chevalier, que le Comte d'Angers à leur approche reconnut pour Morgane, Callidore & Isolier. Grand Roi, dit la Fée à Monodant, je viens augmenter la pompe de votre Cour, en vous amenant cette Princesse & ce Chevalier qui meritent l'estime de votre Majesté; & vous Comte, poursuivit-elle en se tournant vers le Paladin, apprenez que je vous ai tenu parole. Le Roi reçut la Fée avec beaucoup de courtoisie, & la fit placer entre lui & son cher Ziliant. Il honora aussi d'un accueil gracieux le Prince Espagnol, & mit lui-même la belle Callidore à côté de l'incomparable Angelique dont elle admira les attraits. La joie se renouvella dans le Festin.

à l'arrivée de ces nouveaux Hôtes. La vûe de tant de belles perſonnes, qu'on n'auroit pû voir raſſemblées dans aucun autre lieu de l'univers, rendoit les diſcours plus galans, & diſpoſoit les cœurs à la tendreſſe; Bacchus même par le feu de ſes liqueurs, ſembloit fournir des armes à l'Amour pour triompher.

La Princeſſe d'Ortus dit à Roland de quelle maniere Morgane, par la force de ſes conjurations, avoit détruit l'enchantement de la Fontaine; & que dès le moment qu'on avoit ceſſé d'y voir les Images de Floris & d'Adamanthe, tous les Amans malheureux qui en habitoient les bords avec elle, s'étoient trouvés délivrés de la fureur amoureuſe qui les poſſedoit. Elle ajoûta que les Peuples du royaume d'Ortus, en reconnoiſſance du bien qu'elle leur avoit procuré, l'avoit choiſie pour leur Reine, après la mort de leur Roi qui venoit de mourir ſans enfans; & qu'enfin la Fée elle-même l'avoit couronnée elle & Iſolier ſon Amant dans les ſolemnitez d'un heureux mariage. La belle Callidore finit ſon recit en aſſurant le Comte d'une éternelle reconnoiſſance. Tous les Princes du Feſtin témoignerent prendre part à la ſatisfaction de cette Princeſſe, & rendi-

rent tous graces à la Fée d'avoir fait le bonheur de ces deux Amans. Le reſte du jour ſe paſſa chez le Roi dans les plaiſirs & dans la joie. Morgane avoua qu'elle vivoit alors plus heureuſe avec ſon cher Ziliant, qu'elle ne l'étoit, quand la crainte de le perdre l'obligeoit à le tenir enfermé dans ſon Iſle. En effet, cet aimable Prince depuis ſa délivrance lui avoit marqué un amour plus ſincere & plus empreſſé qu'auparavant.

Le ſéjour de la Fée & de la Reine Calidore fut cauſe qu'on prolongea de quelques jours à Eluth les réjouiſſances publiques ; mais enfin le Paladin Roland preſſé de s'en retourner en France, déclara au Roi Monodant qu'il ne pouvoit demeurer plus long tems à ſa Cour, & le pria de lui permettre de partir. Le Roi fut affligé de la réſolution du Comte, qu'il regardoit comme la ſource de ſon bonheur & du rétabliſſement de toute ſa Maiſon, néanmoins il n'oſa s'oppoſer à ſon départ, de peur de le contraindre ; mais ce qui redoubla l'affliction de ce Monarque, c'eſt que Brandimart lui dit qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'accompagner en France ce parfait ami, à qui il devoit ſa vie, ſa Maîtreſſe, & l'honneur d'avoir été reconnu pour

le Prince d'Eluth ; d'ailleurs, qu'il vouloit aller combattre avec ce grand Guerrier pour la défenſe de ſon Empereur & de ſa Religion. Il parut ſi affermi dans ce deſſein, qu'il ne fut pas poſſible au Roi ſon pere de l'en détourner. Le Comte même touché de la douleur du Roi, s'efforça vainement de perſuader à ſon ami qu'il devoit reſter à la Cour d'Eluth ; quelque choſe qu'il pût lui repréſenter, il n'y eut pas moyen d'obtenir cela de lui. Fleur-de-Lys ne pouvant ſe réſoudre à ſe ſéparer de ſon cher Epoux, & voulant accompagner la Princeſſe du Cathay, ſe réſolut à le ſuivre en promettant au Roi qu'elle mettroit tous ſes ſoins à lui conſerver le Prince ſon fils. Le Comte d'Angers de ſon côté lui jura qu'après la guerre d'Afrique & de France, il lui ramèneroit lui-même ces deux Epoux en reconduiſant Angelique dans ſon Royaume. Sur cette aſſurance, Monodant ſe fit la violence de conſentir à tout ce que Brandimart ſouhaitoit. Enſuite les deux amis firent leurs adieux, & ſe remirent en chemin avec leurs Dames.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'entrepriſe de Rodomont en Italie.

APrès que l'indomptable Rodomont eut mis en déroute l'Armée des Lombards, la conſternation ſe répandit dans toute la Ligurie. Le Roi Didier, qui s'étoit retiré dans les montagnes, fit avertir de ſon malheur le ſage Duc de Baviere qui commandoit l'Armée Françoiſe en Provence; cette Armée étoit compoſée de vingt-cinq mille Gendarmes, & de trente mille hommes de pied. Le Duc n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il partit pour aller joindre Didier, ſe promettant de tirer une cruelle vengeance des Afriquains. Il étoit accompagné de ſes quatre Fils Avoire, Othon, Avin & Beranger, & de Guy de Bourgogne, mais ce qui rendoit ces Troupes plus redoutables, c'eſt que Bradamante étoit parmi elles. Cette illuſtre ſœur de Renaud marchoit à leur tête. Quoique pourvûe d'une extrême beauté, on l'au-

roit prise pour le Seigneur de Montauban son frere, tant elle avoit l'air d'un Guerrier de haute apparence.

Lorsque cet Armée eut passé les montagnes des Alpes, qui séparent la France de l'Italie, elle entra dans la plaine du Piémont où elle traversa le Pô. Le Roi d'Alger averti de sa marche, ne crut pas devoir attendre les François autour de Genes il quitta le rivage de la mer où il étoit campé, pour aller au-devant d'eux. Après avoir marché quelques jours, il les apperçût qui descendoient d'une colline; les lances & les bannieres qui s'élevoient du milieu de leurs Escadrons ressembloient à une Forêt épaisse de sapins, & l'éclat de leurs Armes que le Soleil faisoit briller, paroissoit augmenter la clarté du jour.

A cette vûe, l'intrépide Rodomont, tout à pied qu'il étoit, s'avança plein de joie de voir enfin des Ennemis dignes de son courage. L'ardeur & l'impatience qu'il avoit de combattre l'obligerent de se présenter au devant de la Guerriere Bradamante qui venoit à lui comme un foudre. Elle lui perça son bouclier de part en part; mais la lance ne pût entamer la forte cuirasse de Nembrod dont il

étoit revêtu. L'Afriquain chancela du coup, mais il n'en fut que plus terrible; car des deux fils du Duc de Baviere Avoire & Beranger qui ſuivoient Bradamante, il bleſſa le premier dangereuſement, & renverſa l'autre tout évanoui ſur le ſable. Puis les Armées s'étant jointes, d'abord les Chevaliers François mirent le deſordre parmi les Infideles; enſuite Rodomont fit tout changer de face. Il ſe jetta dans les Eſcadrons les plus épais, & maſſacrant hommes & chevaux, il arrêta lui ſeul ſes Ennemis victorieux. Les plus braves Guerriers de Charlemagne s'imaginoient faire aſſez de ſe défendre de lui. Il fendit la tête à Beuves de Dordonne, bleſſa Othon de Baviere, & renverſa Guy de Bourgogne.

Bradamante, après avoir fourni ſa carriere, revint au ſecours des Chrétiens; ſa valeur toutefois ne pût empêcher leur maſſacre; d'un coup peſant que le Roi d'Alger lui déchargea ſur la tête, & qui gliſſant le long du caſque, alla couper le col du cheval de la Dame, elle tomba ſous cet animal; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle pût ſe débarraſſer de deſſous lui. Les Sarraſins

voyant le carnage que Rodomont faiſoit des Chrétiens, ſeconderent ce furieux, qui moiſſonnoit autant de vies qu'il frappoit de coups. On ne voyoit autour de lui que des montagnes de Chevaliers & de chevaux taillez en pieces. Ses gens n'avoient qu'à ſuivre le chemin qu'il leur frayoit, pour remporter une victoire preſque ſans péril. S'ils euſſent eu des chevaux, pas un François n'eut échappé au trenchant du Cimeterre Afriquain.

Le Duc de Baviere conſterné de l'état où il voyoit les choſes, adreſſoit au Ciel ſes vœux : Seigneur, diſoit-il, permettrez-vous que cet infidele Rodomont triomphe de votre peuple & de votre ſainte Religion. Enfin l'Armée Chrétienne étoit entierement perdue, ſi le Roi Didier ne fut arrivé pour la ſecourir. Ce Prince ayant ſçu l'entrée des Troupes Françoiſes dans le Piémont, avoit raſſemblé les débris de la ſienne, & ſuivi les Afriquains pour les prendre par derriere, tandis qne le Duc Naimes les attaqueroit par devant. L'orgueilleux Roi d'Alger ſourit d'un ris mocqueur à leur approche ; il mépriſoit des Ennemis qu'il avoit déja vaincus ; mais il ne ſçavoit pas que dans la perſonne d'un ſeul

Chevalier de cette armée, il trouveroit un obſtacle capable de l'arrêter.

L'Armée Lombarde arriva donc dans le tems que celle de France ne ſe défendoit plus. Tout y étoit en fuite, & pour ſurcroît de malheur, le grand Fleuve du Pô, qu'ils avoient à leur dos, leur ôtoit tout moyen de ſe mettre en ſûreté. Sitôt que les François apperçurent les troupes qui venoient à leur ſecours, ils firent un grand tour pour aller ſe réfugier derriere eux. Ils eurent à peine joint cette Armée, qu'ils l'entendirent retentir du nom fameux de Renaud de Montauban. Cet agréable ſon frappant leurs oreilles, leur fit juger que le fils d'Aimon y venoit d'arriver; il n'en fallut pas davantage pour diſſiper leur effroi, & les faire retourner au combat avec les Lombards.

Le Seigneur de Montauban étoit en effet dans l'Armée Lombarde avec le brave fils d'Oger le Danois. Après avoir perdu le Prince Aſtolphe, ils avoient continué leur chemin juſqu'à la Ville d'Aſtraçan, où Dudon s'étant pourvû d'un autre cheval, ils avoient traverſé la Circaſſie, & les Tartares Nogais, d'où ils étoient entrez dans la Moldavie. De-là s'étant rendus à Belgrade où étoit alors le Roi d'Hongrie

d'Hongrie avec le Prince Ottacier ſon fils, ils y avoient fait quelque ſéjour ; puis paſſant par la Boſſine & par la Croatie accompagnés d'Ottacier, qui par inclination pour Renaud étoit parti avec eux avec la permiſſion de ſon pere Philippe ; ils avoient enfin gagné les frontieres de l'Italie où ils avoient appris les ſuccès de Rodomont. Sur cette nouvelle, ils s'étoient hâtés de joindre le Roi Didier pour tenter avec lui le ſort d'une bataille.

La réputation de Renaud, & le bruit de ſa valeur étoit répandu par toute la terre ; le Roi Lombard fut ravi de le revoir ; & pour lui faire plus d'honneur, il lui donna la conduite de ſon Armée. Il reçut auſſi fort obligemment Dudon, tant à cauſe de ſon merite perſonnel, qu'à cauſe du bon Danois ſon pere qui étoit ſon ami.

CHAPITRE XIV.

Nouvelle Bataille de l'Armée Lombarde, contre les Afriquains.

L'Armée Lombarde accrue de tous les François qui avoient échappé au Cimeterre Sarrasin, devint assez considérable pour s'opposer à celle de Rodomont; mais elle mettoit sa principale confiance dans le grand Chef qui la commandoit. Ce vaillant Paladin, suivi d'Ottacier & du brave Dudon, marcha droit au Roi d'Alger, qui monté sur un puissant cheval qu'il avoit ôté à un Chevalier François, s'avançoit fierement devant eux.

Le fils d'Aimon & le Sarrasin coururent l'un contre l'autre; les lances volerent en éclats, sans que les Chevaliers en fussent ébranlés; mais Bayard creva de son choc le Coursier qui lui étoit opposé. Quelle fut la fureur du superbe Roi d'Alger, quand tombant avec son cheval, il se vit ainsi démonté. Il se releve en écumant de rage; il brûle d'impatience de se venger; il court plein de ressentiment

après ſon ennemi, & dans la crainte qu'il a de ne le pas joindre, il frappe ſur ſes propres Sujets pour s'ouvrir juſqu'à lui un paſſage plus libre. Cependant Renaud continuoit ſa courſe, & faiſoit un étrange carnage des Afriquains. Ils fuyoient devant lui comme des moutons devant un loup affamé qui les pourſuit. Après avoir percé juſqu'aux derniers rangs, il revint ſur ſes pas; il rencontra Rodomont, & ſe voyant à pied, il deſcendit de cheval pour le combattre. Ces deux grands Guerriers ſe jettent l'un ſur l'autre avec toute l'ardeur que le deſir de vaincre inſpire aux Heros; tous deux fiers de leurs forces & de leurs exploits glorieux, ils ſe font connoître reſpectivement ce que leur bras peſe. Déja leurs épais boucliers ſont tombés par morceaux; le feu ſort de leurs épées, & les Echos des environs retentiſſent de leurs coups. Sans la bonté de leurs caſques, ils ſe ſeroient fracaſſés la tête en mille pieces.

Dans le temps qu'ils étoient le plus acharnez l'un ſur l'autre, ils furent tout à coup accablés par des flots d'Algeriens, qui tomberent ſur eux. Ces Peuples pouſſez par les Paladins Dudon, Guy de Bourgogne, & par Bradamante qui s'étoit join-

te aux Comtes de Lorraine & de Savoye, fuyoient tout épouvantez vers leur Roi. Renaud & Rodomont furent ſéparez malgré eux par la foule des fuyards. Le fils d'Aimon s'en vengea ſur les Afriquains, qu'il fit bien-tôt retourner ſur leurs pas. Il en renverſa une grande partie dans le Pô en les pourſuivant, & le reſte s'enfuit à vauderoute par la campagne. Le Roi d'Alger de ſon côté, irrité d'avoir été ſéparé de Renaud par ſes propres Soldats, ne pût s'empêcher d'en maſſacrer lui-même quelques-uns; & tel qu'un ſanglier furieux qui deſcendant d'une montagne mépriſe les Veneurs & les chiens, Rodomont les yeux plus rouges que du feu, cherche les Princes François pour les déchirer. Le premier qu'il rencontra fut le Comte de Lorraine, qui eut l'imprudence de lui faire tête. Le Sarraſin le renverſa lui & ſon cheval du choc de ſon eſtomach. Puis tirant par un pied le Lorrain de deſſous ſa ſelle, il lui fracaſſa la tête en la déchargeant ſur celle du Comte de Savoye qu'il jetta mort ſur la place.

Il continua de ſe ſervir, comme d'une arme, du cadavre de l'infortuné Comte Lorrain, & il en rompit tout un Eſcadron de Chevaliers François: Guy de Bous-

gogne voulant les ſoûtenir avec un corps de Troupes qu'il avoit raſſemblé, apperçut Bayard, que Renaud n'avoit pas encore pû joindre ; il deſcendit de cheval pour monter ce bon Courſier, qui l'ayant vû pluſieurs fois avec ſon Maître, lui prêta docilement l'étrier, & courut vers Rodomont où le Chevalier le pouſſa. L'Afriquain reconnut dans Bayard le fort cheval qui l'avoit renverſé. Il réſolut de s'en emparer. Pour cet effet, il évita ſa rencontre en ſe tirant à quartier ; de peur d'un accident pareil au premier ; enſuite lançant de toute ſa force contre Guy de Bourgogne le cadavre qu'il tenoit à la main, il jetta ce Chevalier à terre tout étourdi.

Il courut à Bayard après cela ; il le ſaiſit par la bride, & ſe mit en diſpoſition de le monter ; mais ce fier animal qui regardoit Rodomont comme l'Ennemi de ſon Maître, ſe cabra contre lui ; il leva même les deux pieds de devant qu'il lui mit ſur les épaules, & ſe roidiſſant en même tems ſur ceux de derriere, tel qu'un Atlete des Jeux Olimpiques, il le ſecoüoit pour le terraſſer. Le Roi d'Alger étonné d'un évenement ſi nouveau eut beſoin de toutes ſes forces pour ſe main-

tenir contre ce puiſſant Courſier. On vit alors une lutte fort extraordinaire. Mais malgré tous les efforts de l'Afriquain, Bayard l'aterra, & le tenant ſous lui, il le fouloit aux pieds cruellement, & lui écraſoit les côtes. Rodomont pour ſe défaire d'un ſi dangereux ennemi, prit ſon épée, qui pendoit à une chaîne autour de ſon bras, & voulut par trois fois la plonger dans le ventre de Bayard. La chair de l'animal étant Fée, par trois fois l'épée plia juſqu'à la garde.

Enfin le Roi d'Alger couroit un extrême danger, lorſque le Seigneur de Montauban revenant de la pourſuite des Afriquains fut d'abord témoin de cet exploit de Bayard. Il ne pût s'empêcher de rire de la nouveauté du fait; mais ſon grand courage le portant à ſecourir Rodomont, il s'approcha du Courſier, & lui dit: Arrête cher Bayard; laiſſe-moi la gloire de ſurmonter par ma valeur un ſi vaillant Guerrier: le bon cheval à la voix de Renaud, ſe retira de deſſus le Sarraſin avec une docilité, qui faiſoit voir combien il étoit ſoumis à ſon cher Maître. Rodomont ſe releva tout briſé; il pouvoit à peine ſe ſoutenir; il ſe traîna vers le fils d'Aimon, & lui dit: Ce Courſier dont tu viens de me

dégager ; & ta générosité plus que ta valeur me font connoître que tu es Renaud ; tu vois l'état où je suis, il ne me reste pas assez de forces pour me défendre contre toi ; mais ne pense pas que je me tienne pour vaincu. J'espere que tu voudras bien me marquer un tems & un lieu où nous pourrons nous voir les armes à la main. Le Seigneur de Montauban touché du grand cœur de ce Roi, lui accorda ce qu'il demandoit, & indiqua pour le lieu de leur combat la Forêt des Ardennes, où il lui promit de se rendre dans un mois.

Après cet accord, les deux Guerriers se séparerent remplis de la plus forte estime l'un pour l'autre. La raison pour laquelle Renaud choisit les Ardennes plutôt qu'un autre endroit, est qu'il avoit dessein d'aller rejoindre Charlemagne à Treves, où il avoit appris que cet Empereur s'étoit rendu pour tenir en respect quelques Princes de la basse Germanie qui sembloient vouloir se liguer avec les Saxons pour inquiéter l'Empire du côté du Rhin, dans le tems que les Afriquains l'occuperoient sur les côtes de Provence & du Languedoc.

Fin du cinquiéme Livre.

ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Du retour de Brunel à Bizerte.

APrès que Brunel eut fait la conquête de Baliſarde par ſon adreſſe, il ne ſongea plus qu'à s'embarquer au premier Port de mer pour retourner à Bizerte. Quand il fut de retour dans cette grande Ville, il y trouva l'Empereur Agramant fort irrité de ce que ſes Peuples effrayés des ſages remontrances

trances des Rois de Garbe & des Garamantes refuſoient de paſſer en France, ſans ce jeune Roger de qui les aſtres faiſoient dépendre le ſuccès de l'entrepriſe.

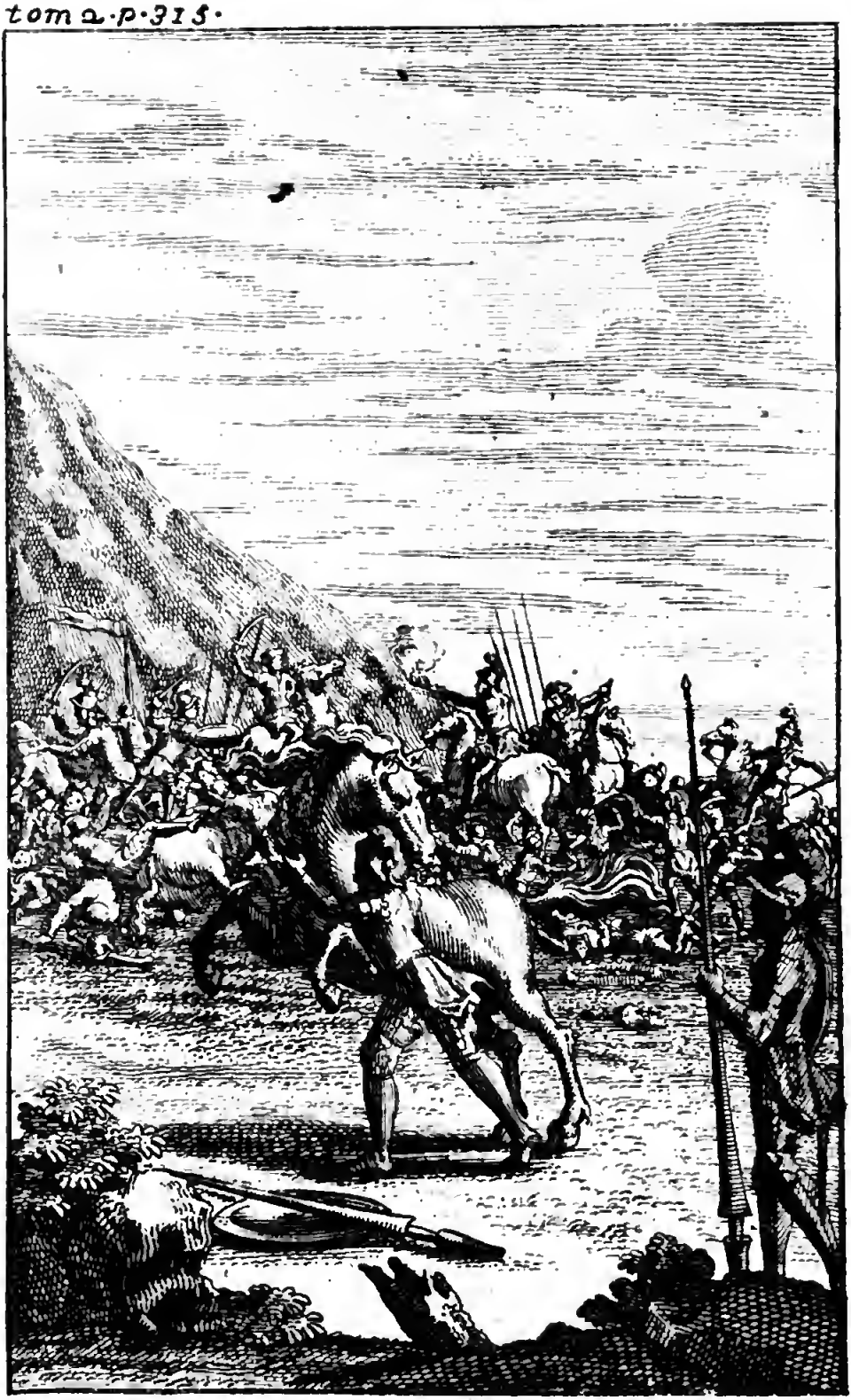
Auſſi-tôt que le Monarque d'Afrique apperçut Brunel, il ſentit de la joye & de l'inquiétude. Hé bien, lui dit-il, quelle nouvelle m'apportes-tu? Pourſuivrai-je mon entrepriſe, ou me faudra-t'il renoncer à la conquête de la France, pour n'avoir pû arracher Roger des mains du Magicien qui le retient dans l'oiſiveté? Grand Empereur, répondit Brunel, en ſe jettant à ſes genoux, vous pouvez tout attendre de votre courage, & je vous apporte d'Orient de quoi réuſſir dans vos glorieux projets. Tu m'apportes donc, reprit Agramant, le précieux anneau d'Angelique. Oui, Seigneur, repartit le Nain; de plus j'amene le plus excellent cheval de toute l'Aſie, que j'ai volé par mes ruſes au vaillant Roi Sacripant, & j'ai la merveilleuſe épée que portoit le grand Comte d'Angers. C'eſt donc le fameux Durandal, s'écria l'Empereur d'Afrique avec un mouvement de joie qu'il ne pût retenir. C'eſt une meilleure arme encore, dit Brunel, puiſqu'elle a la vertu de couper les armes enchantées, & qu'elle pour-

roit bleſſer Roland lui-même, quoiqu'il ſoit Fée de tout ſon corps. Ah, cher Brunel, dit Agramant, que tu merites bien la Couronne que j'ai promiſe à ton adreſſe. Je ne vous demande rien, Seigneur, reprit le Nain, ſi je ne mets entre vos mains ce brave Roger qui doit ranger la victoire de votre parti. Si tu fais ce que tu me promets, interrompit avec précipitation le Roi d'Afrique, non-ſeulement la Couronne de Tingitane t'eſt aſſurée, mais tu ſeras plus maître de mon Empire que moi-même. Alors ce grand Prince voulut être inſtruit des artifices dont Brunel s'étoit ſervi pour executer des choſes ſi difficiles. Le Nain ſatisfit ſa curioſité, de même que celle de tous les Rois qui étoient preſens. Il les réjouit beaucoup par ſon recit. Agramant ſur tout y prit tant de plaiſir, qu'il ſe fit apporter ſur le champ une Couronne d'or, qu'il mit lui-même ſur la tête du petit homme, en lui diſant: Je vous fais Roi de Tingitane.

Le nouveau Prince ayant ainſi été couronné, fit voir à toute la Cour les trois merveilles qu'il avoit conquiſes. Chacun les admira, & le Monarque d'Afrique ne doutant plus de la réuſſite de ſes projets, n'en voulut pas differer davantage

Biblioteca Nazionale
V. B. III
NAPOLI

tom 2. p. 315.



l'exécution. Il partit avec une foule de Rois & de Princes pour aller à la découverte du jeune Roger. Ils firent tant, qu'après avoir passé le desert sabloneux, ils parvinrent enfin au Mont Carene. Cette montagne est si haute, qu'on diroit qu'elle touche le Ciel. Une grande plaine qui contient plus de trente lieues de long, en occupe la cime; un large Fleuve y passe au travers, & tombe en bas dans le valon, d'où il poursuit son cours jusqu'à la mer. D'un côté de ce Fleuve étoit un rocher sur la pointe duquel toute la Cour Afriquaine vit avec surprise briller un Palais éclatant de cristal.

A la vûe d'un objet si merveilleux, tous les spectateurs ne douterent point que ce ne fût le séjour où le Magicien renfermoit Roger, mais ils ne remarquerent dans le rocher aucun chemin pour y monter. Malabufer Roi de Fizan, qui avoit été plus d'une fois dans ce lieu, n'y avoit jamais vû ce Palais; il jugea que les enchantemens d'Atlant lui en avoient caché la vûe jusqu'à ce jour, & que la vertu seule de l'anneau d'Angelique le lui rendoit visible. Lorsque l'Enchanteur apperçut du haut de sa Roche l'illustre assemblée des Guerriers qui consideroit son Pa-

lais, la triſteſſe s'empara de ſon cœur ; la crainte de perdre ſon jeune Prince agita ſon eſprit. Cependant on ne pouvoit ſans aîles monter à ce Château, & cela n'embaraſſoit pas peu Agramant ; mais le nouveau Roi de Tingitane qui vit bien ſon embaras, s'approcha de ce Prince, & lui dit : Seigneur, l'adreſſe eſt ici plus neceſſaire que la force ; ſi votre Majeſté veut m'en croire, elle ordonnera dans cette plaine un Tournoy ; les Chevaliers de votre Cour s'exerceront à la lance & à la courſe ; le jeune Roger ne manquera pas d'obſerver d'en haut ce divertiſſement militaire, & ſon humeur belliqueuſe le portera ſans doute à venir prendre part à la gloire de leurs exploits. Quand il ſera deſcendu de ce rocher, je me fais fort de l'engager dans votre entrepriſe de France.

Ce que Brunel conſeilloit, fut approuvé de tous les Princes, qui ſe partagerent en deux troupes. L'Empereur ſe fit chef de l'une, & donna la conduite de l'autre aux Rois de Garbe, de Bellemarine, de Conſtantine, & de Fiſan. Les airs commencerent à retentir du bruit éclatant des trompettes, & tous les Chevaliers partirent la lance en arrêt. Le parti d'Agramant eût du deſavantage ; vingt-ſept de

ſes Chevaliers furent portés par terre au premier choc; au lieu que de l'autre troupe, il n'y en eut que ſept de démontez. Les voilà qui s'animent tous, & ce jeu, qui ne devoit être qu'un exercice, devint ſi furieux, qu'on l'auroit pris pour une véritable bataille. Entre les Princes qui combattoient avec le plus d'ardeur, le ſage Sobrin Roi de Garbe, bien que déja d'un âge avancé, ſe diſtinguoit par les grands coups qu'il portoit; il renverſoit tout ce qui ſe trouvoit devant lui. Mais le fort Agramant monté ſur ſon puiſſant Courſier Cizifalte, rétablit en peu de momens le deſordre de ſa troupe; il donna une ſi rude atteinte de ſa lance à Malabuſer, qu'il jetta ce vaillant Roi hors de ſa ſelle; puis tournant bride à Cizifalte, il frappa ſi vigoureuſement Mirabalde à la tête, qu'il lui fit vuider les arçons. Ce malheureux Roi de Borgue demeura privé de ſentiment. L'Empereur renverſa encore Galciot de Bellemarine avant que de rompre ſa lance. Il prit enſuite le Roi d'Arzille par le cimier de ſon caſque, & le ſecoua ſi rudement, qu'il le porta par terre. Enfin, il n'y avoit point de Roi ni de Chevalier qui pût tenir contre Agramant.

CHAPITRE II.

Suite du Tournoy d'Agramant.

L'Enchanteur Atlant & Roger regardoient de leur Château de criſtal ce Tournoy ; mais ils le regardoient l'un & l'autre d'un œil bien different. Le jeune Prince de qui l'ame étoit toute guerriere, prenoit un plaiſir ſans pareil aux faits d'armes dont ſes yeux étoient témoins. Il applaudiſſoit aux grands coups qui ſe donnoient. Il ne ſe poſſedoit plus, & ſon viſage étoit plus rouge que du feu. Il auroit ſouhaité de voir le combat de plus près, & il prioit inſtamment le Magicien de le faire deſcendre au bas du roc. Atlant qui craignoit de le perdre, lui diſoit pour le retenir : Helas, mon fils, ce que tu vois eſt un mauvais jeu ; ne t'approche point de ces hommes armés, ton aſcendant eſt trop funeſte ; tu es menacé de perdre la vie dans un combat par trahiſon ; regarde les exploits de ces Chevaliers comme un piége que la fortune tend à ton courage, & ne te livre point toi-même à ton malheur.

Roger lui répondit : si le Ciel a toute puissance sur les hommes, quel moyen avons-nous donc d'éviter nos destinées ? Et s'il a résolu ma mort, c'est en vain que vous me retenez ici. Je vous prie de me faire descendre parmi ces Chevaliers, autrement je vais me précipiter moi-même du haut du rocher en bas. Laissez-moi voir une heure seulement combattre ces Guerriers, & que je meure ensuite, si c'est un arrêt du sort. Le vieil Atlant qui le connoissoit pour un jeune Prince capable d'exécuter ce qu'il disoit, le mena dans un petit jardin particulier, où par une grotte & des degrés taillés en vis dans le roc, il le fit descendre dans le valon, près de l'endroit où Brunel monté sur Frontin s'étoit arrêté par hazard pour être spectateur du Tournoy. Aussi-tôt que cet adroit Afriquain les apperçut tous deux, il se mit à faire faire des passades & des caracols à son cheval. Roger admira la gentillesse du Coursier, & souhaita de l'avoir. Il pria le Magicien de le lui acheter ; car la personne qui le montoit avoit si mauvaise mine, que tout Roi qu'il étoit, le jeune Prince le prit pour un Marchand de chevaux. Atlant, qui vouloit faire abhorrer à son Eleve les chevaux & les

armes, ne se pressoit pas de le satisfaire, il n'épargna pas même les remontrances pour lui faire perdre le desir qu'il témoignoit; mais lisant dans ses yeux, qu'au lieu de le lui ôter, il ne faisoit que l'irriter par ses discours, il demanda par complaisance à Brunel, s'il vouloit lui vendre son Coursier.

Le Nain n'attendoit que ce moment. Je ne donnerois pas, répondit-il, mon cheval pour tout l'or du monde, parce que nos Princes Afriquains ont formé une entrepriſe où tous les Chevaliers qui ont de l'honneur & qui aiment la gloire, ne peuvent manquer de se trouver. Enfin, ce tems si desiré de tous les vaillans hommes est venu : notre Empereur le grand Agramant va passer en France, & faire la guerre à Charlemagne. Il sera suivi de trente-deux Rois qui conduisent chacun une armée de ses Sujets. Les jeunes & les vieux ont pris les armes en Afrique, on n'a jamais vû sur terre & sur mer tant de Guerriers. Ne vous étonnez donc point, continua-t'il, si je ne veux pas me défaire de mon Coursier. Oui, je le veux garder, à moins que quelque Chevalier demerite, tel que ce jeune Seigneur que je vois avec vous, ne me le demandât pour

tom 2 p. 320.

Biblioteca
III

aller à cette expédition. Je vous jure qu'en faveur des ſervices qu'il pourroit rendre à la Patrie & à notre Religion, je lui ferois preſent de mon cheval, & même de ces belles armes qui ſont au pied de ce pin. Ah, s'écria le jeune Roger, ſans attendre qu'Atlant répondit pour lui, ſi tu me donnes ce que tu viens de me promettre, je me jetterai dans le feu pour toi; mais que ce ſoit promptement, ajoûta-t'il, les momens me paroiſſent des années. Il me tarde de me mêler parmi ces Chevaliers qui combattent, & de faire éclater comme eux ma valeur.

Le fin Roi de Tingitane qui n'avoit rien ſouhaité autre choſe que de le voir dans cette diſpoſition, lui repliqua: Généreux jeune homme, il ne s'agit point ici d'aller répandre ton ſang parmi ces Guerriers. Ils ſont tous Afriquains & Mahométans, & le combat qu'ils font entr'eux n'eſt qu'un divertiſſement. Ils ne ſe frappent que du plat de l'épée; la pointe & le trenchant y ſont défendus ſous des peines très-grieves. Fais-moi donc ſeulement de ton cheval & de tes armes, repartit Roger avec précipitation, & ne te mets pas en peine du reſte. Je t'aſſure que je paſſerai le tems à cet exercice auſſi-bien

qu'eux. L'Enchanteur entendant parler ainſi le jeune Prince, en fut au deſeſpoir. Helas, lui dit-il en pleurant, mon cher fils, je vois bien qu'il faut malgré moi que je t'abandonne au deſtin qui veut diſpoſer de toi. A ces mots, il s'éloigna de ce lieu fatal, & laiſſa Roger charmé de ne plus trouver d'obſtacle au deſir qui le preſſoit. En un moment, il fut armé de toutes pieces, & ce ceignant de la trenchante Baliſarde qui devoit devenir un foudre entre ſes mains, il ſauta ſur Frontin ſans mettre le pied à l'étrier. Le nouveau Roi de Tingitane le voyant en ſelle, admira ſon air fier, & ne pût s'empêcher de lui dire dans ſon admiration: Va jeune Prince, va remplir tes grandes deſtinées, & l'attente de toute l'Afrique.

Le courageux Roger après l'avoir ſalué courtoiſement, partit comme un tonnerre, & ſe jetta où le combat étoit le plus échauffé. Il pouſſa Frontin ſur le Roi des Naſamones qui preſſoit vivement l'Empereur, & renverſa ce Prince ſur le Roi de Fizan. Il envoya enſuite Bambirague Roi d'Arzille meſurer la terre, comme les autres. Sobrin, qui étoit alors aux mains avec Agramant, le quitta pour

attaquer Roger, mais ces coups ne pûrent l'ébranler, au lieu que Roger du plat de Balisarde lui fit perdre les arçons ; & après lui à tant d'autres, qu'aucun Guerrier du parti de Sobrin n'osoit plus lui faire tête. Le Monarque d'Afrique, surpris de voir executer tant de hauts faits d'armes à ce merveilleux Chevalier qu'il ne pouvoit connoître, voulut éprouver aussi ses forces ; Roger le renversa du premier coup, puis il abattit Prusion des Isles d'Avalachie, Dardinel fils d'Almont & l'Amiral Argoste de Marmonde. Alors, les vaillans Agricaltes, Dudrinasse & Manilard, la fleur du Paganisme, entreprirent de reprimer l'orgueil de cet inconnu ; ils le frapperent tous trois en même tems, & à peine pûrent-ils l'ébranler. Il les desarçonna l'un après l'autre : comme il en faisoit autant au brave Alisard & à Soridan, le traître Bardulaste, Roi d'Algazere, le perça contre les regles du Tournoy par derriere d'un coup de pointe au défaut de ses armes, & prit la fuite aussitôt pour se mettre en sureté ; mais Roger indigné d'une action si lâche, tout blessé qu'il étoit, poussa Frontin sur ses traces, & l'ayant atteint justement près de l'endroit où le Magicien l'avoit quitté,

il lui fit voler la tête d'un revers de Baliſarde.

Ce jeune Prince après s'être ainſi pleinement vengé de Bardulaſte, ſentit qu'il avoit beſoin du ſecours d'Atlant pour guérir la bleſſure qu'il avoit reçûe, & qui commençoit à l'affoiblir. Il le chercha du côté qu'il l'avoit vû ſe retirer, & il le trouva bien-tôt aſſis au bas du roc, & enſeveli dans une profonde rêverie. D'abord que le Vieillard l'apperçut, ſon cœur treſſaillit de frayeur : Hélas, s'écria-t'il en ſe preſſant d'aller à lui, tu es bleſſé, mon fils ! Que mon art m'eſt peu utile, puiſqu'il n'a pû prévenir ton malheur ! Le Prince ſans s'étonner de ces paroles, lui répondit en ſouriant : Mon pere, ne déplorez point tant mon avanture ; quand vous m'aurez panſé, je ſerai guéri. Je ſuis bleſſé, il eſt vrai, mais je ne le ſuis pas tant que je l'étois, lorſque je tuai le lyon ſur la montagne, & que je pris l'élephant qui me déchira tout le devant de l'eſtomac. Atlant raſſuré par ce diſcours, viſita la bleſſure de Roger, & vit qu'effectivement elle n'étoit pas dangereuſe. Il nettoya la playe ; y verſa d'une liqueur, & par l'application d'une herbe dont il connoiſſoit la vertu, il mit ſa bleſſure en état

de ſe guérir d'elle-même ſans aucun autre ſecours.

CHAPITRE III.

Du péril que courut le nouveau Roi de Tingitane.

QUand le Prince Roger eût quitté le Tournoy, tous les Princes & les Chevaliers ceſſerent de combattre; ils ſe retiroient pleins de confuſion d'avoir été ſi mal traités par un ſeul Guerrier. Agramant, comme les autres, malgré les grands exploits qu'il avoit fait, ne pouvoit ſe conſoler d'avoir été renverſé par un inconnu; il étoit d'ailleurs en colere contre Brunel de ce que ce Nain lui avoit promis vainement de lui remettre entre les mains le jeune Roger, car il étoit bien éloigné de penſer que l'inconnu dont il ſe plaignoit, fut Roger lui-même. Il méditoit d'en tirer vengeance, lorſque les Chevaliers ſortis du Tournoy, paſſans par hazard près de l'endroit où Bardulaſte avoit été privé de vie, apperçurent la tête de ce Roi qu'ils reconnurent. Ils la por-

terent ſur le champ à l'Empereur pour recevoir ſes ordres ſur ce tragique évenement.

Agramant, à cette affreuſe vûe, fremit. Il regardoit Bardulaſte comme un des plus vaillans Princes de ſa Cour. Il demanda quel audacieux avoit oſé ſe noircir d'un ſemblable meurtre. Quelqu'un de ceux qui étoient préſens, dit qu'il avoit vû l'action, & que le meurtrier étoit monté ſur un cheval que Brunel avoit amené d'Aſie. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à l'Empereur que le crime avoit été commis par le Nain; & comme ce Monarque lui en vouloit déja, il prononça auſſi-tôt ſon arrêt: il ordonna au Roi Grifalde d'aller faire pendre Brunel au même endroit où l'on avoit trouvé la tête du Roi d'Algazere. Grifalde qui regrettoit amerement Bardulaſte ſon ami, accepta la commiſſion avec empreſſement. Il fit chercher & ſaiſir le Nain, qu'on attacha malgré ſa nouvelle dignité à la queue d'un cheval, & on traîna le miſérable au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Il avoit beau repréſenter les ſervices qu'il avoit rendus, & demander pourquoi on le traitoit de la ſorte. Il étoit ſi mépriſé, qu'on négligeoit même de le lui dire. On ne l'écoutoit pas;

tout l'éclairciſſement qu'il pût tirer de Grifalde fut ce diſcours : ſi perſonne, lui dit ce Roi, ne veut être ton bourreau, je te pendrai de mes propres mains.

L'infortuné Roi de Tingitane pouſſoit dans les airs des cris auſſi douloureux qu'inutiles ; cinquante Chevaliers ſe préparoient avec Grifalde à lui faire ſubir un châtiment qu'il n'avoit pas merité dans cette occaſion, lorſque Roger revenant de faire panſer ſa bleſſure, entendit ſes cris ; il courut à ſa voix, & le reconnoiſſant, il tira Baliſarde, & chargea les Chevaliers exécuteurs de l'arrêt qu'Agramant avoit prononcé. Il perce celui-ci, renverſe celui-la ; il fend la tête à l'un, & les épaules à l'autre. Grifalde étonné de cette expédition, veut s'oppoſer à ce terrible Guerrier, mais remarquant que c'eſt le même inconnu qui l'avoit abattu au Tournoy, cette remarque avança ſa défaite. Roger le culbuta, & rien n'empêcha plus ce jeune Prince de parvenir juſqu'à Brunel : il délia ce Nain & le mit en liberté.

Grifalde s'en retourna tout confus vers l'Empereur, & lui rapporta ce qui venoit de ſe paſſer. Agramant eut de la peine à le croire, & alloit avec tous les Prin-

ces de ſa Cour chercher l'inconnu, quand il le vit venir à lui avec Brunel; ce Nain fut ſaiſi d'effroi, lorſqu'il apperçut le Roi d'Afrique; & il voulut s'enfuir, mais Roger le retint, & lui dit: ne crains rien. Je veux te preſenter moi-même à l'Empereur, & lui demander raiſon de l'injure qu'on t'a faite. Effectivement, ſi-tôt que Roger fut auprès d'Agramant, il lui tint ce diſcours: Puiſſant Monarque, je vous ſupplie humblement de m'apprendre quel crime a commis le Roi de Tingitane, & d'accorder ſa grace à ma priere, s'il a mérité la mort; mais s'il eſt innocent, la reconnoiſſance qui m'a porté à lui ſauver la vie, veut que je tire raiſon de la violence qu'on lui a faite. Vaillant Chevalier, répondit l'Empereur, il a lâchement aſſaſſiné Bardulaſte Roi d'Algazere.

Ah! grand Empereur, repliqua Roger, ſi c'eſt là tout ſon forfait, vous avez eu tort de le traiter avec tant d'indignité: C'eſt moi qui ſuis le coupable, ſi toutefois c'eſt un crime de punir une trahiſon. Bardulaſte m'a percé d'un coup de pointe contre votre défenſe & les regles des Tournois. Je m'en ſuis vengé; je l'ai dû, & ſi quelqu'un de votre Cour veut ſoutenir le contraire, je ſuis prêt à l'en faire

re dédire les armes à la main en préſence de votre Majeſté. Oh ſi Bardulaſte, s'écria le Monarque d'Afrique, a pû faire ce que vous dites, je ne condamne point votre reſſentiment; mais pour ce malheureux, à qui vous avez ſauvé la vie, il n'eſt que trop digne du dernier ſupplice pour m'avoir flatté d'une fauſſe eſperance. Il m'avoit promis d'engager le jeune Roger dans mon entrepriſe de France. A ces dernieres paroles d'Agramant, Brunel, qui tremblóit comme la feuille agitée par le vent, prit un peu d'aſſurance; & dit au Roi d'Afrique: Hé pourquoi donc, Seigneur, avez-vous eû la cruauté de me condamner à la mort? Etoit-ce pour donner au Prince Roger la gloire de me retirer lui-même des mains de l'impitoyable bourreau Grifalde. Quoi, interrompit Agramant, le Chevalier qui vous a délivré: ce Guetrier qui ſe preſente à mes yeux eſt ce même Roger dont l'Afrique attend tant de merveilles? Ah ſi c'eſt lui, cher Brunel, j'avoue mon injuſtice à ton égard, & je te prie de me la pardonner.

Alors l'Empereur s'approcha du jeune Prince, & le ſerrant entre ſes bras: Généreux Roger, lui dit-il, je devois bien te reconnoître à la valeur que tu as fait

paroître dans le Tournoy. Roger recevoit les careſſes du Monarque avec reſpect, ſans en être pourtant étourdi. Il avoit un air de nobleſſe & d'aſſurance qui faiſoit qu'Agramant ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. Il ne laiſſa pas échapper l'occaſion de demander à l'Empereur une choſe qu'il brûloit d'impatience d'obtenir, c'étoit l'Ordre de Chevalerie. Il le ſupplia de lui accorder cette grace, en lui diſant qu'il ne pourroit que mieux valoir, s'il avoit l'avantage d'être armé Chevalier par les mains d'un ſi noble Roi. Agramant ravi de le voir dans cette diſpoſition, ſe hâta de ceder à ſes déſirs; pour l'attacher à ſa Cour & à ſon ſervice. Il fit ſur le champ cette cérémonie.

Comme il l'achevoit, le vieil Atlant parut tout-à-coup à ſes yeux, & lui dit: Grand Roi; écoute mes paroles, & ne néglige point ce que je vais te révéler; tu veux que le jeune Roger t'accompagne en France; apprends que par ſes grands exploits tu mettras en déroute l'armée des Chrétiens; mais auſſi ſçache que ce Guerrier magnanime embraſſera leur Religion; & quoiqu'il doive un jour perdre la vie par les trahiſons de la perfide race de Mayence, ſes ſucceſſeurs ne laiſſeront pas

de faire la gloire & l'ornement de tes ennemis, & d'être le boulevart du Chriſtianiſme. Le Monarque Afriquain écouta ce diſcours attentivement ; il n'en conçut pourtant aucun ombrage ; il ne pouvoit concilier ces deux choſes : qu'il déferoit l'armée Françoiſe par la valeur de Roger, & que toutefois ce Prince deviendroit l'ennemi de la Loi Muſulmane ; il s'imagina que l'ardente affection qu'Atlant avoit pour ſon Eleve, lui dictoit cette prédiction.

On a déja parlé des apprêts étonnans que cet Empereur avoit fait faire dans toute l'étendue de ſes Etats, & de ceux des autres Princes d'Afrique ; trente-deux Rois étoient déja dans ſa Cour, & la rade de la grande Ville de Bizerte étoit couverte depuis long-tems d'une infinité de vaiſſeaux chargés d'armes & de ſoldats. L'ardeur qu'avoit ce jeune Monarque de partir pour ſon expédition de France, étoit extrême. Il avoit déja négocié une étroite alliance avec le Roi Marſille, qui regardant ſon entrepriſe comme une guerre de Religion, étoit entré vivement dans ſes deſſeins. Ce Prince Eſpagnol lui avoit même mandé qu'il alloit employer toutes ſes forces à commencer ſon attaque du côté

de l'Aquitaine & du Languedoc ; & qu'avant ſon départ, il laiſſeroit des ordres à ſes peuples d'accorder une libre entrée à l'armée Afriquaine ſur les côtes de Valence & de Catalogne, d'où elle pourroit venir joindre la ſienne.

Tout étoit donc favorablement diſpoſé à Bizerte pour le ſuccès de cette guerre, & les peuples d'Afrique n'eurent plus de répugnance à s'embarquer, lorſqu'ils ſçurent qu'ils avoient pour compagnon de leurs travaux le Prince Roger, à la valeur duquel le ſort de l'entrepriſe leur ſembloit attaché.

CHAPITRE IV.

Du retour de Renaud à la Cour de l'Empereur Charles, & de ce qui lui arriva aux Ardennes.

LOrſque le Seigneur de Montauban ſe fut ſéparé de Rodomont, il chercha ſa ſœur Bradamante, qu'il avoit remarquée dans le combat ; il la trouva qui venoit de mettre en fuite le ſeul corps qui reſtoit des Afriquains ; il la tira à l'écart, l'embraſſa tendrement ; & après lui

avoir fait plusieurs questions sur la Cour de Charles, il la chargea de remettre l'armée des Lombards sous la conduite du Duc de Naimes. Il lui dit ensuite qu'il avoit dessein d'aller joindre l'Empereur. Après cela, il partit pour Aix-la-Chapelle. Il se déroba de Dudon & d'Ottacier, de peur qu'ils ne voulussent l'accompagner; & que ne pouvant suivre Bayard, ils ne le retardassent. Il se proposoit de faire une grande diligence; & véritablement, il fit plus de deux cens lieues en quatre jours; tant la vigueur de son Coursier étoit prodigieuse.

Il alla descendre au Palais de l'Empereur, dès qu'il fut arrivé à Aix-la-Chapelle. Le bon Charles qui l'aimoit cherement fut dans une joie inexprimable; quand il le revit; il l'avoit crû mort, puisqu'il avoit abandonné la conduite de l'armée qui lui avoit été confiée. Le fils d'Aimon se jetta aux genoux de son Maître, les lui embrassa respectueusement, & lui demanda grace pour une si longue absence. En même-tems il se justifia en lui racontant toutes ses avantures depuis son départ de France; & par son recit, il le remplit lui & toute sa Cour de surprise & d'admiration. Charlemagne l'embrassa

plus de vingt fois avec la dernière tendreſſe, & ſa joie augmenta encore, lorſque Renaud l'aſſura qu'il verroit bien-tôt de retour le Comte d'Angers.

Le fils d'Aimon, après avoir demeuré quelques jours à la Cour, chéri & régalé des principaux Paladins, à l'exception des Mayençois qui mouroient de jalouſie de le voir honoré de tous les cœurs généreux, ſongea que le tems s'approchoit d'exécuter la parole qu'il avoit donnée au Roi d'Alger de l'attendre aux Ardennes; il en prit ſecrettement le chemin: il y arriva, & pendant pluſieurs jours, il parcourut tous les endroits de la Forêt, ſans pouvoir trouver ce Guerrier. Enfin rebuté d'une infructueuſe recherche, & voyant que le tems preſcrit à Rodomont étoit paſſé, il méditoit de s'en retourner à la Cour, lorſqu'il rencontra un agréable ruiſſeau qui couloit ſur le vert gazon. Comme le Chevalier étoit fatigué d'une longue courſe, il deſcendit ſur ſes bords pour s'y repoſer. A peine fut-il aſſis quelques momens, qu'il s'aſſoupit. En dormant, il rêva qu'il étoit dans un lieu tout ſemblable à celui où il ſe trouvoit; mais il lui ſembloit voir un jeune garçon d'une beauté merveilleuſe, qui danſoit ſur la

verdure au milieu des trois Dames d'une beauté presqu'égale à la sienne. Ce jeune garçon encore dans son adolescence, n'avoit pour tout vêtement qu'un voile de gaze couleur de rose, qui voltigeoit en l'air au gré du zephire ; sa chevelure étoit pareille à celle du blond Phœbus, & ses yeux noirs & pleins de feu ébloüissoient. Les trois Dames qui paroissoient n'avoir d'autres mouvemens que ceux qu'il lui plaisoit de leur inspirer, tenoient chacune une corbeille remplie de roses, de violettes & d'autres fleurs, qu'elles répandoient à pleines mains sur le bel adolescent en dansant autour de lui.

Ces Dames appercevant le Seigneur de Montauban, cesserent de danser, & se mirent à crier sur lui avec des démonstrations de colere : Ah, voici l'ingrat qui nous fuit, le cruel qui mépriſe les délices de l'amour. Il est enfin tombé dans nos filets malgré lui. Que cet ennemi se ressente lui-même de ses cruautés, & qu'il éprouve notre vengeance. En disant cela, elles s'approcherent du Chevalier ; l'une lui jetta des roses & des violettes, les autres des lys & des œillets ; & chaque fleur en le touchant se faisoit sentir jusqu'à son cœur, & excitoit en lui une sen-

ſition douloureuſe. Ses ſens s'allumoient d'une ardeur exceſſive, comme ſi ces fleurs euſſent été des flâmes; le jeune garçon parut entrer dans le reſſentiment des Dames, il s'approcha auſſi de Renaud, & lui lançant un regard irrité, il le frappa d'un rameau de lys ſur le caſque de Membrin. La bonté de l'armet enchanté ne l'empêcha pas de ſentir une extrême douleur, & malgré ſes forces naturelles, le Guerrier ſans qu'il pût s'en défendre, ſe laiſſa prendre par les pieds, & l'adoleſcent le traîna le long du ruiſſeau ſur les fleurs, qui comme des pointes de fer, entroient dans le corps du Chevalier au travers de ſes armes.

Le ſonge ne finit point là : les Dames arracherent de leur tête des guirlandes qu'elles y portoient, & elles en frapperent le fils d'Aimon, qui ſouffrit plus qu'il n'avoit fait dans aucune de ſes avantures. Il ne ſçavoit ſi ces perſonnes qui le traitoient impunément avec tant de rigueur, étoient céleſtes ou mortelles; mais il en fut bien-tôt éclairci. Lorſqu'elles furent laſſes de le frapper, des aîles blanches, rouges & dorées leur ſortirent tout à coup des épaules, & à chacune de leur plumes, on voyoit un œil naturel; non

pas

pas tel que ceux qu'un Paon offre à la vûe, quand il déplie ſa queue ; mais il étoit ſemblable aux yeux des plus belles filles, quand leurs rayons vont porter la flâme & l'amour dans les cœurs. Un moment après le bel Adoleſcent & les Dames s'envolerent vers le Ciel. Le Chevalier endormi demeura ſur l'herbe ; il lui ſembloit être comme mort au milieu de la prairie. Tandis qu'il étoit dans cet état, une Dame que les rayons qui l'entouroient faiſoient connoître pour une immortelle, lui apparut, & lui dit : Reconnois, Renaud, une des trois Dames qui t'ont ſi mal traité. L'on me nomme Paſithée. Je ſers la Déeſſe Venus, & j'accompagne l'Amour qui eſt ce jeune garçon, & dont tu peux voir encore le carquois au pied de ce myrthe fleuri. Tu te trompes, ſi tu crois pouvoir lui réſiſter : apprends que la loi de ce Dieu puiſſant porte, que celui qui n'aime pas une perſonne dont il eſt aimé, vient à aimer enſuite une autre qui ne l'aime point, c'eſt ce que tu vas éprouver.

En achevant ce diſcours, Paſithée diſparut. L'agitation & la douleur que reſſentit alors le Paladin le réveillerent. Il vit avec joie que tous ces objets qui avoient

ſi fortement frappé ſon imagination, n'étoient qu'une illuſion de ſes ſens ; il étoit néanmoins ſurpris de ſentir qu'après ſon réveil, le mal que les Nymphes lui avoient fait duroit encore. Cela lui fit penſer que ſon ſonge avoit quelque choſe de myſtérieux. Il ſe releva, & regardant attentivement le lieu où il étoit, il le reconnut pour celui où il avoit fait un traitement ſi rigoureux à la belle Angelique. Ce reſſouvenir augmenta ſa ſurpriſe ; il trouva que c'étoit une choſe aſſez particuliere qu'il eut éprouvé ce châtiment chimérique, dont pourtant il portoit des marques réelles, dans le même lieu où il avoit fait le cruel.

Comme il ſentoit encore ſes entrailles brûlantes du feu qui l'avoit dévoré pendant ſon ſommeil, il s'approcha du ruiſſeau pour en appaiſer l'ardeur par le ſecours de ſon onde ; mais, hélas, ce remede n'étoit gueres propre à procurer l'effet qu'il en attendoit. Ce ruiſſeau eſt la fontaine de l'Amour ; quiconque y boit, brûle ſoudain d'une amoureuſe ardeur, & ce fut dans cette même eau que l'infortunée ſœur de l'Argail puiſa la fatale paſſion qui fut payée de tant d'ingratitude. Renaud ſe pencha ſur la rive ; il

plongea ſon caſque dans le ruiſſeau, & but à longs traits de cette fatale liqueur. A meſure qu'il en humectoit ſes poulmons, la douleur & la laſſitude qu'il reſſentoit par tout le corps ſe diſſipoit; mais l'ardeur qui dévoroît ſes entrailles paſſa toute entiere dans ſon cœur.

La charmante Angelique qu'il avoit ſi cruellement traitée, lui parut alors toute adorable. Il reprit les mêmes ſentimens qui l'agitoient dans le tems que cette Princeſſe parut à la Cour de Charles avec tant de charmes, & que la concurrence de tant d'illuſtres rivaux joignoit dans ſon ame les fureurs de la jalouſie aux flâmes de l'amour. Oh, qu'il ſe repentit alors d'avoir perdu tant de momens favorables! Il ſe promettoit bien de ne les plus laiſſer échapper, s'il étoit aſſez heureux pour les rencontrer de nouveau. Dans les tendres mouvemens qui recommençoient à l'agiter, il ſe repréſentoit que ce fut dans ce même lieu que la Princeſſe du Cathay diſſipa ſon ſommeil en lui jettant des fleurs ſur le viſage, & en lui diſant les paroles du monde les plus touchantes; & ſe reſſouvenant avec douleur de la dureté qu'il avoit eûe pour elle: Quoi donc, s'écria-t'il avec étonnement, j'ai pû rejetter des

vœux dont les plus puiſſans Monarques auroient fait tout leur bonheur ! J'ai pû outrager une beauté digne de mille autels ! Quel étoit mon aveuglement ? Ah Renaud, injuſte Renaud, continuoit-il avec tranſport, meurs de honte & de regret d'avoir perdu par ta faute une ſi précieuſe fortune.

Telles étoient les triſtes plaintes que laiſſoit échapper alors l'amoureux Chevalier. Ah, que s'il pouvoit revoir Angelique dans cet endroit ſi propre aux plaiſirs de l'Amour, qu'il ſe garderoit bien d'être cruel & ſauvage, comme il l'avoit été ! Dans les tranſports de ſa flâme renaiſſante, il prend la réſolution de retourner au Cathay, dans le ſeul deſſein d'eſpier ſes rigueurs paſſées aux pieds d'Angelique, ou de mourir s'il ne peut y réuſſir. Plein de cette idée, il alloit remonter ſur Bayard, lorſqu'il vit venir le long de la route où l'agréable ruiſſeau couloit, un Chevalier & une Dame qui attirerent ſon attention. Mais cette hiſtoire le laiſſe en cette endroit pour retourner aux deux illuſtres amis qui ſont partis d'Orient avec leurs Dames pour venir en France.

CHAPITRE V.

Du retour de Roland en France.

LE Comte d'Angers & Brandimart au ſortir d'Eluth, prirent le chemin des Indes, qui étoit la route la plus commode & la plus frequentée. Ils y entrerent par le beau Royaume de Cachemire ſi renommé dans l'Aſie. Ils paſſerent de-là en Perſe, du côté de la grande Ville de Candahar, qui fait la ſéparation des deux Empires, & où ils s'arrêterent quelques jours pour remettre leurs Dames de la fatigue que la diligence qu'ils faiſoient leur avoit cauſée.

Quand ils ſe furent remis en chemin, ils ſuivirent la route d'Iſpahan, puis celle de Bagdad, où les magnificences de cette Ville fameuſe ne purent les retenir un moment. Ils éviterent pendant ce long voyage toutes les avantures, quelque gloire qu'ils euſſent pû acquerir, pour être plutôt en France; & pour plaire à la Princeſſe du Cathay, ils ne s'occuperent que du ſoin de s'informer de Brunel,

dont ils ne pûrent apprendre aucune nouvelle. Après avoir traverſé l'ancienne Meſopotamie, que l'on nomme à preſent le Diarbech, ils arriverent à Alep, d'où ils prirent le chemin de Conſtantinople. Ils ne voulurent point paroître à la Cour de l'Empereur de Grece, de crainte que Roland, y étant reconnu, ils ne fuſſent obligés de s'y arrêter. De Conſtanſtinople, ils allerent gagner le Danube à Nicopolis; & pourſuivant leur route le long de ce grand Fleuve juſqu'au Rhin, qu'ils paſſerent au-deſſous de Baſle, ils entrerent en France par l'Auſtraſie.

Ils apprirent à Mets que l'Empereur Charles étoit à Aix-la-Chapelle, ce qui leur fit prendre le chemin des Ardennes pour ſe rendre à cette grande Ville, qui étoit alors, après Paris, la plus conſiderable de l'Empire Romain. Malheureuſement, comme ils étoient ſur le point de partir de Mets, la belle Fleur-de-Lys fut attaquée d'une groſſe fievre, qui dès les premiers jours mit ſa vie en danger. Il n'eſt pas concevable combien ils en furent allarmés, & Brandimart ſur-tout ne ſe poſſedoit plus; cependant le ſoin qu'on eût de cette Princeſſe, & la force des remedes, appaiſerent l'ardeur de ſa fievre;

Tom. 2. p. 342.

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI
III

on conçût l'eſperance de la voir bien-tôt guérie ; mais comme elle étoit très-foible des rudes accès qu'elle avoit eſſuyée, & que les Medecins aſſuroient qu'elle ſeroit long-tems à ſe rétablir, Angelique ſouffroit beaucoup de ce retardement. Elle eſperoit retrouver Renaud à la Cour de France, & l'impatience de s'y rendre l'emportoit ſur l'amitié qu'elle avoit pour Fleur-de-Lys. Ainſi voyant cette Princeſſe hors d'état de craindre une rechute, elle pouſſa Roland de la mener à Aix-la Chapelle, pour y être, diſoit-elle, avec plus de décence que dans une Hôtellerie de Mets. Le Comte qui n'avoit d'autre volonté que de ſe conformer aux deſirs d'Angelique, & qui ſe croyoit d'ailleurs obligé d'aller au plutôt offrir ſes ſervices à l'Empereur ſon oncle, conſentit à partir ſans Brandimart & ſans ſon épouſe, après avoir tiré parole d'eux qu'ils viendroient les rejoindre à la Cour dès qu'ils le pourroient.

Roland & ſa Princeſſe partirent donc de Mets, & paſſerent par les Ardennes pour ſe rendre auprès de Charlemagne. En traverſant cette Forêt, ils arriverent un jour à la Fontaine de Merlin, dont on a parlé ci-devant, & où le fils d'Aimon avoit perdu l'amour dont il brûloit pour Angelique. Cette Princeſſe trouva ce lieu

délicieux ; & comme l'ardeur de la saison & la fatigue du chemin l'avoient alterée, elle descendit de cheval pour se rafraîchir.

Arrête Angelique, s'écrie l'Archevêque Turpin en cet endroit, que vas-tu faire ? Si tu appaise ta soif par cette eau, tu vengeras, il est vrai, ta fierté outragée, tu puniras un ingrat ; mais tu vas perdre les plaisirs qu'une douce union promet à deux cœurs charmés l'un de l'autre. Apprens que ton sort est changé ; le barbare qui dédaignoit tes charmes, les adore à present, & il ne tiendra qu'à toi de faire des graces dont il sentira tout le prix.

La Princesse du Cathay ignoroit ce changement. Elle bût de l'eau fatale, & en la bûvant, elle éteignit toutes les flâmes qui la dévoroient. Si le Seigneur de Montauban lui avoit paru jusqu'alors le plus aimable des mortels, elle ne se souvient plus de lui que comme d'un homme indigne de son attention ; tous les sentimens de haine & d'horreur que ce Paladin avoit eu pour Angelique, elle les a maintenant pour lui ; elle s'étonne d'avoir pû prendre de l'amour pour un Chevalier qui merite si peu sa tendresse, & rougit de confusion quand elle repassa en sa mémoire les témoignages d'amitié qu'elle lui a donné, & le mépris dont il les a payez. Se peut-

il, disoit-elle en elle-même, que j'aye eûe la foiblesse de suivre un homme que je dois détester. Ah retournons en Orient, courons au secours de mon pere, que mon interêt seul a jetté dans les plus grands malheurs; & si je dois périr avec lui, je mourrai du moins sans trahir ma gloire & mon sang. La Princesse pleine de dépit & de honte d'avoir brûlé pour Renaud, remonta sur son cheval avec empressement. Elle alloit engager Roland à la remener au Cathay lorsqu'ils virent venir de côté un Chevalier d'une contenance toute guerriere. C'étoit le fils d'Aimon.

Qui pourroit exprimer la joye qu'eut ce Paladin, quand il reconnut Angelique? Il s'approcha d'elle, sans prendre garde au Comte; & en suivant en aveugle les mouvemens qui l'agitoient, il adressa ces paroles touchantes à la fille de Galafron: Adorable Princesse, je déplore un aveuglement dont je m'accuserai jusqu'à mon dernier soûpir. Je me soûmets à votre merci; & pour expier mon ingratitude, je suis prêt à subir le châtiment le plus rigoureux que vos charmes offensés..... Arrête Renaud, interrompit impatiemment le fils d'Aimon, songe que tu parles devant Roland, & finis un discours que je ne puis ni ne dois souffrir. Tout intrépide qu'étoit

le Seigneur de Montauban, il fut étourdi de ces paroles ; ce n'étoit pas la valeur de de ſon couſin qu'il apprehendoit, mais il lui avoit cedé Angelique, & il ne pouvoit ſans confuſion s'en reſſouvenir. Néanmoins il lui répondit dans ces termes :

Comte, je ſuis fâché, je te jure, de te donner ſujet de te plaindre de moi ; mais ſçache qu'il ne m'eſt pas poſſible de faire autrement. Plûtôt que de ne pas adorer Angelique, je conſentirois que mon corps fut déchiré en mille pieces. Tu dois croire que cette Princeſſe paroît auſſi belle aux yeux des autres qu'aux tiens, ſouffre donc que les autres l'aiment ? De vouloir l'empêcher, ce ſeroit une folie, & tu aurois tous les hommes à combattre. La fille de Galafron qui avoit entendu ce diſcours avec beaucoup d'agitation, craignit alors que Roland ne s'adoucit : Cher Comte, lui diſoit-elle, délivrez-moi, je vous conjure, de l'objet de mon horreur ; ce ſervice ſurpaſſera tous ceux que vous m'avez rendus. Il n'en fallut pas davantage au Comte d'Angers pour l'animer contre ſon couſin, dont le diſcours ne l'avoit déja que trop aigri. Renaud, lui dit-il, puiſque ta vûë déplaît à la Princeſſe, éloigne-toi promptement, ou bien je ſerai obligé de t'y contraindre par la voye des Armes. Le fils d'Aimon piqué de ce qu'il venoit d'en-

tendre, répartit ainſi : Cette Princeſſe n'a pas toûjours tenu ce langage ; & elle trouvera bon que je ne parte point d'ici, que je n'aye ſçû d'elle la raiſon de ce changement.

Ah je ne veux point d'explication avec lui, s'écria la Princeſſe du Cathai, & s'il demeure plus long-tems en ce lieu, je declare que confondant l'innocent avec le coupable, je vous fuirai tous deux, pour m'épargner le ſupplice de voir celui que je déteſte. Cette menace qui étoit également terrible pour ces Guerriers, les fit frémir tous deux. Cependant aucun de ces Rivaux ne voulant ceder la place, ils s'avancerent l'un ſur l'autre avc la même animoſité qu'ils avoient fait paroître devant Albraque, & commencerent un horrible combat. Durandal & Flamberge firent retentir la Forêt & voler à terre les Plaſtrons & les Mailles des Hauberts. A ce cruel ſpectacle, Angelique fut quelques momens incertaine du parti qu'elle prendroit. Si autrefois elle apprehenda que la valeur de Roland ne fût funeſte à Renaud, elle craignit alors le contraire, & qu'elle ne devint la proye du fils d'Aimon.

Dans cette crainte, elle prit la fuite, avec autant de vîteſſe que ſi on l'eut pour-

ſuivie. Elle ne ceſſa de courir, juſqu'à ce que ſon cheval fatigué d'une longue courſe, eut rallenti ſon ardeur. Elle rencontra une troupe de Gendarmes conduits par un Chevalier couvert d'Armes magnifiques, qui la ſalua fort civilement. Dans le beſoin qu'elle avoit d'appui contre les audacieux qui pouvoient l'inſulter, elle s'approcha du Guerrier, & lui dit d'un air plein de charmes : Seigneur Chevalier, votre noble maintien me donne la hardieſſe de vous demander, ſi parmi ces gens de guerre qui marchent ſous vos ordres, il y a quelque ſureté pour une infortunée que le deſtin a conduite ici du fonds de l'Orient. Madame, répondit-il, ces Cavaliers ſont de l'Armée de l'Empereur Charles, qui me ſuit, & dont j'ai l'honneur de commander l'Avant-garde. On me nomme Olivier, & je fais mon premier devoir de chérir & de proteger la vertu. Nous marchons vers les Pyrenées, pour nous oppoſer au Roy Marſille, qui ligué avec Agramant contre nous, ſe propoſe d'entrer en France par cet endroit. Notre Armée eſt la plus belle qu'on ait vû depuis long-tems dans ces climats ; & ſi nous avions avec nous les Paladins Roland & Renaud, qui ſont les deux plus fermes appuis de l'Empire Romain, nous

craindrions peu l'Eſpagne & l'Afrique conjurées contre nous. Mais vous, Madame, ajoûta-t-il, par quelle étrange avanture une beauté céleſte comme la vôtre ſe trouve-t-elle dans ce lieu deſert ?

Pendant qu'Olivier tenoit ce diſcours, la Princeſſe marquoit quelque joie de ce qu'elle apprenoit. Le Marquis de Vienne lui étoit ſi connu, & ſi recommandable par les ſervices qu'elle avoit reçûs de ſes deux fils Aquilant & Grifon, & par les ſervices même de Roland, que cette rencontre nelui pouvoit êtreque fort agréable. NobleGuerrier, répondit-elle au Paladin, j'accompagnois le Comte d'Angers qui eſt revenu en Frauce pour ſecourir ſon Empereur ; le fils d'Aimon & lui ſe ſont rencontrés dans cette Forêt, ils ont pris querelle enſemble, & leur combat eſt devenu ſi cruel, que je n'en ai pû ſoûtenir la vûe. Je vais implorer la protection de l'Empereur, & je vous demande votre ſecours pour l'obtenir. Olivier repartit poliment à la Princeſſe ; & comme il achevoit de parler, l'Empereur parut à la tête de toute ſa Cour. Le Marquis alla au-devant de lui pour lui preſenter Angelique, qui fut auſſitôt reconnue de Charles & de ſes Courtiſans pour cette admirable étrangere qui avoit paru en France. L'Empereur la reçut

avec beaucoup d'affabilité ; & quand ce Prince apprit d'elle que les deux fameux Cousins étoient aux mains dans la Forêt : Allons, s'écria-t'il, allons rompre leur combat. Quel tems prennent-ils pour prodiguer dans de vains démêlez un sang qu'ils doivent à la défense de l'Empire & de la Religion ?

Alors Charlemagne, après avoir donné ses ordres pour faire continuer la marche de l'Armée, voulut aller lui-même séparer les deux Combattans ; jugeant bien qu'un autre que lui ne pourroit obtenir d'eux qu'ils missent les armes bas ; il pria la Princesse du Cathay de l'y conduire. Il la fit mettre à côté de lui, & à mesure qu'ils avançoient vers le lieu du combat des deux Paladins, ils entendoient plus distinctement les coups épouvantables qu'ils se portoient. Chacun des Courtisans couroit pour y arriver le premier. Oger le Danois, Salomon de Bretagne, & Turpin précederent tous les autres ; mais ils n'oserent séparer les deux Rivaux, tant ils craignoient les terribles coups qu'ils se déchargeoient. Aussi-tôt que l'Empereur parut, Roland & Renaud tout animés de fureur qu'ils étoient, cessérent de se frapper, & s'eloignerent l'un de l'autre par respect. Charles les embras-

ſa tous deux. Il témoigna de la joye au Comte d'Angers de ſon retour, néanmoins pour conſerver la majeſté de ſon rang, il lui fit des reproches ſur la longueur de ſon abſence.

Il voulut enſuite être inſtruit du ſujet de ſon combat avec Renaud ; & quand il ſçut que la charmante fille de Galafron, dont il apprit alors la naiſſance, en étoit la cauſe, il confia la garde de cette Princeſſe au ſage Naiſme de Baviere arrivé à la Cour depuis la défaite de Rodomont ; ordonnant à ce Duc de la traiter avec toute la conſidération dûe à ſon rang. Pour les deux Paladins, il leur défendit, ſous peine de ſa colere, de renouveller leur combat, leur promettant de prendre lui-même connoiſſance de leur differend, & de le regler ſuivant la plus exacte juſtice. Quoiqu'ils euſſent lieu de ſe plaindre du procedé de l'Empereur, ils n'en murmurerent point, ſoit qu'ils craigniſſent de s'attirer ſon reſſentiment, ſoit que chacun eſperât que Charles jugeroit en ſa faveur ; Roland comptoit ſur les ſervices qu'il avoit rendus à ſa Princeſſe, & ſur l'averſion qu'elle avoit témoigné pour Renaud ; & ce dernier ſe flattoit qu'un retour de tendreſſe lui rendroit enfin le cœur de ſon Amante.

CHAPITRE VI.

Du Voyage de Rodamont aux Ardennes.

IL faut ſçavoir que le Roi d'Alger, après que Renaud l'eut quitté, ſe trouva dans un fort grand embarras. Le terrible Bayard l'avoit tellement briſé de ſes pieds nerveux, que le Guerrier bien-loin d'être en état de ſe défendre, pouvoit à peine ſe ſoûtenir. Il avoit beſoin d'une retraite où il pût en ſureté reprendre ſes forces ; il ſe traîna le mieux qu'il lui fut poſſible juſqu'au pied d'une montagne, où il y avoit un bois rempli de rochers & de creux. L'Afriquain entra dans une caverne qu'il y rencontra, & ce fut dans ce lieu qu'il demeura caché juſqu'à ce que ſes forces ſe fuſſent rétablies. Il y vêcut de fruits ſauvages ; mais malgré tout ce qu'il pût faire pour avancer ſa guériſon, il laiſſa paſſer le tems auquel il avoit promis de ſe rendre aux Ardennes. Cela n'empêcha pas qu'il n'en prit le chemin, dès qu'il fut en état de marcher. Il gagna la Savoye pour entrer en France du côté de Genêve.

Il

Il ne craignoit point alors de rencontrer des obſtacles à ſon voyage ; tous les peuples de France & d'Italie n'auroient pas été capables de l'arrêter, cependant comme il ne pouvoit aller que lentement étant à pied, il démonta un Chevalier armé magnifiquement, & monté ſur un puiſſant cheval, qu'il trouva ſur ſa route le long du lac de Genêve. Il ne tarda guéres après cette avanture à ſe rendre aux Ardennes. Il ſe diſoit à lui-même en approchant de cette Forêt : Veuille notre ſaint Prophete que je rencontre encore ici le vaillant fils d'Aimon, afin que je lui donne la mort, ou que j'en faſſe mon ami. Si je l'avois privé de vie, je pourrois me vanter de n'avoir point en ce monde mon pareil aux armes ; & s'il étoit mon ami, je voudrois avec lui conquerir toute la terre. Je ne crois pas quele Comte Roland de qui la renommée publie tant de merveilles, ait autant de valeur que lui. O Roi Agramant ! le vieux Sobrin te l'a bien dit, que tu auras beaucoup à ſouffrir dans cette guerre ; & ſi tu viens dans ces contrées, & que je ne ſois point avec toi, tu es perdu.

Ainſi raiſonnoit ce Roi Mécréant, quand il entra dans la Forêt des Ardennes.

Il en parcourut vainement toutes les routes ; il n'avoit garde d'y trouver ſon généreux ennemi, que l'Empereur Charles avoit emmené avec lui. Un ſoir qu'il déliberoit en lui-même ſur le parti qu'il devoit prendre, il paſſa près de lui un Chevalier de bonne mine, qu'il prit d'abord pour celui qu'il cherchoit, mais il ſe deſabuſa. Il le ſalua civilement, & lui demanda s'il n'avoit pas vû un Chevalier, tel qu'il lui déſigna le fils d'Aimon. L'Inconnu lui rendit le ſalut, répondit que non, & à ſon tour lui demanda s'il n'avoit point par hazard rencontré une Dame d'une beauté ſi parfaite qu'aucun homme mortel ne pouvoit la regarder ſans admiration. L'Afriquain lui dit, je n'ai point fait d'autre rencontre que la vôtre, & je puis vous aſſurer pourtant qu'il y a déja quelques jours que je parcours cette Forêt. L'Inconnu lui dit la même choſe, de ſorte que ces deux Chevaliers connoiſſans qu'ils étoient dans la même peine, réſolurent de continuer enſemble leur recherche ; ils ſe lierent inſenſiblement d'affection, & pouſſerent la confiance juſqu'à ſe communiquer leurs plus ſecrets ſentimens.

Je cherche ici, dit le Roi d'Alger, le Seigneur de Montauban, ce généreux Guerrier m'avoit marqué ce lieu dans le

Tom. p. 454.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

terme d'un mois pour continuer le combat que nous avions commencé enſemble en Italie, & qui fut interrompu. Ce qui fait ma plus grande peine, c'eſt qu'ayant paſſé le tems preſcrit, je mets obſtacle moi-même à notre combat. Vous avez affaire à forte partie, dit en ſouriant le Chevalier inconnu; mais votre noble maintien ne me permet pas de douter que vous ſoyez bon pour lui. Si vous voulez, continua-t'il, ſçavoir auſſi ce qui m'amene en ces lieux, je vous dirai que je ſuis en quête d'un ennemi bien plus redoutable encore que le fils d'Aimon. C'eſt une Dame étrangere, qui parut il y a quelques années à la Cour de Charles avec tant d'attraits & d'éclat, qu'elle y embraſa tous les cœurs. Je ſuis un de ceux qui ont éprouvé le plus vivement le pouvoir de ſes charmes; depuis ce tems-là, je la cherche dans toutes ces contrées, & mon deſſein eſt de la chercher par toute la terre, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie. Je ne puis toutefois me diſpenſer d'aller faire un tour à Grenade où j'ai fortement aimé une Princeſſe qu'on nomme Dorailce, & qui eſt fille du Roi Stordillan.

Rodomont, plein de colere, interrompit en cet endroit le Chevalier, & lui dit:

ne m'en parle pas davantage ; ſonge à te défendre, c'eſt ton malheur qui t'a conduit ici. Je ne veux ni ne puis ſouffrir qu'un autre que moi aime Doralice, & je vais... Modere cet emportement, interrompit à ſon tour Ferragus, car c'étoit en effet lui-même. Il avoit appris à Mets, où il avoit paſſé, qu'on y avoit vû une Dame d'une incomparable beauté ; & ſur le portrait qu'il s'en étoit fait faire, il n'avoit pas douté que ce ne fut la ſœur de l'Argail. Il étoit venu en diligence aux Ardennes, dont il avoit ſçû qu'elle avoit pris la route. Modere cet emportement, dit-il à Rodomont, il ſied mal aux grands hommes comme toi, d'être ſi coleres. Puiſque tu veux combattre, tu auras cette ſatisfaction. J'ai aimé Doralice, & l'amour que je lui portois a fait place à un autre ; mais pour punir ton arrogance, je veux l'aimer encore.

C'eſt ainſi que ces deux fiers Chevaliers engagerent un combat. Ils avoient de fortes lances. Ils les mirent en arrêt après s'être éloignés pour prendre du champ, & ils firent un horrible bruit en ſe rencontrant. Les lances ſe briſerent juſqu'à la poignée ; les chevaux ſe heurterent de leur poitrail, & renverſerent en tombant

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III

Tom. 2. p. 457

leurs maîtres, qui bien qu'étourdis de leur chûte, furent bien-tôt ſur pied, pour commencer le fer en main une autre ſorte de combat. Ils ſe portent des coups furieux, & tels que des forgerons qui battent ſur l'enclume, ils ne ceſſerent de ſe frapper. Quand l'un donnoit un coup, l'autre le lui rendoit auſſi-tôt. Si Rodomont étoit fort & ſuperbe, Ferragus ne l'étoit pas moins. Ils étoient égaux en forces, & aucun des deux ne pouvoit gagner le moindre avantage ſur ſon ennemi.

CHAPITRE VII.

Comment le combat de Ferragus & de Rodomont fut interrompu. Bataille de Charlemagne & du Roi Marſille.

TAndis que ces deux grands Guerriers ſe battoient avec tant d'ardeur, il paſſa près d'eux un Courier qui s'arrêta un moment pour les conſiderer. Etonné de leurs forces prodigieuſes & de leur courage, il leur tint ce diſcours : Seigneurs Chevaliers, ſi vous êtes de la Cour de l'Empereur, je vous annonce de triſtes nouvelles. Le Roi Marſille avec toutes les

troupes d'Eſpagne a mis en déroute le Duc Aimon qui eſt enfermé avec deux de ſes fils dans Montauban. Alard eſt priſonnier des Saraſins, auſſi-bien qu'Yvon & Angelier, & le païs d'alentour eſt ruiné; c'eſt de quoi je vais informer l'Empereur de la part du Duc mon maître. Si la patrie vous eſt chere, volez à ſon ſecours, au lieu d'employer ici à vous détruire l'extrême valeur dont vous êtes doüez.

Le Courier, après avoir ainſi parlé, pouſſa ſon cheval le long de la route, & s'éloigna des combattans, qui s'arrêterent après ſon départ. Le zele, dit en riant Rodomont, que cet homme a pour ſon pays eſt louable; mais nous ne ſommes pas diſpoſez à voler au ſecours de l'Empire Romain; au contraire, ſi vous m'en croyez, nous finirons notre combat, & nous irons vers Montauban nous joindre aux ennemis de Charlemagne, auſſi-bien j'eſpere que je pourrai trouver là le Paladin Renaud. Vous me prévenez, répondit Ferragus; j'allois vous prier de m'accompagner juſqu'à Montauban, qu'aſſiege le Roi Marſille mon pere. Je ſuis obligé de lui aller offrir mes ſervices, & de combattre pour mon pays; venez avec moi, brave Guerrier, & je vous jure que je

ne vous troublerai plus dans la recherche que vous ferez de la belle Doralice de Grenade..

Le Roi d'Alger qui n'avoit que trop éprouvé la valeur de Ferragus, accepta le parti avec joie. Il embrassa même ce Prince, & ils se jurerent tous deux une éternelle amitié ; en effet, ils furent toujours unis depuis d'une affection parfaite. Après cet accord, ils prirent ensemble la route de Montauban. Quoique Charlemagne fut parti avant eux pour s'y rendre, comme il s'étoit détourné du droit chemin pour aller prendre en Touraine & en Poitou un corps de troupes considerable qu'il destinoit à renforcer son armée, qui d'ailleurs ne pouvoit faire autant de diligence que deux Chevaliers bien montés, Ferragus & Rodomont arriverent au Camp des Espagnols, que les François en étoient encore éloignés de trente lieues.

Les deux nouveaux Guerriers allerent descendre au quartier du Roi Marsille, dont ils trouverent le pavillon rempli de Rois, de Barons & de Chevaliers qui s'ouvrirent à leur approche pour les laisser passer ; Marsille qui mettoit toute sa confiance en la valeur de son fils, eut beau-

coup de joie de le revoir, & il ne manqua pas de faire à Rodomont une réception digne de lui ; car il descendit de son Trône, & le conduisit au quartier des Princesses. C'étoit alors la coutume des Espagnols, ainsi que des autres peuples qui tirent leur origine des Afriquains, de mener leurs Dames avec eux, dans la pensée que les ayant pour témoins de leurs exploits, ils en avoient plus de courage. Marsille accompagné de Balugant & de Falciron ses freres, presenta le Roi d'Alger à la Reine & aux autres Princesses, parmi lesquelles la charmante Doralice de Grenade brilloit comme un soleil qui commence sa carriere dans un beau jour. Sa taille & son visage qui l'auroient fait prendre pour une Déesse, augmenterent l'amour de Rodomont, qui dans les mouvemens que cette beauté lui inspiroit, avoit peine à trouver des expressions convenables à l'accueil gracieux que lui faisoit toute cette belle Cour.

Quand Charlemagne partit d'Aix-la-Chapelle pour marcher vers les Pyrénées, il ne sçavoit pas encore le siege de Montauban, mais il en fut bien-tôt instruit par le Courrier du Duc d'Aimon qui le joignit à Bourges. L'Empereur fit le plus de diligence

diligence qu'il lui fut poſſible, & voulant ſurprendre les Infideles, il déroba ſi bien ſa marche, qu'un matin à la pointe du jour, il ſe trouva devant eux. Avant que de les attaquer, il declara aux deux amans d'Angelique, que celui qui rendroit de plus grands ſervices à l'Empire, ſeroit le plus favoriſé de cette Princeſſe.

Les deux rivaux n'oſerent ſe plaindre de ce Jugement, & ſe préparerent à meriter par des exploits plus qu'humains le grand prix qu'on promettoit à leur valeur.

Les premiers Corps de l'Armée Françoiſe fondant ſur leurs ennemis, mirent la confuſion parmi eux. Le Roi Salomon de Bretagne & Richard de Normandie, avec les braves Comtes de Montfort & de Riviere, ſuivis de la fleur des Chevaliers, tant Bretons que Normands, firent un grand deſordre. Si le Roi Balugant, Serpentin ſon fils, l'Amiral d'Eſpagne, & Grandonio ne ſe fuſſent oppoſés à ces Guerriers, tout un quartier du Camp de Marſille eût été taillé en pieces, Charles fit marcher au ſecours des Bretons & des Normands, qui commençoient à plier; le Marquis de Vienne, le Duc Naimes, le Comte Ganelon, & Oger le Danois, avec les Corps qu'ils commandoient. Mat-

fille envoya contre eux le brave Comte d'Almerie, Folicon ſon fils bâtard, les Rois Jarbin, Stordillan, Baricond, Sinagon, Madaraſſe & l'Argaliſte. Pluſieurs autres Princes s'y joignirent de part & d'autre, & l'affaire alors devint générale. La campagne en un moment fut jonchée de Chevaliers & de chevaux morts ou mourans; les tronçons des lances volerent en l'air, & les coups firent retentir les écus.

Les vaillans Salomon & Richard y firent de belles actions, mais la fureur de Grandonio, & le courage de Serpentin leur auroient été funeſtes, ſi le Marquis Olivier & l'Archevêque Turpin ne les euſſent tiré de peril. Oger & Rambaud Duc d'Anvers s'y joignirent, & obligerent les Infideles à reculer. Falciron, Malgarin, le Roi Morgand & Alanard Prince de Barcelonne vinrent ſecourir leurs compagnons d'un côté; & de l'autre, les Rois d'Aragon, Dorifebe, de Valence, le Comte de Gironde, Marigand, & le Géant Maricolde de Cadix; ils fondirent tous enſemble ſur les Chrétiens avec tant de furie, qu'on eût dit que la terre s'abîmoit ſous eux. Oger le Danois & Olivier ſoutinrent vaillamment leur effort;

le premier perça le Comte de Gironde d'une eſtocade, & le Marquis fendit juſqu'aux dents Sinagon ; mais ils ne pûrent empêcher Balugant de tuer à leurs yeux le Comte de Riviere, ni Grandonio de renverſer le Duc Richard à la tête de ſes Normands, & de maſſacrer le brave Salard Comte d'Auvergne. Le Danois pour venger le Comte de Riviere ſon ami, ſe jetta ſur Balugant, & le bleſſa dangereuſement à l'épaule ; il l'auroit même privé de vie, ſi Serpentin ne le lui eût arraché des mains.

Olivier s'attachant à Grandonio qui venoit de mettre hors de combat le preux Chevalier Gaultier de Monleon, le frappa avec tant de force d'une lance qu'il s'étoit fait donner, qu'il lui fit perdre les arçons, & il paſſa de-là à d'autres exploits. Le Géant ſe releva tout furieux ; il écumoit de rage, & cherchoit des yeux le Guerrier qui venoit de lui faire cette affront ; mais ne le trouvant plus, il voulut ſe jetter ſur Ganelon qui ſauva ſa vie par une prompte fuite, ce qu'il ſçavoit fort bien faire dans l'occaſion. Grandonio voyant que le Mayençois lui échappoit, remonta ſur ſon cheval, & s'enfonça dans les plus épais eſcadrons des Chrétiens.

L'orſque Charlemagne vit toute l'armée des Eſpagnols en mouvement contre la ſienne, il jugea qu'il étoit tems de laiſſer agir la valeur des deux Amans d'Angelique qu'il avoit juſques-là tenu comme enchaînés malgré l'ardeur qui les animoit à la gloire. Il partit même avec eux ſuivi de toute la fleur des Chevaliers de l'Empire, & alla fondre ſur les Infideles avec tant d'impétuoſité, que du premier choc, il les auroit mis en déroute, ſi le Roi Marſille ne lui eut oppoſé Ferragus & Rodomont, qu'il avoit auſſi réſervés pour ſa derniere reſſource. Ces deux grands Guerriers arrêterent ſeuls toute la Gendarmerie Françoiſe, & firent plus de peine que toutes les forces de l'Eſpagne aux Paladins Roland & Renaud. Ils ſe reconnurent tous quatre à leurs grands coups, & ne trouvant qu'eux ſeuls dignes de leur courage, ils s'avancerent les uns ſur les autres en ſe dévorant des yeux. Le Comte d'Angers eut affaire au Roi d'Alger, & le Seigneur de Montauban à Ferragus. Ils n'avoient plus de lances, mais leur combat n'en fut que plus dangereux. Des premiers coups qu'ils ſe déchargerent, ils fendirent leurs écus par la moitié; & la terre autour d'eux fut bien-tôt couverte

des mailles & des plaſtrons de leurs armes.

Leur combat ne dura pas long-tems. Ils furent ſéparez malgré eux. L'Empereur Charles qui venoit de bleſſer & de mettre hors de combat le Roi Marſille, arriva ſur eux avec toute la Gendarmerie Françoiſe & les Paladins de ſa Cour. Il pouſſoit devant lui l'armée ennemie, malgré Grandonio, Falciron, Calabrun, le Roi Morgand, Serpentin & Folicon qui furent renverſés en voulant la ſoutenir. Elle alloit paſſer ſous le trenchant du Cimeterre François, ſi le Ciel, pour humilier l'orgueil humain, n'eût changé la face des choſes, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

Le Roi Agramant arrive au ſecours de l'Armée d'Eſpagne.

LE Roi d'Afrique avec ſes troupes avoit pris terre à Tarragone, d'où il s'étoit avancé vers les Pyrenées, & il avoit fait tant de diligence, qu'il étoit arri-

vé assez à tems pour sauver l'armée Espagnole; la Gendarmerie Françoise poursuivoit sa victoire avec tant de rapidité, que les premiers Escadrons Afriquains qui marcherent pour soutenir Marsille furent entraînés avec lui. Néanmoins ces nouvelles troupes arrêterent la déroute des Espagnols, & le combat recommença. Les Princes Sarrasins honteux d'une fuite où ils s'étoient engagés, moins par effroi que par la confusion qui avoit regné jusques-là, revinrent à la charge avec les Guerriers d'Afrique.

Ils fondirent tous en même tems sur les Chrétiens avec beaucoup de fureur. L'orgueilleux Jarbin Roi de Portugal n'eût pas plutôt apperçu Renaud monté sur un cheval qui lui parut le plus fort de l'univers, qu'il eut envie de s'en rendre maître. Pour y réussir, il prit une lance d'un de ses Chevaliers, & se porta sur le fils d'Aimon; mais son bras étoit trop foible pour abattre ce Guerrier, qui plus ferme qu'un roc à son atteinte, lui fit voler la tête en passant d'un coup de Flamberge. Puis ce Paladin se poussant sur Dudrinasse Roi de Libicane, qui avoit la taille d'un Géant, il le heurta du poitrail de Bayard avec tant de force, qu'il culbuta par terre lui;

& la forte Jument qu'il montoit. Le nerveux Marigan eut l'audace de vouloir venger le Comte de Girone ; il attaqua Renaud qui le fendit juſqu'à la ceinture. Alanard de Barcelonne ſe preſenta devant ce rude Guerrier, mais il en fut frappé avec tant de vigueur, qu'il tomba tout étourdi. Dorifebe de Valence, & après lui l'Argaliffe, Folicon & le Roi Morgand eurent la même deſtinée.

Le Comte d'Angers de ſon côté remarquant que le Roi d'Arragon venoit d'ôter la vie au Duc de Cleves, prit une lance des mains d'un Chevalier François, défia par un cri ce vaillant Monarque, & le perça d'outre en outre, quand ils vinrent à ſe rencontrer. Il renverſa enſuite les Rois de Grenade & de Majorque, tua Soridan & Tanfirion, l'un ſouverain d'Heſperie, & l'autre d'Almazille, & coupa l'épaule avec le bras à Maricolde de Cadix, Géant terrible, & dont la valeur avoit été funeſte à un grand nombre de Chrétiens. Madaraſſe Roi d'Andalouſie, qui venoit de voir cet épouvantable coup, n'oſant attendre un pareil ennemi, ſe mêla parmi la foule ; mais ce lâche ne pût éviter ſon mauvais deſtin ; il tomba ſous le fer du Marquis de Vienne, qui le fen-

dit jusqu'au menton ; & ce brave Paladin après cela priva de vie les Rois Sinagon, Malzaris & Folvident.

D'autre part, Ferragus & Rodomont faisoient un carnage horrible des Chrétiens. Tels que deux lions qui sortant d'une forêt découvrent des troupeaux dans la plaine, ces deux Saraſins se jettoient sur les Guerriers de l'Empereur Charles, & les mettoient en pieces. On eut dit que le Ciel avoit résolu la perte de l'Empire Romain. Rodomont après avoir porté une infinité de coups mortels, levant en l'air la foudroyante épée de Nembrod, la déchargea sur Rambaud Duc d'Anvers, & le fendit en deux. Il coupa d'un revers le Comte d'Auvergne par le milieu du corps, perça d'outre en outre de deux coups de pointe Hugues de Cologne & Lisard d'Amiens, & blessa griévement le bon vieillard Rainier de Rane, pere du Marquis Olivier.

Ferragus ne faisoit pas de moindres exploits ; il venoit de mettre hors de combat trois Barons de la Cour de Charles. Lorsqu'Ansalde Seigneur de Nuremberg eut l'audace de l'attaquer, le Saraſin lui coupa la tête, & du même coup abattit celle de Manilard Roi de la Noricie, qui combattoit à ses côtés sous les Drapeaux

d'Agramant. Le redoutable fils de Marſille bleſſa enſuite le Comte Raimond de Toulouſe au côté, fendit l'eſtomach à Thebalde Duc de Bourbon, & renverſa Ganes de Poitiers aux pieds même de Charlemagne. Ganelon en fut quitte pour une bleſſure, & ſi le démon conſerva ce traître, c'eſt qu'il vouloit s'en ſervir pour procurer à la France les malheurs dont elle fut affligée depuis.

L'Empereur qui n'avoit alors auprès de lui ni Roland, ni Renaud, ni Olivier, parce qu'ils combattoient ailleurs, dit en regardant le Ciel : O Seigneur ! ſi vous avez réſolu que je periſſe ici, faites que je meure les armes à la main, & ne permettez pas que je tombe au pouvoir de mes ennemis. En achevant ces mots, il embraſſa ſon écu, coucha ſa lance contre Ferragus, & le frappa ſi rudement, qu'il le fit chanceler ; mais le Prince Saraſin ſe raffermit, & plein de colere déchargea un ſi furieux coup d'épée ſur ſon caſque, qu'il jetta le magnanime Empereur tout étourdi par terre, où ſans Richard de Normandie, ſans le Danois & l'Archevêque Turpin qui arriverent par hazard en cet endroit, le bon Charles auroit été écraſé ſous les pieds des Chevaux.

Baudouin, brave Chevalier, quoique Mayençois, touché du peril où il voyoit ſon maître, partit à l'heure même pour aller avertir le Comte d'Angers de ce triſte accident, & Hugues de Dordonne courut chercher Renaud dans le même deſſein. Baudouin rencontra Roland qui venoit de mettre à mort Balgurand, les Rois Bavart, Languiran, Doricond, Baliverne & le vieil Urgin eſclave de l'enfer. Le Comte dès qu'il ſçut l'état où ſe trouvoit l'Empereur, rougit de honte, & devint furieux; il pouſſa Bridedor du côté de Charles. Malheur à ceux qui ne ſe rangent pas aſſez tôt pour le laiſſer paſſer; il ne diſtingue pas les Chrétiens des Sarraſins dans les mouvemens qui le poſſedent. Hugues de Dordonne joignit preſque dans le même tems le fils d'Aimon qui étoit couvert du ſang des Rois Pruſion, Agricalte, Dorilon, Bandiragne, & de pluſieurs autres Guerriers Afriquains; il lui raconta les larmes aux yeux le malheur de Charlemagne; Baudouin, ajouta-t'il, eſt allé annoncer cette nouvelle à Roland.

Renaud fut ſaiſi de douleur à ce rapport. Helas! miſérable que je ſuis, s'écria-t'il, j'abandonne mon Empereur qui perd la vie par ma négligence; ou ſi le bonheur

veut qu'il échappe d'un ſi grand peril, c'eſt au Comte d'Angers qu'il en aura toute l'obligation. L'adorable Angelique eſt perdue pour moi. Ah, Hugues, continua-t'il dans ſon tranſport! devois-tu tant tarder à m'annoncer cette nouvelle? Comment tarder, interrompit brufquement Hugues; vive Dieu, je ſuis venu à perte d'haleine te trouver. Pourquoi t'amuſes-tu à frapper l'air de plaintes vaines, quand il faut agir? Hé, cours toi-même au ſecours de Charles, ſi tu veux prévenir Roland. Tu as un ſi bon cheval, qu'il n'eſt pas impoſſible que tu arrives avant lui. Renaud ſentit la juſtice de ce reproche: il pouſſa Bayard dans le moment, & fut aſſez heureux pour prendre le plus court chemin. Le Courier ſans pareil renverſe & fracaſſe tout; il vole plutôt qu'il ne court. Il ſemble qu'il ſoit dans une plaine; ſes pieds plus dure que l'airain briſent mille têtes en paſſant. Parmi ceux qu'il porta par terre, étoit un Aumonier de l'Archevêque Turpin, qui étoit plus gros que ſa mule n'étoit graſſe, & que ſon maître obligeoit à le ſuivre dans les combats, quoiqu'il fût plus propre à chanter au lutrin qu'à batailler.

Le Seigneur de Montauban trouva l'Empereur environné de Princes & de

Guerriers Saraſins qui tâchoient de l'accabler. Le Monarque ſe défendoit encore avec beaucoup de courage, mais bien qu'Oger & Richard fiſſent devant lui un rempart de leurs corps, ils étoient ſi épuiſez de forces par les bleſſures qu'ils avoient reçues, qu'ils alloient bien-tôt ſuccomber avec le Prince aux efforts de tant d'ennemis. Renaud tomba comme un foudre ſur ceux qui preſſoient le plus ſon maître ; il fendit l'eſtomach au fort Parthan Comte de Cordoue, & coupa par le milieu Balivorne le gros Saraſin, qui voulurent s'oppoſer à ſon paſſage. Enſuite pouſſant Bayard ſur Grifalde, Dardinel, Mirabalde, Galciot & Malabufer, il les renverſa ou écarta tous l'un après l'autre. Ce merveilleux Courſier fit cet exploit, ſans que ſon maître y employa Flamberge, & merita preſque lui ſeul la gloire d'avoir ſauvé la vie à Charles & au Danois qui ne pouvoient preſque plus ſe défendre. Le fils d'Aimon les remonta l'un & l'autre ſur les meilleurs chevaux qu'il trouva ſous ſa main.

Auſſi-tôt que Charlemagne reparut à cheval, & que l'on vit Renaud monté ſur Bayard, tous les François reprirent courage, & ſe raſſemblerent autour d'eux.

Il en étoit tems, car le redoutable Ferragus qui s'étoit éloigné de cet endroit après avoir culbuté l'Empereur, y revint ſuivi de ſon jeune frere Folicon ; il reconnut avec joie le Guerrier qu'il avoit combattu, & qu'il ſouhaitoit ſi fort de vaincre. Ils recommencerent leur combat. Comme ils étoient aux mains, Roland arriva. Il fut ſaiſi de triſteſſe, lorſqu'il apperçut Charles à cheval, & le fils d'Aimon aux priſes avec Ferragus. Helas, s'écria-t'il, Renaud m'a prévenu. Ah, perfide Baudouin ! l'avis que tu m'as donné trop tard me perd auprès de l'Empereur, & détruit toutes les eſperances de mon amour. Maudite Nation Saraſine, ajoûta-t'il, tu vas porter la peine de mon malheur ; je vais exercer ſur toi ma vengeance. Alors, tranſporté de fureur, il ſe jetta ſur les Infideles. Nul d'entr'eux n'oſoit l'attendre dans la rage qui le poſſedoit ; cependant aucun ne le pouvoit éviter par l'obſtacle que le grand nombre mettoit à leur fuite. Tous ſes coups étoient autant de coups mortels. Il faiſoit ſentir vivement ſes éperons à Bridedor, qu'il accabloit de reproches & d'injures comme la cauſe de ſon infortune.

Les plus conſiderables des Saraſins qui

tomberent ſous le trenchant de Durandal, furent le grand Marcolte, Origan, Treſorier d'Agramant, & Narbinal ſon grand Ecuyer, les Rois Malabuſer de Fizan, Baliverſe de Nortmane & Farurant de Mazurine, Alibon de Tolede, Barichée & Valibrun Comte de Medine. Combien d'autres vies moiſſonna ce fameux Guerrier? Il eſt à croire que près de la moitié de l'Armée Afriquaine eût péri ſous ſes coups, ſi le Ciel pour ſauver ces infideles & pour exercer la conſtance des Chrétiens, n'eût attiré dans ce lieu le Roi d'Alger, Grandonio & le jeune Serpentin.

CHAPITRE IX.

Quelle fut la fin de la Bataille.

A L'arrivée du Roi d'Alger, de Grandonio & de Serpentin, les Afriquains s'ouvrirent pour les laiſſer paſſer juſqu'à Roland, qui en vint aux mains avec Rodomont auſſi-tôt qu'il l'apperçut. Serpentin s'attacha au bon Danois, & le Géant Grandonio courut avec ardeur attaquer le

Marquis Olivier à qui il en vouloit depuis long-temps.

Pendant que ces ſix Guerriers fameux ſe combattoient avec fureur, le Roi Agramant à la tête du gros de ſon Armée, faiſoit d'étranges ravages parmi les Chrétiens. Il étoit ſuivi des plus braves de ſa Cour, de Pinadore, de Conſtantine, du courageux Vieillard Sobrin, d'Argoſte de Marmonde ſon grand Amiral, l'un des plus grands Guerriers de l'Afrique, de Martazin ſon favori qu'il avoit fait Roi des Gamarantes après la mort du vieil Aſtrologue, de Bucifar ſucceſſeur de Bardulaſte; enfin les Rois Danifort, Barigan, Mordant & pluſieurs autres qui avoient juré la ruine de l'Empire Romain accompagnoient leur grand Monarque; mais ſur tout on voyoit briller à ſon côté le jeune Roger, qui monté ſur le bon Frontin, & tenant en main Baliſarde, détruiſoit lui ſeul plus de Guerriers François que tous les autres Afriquains enſemble.

Les Chrétiens qui faiſoient fuir auparavant leurs ennemis, ne purent réſiſter à tant de braves Princes, contre qui, pour ſe maintenir, ils auroient eu beſoin de pluſieurs Rolands. Ils prirent la fuite à leur tour. Les Paladins toutefois ſe défendoient

encore vaillamment. Siger, Comte d'Alby, & Hubert Duc de Bayonne, tous deux de l'illuſtre race de Montgraine, avoient privé de vie Barolangue, Arugalte, Cargorant Roi de Coſque, & le fort Barigan. Othon d'Angleterre combattoit contre l'Amiral Argoſte de Marmonde; mais Agramant, Sobrin, Nafilis, Pinadore, Martazin, & l'invincible Roger ne trouvant point de Chefs François capables de les arrêter, chaſſoient les Chrétiens devant eux comme des troupeaux.

Enfin, l'Armée Chrétienne étoit dans un étrange deſordre, quand celle d'Italie, commandée en l'abſence de Naimes par la ſœur de Renaud, parut dans la plaine de Montauban. Dès que Charles avoit ſçu le ſiege de cette Place, il avoit mandé à la Guerriere de le venir joindre. Elle arriva heureuſement pour ranimer le courage des Chrétiens. Le brave fils du Danois, le Comte Archambault de Cremone, Guy de Bourgogne, & les fils du Duc Naimes l'accompagnoient avec Ottacier. Cette illuſtre Guerriere paroiſſoit ſi forte & ſi vaillante, que ſa bonne mine ſeule donnoit de la terreur aux Infideles. On la vit approcher fierement & tomber comme un foudre ſur l'Armée Saraſine par le côté où

le

le Roi d'Alger, Serpentin & Grandonio combattoient contre Roland, Olivier & le Danois. Le Roi de Fez, Olivante de Cartagene & Archidant reçurent la mort de ſes premiers coups. Les Chevaliers de ſon parti firent à ſon exemple des exploits dignes de leur courage. On ne voyoit autour d'eux que des têtes & des bras voler. La Dame de Clermont frappant d'eſtoc & de taille, traverſa l'Armée des Afriquains, & arriva au lieu où Roland & Rodomont ſe combattoient à outrance. Elle reconnut ce dernier pour ce Guerrier terrible qui lui avoit tué ſon cheval en Italie. Elle regarda un moment le combat; & comme elle s'apperçut que le Comte après avoir renverſé ſon ennemi tout étourdi ſur l'arçon de ſa ſelle d'un coup de Durandal, tomba lui-même ſans ſentiment à la renverſe ſur la croupe de Bridedor; elle ſe fit donner une lance, puis elle fondit ſur Rodomont, dès qu'il ſe fut raffermi; elle l'atteignit ſi rudement, qu'elle le jetta par terre tout de ſon long. Satisfaite de s'en être ainſi vengée, elle s'enfonça parmi les Infideles où elle fit un carnage épouvantable.

Mais l'arrivée d'Agramant, qui de ſon côté pourſuivoit ſa victoire contre les

Chrétiens, borna les exploits de la Guerriere. Il fallut recommencer à combattre. Charlemagne & le Roi d'Afrique tous d'eux environnez de leurs plus braves Chevaliers ſe chargerent avec fureur; mais quoique la ſœur de Renaud fût de la partie, ſa valeur ni celle des Princes qui accompagnoient cette Guerriere, ne pûrent empêcher les Infideles d'avoir l'avantage. Déja les François culbutez cedoient aux efforts de leurs ennemis, lorſque Roland ſurvint. Après avoir repris le ſentiment, il avoit vû Rodomont à terre; & ne voulant pas qu'on lui pût reprocher d'avoir profité du deſavantage de ſon ennemi, qu'un autre que lui avoit réduit en cet état, il s'en étoit éloigné pour voler à la défenſe de ſon Empereur. Le généreux Paladin n'eût pas ſi-tôt vû le peril où ſe trouvoit ce bon Prince, qu'il leva les yeux au Ciel, & s'écria plein de douleur: O Monarque ſuprême! avez-vous donc dans vos ſaints Decrets arrêté la perte de notre Empereur? Et permettrez-vous à toutes les Puiſſances de l'Enfer de ſe déchaîner contre nous? Ah! quand tous les Démons & Lucifer lui-même y ſeroit, je ferai mon devoir.

Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il

e jetta furieuſement où les Sarraſins lui parurent en plus grand nombre. Mirabalde fut le premier qu'il rencontra, & enſuite l'Amiral Argoſte de Marmonde; il les fendit tous deux juſqu'à la ceinture. Martazin, Taldorque d'Alzerbe, Bardarique & le grand Marbulaſte d'Oran l'attaquerent en même tems, & le frapperent ſans l'ébranler; mais il briſa la tête de Bardarique, il jetta par terre Martazin & Marbulaſte, & tua enſuite ſept Princes Afriquains l'un après l'autre.

Le Prince Roger, qui de ſon côté traitoit de la même maniere les Chevaliers Chrétiens, perça juſqu'à Roland, qu'il reconnut moins à la deviſe de ſon écu, qu'au monceau de morts qu'il apperçut autour de lui: ces deux grands Guerriers mutuellement jaloux des exploits qu'ils ſe voyoient faire, s'acharnerent l'un ſur l'autre avec une ardeur inconcevable. Leurs chevaux ſe choquerent avec tant de furie, qu'ils ne pûrent ſoûtenir un choc ſi rude ſans mettre la croupe à terre. Leurs Maîtres n'en furent point ébranlez, & d'un coup d'éperon les firent relever avec toute leur vigueur. Qui pourroit décrire toutes les circonſtances de cet épouvantable combat? L'Auteur avoue qu'il ne

ſçauroit trouver des termes capables de les exprimer. Il ſe contente de dire qu'il eſt au-deſſus de tous ceux qu'il a dépeints juſqu'ici. C'eſt celui où le Comte d'Angers dans le cours de ſa glorieuſe vie a couru le plus grand péril, & le ſeul où l'on a vû couler le ſang des veines de cet invincible Paladin.

Le bon vieillard Atlant, qui veilloit toujours à la conſervation du jeune Prince Roger, craignit l'évenement de ce combat, qui ne pouvoit être que funeſte aux deux combattans; & voici ce que fit ce Magicien pour en interrompre le cours: il faſcina les yeux de Roland de ſorte qu'il parut à ce Paladin qu'il voyoit Charlemagne entraîné par une troupe d'Infideles, & que cet Empereur imploroit ſon ſecours; il lui ſembloit encore qu'il appercevoit Renaud qui avoit une lance au travers du corps, & qui lui crioit d'un air triſte: Ah, Roland! me laiſſeras-tu en cet état ſans me ſecourir?

Le magnanime fils de Milon, ſéduit par le charme, abandonna Roger pour courir à bride-abattue après l'enchantement, qui lui paroiſſoit fuir au-devant de ſes pas. Il courut juſqu'à ce que le jour & les fantômes qu'il pourſuivoit diſparurent

à ſes yeux à l'entrée d'une épaiſſe Forêt. Les ombres de la nuit ne lui permettant pas d'avancer ni de reculer, il deſcendit de Bridedor qu'il attacha à un arbre; enſuite il s'aſſit ſur l'herbe pour s'y repoſer juſqu'au lever de l'aurore. Comme il étoit fort fatigué, il s'aſſoupit bien-tôt, & il ne ſe réveilla qu'au bruit des oiſeaux qui célebroient par leur doux ramage le retour du ſoleil. Le Guerrier en ouvrant les yeux, s'apperçut qu'il étoit ſur le bord d'un clair ruiſſeau qui couloit dans la Forêt. Il ſe réſolut à le ſuivre, perſuadé que les Sarraſins, qui entraînoient ſon Empereur, avoient pris la même route. Ce ruiſſeau, après trois heures de chemin, le conduiſit à un grand baſſin d'eau revêtu d'un marbre jaſpé rouge & vert. Il y deſcendit pour étancher ſa ſoif; & après avoir bû, il vit au fonds de l'eau un brillant Palais de criſtal, dont les corniches & les pilaſtres étoient enrichis d'émeraude & de rubis, & à l'entrée duquel étoient pluſieurs Dames qui danſoient.

Etonné de cette merveille, il ne ſçavoit ce qu'il en devoit juger. Cependant il s'imagina que ce Palais étoit un lieu fait par enchantement, où quelque Magicien, ennemi des Chrétiens, avoit renfermé

l'Empereur pour l'y retenir dans une éternelle captivité. Ce qu'il avoit éprouvé lui-même dans les jardins de Dragontine, de Falerine & de Morgane, lui faiſoit croire tout ce qui pouvoit ſe preſenter à ſon eſprit. Rempli de cette idée, & ne croyant pas devoir balancer à ſecourir ſon Prince, il ſe jetta tout armé dans le baſſin, au hazard de tout ce qui lui en pourroit arriver.

Pendant ce tems-là, le jeune Roger ne comprenant rien au départ précipité de Roland, en étoit fort piqué. Il rendoit trop de juſtice à ſon courage pour en attribuer la cauſe à la crainte du ſuccès du combat; dans les mouvemens de colere qui l'agitoient, il ſe ſaiſit d'une lance, & fondit ſur les Chrétiens. Le premier ſur lequel il exerça ſa vengeance, fut le bon Archevêque Turpin qu'il culbuta les jambes par deſſus la tête; puis il perça de la même lance le Duc de Bayonne; & du premier coup de Baliſarde, il fendit juſqu'à la ceinture le malheureux Comte d'Alby. Le Roi Salomon, les quatre fils du Duc Naimes furent bleſſés & renverſés par ce Guerrier redoutable, qui tua le brave Duc d'Orleans Prince du Sang Royal de France. Sinibalde Comte de

Hollande, Aiguald Duc d'Irlande, quoique de race de Géant, & le vaillant Daniberd Roi de Frize, tomberent ſous les coups du Prince Roger.

Sur ces entrefaites, Renaud Olivier & le Danois, qui avoient combattus juſques-là contre Ferragus, Grandonio & Serpentin, en furent ſéparés par la confuſion qui regnoit par tout; le Marquis de Vienne remarquant le déſordre que cauſoit Roger parmi les Chrétiens, pouſſa ſon cheval ſur lui, & l'étourdit d'un peſant coup d'épée qu'il lui déchargea ſur le caſque; Roger ne s'étoit pas encore remis de ce coup, quand Grifin le Mayençois le prenant par derriere, fondit ſur lui la lance en arrêt, & le porta par terre; mais le traître Grifin n'eut pas à ſe vanter de cet exploit, car le Roi Sobrin, qui avoit vû le coup, deſarçonna le Mayençois lui-même d'un coup qu'il lui appliqua ſur la tête. Le jeune Prince Afriquain s'étoit relevé fort irrité contre Grifin, & l'ayant vû à pied comme lui, il courut à lui l'épée haute, en lui criant d'une voix menaçante: Attends, perfide, je vais t'apprendre comment il faut traiter ceux qui ont un cœur auſſi lâche que le tien. Grifin épouvanté de l'action de-

Roger, n'osa l'attendre ; il se mit à fuir du côté où il voyoit le plus de Chrétiens ; & comme le Prince Afriquain le poursuivoit toujours vivement sans se détourner pour aucun obstacle qu'il rencontrât, le Mayençois s'adressa au fils d'Aimon qu'il apperçut : Ah, Renaud, lui dit-il d'un ton qui marquoit assez son effroi, viens me délivrer, de grace, de ce cruel Sarasin qui veut m'ôter la vie. Le généreux Renaud ne lui refusa pas son secours, il se mit entre Roger & lui ; mais voyant l'Afriquain à pied, il descendit de Bayard pour le combattre. Ces deux vaillans Ennemis se chargerent avec autant de vigueur, que s'ils n'eussent point combattus de toute la journée.

Ils furent bien-tôt séparés par toute l'Armée Afriquaine qui tomba sur eux. Agramant, avec les Rois ses vassaux, chassoit devant lui les Chrétiens, comme un loup affamé qui poursuit un troupeau de moutons. Charlemagne ne peut plus se défendre. Le superbe Martazin se vante qu'il prendra cet Empereur pour en faire son prisonnier & son esclave. Le Roi d'Alger se joint à lui ; des ruisseaux de sang Chrétien coulent par tout où ils passent ; les Afriquains qui les suivent excitent

citent une telle rumeur, que toute la campagne en tremble ; & le ciel eſt obſcurci du grand nombre de flêches qu'ils décochent. Les Chrétiens fuyent de tous côtés, & ceux qui veulent réſiſter périſſent. En vain le fort Dudon, Guy de Bourgogne, le Prince Ottacier, & les Paladins de la Cour ſe défendoient vaillamment, ils furent accablés par la multitude, & Charles fut entraîné avec eux.

CHAPITRE X.

De la glorieuſe entrepriſe de l'Empereur Mandricart.

ON a parlé ci-devant des ravages que Mandricart avoit cauſés dans les Royaumes d'Aſtracan & de Circaſſie, & des terribles apprêts qu'il faiſoit pour venir venger au Cathay la mort de ſon pere Agrican. Ce jeune Prince avoit une telle impatience d'executer ſon deſſein, & il preſſa de maniere ſon armement, que ſon Armée, quelque nombreuſe qu'elle fût, ſe mit en marche plutôt qu'on ne le penſoit. Elle tenoit vingt lieues de pays.

Les Princes voiſins alarmés de cette grande Puiſſance à laquelle rien ne pouvoit réſiſter, accorderent la liberté du paſſage.

Galafron averti de l'orage qui venoit fondre ſur lui, prit le parti de ſe remettre à la diſcrétion de ſon Ennemi. Le départ de ſa fille, du Comte & de Brandimart l'avoit laiſſé dans la conſternation, & la diligence que Mandricart faiſoit dans ſa marche lui avoit ôté l'eſperance d'être ſecouru par Gradaſſe. Le vieux Roi du Cathay ſe preſenta devant le nouvel Empereur des Tartares d'un air qui n'avoit rien de bas ni d'altier. Seigneur, lui dit-il, qu'eſt-il beſoin d'une puiſſance ſi formidable contre un Roi qui n'eſt point votre Ennemi? Puis-je vous regarder autrement que comme un Prince qui me doit être odieux, répondit Mandricart? Le grand Agrican mon pere n'a-t'il pas perdu la vie devant les murs d'Albraque? Puiſſant Empereur, repliqua Galafron, ſi le courageux Agrican a fini ſes jours dans ce pays, ſongez qu'il s'eſt attiré lui-même ſon malheur. Pourquoi venoit-il attaquer dans le ſein de leurs foyers des peuples qui ne l'avoient point offenſé? Le Ciel protegea leur innocence, & envoya du fonds de l'Occident un Guerrier

dont la valeur fut funeſte au brave Agrican : Que ſi les devoirs du ſang vous obligent à pourſuivre la vangeance de ce grand Prince, il ne vous peut être glorieux de le vanger que ſur ſon meurtrier, & non ſur des peuples..... Ah s'écria Mandricart tout brûlant de colere, c'eſt ce Guerrier que je viens chercher; c'eſt lui que je veux ſacrifier à mon reſſentiment, & non vos peuples. J'aurois honte de ſouiller mon cimeterre de leur ſang.

Ce n'eſt pas ici, reprit le vieux Roi, qu'il faut le venir chercher. Il a pris le chemin de la France, & c'eſt dans les ſeuls climats d'Occident que vous pouvez le rencontrer. Galafron ſe tût après ces paroles, & Mandricart lui repartit; Sage Roi, retournez à la Ville d'Albraque, & ſoyez ſûr que je ne troublerai point votre repos. Alors le Tartare l'ayant embraſſé, le congédia, & fit retirer tous les Rois ſes vaſſaux; il renvoya auſſi ſon Armée, ſe déterminant à ſuivre en France le Comte d'Angers, jurant de ne point revoir ſes Etats qu'il n'eût vangé ſur ce Paladin la mort d'Agrican. Il prit même la biſarre réſolution de partir à pied & deſarmé, comptant que ſa valeur & ſa force ſuffiroient pour lui faire acquérir un

bon cheval & de bonnes armes. Il vouloit lui ſeul exécuter ſon deſſein. Il prit la route du Royaume d'Eluth, qu'il traverſa pour entrer dans le pays des Calmouques où il rencontra ſur le bord d'un ruiſſeau qui couloit dans une grande vallée, un pavillon aſſez riche. On voyoit tout auprès un vaſte rond de flâmes qui entouroient un magnifique Château, revêtu d'un foſſé de marbre rempli d'une eau très-claire; & ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'eſt que ces flâmes, quoique très-vives, ſortoient du ſein de la terre, ſans qu'il parût ſur ſa ſurface aucune matiere qu'elles conſumaſſent.

Le Guerrier s'approcha du pavillon, à l'entrée duquel il apperçut un écriteau où étoient ces paroles: *Si tu ne te ſens pas aſſez de courage pour paſſer au travers de ces flâmes, ne te hazardes point d'entrer ſous ce pavillon.* Ah, s'écria le magnanime Empereur! quand je devrois allumer ſur mon corps toutes les flâmes des enfers, il ne ſera pas dit que la crainte a eû quelque pouvoir ſur un cœur comme le mien. En même tems il leva ſans balancer un des pans du pavillon, & entra ſous la tente, où il ne trouva qu'un

pilier de marbre blanc, qui étoit placé au milieu, & une table de marbre noir qui y étoit adoſſée, & ſur laquelle il vit cette inſcription en lettres d'or : *Chevalier, que la fortune a conduit en ce lieu, auras-tu la honte d'y être entré ſans aſpirer à la gloire de conquerir les armes du fameux Hector, que la ſage Andronie a conſervées juſqu'à ce jour dans ce Palais que tu vois au milieu des flâmes ?*

Lorſque Mandricart eût lû ces paroles : Sage Andronie, dit-il à la Fée, comme ſi elle eût été préſente, je ne me promets pas d'achever la glorieuſe avanture que vous me propoſez, mais du moins je la tenterai. Je ſuis parti du Cathay dans le deſſein d'acquerir un cheval & des armes par ma ſeule valeur ; ſerois-je aſſez lâche pour changer de ſentiment à la vûe du peril ? Alors il ſortit du pavillon, & prit le chemin du Château ; mais avant que de s'en approcher, il arracha la branche d'un orme, pour s'en ſervir au défaut de l'épée dont il n'avoit pas trouvé occaſion de faire la conquête ; & quand il fut auprès des flâmes, il ſe jetta dedans ; il les traverſa en courant, non ſans ſouffrir d'extrêmes douleurs. Comme il n'avoit point d'armes, tous ſes habits fu

rent brûlez, & le feu pénetra juſqu'à la chair vive. Pour éteindre l'ardeur qui le conſumoit, il ſe précipita dans le foſſé du Château dès qu'il y fut parvenu, néanmoins l'eau ne pût appaiſer les douleurs que ces flâmes avoient cauſées dans toutes les parties de ſon corps. Il paſſa le foſſé à la nâge, monta ſur l'autre bord, & ſe trouva à la porte du Château, à laquelle il vit une riche robe ſuſpendue. Il s'en couvrit ſans héſiter, & d'abord qu'il en fut revêtu : ô merveille étonnante ! Il ſentit ſon corps ſain, & toutes ſes douleurs ſe diſſiperent.

Plein de la joie que lui cauſoit cet événement, il entra dans le Palais, traverſa une cour qui le conduiſit à un ſuperbe édifice de marbre. Il ſe diſpoſoit à monter ſix degrés pour gagner un veſtibule, lorſqu'un vent impétueux le jetta par terre à dix pas de-là, quelqu'effort qu'il pût faire pour ſe ſoutenir. Il ſe releva tout honteux de ſa chute, & ramaſſant toutes ſes forces, il ſe rapprocha du veſtibule, & y entra malgré l'orage qui continuoit. Alors un nombre infini de Spectres & de Lutins l'aſſaillirent & s'oppoſerent à ſon paſſage ; mais avec ſa maſſue, il écarta tous ſes fantômes, & s'in-

troduisit dans un grand Salon, où sur un superbe trône placé sur un estrade, la Fée Andronie brilloit de l'éclat de mille pierreries dont ses habits étoient couverts. Il y avoit au pied du trône une table sur laquelle on voyoit des armes étendues, & sur le bord de l'estrade, trois Chevaliers paroissoient ensevelis dans un profond sommeil.

Aussi-tôt qu'Andronie eut apperçû le Prince Tartare, elle descendit de son trône pour aller au-devant de lui; & le saluant d'un air gracieux, elle lui dit: Noble Chevalier, ou les apparences sont bien trompeuses, ou vous êtes le Guerrier à qui les armes d'Hector sont destinées. J'espere que votre sort ne sera pas semblable à celui de ces trois Chevaliers qui, sans avoir besoin d'armes, ont osé tenter cette avanture. Grande Fée, répondit Mandricart, si la nécessité d'avoir des armes donne un droit sur celles que je vois, j'ai plus lieu d'y prétendre que personne, puisque je ne puis vaincre sans armes le fameux Roland que je veux combattre. Ce que vous m'apprenez, repartit Andronie, me confirme encore davantage dans ma conjecture. Allez donc, ajoûta-t'elle, vous revêtir des armes du Prince Troyen,

qu'un autre que vous n'eſt pas digne de porter. Vous deſenchanterez par cette conquête les trois Chevaliers que vous voyez privés de ſentimens ſur le bord de cet eſtrade.

Le fils d'Agrican avoit tant d'impatience de ſe couvrir des belles armes d'Hector, que ſans répondre à la Fée, il s'avança vers la table pour les prendre. Il monta l'eſtrade ſans obſtacle, quoique les trois Chevaliers en euſſent été écartez par des forces invincibles, & repouſſez avec tant de violence, qu'ils en étoient tombez évanouis. Le Tartare s'approcha de la table, ſe ſaiſit des armes qui étoient enrichies de pierreries, & qui ſembloient encore ne faire que ſortir des mains de l'ouvrier, & il s'en revêtit. A peine en étoit-il armé, qu'une porte de bronze s'ouvrit à un des coins du Salon, & il en ſortit une troupe de Demoiſelles couronnées de fleurs, qui vinrent danſer autour de l'Empereur Tartare en chantant ſes louanges, tandis que d'autres Dames qui ne leur cedoient point en beauté, les accompagnoient de diverſes ſortes d'inſtrumens. Quand ce divertiſſement fut fini, la Fée dit à Mandricart: Vaillant Chevalier, tu as fait en ce jour l'acquiſition d'un grand

tréſor, mais il faut pour ta gloire que tu ajoûtes à ces belles armes l'épée qui y manque. Elle tomba premierement des mains du fils de Priam entre celles de la Guerriere Pantheſilée, elle a appartenue dans la ſuite au brave Almont, ſur qui ce Roland que tu te propoſes de vaincre, l'a conquiſe. Cette bonne épée s'appelle Durandal, & c'eſt la meilleure que jamais aucun Chevalier ait miſe à ſon côté.

A l'égard du reſte des armes, pourſuivit Andronie, Enée les eut en ſa poſſeſſion après la mort d'Hector, & il s'en ſervit utilement quand il combattit l'orgueilleux Turnus. Je les avois depuis acquiſes par mon art, & pour les rendre plus précieuſes, je leur donnai la vertu de réſiſter à l'acier même de Durandal. Je te les donne, à condition que tu les porteras juſqu'à ce que tu ayes conquis cette bonne épée. Mandricart le lui jura, & la Fée l'en ayant remercié, lui fit connoître que les trois Chevaliers qu'il voyoit étendus ſur l'eſtrade, ne pouvoient être deſenchantez que par lui; que pour cet effet, il n'avoit qu'à les toucher de l'écu d'Hector, où l'on voyoit peinte la fameuſe Aigle Troyenne enlevant le beau Ganimede.

Une action généreuſe eſt trop eſtimée d'un grand cœur pour qu'il neglige l'occaſion de la faire. Le Prince Tartare ne tarda pas à retirer de leur aſſoupiſſement les trois Chevaliers ; il les toucha de ſon écu, & ils reprirent le ſentiment, Gradraſſe, Grifon & Aquilant, car c'étoient eux, ſe releverent fort étonnés de ſe trouver dans cet état. Ils ne ſe ſouvenoient preſque plus de tout ce qui leur étoit arrivé dans ce Palais. Andronie leur ayant appris qu'ils devoient leur deſenchantement au Guerrier qu'ils voyoient devant eux, ils lui en rendirent mille graces, après quoi ils prirent congé de la Fée, qui amortit en leur faveur l'ardeur des flâmes qui environnoient ſon Château, pour qu'ils puſſent ſortir impunément. Elle leur fit rendre auſſi leurs chevaux, & en donna un des plus vigoureux au Prince des Tartares.

CHAPITRE XI.

Etrange avanture de Grifon & d'Aquilant.

LE Lecteur ſera peut-être curieux d'apprendre par quelle avanture les fils d'Olivier avoient été enchantés dans le Palais d'Andronie ; voici ce que le docte Archevêque en rapporte dans ſes chroniques. Les deux freres trompez par l'artificieuſe Origile, étoient ſortis de la Ville d'Eluth dans le deſſein d'aller joindre leur oncle Roland ; mais quelque diligence qu'ils pûſſent faire, ils s'apperçûrent qu'ils ſe donnoient une peine inutile. Ils rallentirent l'ardeur de leur marche, que leurs chevaux n'auroient pû continuer plus long-tems. Une autre raiſon les obligea même de s'arrêter dans une Ville des Calmouques. Origile tomba malade, & cette maladie les retint quelque jours dans cette Ville, au grand déplaiſir d'Aquilant, qui dans l'impatience qu'il avoit d'arriver en France, ne s'accommodoit gueres de l'amour que ſon frere conſer-

voit toujours pour Origile dont il commençoit à connoître le mauvais caractere.

Cette perfide femme, pendant qu'elle étoit convaleſcente, ſe ſentit épriſe d'une ardente paſſion pour un Chevalier qui arriva dans l'Hôtellerie où elle logeoit avec les Paladins. Ce Chevalier qui étoit parfaitement beau, devint de ſon côté amoureux d'Origile. Leurs yeux chercherent à ſe faire entendre, & y réuſſirent. En un mot, ces Amans firent ſi bien qu'ils trouverent l'occaſion de ſe parler en ſecret à l'inſçu des deux freres, & leur intrigue alla ſi loin, que la veille du jour que les Paladins avoient choiſi pour ſe remettre en chemin, la volage Origile diſparut. Grifon la chercha vainement dans la Ville, & malgré l'infructueuſe perquiſition qu'il en faiſoit, Aquilant n'eût pas peu de peine à le faire partir avec lui. Quelque mépris que Grifon dût avoir pour une pareille Dame, ſon cœur ne pouvoit s'en détacher. Après cinq ou ſix jours de marche, ils ſe trouverent dans la vallée où étoit le Palais d'Andronie. Ils ne pûrent s'empêcher de tenter l'avanture, quoiqu'ils euſſent d'aſſez bonnes armes pour ne devoir point envier celles d'Hector. Ils paſſerent au travers des flâmes, tra-

tom. 2. p. 396.

verſerent à la nâge le foſſé, ils s'introduiſirent même dans le ſalon du Palais en dépit des ſpectres; mais quand ils voulurent s'approcher de l'eſtrade pour voir de près les armes du Prince Troyen, ils furent repouſſez par des forces inviſibles & renverſez par terre, où ils demeurerent privez de ſentiment; & ils y ſeroient reſtés juſqu'à la fin des ſiecles, ſi le vaillant Tartare ne les eût deſenchantez, comme on l'a dit dans le Chapitre précedent.

Les deux freres étant ſortis du Château de la Fée accompagnerent pendant quelques jours Gradaſſe & Mandricart, mais ils s'en ſéparerent ſur les bords de la mer Caſpienne. Le Roi de Sericane & l'Empereur Tartare prirent à droite par Aſtracan & par la Circaſſie, & les fils d'Olivier tirerent ſur la gauche vers l'Armenie, parce qu'ils ſe propoſoient d'aller à Conſtantinople voir le Prince Leon fils de l'Empereur de Grece, dont ils s'étoient fait un ami dans le cours de leurs avantures, & qu'ils vouloient engager à venir avec eux défendre l'Empire Romain contre les forces d'Agramant.

Un jour que ces deux Paladins marchoient ſur les bords de la mer, ils ren-

contrerent deux jeunes Dames montées ſur de blanches haquenées. La maniere galante dont elles étoient vêtues, & leur beauté attirerent l'attention des Chevaliers, mais elles paroiſſoient ſi effrayées, qu'il étoit aiſé de juger qu'elles couroient quelque grand péril. Braves Guerriers, leur dit une d'entr'elles, ſi la compaſſion peut vous exciter à proteger l'honneur des Dames, de grace, daignez nous ſauver de la violence d'un monſtre qui nous pourſuit pour nous outrager. Ce cruel eſt un Géant, & de plus Magicien. Nous ignorons de quel endroit de la terre il eſt; mais il y a deux ans que pour notre malheur, il parut dans cette Province, où il s'empara d'une Tour, dans laquelle il a commis les plus grands crimes. Les viols, les rapines & les meurtres ſont ſes actions les plus ordinaires; les plus belles filles de ces cantons ont été l'objet de ſes paſſions brutales, comme les plus braves Chevaliers l'ont été de ſa cruauté. Il ſe nomme Horville, & ſi l'on en croit le bruit public, il a été engendré d'un Lutin & d'une Fée.

Il a dans ſa Tour, continua la Dame un affreux crocodile qu'il repaît de ſang humain. Les peuples ſe ſont aſſemblés plus

d'une fois pour purger la terre de ce monſtre, mais ils n'ont pû y réuſſir, parce que l'enchanteur a l'art de retourner à la vie auſſi-tôt qu'il a reçu la mort. Ce matin cet inſolent nous a envoyé dire par un des Satellites qu'il viendroit nous viſiter, & que nous nous diſpoſaſſions à meriter ſon amour par une ſoumiſſion aveugle à ſes volontés. Ce meſſage, comme vous pouvez penſer, nous a allarmées, & nous venons d'abandonner notre Château, pour nous dérober par la fuite à la fureur de ce monſtre.

La Demoiſelle parloit encore, que le brutal Horrille parut. N'ayant pas trouvé les deux ſœurs dans leur Château, il s'étoit mis ſur leurs traces pour les joindre & leur faire le dernier outrage. Quand il vit les Chevaliers avec les Dames, il jugea que c'étoit eux qui les lui enlevoient. Dans cette penſée, il courut aux Paladins avec une grande maſſue de fer qu'il portoit pour arme. Les fils d'Olivier mirent l'épée à la main, & ſe préparerent à le recevoir. Si leurs armes ne pouvoient être briſées par la maſſue, ils ne laiſſerent pas de la ſentir; ils coupoient en récompenſe les armes du Géant avec facilité; ils lui faiſoient même de profondes bleſſures. D'un coup, entre

autres, Grifon lui coupa une épaule, mais Horrille deſcendit auſſi-tôt de cheval pour la ramaſſer ; il la prit & la rejoignit à ſon tronc comme elle étoit auparavant. Aquilant ſurpris de cette merveille, dit alors entre ſes dents : je vais voir ſi ceci eſt un ſonge ou une verité. En même tems, il s'approcha du Magicien qui alloit remonter à cheval, & d'un revers de ſon épée il lui fit voler la tête à terre. L'enchanteur ne perdit pas la vie pour cela, il ſe baiſſa, reprit ſa tête avec ſes deux mains, la remit ſur ſon col, puis remontant à cheval, il s'enfuit vers ſa tour. Les deux Guerriers le ſuivirent ; mais il étoit ſi bien monté, qu'ils ne pûrent l'empêcher de gagner ſa demeure.

Il en ſortit bien-tôt après avec ſon effroyable crocodile qu'il tenoit en leſſe. Cet animal étoit d'une groſſeur énorme, & long de vingt pieds. Il auroit englouti un bœuf dans ſa gueule. Horrille marcha contre Aquilant & lâcha le crocodile ſur Grifon qui coucha ſa lance contre cet animal qu'il atteignit entre les deux épaules. La lance ne pût percer l'écaille épaiſſe du monſtre qui s'avança ſur lui ; ce Chevalier qui craignit que ſon cheval n'en fût dévoré, deſcendit & déchargea pluſieurs coups d'épée

d'épée ſur le crocodile ; mais il ne put le bleſſer, & l'animal lui arracha ſon bouclier & le mit en piéces avec ſes dents aigues ; enſuite ſe jettant ſur le Guerrier, il l'abattit ſous lui par la peſanteur de ſon corps, puis il le tourna & retourna de ſon muſeau & de ſes pattes, cherchant le défaut de ſes armes pour dévorer ſa chair. Certainement Grifon couroit un très-grand danger, ſi ſon frere pour voler à ſon ſecours, n'eût pris le tems que le Magicien employoit à remettre un de ſes bras qui venoit de lui être coupé. Le crocodile voyant venir à lui Aquilant la lance baiſſée, quitta Grifon & courut la gueule béante au-devant de ſon frere qui lui foura ſa lance ſi avant dans la gueule, qu'il lui en perça le cœur.

Ce beau coup ayant délivré le fils d'Olivier d'un ſi dangereux animal, ils retournerent vers Horrille, qu'ils frapperent en même tems. Ils lui couperent chacun un bras, qu'ils ramaſſerent & jetterent dans la mer le plus loin qu'il leur fut poſſible. Mauvais enchanteur, dit alors Grifon au Géant, cours maintenant après tes bras. Le Magicien s'approcha de la mer, & ſe jetta dedans tout armé & mutilé qu'il étoit. Les deux Guerriers regardoient ſon action avec étonnement, & ne s'attendoient pas

à le voir revenir avec ſes deux bras remis. Cependant Horrille après avoir fait le plongeon, reparut un moment après ſur l'eau avec tous ſes membres, & diſpoſé en apparence à combattre ſur de nouveaux frais. Eſt-il poſſible, s'écria Grifon, que le Ciel ait accordé à ce monſtre un ſemblable pouvoir ? Les deux freres ſe préparoient à combattre encore le Géant, malgré les prodiges qui venoient de les étonner, lorſqu'ils apperçurent un Chevalier qui venoit vers eux avec un Géant qu'il menoit attaché par une chaîne ; mais l'Auteur de cette Hiſtoire les abandonne là pour retourner au jeune Roger qui avoit perdu ſon cheval par la trahiſon de Grifin le Mayençois.

CHAPITRE XII.

Comment le Prince Roger recouvra ſon bon Cheval Frontin, & de la rencontre qu'il fit après cela.

QUand Roger eut été ſéparé du fils d'Aimon par la foule de ceux qui fuyoient & de ceux qui pourſuivoient les

fuyards, il reſta preſque ſeul à pied parmi les morts & les mourans. Il regretta bien alors le Courſier que Grifin lui avoit fait perdre. Comme il déliberoit en lui-même ſur le parti qu'il prendroit, il vit l'Archevêque Turpin monté ſur ce bon cheval dont il s'étoit ſaiſi après que Roger l'eût ſi deſagréablement fait tomber du ſien. Ce Prélat venoit de ſon côté en cherchant à rejoindre Charlemagne qui ſe ſauvoit avec le reſte de ſon Armée.

Si le jeune Prince Afriquain fut émû de cette rencontre, c'eſt ce qu'on aura peu de peine à croire. Il ſe plaça dans l'endroit par où Turpin devoit naturellement paſſer, mais cet Archevêque s'apperçut du deſſein de Roger, & prit un autre chemin pour le tromper. L'Afriquain, quoi qu'à pied, ſe mit à le pourſuivre, en lui criant de s'arrêter & de lui rendre ſon cheval. Le Prélat qui pour plus d'une raiſon n'avoit aucune envie de l'attendre, ſe hâtoit de ſe dérober à ſes yeux; ce qu'il auroit bien-tôt fait, s'il n'eût été retardé malgré lui à un défilé, par lequel il lui falloit neceſſairement paſſer. Ce défilé aboutiſſoit à un grand Etang ſur lequel il y avoit une Chauſſée fort étroite que Turpin enfila; mais elle ſe

trouva si embaraſſée de fuyards, que ſon cheval & lui tomberent dans l'Etang. Frontin regagna le bord par ſa vigueur, & ſauta ſur la levée à quelques pas du lieu où il étoit tombé. Il n'en fut pas de même de l'Archevêque, qui chargé de ſes armes & d'années, demeura embourbé dans l'Etang, où il ſe ſeroit noyé, ſi Roger qui fut témoin de ſon accident, ne l'eût tiré du péril en lui prêtant une main ſecourable.

La courtoiſie de ce jeune Prince ne ſe borna point à cet acte de généroſité; frappé de la mine vénérable du Vieillard, il lui demanda s'il n'étoit point bleſſé; il lui offrit même Frontin qu'il avoit été reprendre. Vrai Dieu, lui dit l'Archevêque, touché de reconnoiſſance, & plein d'admiration, jeune Chevalier, tu ne nâquis jamais d'un Afriquain; pourſuis; le Ciel te réſerve à de grandes choſes. Gardé ton Courſier; il t'eſt plus dû qu'à moi; je ſerois digne de blâme ſi je payois ſi mal l'important ſervice que tu viens de me rendre. Adieu, continua-t'il, généreux Guerrier, que le Seigneur te conſerve & t'amene à la connoiſſance de lui-même.

Il quitta Roger en achevant ces paroles, & courut s'oppoſer au paſſage d'un Chevalier Saraſin qu'il démonta; il ſe ſaiſit de

ſon cheval, & ſe remit ſur les traces de l'Armée Françoiſe. Après ſon départ, le jeune Afriquain demeura pénetré du diſcours que le Vieillard lui avoit tenu. Il en étoit agité ſans ſçavoir pourquoi. Il ignoroit encore que ces mouvemens étoient des inſpirations du Ciel qui commençoient à préparer ſon cœur aux grandes choſes qu'il devoit executer dans la ſuite. Il remonta ſur Frontin, & dédaignant de pourſuivre des Ennemis qui ne ſe défendoient plus, il tourna bride pour aller rejoindre le gros de l'Armée Sarraſine. Comme il paſſoit ſur une petite hauteur, il apperçut deux Chevaliers qui ſe combattoient avec beaucoup de vigueur. Ils lui parurent l'un & l'autre doüez d'un ſi grand courage, qu'il s'approcha d'eux pour voir leur combat de plus près.

C'étoit Rodomont & la ſœur de Renaud. Ce Roi avoit reconnu cette Guerriere pour le Chevalier qui l'avoit renverſé, & il voulut en tirer vengeance. Roger admiroit les coups qu'ils ſe portoient, & ſurtout la noble fierté de Bradamante de qui toute la perſonne lui plût. Il ne pouvoit s'empêcher de s'intereſſer pour elle, quoiqu'il la prît pour un Guerrier Chrétien, & qu'il dût naturellement ſouhaiter

que le Roi d'Alger eût l'avantage, il apprehenda même de la voir succomber sous les coups de son Ennemi; & dans cette crainte, s'approchant des deux Combattans, il leur dit : Seigneurs Chevaliers, si quelqu'un de vous est Chrétien, comme j'ai lieu de le penser, je l'avertis que l'Armée Françoise est en déroute avec l'Empereur Charles, & qu'il court risque en demeurant ici plus long-tems d'avoir bien-tôt sur les bras toute l'Armée d'Agramant.

A cette facheuse nouvelle, la Dame de Clermont s'arrêta, & regardant Rodomont : Brave Guerrier, lui dit-elle, laisse-moi suivre mon Empereur, souffre que j'aille le défendre ou mourir à ses côtés. N'attend pas de moi ce que tu me demande, répondit brusquement le Roi d'Alger, j'étois aux mains avec Roland, tu es venu interrompre notre combat, & tu m'as même desarçonné; je veux t'en faire repentir, si je puis. Tu m'as fait le même affront en Italie, lui repliqua la fille d'Aimon; nous n'avons rien à nous reprocher l'un & l'autre, & ton honneur peut me permettre de courir où mon devoir m'appelle. Non, non, s'écria Rodomont, je veux me venger à present puisque je te tiens, je ne sçais où je pourrois te rejoindre,

Roger fut choqué du procedé du Roi d'Alger : Prince, lui dit-il, je ſuis étrangement ſurpris de voir ſi peu de courtoiſie dans un Guerrier de ſi haute valeur ; & puiſque ton naturel farouche te rend aſſez injuſte pour refuſer une choſe que tu devrois accorder ſans peine, je te déclare que c'eſt contre moi que tu dois tourner tes armes. Et toi, brave Chevalier, ajoûta-t'il en regardant Bradamante, tu peux te retirer librement où il te plaira, ſûr que j'empêcherai bien ton Ennemi de mettre obſtacle à ta retraite.

La Dame, qui n'avoit point de tems à perdre, prit le parti que Roger lui propoſoit, après avoir fait à ce jeune Prince les remercimens qu'il meritoit. Le Roi d'Alger piqué à ſon tour contre Roger lui dit : Puiſque tu as tant d'envie de te charger des querelles d'autrui, voyons ſi tu ſçais bien les ſoûtenir. Le jeune Prince, ſans lui répondre, tira Baliſarde du fourreau, & ils commencerent un combat épouvantable, mais il fut interrompu preſque dans le moment par la perſonne même qui l'avoit cauſé. Bradamante ſe reprochant le peril où s'expoſoit pour elle un jeune Chevalier, revint ſur ſes pas. En arrivant, elle vit Rodomont renverſé tout

étourdi ſur l'arçon de ſa ſelle, & ſon épée que ſa main avoit abandonnée, pendue à une chaîne, pendant que Roger qui l'avoit mis en cet état, au lieu de s'avancer ſur lui, attendoit qu'il ſe remît.

Cette action généreuſe qui fut remarquée de la Guerriere, augmenta l'eſtime qu'elle avoit déja pour le gentil Chevalier. Elle étoit ſurpriſe qu'il eût pû traiter ainſi le terrible Rodomont, dont elle avoit aſſez éprouvé la force, pour ſçavoir qu'elle étoit peu differente de celle de Renaud & de celle de Roland même. Cela lui donna plus d'envie de connoître le Prince Roger. Elle s'approcha de lui, & d'un air plein de douceur & de charmes, elle lui dit : Chevalier rempli de courage & de courtoiſie, pardonne-moi de grace, mon incivilité. Le deſir que j'avois de ſuivre mon Empereur en eſt la cauſe ; mais j'ai reconnu ma faute, & je viens la réparer. Laiſſe-moi donc continuer le combat que j'avois commencé contre cet orgueilleux Sarraſin.

Tandis qu'elle parloit, Rodomont reprit ſes eſprits ; & jugeant par l'état où il ſe trouvoit de ce qui s'étoit paſſé, quelle douleur fut la ſienne d'avoir été à la diſcrétion d'un Ennemi qu'il avoit bravé ! Il en fut quelques momens muet de confu-

ſion

sion ; néanmoins il prit son parti ; il s'approcha de Roger, & lui tint ce discours les yeux baissés : je vois clairement, & j'avoue qu'il n'y a point de Chevalier au monde si vaillant que toi. J'abandonne ce combat ; après ce qui vient d'arriver, je ne puis acquerir aucun honneur en te combattant. Tu m'as vaincu par ta courtoisie plus que par ta valeur. Alors Rodomont remit son épée au foureau, & poussa son cheval comme un desesperé vers le Camp des Sarrasins.

CHAPITRE XIII.

De l'origine du Prince Roger.

APrès le départ du Roi d'Alger, le jeune Prince Afriquain dit à Bradamante : Brave Chevalier, comme tout ce pays est rempli de Sarrasins, je ne vous conseille pas d'aller seul. Ils me connoissent ; j'ai même quelque pouvoir parmi eux, & je m'offre à vous accompagner jusqu'à ce que vous soyez en sureté. L'envie que la sœur de Renaud avoit de connoître ce Guerrier, l'obligea d'accepter la proposition. Quand ils se furent mis en chemin,

la Dame lui témoigna d'une maniere si engageante la curiosité qu'elle avoit de sçavoir qui il étoit, qu'il ne pût se défendre de la satisfaire. Ce qu'il fit dans ces termes :

Personne n'ignore le sujet de la guerre de Troye. On sçait que les Grecs voulant détruire la Nation Troyenne, firent mourir tous les prisonniers après la prise d'Ilion. Ils sacrifierent même sur le tombeau du grand Achille la belle Polixene en presence de la Reine Hecube la mere ; ils chercherent par tout le fils d'Hector pour lui faire subir le même sort ; mais Andromaque sa mere, après l'avoir caché dans un sepulchre écarté, prit un autre enfant entre ses bras & s'enfuit avec lui. Les Grecs trompés par l'apparence, suivirent cette Princesse & la tuerent avec l'enfant supposé qu'elle tenoit, pendant qu'un ami d'Hector se chargea d'élever le véritable Astianax. Le généreux ami du fils de Priam passa la mer avec l'enfant, & se refugia dans l'Isle du Feu, c'est ainsi que se nommoit la Sicile, à cause des flâmes qu'y vomit le Mont Gibel.

Astianax devint grand, & le sang d'Hector qui couloit dans ses veines, lui fit

former des entrepriſes dignes de ſa naiſſance. Les Villes d'Argos & de Corinthe les plus célebres de la Grece, ſouffrirent beaucoup de ſes expéditions. Il conquit ſur le Géant Agranor, Tyran d'Agrigente, une belle Dame Sicilienne, qu'il épouſa dans la Ville de Meſſine, dont elle étoit Princeſſe. De-là il fit des courſes ſur les Grecs, juſqu'à ce qu'enfin un d'entre eux nommé Adraſtus le tua par trahiſon. Sitôt que le bruit de ſa mort ſe fut répandu dans les Pays voiſins les Grecs leverent une puiſſante Armée, & ſe rendirent devant Meſſine qu'ils aſſiegerent. La veuve du fils d'Hector, alors enceinte de ſix mois, ne jugeant pas que la Ville pût ſoutenir un long ſiege, ſe ſauva dans une Barque. Elle paſſa le fameux détroit où les vagues furieuſes font trembler en tout tems les montagnes voiſines, & arriva heureuſement à Regge qu'on nommoit alors Rize, tandis que la plus grande partie des Vaiſſeaux Grecs qui la pourſuivoient furent ſubmergés par la tempête, ou fracaſſés les uns contre les autres.

La Dame au bout de ſon terme accoucha dans la Ville de Rize d'un jeune Prince, dont les cheveux étoient plus luiſans que l'or fin, & qu'on nomma Polidore,

du nom d'un fils de Priam. Polidant nâquit de ce Polidore de Rize, & fut pere de Folvian, qui de deux femmes differentes eut Clodoaque & Conſtant. Ces deux derniers Princes devinrent les ſouches de deux races fameuſes qui ont fait honneur aux ſiécles ſuivans. Conſtant perpétua la ſienne juſqu'au Grand Conſtantin Empereur de Rome ſon deſcendant, & l'un de ſes fils nommé Artenis fut pere du courageux Florel, d'où ſortit Floravant & ſes autres ſucceſſeurs juſqu'à Pepin pere de l'Empereur Charlemagne.

La race de Clodoaque après avoir donné de vaillans Guerriers à l'Italie, fut diviſée en deux branches, dont l'une regna dans l'Ombrie, & l'autre à Rize. Cette derniere Ville fut gouvernée par de grands Princes juſqu'au Duc Rampale, qui fut tué traitreuſement avec ſes autres enfans par ſon propre fils Bertrand. Roger mon pere fut le premier des fils de ce Duc, & le plus brave Prince de toute l'Italie. Dans le cours de ſes avantures ayant été jetté par la tempête ſur les côtes de l'Afrique, où regnoit alors le Roi Aigolant, ayeul de notre puiſſant Monarque Agramant, il fut épris des charmes de ſa fille Galacielle. Il entreprit pour la meriter un

grand nombre de faits d'armes dans la Cour de Bizerte où il paſſa pour un prodige de valeur parmi tous les Chevaliers Afriquains. Galacielle charmé de ſon courage & de ſa bonne mine, reçut ſes ſoins & ſe rendit à ſa perſéverance. Ces deux Amans toutefois n'oſans ſe flatter qu'Aigolant conſentit à leur union, ſe dérobérent de la Cour de Bizerte, & s'embarquérent ſecrettement pour l'Italie. Ils arrivérent à Rize où Roger épouſa publiquement ſa Princeſſe dans le Palais du Duc Rampale ſon pere, aux acclamations de tous ſes Sujets.

Mais à peine eurent-ils goûté les douceurs d'un hymen ſi bien aſſorti, que la fortune jalouſe de leur bonheur, le troubla par l'évenement le plus funeſte. Le perfide Bertrand frere de Roger ſe trouvant ſans ceſſe expoſé à ſoûtenir la vûe de Galacielle, ne pût ſe défendre d'être touché de ſes attraits. Sa paſſion devint ſi violente, que n'y pouvant réſiſter, il conçût le plus noir & le plus perfide deſſein qu'on puiſſe concevoir : il livra par trahiſon la Ville de Rize au Roi Aigolant, qui pour ſe venger de l'enlevement de ſa fille, fit mourir Roger, le Duc Rampale & tous les autres Princes de cette illuſtre race, à la réſerve

de celui qui les avoit vendus ; mais ce traître qui s'étoit flatté qu'après la mort de son frere Roger, il pourroit de force ou de gré se procurer la possession de Galacielle, se vit tromper dans son attente, car le Roi Sarrasin fit prendre cette Princesse toute enceinte qu'elle étoit ; on la mit toute seule dans une Barque avec peu de vivres, & on l'exposa par son ordre aux fureurs de la mer dans la saison la plus orageuse.

La Barque après avoir été long-tems le joüet des vents & des flots, fut poussée sur un rivage d'Afrique, où l'infortunée Galacielle m'enfanta. Mais tout ce qu'elle avoit souffert de la mort de son époux & de la colere d'Aigolant, ne lui permit pas de conserver sa vie dans les douleurs de l'enfantement ; elle mourut entre les bras d'un vieux Magicien qui se trouva present à ses couches, & me reçut en naissant. Cet Enchanteur ensevelit la Princesse sur le rivage, & m'emporta sur une haute montagne où il faisoit son séjour. Il se chargea de mon éducation. Il me nourrit de moëlles de lyon, & me donna le nom de Roger mon pere. Il m'accoûtuma dès mon enfance à supporter toutes sortes de fatigues ; il m'apprit plusieurs sciences, & surtout celle de la guerre qui étoit plus de

mon goût que les autres, & je faisois mes divertissemens ordinaires de poursuivre dans les bois les bêtes les plus farouches.

Le jeune Prince Afriquain avoit levé la visiere de son Casque pour prendre l'air, & pour faire son recit avec plus de liberté. Tandis qu'il parloit, Bradamante l'écoutoit avec une attention que le plaisir de le regarder troubloit quelquefois. Lorsque Roger eût contenté les desirs curieux de la Guerriere, il la pria de lui faire la même faveur, & de lui apprendre qui elle étoit. Plût au Ciel, lui dit la fille d'Aimon, qu'il me fut permis de vous ouvrir mon cœur, comme je puis vous découvrir ma naissance. Je suis de la noble race de Clermont & de Montgrane si respectée dans ces climats, de plus sœur de Renaud de Montauban, dont vous devez avoir entendu parler, puisque vous avez embrassé la profession des armes. Hé quoi, s'écria le Prince, fort surpris, vous êtes fille & sœur de ce fameux Renaud qui a rempli l'univers du bruit de son nom? Oui repartit Bradamante, cet insigne Guerrier est mon frere. En disant cela, elle délaça son casque, & en l'ôtant, ses beaux cheveux blonds tomberent le long de ses épaules. Son visage offroit à la vûe des traits

délicats avec un air fier & majeſtueux ; on eût dit que l'amour y tenoit ſon ſiege, & qu'armé de flêches & de flâmes, il diſpenſoit ſes loix de cet aimable lieu. Les graces paroiſſoient faire leur ſéjour ſur ſes lévres & ſur ſes joues ; & ſes yeux auſſi doux que brillans étoient ſi pleins de charmes, qu'on pouvoit mieux le reſſentir, qu'on ne peut l'exprimer.

A la vûe de tant de beautés, le jeune Afriquain qui n'avoit rien vû de ſemblable, en fut atteint juſqu'au cœur. Il lui ſembla qu'on venoit de le bleſſer d'un trait de feu; la liberté s'enfuit de ſon ame. Il ſe trouble, & comme s'il apprehendoit la Guerriere, il ne peut plus qu'en tremblant parler devant elle.

CHAPITRE XIV.

Du combat de Bradamante & de Roger contre cinq Rois Afriquains.

ROger n'étoit pas encore revenu du trouble que la fille d'Aimon lui avoit cauſé en lui découvrant ſon beau viſage, lorſqu'ils virent venir vers eux une troupe de Chevaliers ; c'étoit les Rois Finadore,

Martazin, Danifort, Mordant & Barigan, qui pourſuivoient quelques Chrétiens. Roger, quand ces Princes Afriquains furent auprès de lui, les pria de s'arrêter, mais Martazin qui alloit devant les autres ſans faire ſemblant de l'entendre, tourna bride bruſquement vers la ſœur de Renaud, & lui déchargea un horrible fendant ſur la tête, qu'elle avoit encore découverte. La Dame eût à peine le tems de ſe couvrir de ſon écu, qui en fut fracaſſé; en ſorte que le coup gliſſant ſur une des épaules de la Guerriere, y fit une bleſſure dont il ſortit beaucoup de ſang, bien qu'elle ne fut pas dangereuſe.

L'Amoureux Roger à ce ſpectacle, pouſſa Frontin ſur le Barbare qui avoit oſé porter un fer coupable ſur une belle Dame, & le frappa de Baliſarde ſi rudement, qu'il lui auroit fendu la tête, ſi le coup eût porté à plein ſur le Caſque; Martazin ne laiſſa pas de tomber aux pieds de ſon cheval verſant du ſang en abondance par le nez & par les oreilles; & ſa chûte fut ſi lourde, que les courroyes de ſon Caſque ſe rompirent; il ne put ſe relever que la tête nue. Roger ne croyant pas avoir aſſez puni ce Roi audacieux, ſe diſpoſoit à l'aller attaquer de nouveau,

quand Danifort ſe mit entre-deux, en diſant: laiſſe-le Roger, c'eſt Martazin, le favori de notre Monarque.

Je ne connois point, répondit le jeune Guerrier, le favori d'Agramant dans la perſonne d'un traître. En même tems, comme Danifort continuoit à lui fermer le paſſage, il le heurta du poitrail de Frontin avec tant d'impétuoſité, qu'il le culbuta. Barigan profitant de cette occaſion pour venger Bardulaſte ſon parent, que Roger avoit tué en Afrique, fondit alors ſur ce jeune Chevalier, & le frappa de toute ſa force; mais Roger n'en fut point ébranlé, & ſe jetta ſur Barigan, dont il perça le ventre de part en part d'une eſtocade. Pinadore, Morgant & Danifort, qui venoient de remonter à cheval, l'attaquerent tous enſemble, en lui diſant: Roger, Roger, tu acquereras peu d'honneur en devenant traître au Roi Agramant. Ames baſſes, leur repartit le jeune Guerrier, c'eſt vous qui êtes des traîtres, & je vais vous faire voir que je vous crains peu tous enſemble.

En parlant de cette ſorte, il ſe mit en défenſe contre eux, & par-là Martazin évita ſes coups; mais ſi ce Roi pût échapper à ſon reſſentiment, il ne ſe déroba

point à la juſtice du Ciel. la noble fille d'Aimon irritée de ſon lâche procedé, le joignit dans le tems qu'il s'efforçoit de raccommoder ſon caſque, & fit voler ſa tête nue d'un coup d'épée. Après s'être ainſi vengée, elle courut au ſecours de l'aimable Prince qui lui étoit déja plus cher qu'elle ne le penſoit. Courage, généreux Guerrier, s'écria-t-elle en s'approchant de lui, traitons ces perfides comme ils le méritent. Pinadore, Danifort, & Morgant qui avoient aſſez de peine à ſe défendre des coups de Roger, ne virent pas ſans fremir arriver Bradamante. Danifort même quitta le combat pour aller raſſembler pluſieurs Chevaliers Moresqu'il voyoit courir dans la campagne après les Chrétiens, mais il ne revint avec eux qu'à ſa confuſion; car Roger & la Guerriere en tuerent une partie, & mirent le reſte en fuite. Ce ne fut pourtant qu'après un long combat qu'ils ſe virent débaraſſés de leurs ennemis; & ce qu'il y eut de plus facheux, c'eſt que la ſœur de Renaud fut bleſſée en pluſieurs endroits, & ſéparée de ſon Chevalier. Comme ils avoient été obligés de s'écarter l'un de l'autre en combattant, la nuit qui ſurvint les empêcha de ſe rejoindre, & ils la paſſerent à ſe chercher.

CHAPITRE XV.

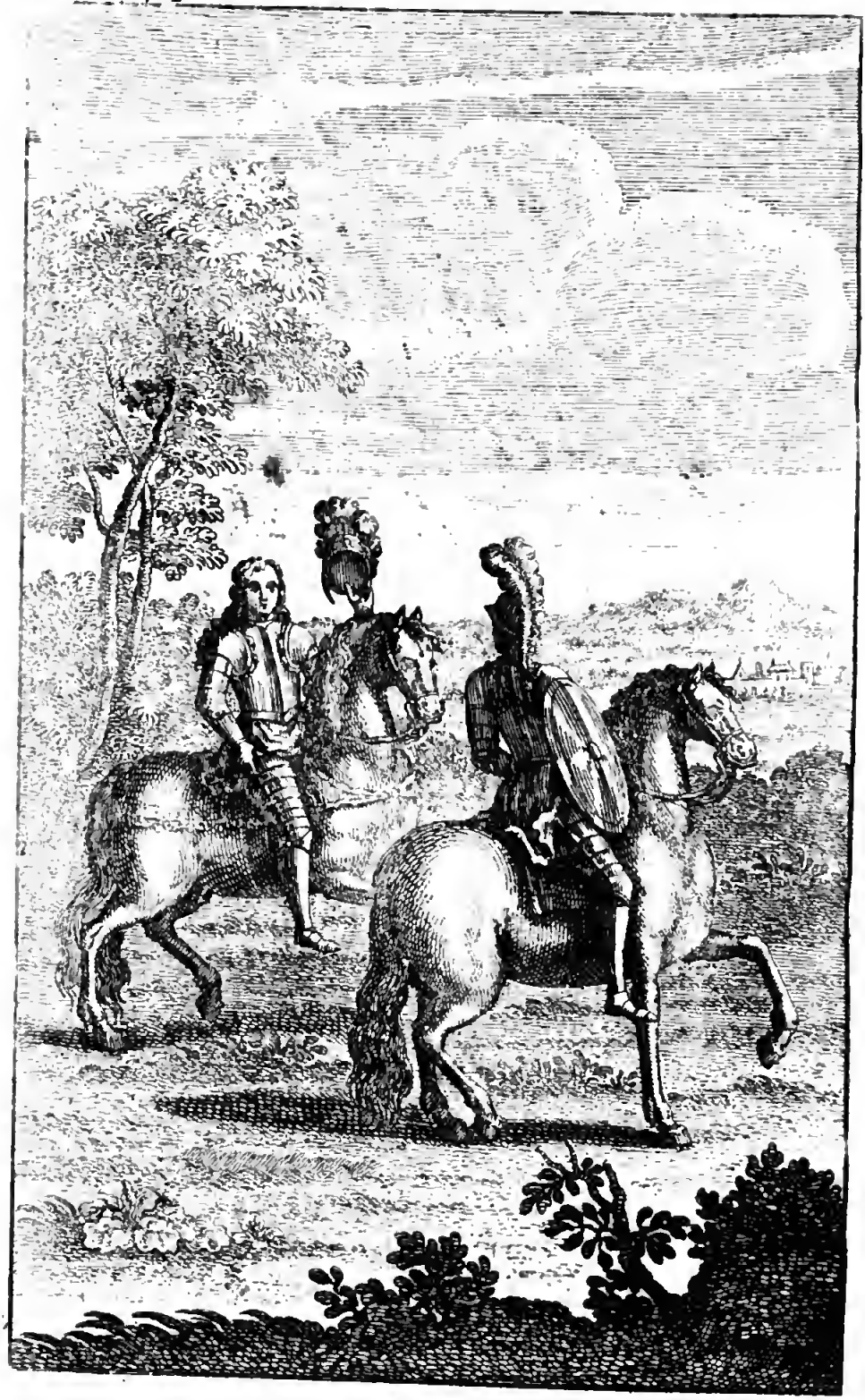
Du départ de Brandimart & de Fleur-de-Lys de Metz & de la rencontre que fit le Prince Roger de Gradaſſe & de Mandricart.

LA Princeſſe de Louſachan avoit été ſi dangereuſement malade, qu'elle fut très long-tems à reprendre ſes forces. Cela fut cauſe que Brandimart & elle, lorſqu'ils arriverent à Aix-la-Chapelle, n'y trouverent plus l'Empereur. Il en étoit déja parti pour aller au ſecours de Montauban. Ils prirent le chemin de cette derniere Ville, & ils n'en étoient plus qu'à dix lieues, quand ils s'égarerent dans une Forêt. Ils chercherent vainement leur route, & la nuit les ſurprit auprès d'un hermitage où demeuroit un ſaint perſonnage, qui par la communication qu'il avoit avec le Ciel, étoit inſtruit de mille choſes ſecrettes, & préſervoit ſouvent de très-grands malheurs les perſonnes qui venoient le conſulter.

Le Prince d'Eluth & ſon épouſe alle-

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Tom. 2 p. 921.°



rent frapper à la porte de l'Hermitage, qui leur fut ouverte par le Solitaire dont l'air vénérable inſpiroit du reſpect: Mes enfans, leur dit-il avec douceur, ce n'eſt point le hazard qui vous amene ici. La Providence dont les reſſorts ſont impénétrables aux gens du ſiecle, ſe veut ſervir de vous pour prévenir la chûte de l'Empire Romain. Le Comte d'Angers qui en eſt le plus ferme appui, eſt retenu dans un bois par les enchantemens d'un ſçavant Payen, & l'Armée de l'Empereur Charles privée du ſecours de ce Chevalier a été défaite. Alors le ſaint homme leur raconta les principales circonſtances de la bataille ſanglante qui s'étoit donnée devant Montauban, de quoi ils furent fort étonnés; ils ne pouvoient comprendre qu'un Hermite pût être inſtruit de pareilles choſes. Ils regarderent le Solitaire comme un Saint, & ils écouterent toutes ſes paroles comme autant d'oracles.

Le fils de Monodant ne manqua pas de lui demander par quels moyens Roland pouvoit être deſenchanté. Le vieillard lui donna là-deſſus toutes les inſtructions neceſſaires; enſuite il offrit quelques fruits à ſes hôtes, qui en firent un frugal repas, & qui paſſerent après cela la nuit ſur deux

petits lits de mouſſe qui étoient dans l'Hermitage. Pour le ſaint homme, il demeura juſqu'au jour en oraiſon. Dès que le ſoleil parut, Brandimart & Fleur-de-Lys prirent congé de l'Hermite, & ſe mirent en chemin. Ils ſe trouverent le lendemain à quatre ou cinq lieues de l'endroit où Roger avoit ſoûtenu un ſi grand combat contre les cinq Rois Afriquains.

Le jeune Roger, après s'être délivré de ſes ennemis, ne s'appliqua plus qu'à chercher Bradamante, ſans laquelle il ſentoit qu'il ne pouvoit plus vivre; mais ne pouvant la trouver, il marcha toute la nuit à l'avanture. Le jour ſuivant, il rencontra ſur une petite colline deux Chevaliers qui le ſaluerent en paſſant. Il étoit tellement enſeveli dans ſes amoureuſes penſées, qu'il ne prit point garde à eux, & ne leur rendit point le ſalut. Ils furent choqués de ce procedé, & l'un des deux dit à l'autre: Il faut que ce Chevalier ait pris naiſſance chez un peuple bien groſſier. Il eſt vrai, dit l'autre, que ſes manieres démentent ſa bonne mine. Roger entendit ces dernieres paroles, & s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, il voulut la réparer. Il fit des excuſes aux Chevaliers de ſon incivilité, les priant

de la pardonner à la distraction que l'amour lui causoit.

Les deux Guerriers, qui étoient les Rois Gradasse & Mandricart, furent satisfaits de ses excuses; ta courtoisie, lui dit le Roi de Sericane, nous fait juger que tu es bien amoureux. Si tu as besoin de notre secours, tu peux compter sur nous. Seigneurs, répondit Roger, j'ai perdu la compagnie d'une personne avec qui j'allois, si vous l'avez rencontrée en votre chemin, je vous conjure de me le dire. Nous n'avons rencontré ni Chevalier ni Dame, dit Mandricart, mais nous nous offrons à chercher avec vous la personne dont vous êtes en peine. Le jeune Afriquain accepta l'offre, & parcourut avec eux toute la campagne des environs. Pendant que ces trois Guerriers marchoient ensemble, Mandricart jetta les yeux sur le bouclier de Roger, & surpris de sa devise: Apprenez-moi, je vous prie, lui dit-il, quel droit vous avez de porter dans votre écu la devise que j'y vois. Mon origine, répondit l'Afriquain, m'autorise à la prendre; mais vous qui la portez aussi, continua-t'il, êtes-vous d'une race à pouvoir honorer vos armes de cette fameuse Aigle Troyenne que portoit

autrefois le grand Hector ? J'ai acquis dans certaine avanture, repliqua le Tartare, les armes dont vous me voyez revêtu, & qui furent autrefois celles de ce vaillant fils de Priam. Je veux les conſerver, ajoûta-t'il ; ſi vous tirez votre droit de votre naiſſance, je tire le mien de ma valeur, & quand il vous plaira, nous verrons qui de vous ou de moi merite mieux d'en avoir la poſſeſſion.

L'Amant de Bradamante accepta le défi, & ſe diſpoſoit à combattre contre Mandricart ; mais s'appercevant que ce Monarque n'avoit point d'épée, il lui en demanda la raiſon, & de quelle maniere ſe pourroit faire leur combat. Si je n'ai point d'épée, lui dit l'Empereur Tartare, c'eſt que j'ai fait ſerment de ne me ſervir d'aucune épée que je n'aye forcé Roland à me ceder la ſienne qui m'eſt deſtinée. Durandal fut autrefois l'épée d'Hector, & je veux l'ajoûter aux armes de ce Prince que j'ai conquiſes. A l'égard de notre combat, pourſuivit-il, une des branches de cet Orme que vous voyez près d'ici, me ſuffira pour conſerver mon droit. A ces diſcours, le Roi Gradaſſe prit la parole : Mandricart, dit-il au Tartare, vous avez plus d'un concurrent dans votre

votre entrepriſe ; j'aſpire comme vous à la conquête de Durandal, & vous ne ſçauriez le poſſeder tranquillement ſans m'avoir vaincu. Il faut donc s'y réſoudre, repliqua bruſquement Mandricart, & il vaut mieux y travailler préſentement, que de remettre la choſe à un autre tems.

Gradaſſe & le fils d'Agrican qui avoient fait enſemble tant de chemin en bonne intelligence, ſe brouillerent pour Durandal que le Guerrier qui le portoit n'étoit gueres diſpoſé à leur ceder. Ils arracherent chacun une branche de l'Orme, avec quoi ils s'aſſaillirent ſans ménagement ; car le Roi de Sericane étoit trop généreux pour ſe ſervir de ſon épée contre un ennemi qui n'en avoit point.

CHAPITRE XVI.

Du Combat de Gradaſſe & de Mandricart, & comment il fut interrompu.

LE Prince Roger, qui avoit fait en vain tous ſes efforts pour les empêcher d'en venir aux mains, les regardoit avec étonnement, & les eſtimoit les deux

plus puiſſans Guerriers de l'univers. Brandimart & Fleur-de-Lys arriverent en ce lieu pendant le combat ; ils alloient où l'Hermite leur avoit enſeigné qu'ils trouveroient Roland. Ils s'arrêterent, s'approcherent du jeune Afriquain ; & après l'avoir ſalué civilement, lui demanderent le ſujet du combat qu'ils voyoient. Roger les ayant mis au fait, Brandimart lui dit en riant : certes, il ne fut jamais de differend moins raiſonnable. Ce ſeroit dommage, ajoûta-t'il, de laiſſer ces vaillans Chevaliers ſe détruire l'un l'autre, ſans aucun avantage, même pour celui des deux qui ſeroit le vainqueur.

Ceſſez, courageux Guerriers, continua le fils de Monodant en adreſſant la parole aux deux Rois, ceſſez de combattre inutilement pour une arme qu'un autre tient en ſa poſſeſſion. Si vous brûlez du noble déſir d'avoir Durandal par votre valeur, c'eſt au Comte d'Angers ſeul que vous devez le diſputer, & je m'offre de vous conduire aux lieux où il eſt retenu par les charmes d'un Enchanteur. Vous aurez même l'avantage de contribuer à ſa délivrance, & vous en acquererez plus de gloire enſuite, ſi vous pouvez vaincre ce fameux Paladin. Les deux Combat-

tans s'arrêterent à la voix de Brandimart. Ils approuverent ſes raiſons, & le preſſerent de les mener au lieu où il aſſuroit qu'ils trouveroient le Comte d'Angers. Le Prince d'Eluth qui avoit plus d'impatience qu'eux de s'y rendre, les y conduiſit. Ils gagnerent en moins de deux heures la Forêt de la Fontaine des Nayades, appellée autrement la Fontaine du Rize Ils entrerent dans le bois, & marcherent juſqu'à ce qu'ils rencontrerent le ruiſſeau qui ſortoit de la Fontaine. Ils le ſuivirent & arriverent à la Fontaine, où ils virent une troupe de Nymphes qui danſoient en rond tout autour. Elles étoient toutes vêtues d'habits legers & galans.

A l'approche des Chevaliers, la plus-belle des Nymphes de la Fontaine, ſe détacha de ſes Compagnes, & s'adreſſant au jeune Roger qui avoit la viſiere de ſon caſque levée, elle le pria d'un air engageant de venir danſer avec elles. Les yeux de cette belle brilloient plus que les étoiles, & ſa bouche vermeille, accompagnée d'un doux ſourire, ôtoit la liberté de lui rien refuſer. Le cœur de Roger, tout prévenu qu'il étoit pour Bradamante, ne pût réſiſter aux inſtances de la Nymphe: Il deſcendit de cheval; & prenant la main

qu'elle lui tendit, il ſe laiſſa conduire au milieu de cette charmante troupe. Deux autres Nayades emmenerent avec elles de la même façon les deux Rois Payens. Brandimart ſeul reſta quelques momens avec ſa Princeſſe; mais l'une des Nymphes l'abordant : Noble Chevalier, lui dit-elle, ſerez-vous moins courtois que vos Compagnons, & ne prendrez-vous point de part à la joie commune? Venez honorer nos jeux de votre aimable preſence.

Ce compliment fait d'un air gracieux, embarraſſa le fils de Monodant Il ne ſçavoit que répondre, ni que réſoudre. Dans ſon embarras, il regardoit Fleur-de-Lys qui lui faiſoit ſigne de ne pas accepter ce qu'on lui propoſoit : néanmoins le moyen de s'en défendre : la choſe lui paroiſſoit innocente, & l'exemple de ſes Compagnons ſembloit exiger de lui qu'il les imitât. La Nymphe voyant ſon incertitude, redoubla ſes prieres, y joignit les careſſes, & lui reprocha ſi obligeamment de manquer de courtoiſie, qu'il ne pût lui réſiſter long-tems. Il ſe laiſſa entraîner comme Roger; à peine eut-il fait deux ou trois fois le tour de la Fontaine en danſant avec les autres, que les Nym-

phes & les Chevaliers s'embraſſerent tous, & d'un commun accord ſe jetterent enſemble dans la Fontaine.

Fleur-de-Lys ne vit pas plûtôt diſparoître ſon Epoux, qu'elle jugea bien qu'il n'avoit pû ſe défendre de la force du charme. Comme le Solitaire lui avoit enſeigné le ſecret de déſenchanter tous ces Princes, elle ſe preſſa de l'éprouver. Elle alla cueillir dans la Forêt les herbes & les fleurs dont l'Hermite lui avoit appris la vertu ; elle en compoſa ſix guirlandes, dont elle paſſa cinq autour de ſon bras, & elle attacha la ſixieme ſur ſa tête. Elle retourna vers la Fontaine, & ſe jetta dedans ſans balancer. Elle deſcendit au fonds de l'eau, où elle ſe trouva dans la Prairie qui environnoit le Palais de cryſtal. Elle y vit danſer encore une partie des Dames qu'elle avoit vûes autour de la Fontaine ; & regardant de tous côtez, elle apperçut à quelques pas d'elle ſous une ſauſſaye ſon cher Brandimart aſſis au pied de la Nayade qui l'avoit ſéduit. Que devint-elle à ce ſpectacle ? Son cœur gémit de l'injure qui étoit faite à ſa tendreſſe. Dans ſon jaloux reſſentiment, elle courut au Prince d'Eluth, & lui mit ſur la tête une des guirlandes qu'elle avoit au

bras, en lui disant : Infidel Epoux, reprens ta raison égarée, & vois le tort que tu fais à mon amour. Brandimart ne fut pas si-tôt couronné de ces fleurs, que la Nayade disparut en jettant un grand cri. Le Chevalier rentra aussi-tôt en lui-même, & courut embrasser tendrement sa chere Fleur-de-Lys. Il lui fit des excuses de l'avoir ainsi quittée pour suivre cette Nymphe, & rejetta sur le charme des Nayades l'égarement de son cœur. La Princesse parut se payer de ses raisons, & lui remit entre les mains les quatre guirlandes qu'elle destinoit à desenchanter les autres Princes.

Brandimart commença par le Comte son ami, qu'il trouva aux pieds d'une Nayade tout occupé du soin de lui plaire. Ce Paladin, dès que son enchantement fût détruit, reconnut avec joie le Prince d'Eluth dans son libérateur. Ces deux amis ne pouvoient se lasser de s'embrasser, & Fleur-de-Lys de son côté entra dans les tendres mouvemens dont ils étoient agitez. Ils se rendirent compte de ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation, & le fils de Monodant apprit alors au Comte d'Angers, qu'il avoit été trompé par Atlant, que Charlemagne n'avoit

point été pris, mais qu'il avoit perdu la bataille, & s'étoit retiré vers Paris avec tout ce qu'il avoit pû raſſembler de ſon armée. Enfin Brandimart lui dit tout ce que l'Hermite lui avoit raconté.

Roland ne fut pas plutôt inſtruit de toutes ces choſes, qu'il voulut partir pour ſe rendre à la Cour de Charles où il jugeoit ſa preſence neceſſaire dans l'état où ſe trouvoit l'Empire Romain, & pour s'approcher d'Angelique dont il ignoroit la deſtinée. Son ami lui repréſenta qu'il falloit auparavant retirer des mains des Nayades les trois Princes qu'elles retenoient encore. Le Comte approuva ſon deſſein, & alla chercher avec lui Roger & les deux Rois qu'ils trouverent dans le Palais de cryſtal, plongez dans les délices de l'amour. Ils les deſenchanterent, & dans le moment, le Palais, la Fontaine & la Forêt même s'évanouirent, & les cinq Princes ſe trouverent avec Fleur-de-Lys & leurs chevaux dans la même plaine où Roger & Bradamante avoient combattus contre les cinq Rois Afriquains, ſans comprendre comment ils y avoient été tranſportés, ni ſans preſque ſe ſouvenir que confuſément de tout ce qui venoit de ſe paſſer chez les Nayades.

CHAPITRE XVII.

Du Combat de Mandricart & de Roland après leur deſenchantement.

LEs Princes deſenchantés étoient encore dans l'étonnement de cette avanture, quand ils virent venir vers eux un Nain qui couroit à bride abbatue. Sitôt qu'il fut à portée de ſe faire entendre, il s'arrêta, & leur tint ce diſcours : Nobles Seigneurs, ſi comme bons Chevaliers, vous défendez le droit & l'innocence, je vous ſomme de vous oppoſer à la plus cruelle injuſtice. Si je ne craignois point, lui répondit le Roi de Sericane, qu'il y eût de l'artifice dans ces paroles, je t'offrirois mon ſecours. Le Nain jura que dans l'avanture qu'il leur propoſoit, il n'y avoit aucune ſupercherie à craindre. Oh vraiment, dit alors le Comte, tu n'as garde de parler autrement ; mais je me ſuis laiſſé tromper tant de fois à de ſemblables diſcours, que je ne m'en fierai deſormais qu'à mes yeux.

Roger prit la parole : les hommes, dit-il

il, ne ſont pas tous de même avis; ſi nous refuſons d'éprouver l'avanture qui ſe preſente, on pourra nous reprocher que nous appréhendons les perils. Ce n'eſt point à nous à prévoir les malheurs, & il ſuffit qu'on nous ſomme de proteger l'innocence. Faiſons notre devoir. Nain, mon ami, ajoûta-t-il, mene-moi où il faut aller. J'irai par tout où tu me conduiras, ſur la terre, ſur la mer & dans l'air-même, ſi tu m'apprens à voler. Gradaſſe & Roland eurent quelque confuſion de voir que ce jeune Chevalier eût montré plus d'aſſurance qu'eux, mais loin de lui en ſçavoir mauvais gré, ils l'en eſtimerent davantage. Noble & digne effet du pouvoir que la vertu a ſur les grands cœurs.

Le prudent Prince d'Eluth qui remarqua les divers mouvemens de tous ces Princes, craignit que le Nain ne mit entre eux de la diſſention. Nain, lui dit-il, tu n'as ſeulement qu'à marcher, nous ſommes tous diſpoſez à te ſuivre. Le Nain, qui ne demandoit pas mieux, tourna bride auſſi tôt, & ſe mit à les conduire. Chemin faiſant, Gradaſſe dit au Comte d'Angers: Roland, ſi cette entrepriſe eſt dangereuſe, & que la fortune me choiſiſ-

ſe pour l'éprouver le premier, j'y veux employer ta bonne épée Durandal. Si je l'appelle ton épée, pourſuivit-il, ne crois pas pour cela que je te la cede. Elle m'appartient de droit, puiſque ton Empereur me l'a promiſe, lorſqu'il étoit mon priſonnier. S'il te la promiſe, répondit en colere le Paladin, qu'il te la donne; pour moi, je n'ai nulle envie de m'en défaire, & ſi la fantaiſie te prend de vouloir la conquérir par ta valeur, la voilà, continua-t'il en tirant Durandal & le levant en l'air; mais prends garde que ton corps ne lui ſerve de fourreau.

A cette réponſe de Roland, Gradaſſe ſe mit en fureur, & tira auſſi ſon cimeterre. Ces deux grands Guerriers, ſans autres diſcours, alloient commencer à ſe faire ſentir la peſanteur de leurs coups, quand Mandricart s'y oppoſa. Gradaſſe, dit-il au Roi de Sericane, ne penſe pas que je te laiſſe combattre Roland à mon préjudice. Tu ſçais que j'ai la même prétention que toi ſur Durandal, & que j'ai même plus de droit de le poſſeder. Souffre que je combatte le premier, & nous continuerons d'être amis. Quelque eſtime que je faſſe de ton amitié, lui répondit Gradaſſe, ce ſeroit trop l'acheter. Char-

lémagne, comme Prince naturel de Roland, a plus de droit de diſpenſer de Durandal que la Fée Andronie. Mandricart ne ſe rendit point aux raiſons du Serican, qui de ſon côté ne pouvoit goûter les ſiennes. Fleur-de-Lys appréhendant que cette conteſtation ne dégenerât en une bataille entre tous ces Guerriers, leur propoſa de s'en rapporter au ſort. L'avis fut approuvé des deux Rois, & la fortune décida pour Mandricart. Gradaſſe de dépit ſuivit le Nain. Roger en fit autant; ſi bien que l'Empereur Tartare & le Comte d'Angers ſe préparerent à combattre devant le Prince & la Princeſſe d'Eluth.

Le fils d'Agrican portoit encore la branche de l'orme avec laquelle il avoit combattu Gradaſſe, & le Comte en arracha une du premier arbre qu'il rencontra. Alors, ces deux fiers ennemis ſe chargerent avec leurs maſſues. Ils connurent bien-tôt leurs forces mutuelles. Souvent ils ſe faiſoient perdre les étriers, & il eſt étonnant comment ils pouvoient réſiſter à la peſanteur de leurs coups, ſans en être écraſez. Les deux Spectateurs de ce combat furieux en étoient alarmés, & faiſoient au Ciel des vœux pour Roland.

Le Tartare & le Paladin avoient la mê-

me force, la même haleine, la même legereté. Ils ne pouvoient avoir d'avantage l'un ſur l'autre. Néanmoins les deux maſſues pouſſées par les bras de l'univers les plus nerveux venant à ſe rencontrer en l'air, celle de Mandricart ſe briſa par le milieu, & laiſſa la main de cet Empereur deſarmée, au lieu que la maſſue du Comte reſtée en ſon entier, tomba ſur le caſque de ſon ennemi avec un fracas épouvantable. Le Tartare en fut renverſé tout étourdi ſur le col de ſon cheval. Si Roland lui eût donné un ſecond coup, il auroit pû ſe rendre maître de ſa vie, mais ſon cœur magnanime dédaignant d'attaquer un Guerrier qui ne pouvoit ſe défendre, attendit qu'il fut revenu de ſon étourdiſſement.

Quand Mandricart eût repris ſes eſprits, & qu'il vit le Comte tranquille devant lui, il demeura muet d'étonnement & de douleur. Enſuite, rompant le ſilence : Roland, dit-il au Paladin, ce n'eſt pas ſans raiſon que l'univers eſt rempli du bruit de ton nom fameux. Je pourrois rompre une autre branche à cet arbre voiſin, mais après ce qui vient de ſe paſſer, je ne puis plus avec honneur continuer maintenant le combat, & d'ailleurs le

le jour prêt à finir ne me permet pas d'eſperer que je puiſſe te vaincre. Ta généroſité me touche; ſi je n'étois pas engagé par ſerment à ne me ſervir jamais d'aucune épée que de la tienne, & que ma gloire n'exigeât pas de moi que je vange la mort de mon pere Agrican, je renoncerois à l'une & à l'autre prétention pour te demander ton amitié. Séparons-nous donc; je vais me jetter dans l'Armée d'Agramant, & ſi tu te trouves daus celle de Charlemagne, comme ton devoir t'y oblige, nous reprendrons notre combat. Faſſe le Ciel que je ſois aſſez heureux pour te rendre alors ce qu'aujourd'hui j'ai reçu de toi. Roland répondit à ce diſcours, ſuivant l'eſtime qu'il avoit pour Mandricart. Il aſſura ce grand Empereur qu'il avoit été très-affligé du malheur d'Agrican, & qu'il avoit même verſé des larmes à ſa mort.

Enfin le Tartare prit congé du fils de Milon, qui lui donna en ſe ſeparant de lui la branche de l'arbre qu'il tenoit encore à la main. Après le départ de cet Empereur, les deux parfaits amis ſe remirent en chemin avec la Princeſſe d'Eluth, & continuerent leur route vers Paris, où ils arriverent avant que l'Armée

Saraſine en pût faire le ſiege, comme elle ſe le propoſoit.

CHAPITRE XVIII.

Comment la fille d'Aimon arriva à un Hermitage, où elle ſe fit pancer de ſes bleſſures.

LA courageuſe Bradamante après avoir inutilement cherché Roger toute la nuit, ſe trouva le lendemain à la pointe du jour dans une grande lande éloignée de toute habitation. On voyoit ſeulement un petit Hermitage que quelques arbres environnoient. La Guerriere s'en approcha dans l'eſperance d'y trouver du ſecours. Elle en avoit un preſſant beſoin; car la fraîcheur de la nuit jointe à la fatigue qu'elle avoit ſoufferte depuis le combat, avoit empiré ſes bleſſures. Outre cela, le ſang qu'elle perdoit lui ôtoit ſes forces. Elle alla donc frapper à la porte de l'Hermitage. Un vieil Anachorete qui y faiſoit ſa demeure, ne voulut point ouvrir, & demanda qui venoit troubler le repos de ſa ſolitude. Je ſuis, répondit la

Dame, un Chevalier bleſſé qui implore votre aſſiſtance.

Depuis quarante années que j'habite ce lieu, repliqua le Solitaire, il y en a plus de vingt qu'il n'y eſt venu aucun homme. Quelquefois le démon m'apparoît ſous des formes differentes, & je crains que tu ne ſois quelque eſprit malin. Ouvre, ouvre bon homme, interrompit impatiemment Bradamante, je ne ſuis nullement ce que tu crains; & t'imagines-tu, ajoûta-t'elle, que le démon qui eſt un pur eſprit, eût beſoin qu'on lui ouvrît pour entrer dans ta cabane? L'Hermite frappé de cette raiſon, ouvrit ſa porte, & la Dame l'ayant ſalué, lui dit: Tu vois une fille de noble ſang; je ſuis la profeſſion des armes; je me ſuis trouvée à la bataille que notre Empereur a livrée aux Saraſins, & j'ai été bleſſée en pluſieurs endroits. J'ai cherché quelque habitation pour m'y faire panſer, mais je me ſuis égarée dans ce deſert, & la fortune a conduit ici mes pas. Je te conjure donc de ne me pas refuſer le ſoulagement que je te demande. En diſant cela, la Guerriere ôta ſon caſque, & découvrit ſon beau viſage aux yeux du Solitaire, qui la prenant pour une appari-

tion, s'écria tout troublé : Ah malin eſprit, tu m'as ſéduit par ton beau langage ; mais fui & laiſſe en repos un corps débile qui a renoncé depuis long-tems aux trompeuſes voluptez du monde.

Quoique la fille d'Aimon reſſentît une extrême douleur de ſes playes, elle ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité du vieillard : Ceſſe d'apprehender, bon homme, reprit-elle, & ſois perſuadé que quand ton âge & ta piété ne te mettroient pas hors d'état d'être ſéduit, je ne ſerois nullement tentée de ta figure. Je le crois, repartit le Solitaire, mais j'ai ſujet de te craindre : Hier matin, je vis en l'air un bateau chargé de lutins qui le faiſoient naviger avec des rames, comme s'il eût été dans la mer : il y avoit auſſi dans ce bateau pluſieurs Seigneurs & Dames que les lutins conduiſoient avec joie en enfer. Le bateau s'arrêta au-deſſus de ma tête, & un démon qui étoit à la poupe, me dit ces paroles : Frere-Moine, je te fais ſçavoir qu'en dépit de ton Breviaire & de tes mortifications, l'Armée Saraſine a mis en déroute l'Armée Chrétienne, & qu'Agramant par la valeur de Roger détruira la France, malgré tout ce qu'une Dame de

la Cour de Charles projette, pour convertir à ſa Loi ce jeune Roger dont elle eſt épriſe. Je t'apprends encore que pour te faire voir que tu n'es qu'un hypocrite qui te damne par où les autres ſe ſauvent, nous t'envoyerons demain une Dame, aux appas de laquelle tu ne pourras reſiſter. Lorſque le démon m'eût tenu ce diſcours, pourſuivit l'Hermite, le bateau recommença de voguer ſi vîte, que je le perdis de vûe en un inſtant.

L'amoureuſe fille d'Aimon fut merveilleuſement étonnée de cette viſion du vieillard; elle y trouvoit des circonſtances qui lui faiſoient juger que tout cela n'étoit point arrivé ſans une volonté particuliere du Ciel. Hé bien, bon homme, dit-elle au Solitaire, ſçache que je ſuis cette Dame de la Cour de Charles, dont le démon t'a parlé. Oüi, j'ai deſſein de faire embraſſer le Chriſtianiſme au jeune Roger, qui fait à preſent toute la force de l'Armée d'Agramant. Le démon le ſçait, & pour m'empêcher d'y réuſſir, il te fait concevoir des ſoupçons deſavantageux de moi, afin qu'en me refuſant le ſecours que je te demande, tu me laiſſes mourir de mes bleſſures, & que le Prince Afriquain ne change point de Re-

ligion, n'ayant plus perſonne après ma mort qui s'intereſſe à le rendre Chrétien. Finiſſons cette converſation, ajoûta Bradamante, & panſe mes bleſſures, car je ſouffre trop de ce retardement.

L'Hermite, à ce diſcours, rentra en lui-même, & ſe prépara charitablement à ſoulager la Guerriere; il alla cueillir des herbes qu'il connoiſſoit pour très-ſouveraines; il les pila & les appliqua ſur les playes, qu'il eût ſoin de bien nettoyer auparavant. Comme la plus conſidérable des playes étoit à la tête, & que les longs cheveux de la Dame l'incommodoient en la panſant, il les coupa. Elle s'évanoüit pendant l'opération, tant elle étoit devenue foible par l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu. Après le premier appareil, le Vieillard lui fit faire un leger repas de legumes & de fruits ſauvages pour rétablir un peu ſes forces; enſuite elle ſe coucha ſur un lit de gazon qui étoit dans un coin de la Cellule; elle y dormit toute la journée & la nuit ſuivante. A ſon réveil, elle ſe ſentit ſoulagée, & beaucoup moins foible que le jour précedent. Le bon homme la panſa de nouveau; & trouvant ſes bleſſures en bon état, il lui dit: Te voilà, grace

au Ciel, hors de danger ; tu n'as plus beſoin de mon ſecours, je te conjure de t'en aller. Il ne ſeroit pas de la bienſéance qu'une belle fille comme toi demeurât ici avec un Vieillard qui a conſacré à la retraite & aux mortifications le peu de jours qui lui reſtent à vivre.

La ſœur de Renaud, auſſi modeſte que vaillante, trouva que l'Hermite avoit raiſon, & ſe diſpoſa ſur le champ à le ſatisfaire. Elle ſe fit enſeigner le chemin qu'elle devoit prendre pour arriver à quelque habitation, puis elle ſortit de l'Hermitage, après avoir remercié le bon-homme très-affectueuſement, & s'être recommandée à ſes prieres. La route qu'elle ſuivit la conduiſit à un gros Bourg où il y avoit un Chirurgien fort habile. La Guerriere ſe mit entre ſes mains, & n'eût pas lieu de s'en repentir, puiſqu'en trois ſemaines il la rétablit entierement. Au bout de ce tems-là, elle partit du Bourg pour aller paſſer la riviere du Tarn au-deſſus de Montauban, & marcher vers la Loire, & de-là vers Paris.

CHAPITRE XIX. & dernier.

De l'avanture qui arriva à Bradamante au ſortir du Bourg.

LA fille d'Aimon parvint aux bords du Tarn, dans un endroit où cette riviere couloit le long d'une forêt. La fatigue du chemin & la ſaiſon brûlaute l'obligerent à deſcendre de cheval pour appaiſer la ſoif qui la preſſoit. Elle délaça ſon caſque, puiſa de l'eau; & après s'être déſalterée, elle ſe coucha au pied d'un arbre dont l'épais feuillage la mettoit à couvert du Soleil, & étendoit ſon ombrage juſques ſur riviere.

A peine y fut-elle quelques momens, qu'elle s'aſſoupit. Tandis qu'elle dormoit, la belle Fleur-d'Eſpine, Princeſſe d'Eſpagne, arriva en cet endroit. On a dit ci-devant qu'elle étoit dans le Camp des Saraſins pendant le Siége de Montauban. Après la déroute de l'Armée Françoiſe & la réduction de la Place, le Roi Marſille, pere de cette Princeſſe, ne jugeant point à propos qu'elle le ſuivit juſqu'à Paris, l'avoit

laiſſée avec toutes les Dames dans le Montauban, qu'il avoit pris ſoin de munir d'une forte garniſon, & dont il avoit fait une Place-d'Armes pour aſſurer ſon retour en Eſpagne à tout évenement. Fleur-d'Eſpine aimoit fort la chaſſe ; & pour ſe procurer commodément ce plaiſir, elle avoit établi ſon ſéjour à un Château ſitué dans une Forêt à deux lieues de Montauban, & où elle avoit une garde ſuffiſante pour la préſerver de toute ſurpriſe.

Elle prenoit ce divertiſſement le jour qu'elle rencontra la ſœur de Renaud endormie au bord du Tarn. L'ardeur de la chaſſe l'avoit écartée de ſes Piqueurs & de ſes Dames ; & ſe trouvant près de la riviere, elle deſcendit de cheval pour ſe rafraîchir. Elle apperçut la fille d'Aimon qui lui parut un Chevalier de bonne mine ; elle s'en approcha par curioſité, mais elle ne pût réſiſter aux traits vainqueurs d'un ſi beau viſage ; & comme les cheveux courts de la Guerriere, auſſi-bien que ſes armes, contribuoient fort à tromper Fleur-d'Eſpine : O ſaint Prophete, s'écria cette Princeſſe, eſt-il poſſible que le Ciel ait pû produire un ſi charmant Guerrier ? Elle accompagna ces paroles d'un

tranſport ſi vif, qu'elle ne pût s'empêcher de baiſer le feint Chevalier. Bradamante ne ſe réveilla point. La Princeſſe Eſpagnole fut tentée de recommencer ; mais la crainte d'être ſurpriſe dans cet amoureux larcin par le beau Chevalier, l'obligea de renfermer ce deſir dans ſon cœur. Elle ſe borna donc au ſeul plaiſir de contempler ce viſage aimable qui faiſoit le charme de ſes yeux, & qui troubloit ſon cœur.

Elle auroit été long-tems dans cette occupation, ſi le ſon bruyant des Cors ne lui eût annoncé l'arrivée de ſes Piqueurs ; le bruit qu'ils firent en arrivant réveilla la charmante fille d'Aimon. Si-tôt qu'elle ouvrit les yeux, il en ſortit une lumiere qui ébloüit Fleur-d'Eſpine. L'effet en fut ſi prompt & ſi violent, que cette Amante ne pût cacher ſes mouvemens ſecrets ; ſes belles joues devinrent plus vermeilles que la roſe, & ſes yeux parurent pleins de trouble. A la vûe de tant de perſonnes aſſemblées, Bradamante fut bientôt debout ; & jugeant aux habits & aux manieres de Fleur-d'Eſpine que c'étoit une Princeſſe, elle la ſalua reſpectueuſement, puis elle marcha vers l'endroit où elle avoit attaché ſa jument ; mais elle ne la

retrouva plus. Cette bête, que le bruit de l'équipage avoit effarouchée, s'étoit débridée elle-même, & avoit gagné le plus épais du bois. Ce n'étoit pas une petite affaire pour la Dame de Clermont que de la retrouver. Dans le besoin qu'elle en avoit pour se rendre en diligence auprès de son Roi, elle parut fort affligée de sa perte.

La Princesse s'en apperçut, & profitant de cette conjoncture pour tâcher d'arrêter auprès d'elle ce gentil Chevalier : Jeune Guerrier, lui dit-elle en s'approchant de lui, vous paroissez atteint d'une douleur bien vive : Peut-on vous en demander la cause ? Seroit-ce de m'avoir rencontrée, & de voir votre repos troublé par le grand bruit de mes Chasseurs ? Madame, lui répondit la sœur de Renaud, la rencontre d'une grande Princesse telle que vous ne peut avoir que des charmes, & l'honneur que vous me faites de me parler est un avantage dont je connois tout le prix ; mais je vous l'avouerai, le regret d'avoir perdu mon cheval dont j'ai un extrême besoin, & que je ne retrouve plus à l'arbre où je l'avois attaché, me mortifie beaucoup. Cette perte n'est pas irréparable, repliqua la fille de Mar-

ſille, & ſi vous voulez me faire le plaiſir de prendre part à notre chaſſe pour le reſte de cette journée, je vous promets un Courſier Andalous, qui vaudra bien peut-être celui que vous avez perdu.

L'Amante de Roger remarqua dans les yeux de Fleur-d'Eſpine la paſſion qui l'agitoit. Madame, repartit-elle, l'honneur que vous daignez me faire me paroît ſi grand pour moi, qu'il m'eſt impoſſible de vous en remercier dignement. Pour reconnoître toutes vos bontez, je n'ai qu'un cœur ſenſible à vous donner; je vous l'offre autant que je puis: daignez l'accepter..... Ah! s'écria la Princeſſe Eſpagnole, tout tranſportée de joie, & ſe flattant d'avoir donné autant d'amour à ce bel Inconnu, qu'elle en avoit reçu de lui: je ne refuſe point un ſi beau preſent, & j'en chérirai toute ma vie la poſſeſſion. A ces mots, Fleur-d'Eſpine ſe fit amener le cheval Andalous, qu'on menoit toujours à ſa ſuite en quelque endroit qu'elle allât; & le prenant par la bride, elle le preſenta elle-même à la Guerriere, qui le reçut avec reſpect, & en même tems avec quelque ſorte de honte de voir faire à cette Princeſſe pour un

Inconnu une démarche ſi peu digne d'elle. Le Courſier étoit le plus beau de l'univers. Il n'étoit pas ſi fort que Bayard, mais il ne cedoit en legereté qu'à Rabican ſeul. Bradamante ne monta deſſus qu'après que la ſœur de Ferragus fut remontée ſur ſa Haquenée, qui avoit pris naiſſance en Irlande, & couroit comme un levrier. Toute armée qu'étoit la Guerriere, elle ſe jetta d'un ſaut dans les arçons avec une diſpoſition que ſon Amante admira.

On recommença la chaſſe par ordre de la Princeſſe d'Eſpagne, qui pria le feint Chevalier de marcher à ſon côté. Elles ſuivent toutes deux les Piqueurs, en s'entretenant de choſes agréables. Le Bois retentit du ſon des cors & des huées des Chaſſeurs. A ce bruit éclatant, on vit ſortir de ſon Fort un Cerf dont les ramures alloient juſques ſur ſa croupe; il ſe jetta dans une des routes de la Forêt, & les Chaſſeurs ſe mirent après. Comme la ſœur de Renaud ne connoiſſoit point encore ſon cheval, elle ne lui eût pas ſitôt lâché la bride, que le fougueux animal ſaiſit le mords entre ſes dents, & courut d'une rapidité pareille à la foudre. Il eût bien-tôt devancé tous les Chaſſeurs & le Cerf même. La ſeule Haquenée de

la Princeſſe pût le ſuivre. En vain Bradamante employa la force & l'adreſſe pour le retenir, ſes efforts non plus que les montagnes & les buiſſons ne pouvoient rallentir ſa courſe. Fleur-d'Eſpine avoit prévu & ſouhaité cet évenement. Le deſſein de cette Princeſſe étoit d'écarter de la chaſſe ſon aimable vainqueur, pour lui faire connoître l'ardente paſſion qu'elle avoit conçue pour lui.

Dès qu'elle jugea que ſans être interrompue, elle pouvoit lui parler, elle ſe mit à crier au Courſier Andalous : *Arrête, arrête, beau cheval.* A ces mots, l'animal s'arrêta tout court : auſſi-tôt la fille d'Aimon ſe jetta legerement à terre, fort ſatisfaite d'être échappée du peril qu'elle avoit couru. La fille de Marſille, deſcendit auſſi de cheval fort contente de voir les choſes tourner au gré de ſes ſouhaits ; & feignant de ſe repentir d'avoir caché à ſon bel Inconnu le vice du Courſier dont elle lui avoit fait preſent : noble Chevalier, lui dit-elle, je devois vous avertir du défaut que ce cheval a de s'emporter quand on lui tient la bride trop lâche, & que le ſeul moyen de l'arrêter, eſt comme vous venez de l'éprouver, de lui dire les paroles que vous m'a-

vez entendu prononcer. Je ne ſçai comment j'ai oublié de vous en inſtruire. Bradamante répondit poliment aux excuſes de la Princeſſe, & fut ravie d'avoir appris le ſecret de réduire ſon cheval qu'elle auroit été fâchée de perdre, à cauſe de ſa vigueur & de ſa legereté.

Fleur-d'Eſpine s'aſſit & fit aſſeoir auprès d'elle le gentil Chevalier ſur l'herbe fraîche. L'endroit où ils étoient paroiſſoit charmant ; l'Amour lui-même n'auroit pû en choiſir un plus propre pour ſes myſteres les plus ſecrets. La Princeſſe d'Eſpagne portoit une robe bleue toute parſemée d'étoiles d'or ; elle avoit ſon arc à la main, & ſes fleches dans ſon carquois, mais ſes yeux tout brillans du feu de l'Amour étoient plus perçans que les traits même de ce Dieu. Bradamante ôte ſon caſque pour prendre l'air. Son teint animé d'un vermillon que l'ardeur de la ſaiſon & la rapidité de la courſe qu'elle venoit de faire, avoient imprimé ſur ſes belles joues, la rendoit toute charmante. On apprendra la ſuite de cette avanture & le ſuccès des Amours de ces deux Princeſſes par le véritable recit que Richardet jeune frere de Bradamante en fera dans la ſuite au conrageux Roger.

Fin de Roland l'Amoureux.

962351

TH 207.2 .V62

Digitized by Google

TH 20 / 2 v.2